

Olaus Borrichius (1626-1690) et les causes de la diversité des langues

Mémoire réalisé par
Doriane Moenaert

Promoteur(s)
Lambert Isebaert

Année académique 2017-2018
Master en langues et littératures anciennes, orientation classique ; finalité approfondie

Remerciements

Au terme de ce travail, mes premières pensées vont vers mon promoteur et professeur, Monsieur Lambert Isebaert, sans le zèle et l'attention duquel ce mémoire n'aurait jamais vu le jour. Je lui suis profondément reconnaissante pour son accompagnement et sa patience durant ces deux années.

Je tiens également à exprimer mes remerciements au professeur Herman Seldeslachts pour ses précieux éclaircissements sur la *lingua ateutonica*.

Enfin, je me dois de remercier la Providence et tous ceux qui, de près ou de loin, ont aidé à la rédaction de ce travail ; parmi eux, je salue tout particulièrement Nicolas Baudoux pour son aide avec la langue danoise.

Remerciements.....	3
Avant-propos.....	9
I. Introduction historique	11
I. 1. Olaus Borrichius : vie et œuvre	11
I. 1. 1. Vie	12
I. 1. 2. Œuvres	14
Philologie	14
Poésie	14
Chimie	15
Médecine, pharmacie et botanique	15
Divers	16
I. 2. La linguistique dans l'Europe des XVI^e-XVII^e siècles	17
I. 2. 1. Les premières questions comparatistes	17
I. 2. 2. Quelques commentaires sur la méthode	20
I. 3. Le climat scientifique et les débuts de la pensée comparatiste dans les pays scandinaves	22
I. 3. 1. Le climat universitaire au Danemark aux XVI ^e -XVII ^e siècles	22
I. 3. 2. Les langues sacrées et les langues vernaculaires	23
I. 3. 3. Études historico-comparatives et langue originelle.....	24
I. 4. Conclusion	25
II. Texte et traduction.....	27
II. 1. Introduction	27
II. 2. Édition et traduction	29
II. 2. 1. Notes liminaires.....	29
II. 2. 1. 1. Éditions.....	29
III. 2. 1. 2. Notes sur l'apparat critique.....	29
II. 2. 2. Texte et traduction	32
III. Les sources de Borrichius.....	85
III. 1. La Bible	85
III. 1. 1. <i>Genèse</i> XI, Tour de Babel (chap. IV)	85
III. 1. 2. <i>Iud.</i> XII, Shibboleth (chap. VII)	86
III. 1. 3. Citation implicite, « le peuple de Dieu envoyé dans la Terre de Canaan » (chap. XVI).....	86
III. 2. Les auteurs de l'Antiquité	88
III. 2. 1. Les auteurs grecs	88
III. 2. 1. 1. L'origine et la force du langage	88
III. 2. 1. 1. 1. Hérodote, <i>Euterpe</i> , 2 (chap. I)	89
III. 2. 1. 1. 2. Platon, <i>Cratyle</i> (chap. I)	90
III. 2. 1. 1. 3. Platon, <i>Cratyle</i> (chap. VIII)	92
III. 2. 1. 2. Migrations et origine des peuples latins	93
III. 2. 1. 2. 1. Hérodote, <i>Euterpe</i> , 1 et 154 (chap. XIII)	93
III. 2. 1. 2. 2. Denys d'Halicarnasse, <i>Antiquités romaines</i> (chap. XVI)	93
III. 2. 1. 2. 3. Strabon, <i>Géographie</i> , III, 5, 5 (chap. XVI)	97
III. 2. 1. 2. 4. Athénée de Naucratis, <i>Deipnosophistes</i> , XIII, 36 (chap. XVI)	97
III. 2. 1. 3. Curiosa.....	98
III. 2. 1. 3. 1. Eschyle, <i>Les Perses</i> (chap. VI).....	98
III. 2. 1. 3. 2. Claude Élien, <i>Histoire variée</i> (chap. VII).....	99
III. 2. 1. 3. 3. Hésychius (chap. VIII).....	99
III. 2. 2. Les auteurs latins.....	100
III. 2. 2. 1. L'origine et la force du langage	100
III. 2. 2. 1. 1. Virgile, <i>Énéide</i> (chap. VIII)	100
III. 2. 2. 1. 2. Quintilien, <i>Institution oratoire</i> (chap. I)	100
III. 2. 2. 1. 3. Quinte-Curce, <i>Historiae Alexandri</i> (chap. VII).....	101
III. 2. 2. 1. 4. Nigidius Figulus chez Aulu-Gelle (chap. VIII)	101
III. 2. 2. 2. Migrations et origine des peuples latins.....	102

III. 2. 2. 2. 1. Quintilien, <i>Institution oratoire</i> (chap. VII).....	102
III. 2. 2. 2. 2. Juvénal, <i>Satire 4</i> , 39-41 (chap. XVI).....	102
III. 2. 2. 3. Curiosa.....	103
III. 2. 2. 3. 1. Varron, <i>De lingua Latina</i> (chap. VIII).....	103
III. 2. 2. 3. 2. Cicéron, <i>De Re Publica</i> ou <i>le Songe de Scipion</i> (chap. VII).....	103
III. 2. 2. 3. 3. Catulle, <i>carmen 84</i> (chap. X).....	104
III. 2. 2. 3. 4. Horace, <i>de Arte Poetica</i> (chap. XI).....	105
III. 2. 2. 3. 5. Perse, <i>Satire I, Contre les mauvais écrivains</i> (chap. V).....	105
III. 2. 2. 3. 6. Pomponius Méla, <i>Chorographia</i> (chap. VII et IX).....	106
III. 2. 2. 3. 7. Pline l'Ancien, <i>Histoire naturelle</i> , XXVI, 4, 19 (chap. VII).....	107
III. 2. 2. 3. 8. <i>Auctor Philomelae</i> (chap. IX).....	107
III. 2. 2. 4. Pédagogie.....	107
III. 2. 2. 4. 1. Quintilien, <i>Institution oratoire</i> (chap. X).....	108
III. 2. 2. 5. Droit et législation.....	109
III. 2. 2. 5. 1. Pline l'Ancien, <i>Histoire Naturelle</i> , III, 3, 30 (chap. XIII).....	109
III. 2. 2. 5. 2. Tacite, <i>Historiae</i> , I, 8 (chap. XIII).....	109
III. 2. 2. 5. 3. Digeste, XLII, tit. I, <i>De re iudicata</i> , 48 (chap. XIII).....	109
III. 2. 2. 5. 4. <i>Ulpian</i> , cité dans le <i>Digeste</i> (chap. XIII).....	110
III. 2. 3. Les auteurs chrétiens.....	110
III. 2. 3. 1. L'origine et la force du langage.....	110
III. 2. 3. 1. 1. Cyprien de Carthage (chap. III).....	110
III. 2. 3. 1. 2. Eusèbe de Césarée (chap. III).....	110
III. 2. 3. 1. 3. Philastre de Brescia (chap. IV).....	111
III. 2. 3. 1. 4. Thomas d'Aquin (chap. III).....	111
III. 2. 3. 2. Curiosa.....	112
III. 2. 3. 2. 1. Saint Augustin, <i>De doctrina Christiana</i> , 4, 10, 24 (chap. XIII).....	112
III. 2. 3. 2. 2. Saint Augustin, <i>De doctrina Christiana</i> , 2, 13, 20 (chap. XIII).....	112
III. 2. 3. 2. 3. Saint Augustin, <i>In Euangelium Ioannis Tractatus</i> , 7, 18 (chap. XIII).....	113
III. 2. 3. 2. 4. Isidore de Séville (chap. VIII).....	114
III. 3. Les savants contemporains.....	116
III. 3. 1. Le topos des sourds-muets.....	116
III. 3. 1. 1. Francesco Valles (chap. II).....	116
III. 3. 1. 2. Daniel Sennert (chap. I).....	117
III. 3. 1. 3. Juan Pablo Bonet Barletserbant (chap. II).....	119
III. 3. 1. 4. François Mercure Van Helmont (chap. II).....	120
III. 3. 1. 5. William Holder (chap. II).....	122
III. 3. 1. 6. John Wallis (chap. II).....	122
III. 3. 2. Le topos des enfants sauvages.....	123
III. 3. 2. 1. Nicolaes Tulp (chap. I).....	124
III. 3. 3. L'étymologie et la question des rapports entre les langues.....	127
III. 3. 3. 1. Isaac Casaubon (chap. VI).....	127
III. 3. 3. 2. Thomas d'Erpe (chap. VI).....	129
III. 3. 3. 3. Petrus Wandalinus (chap. VI).....	130
III. 3. 3. 4. Gérard Jean Vossius (chap. VIII).....	130
III. 3. 3. 5. Christian Becmann (chap. VIII).....	131
III. 3. 3. 6. Bertilus Aquilonius (chap. VI).....	131
III. 3. 3. 7. William Burton (chap. XVI).....	132
III. 3. 4. Les sciences naturelles.....	133
III. 3. 4. 1. Ole Worm (chap. IX).....	133
III. 3. 4. 2. Une citation anonyme dans le domaine de la médecine tropicale (chap. VII).....	133
III. 3. 4. 3. Juan Eusebio Nieremberg (chap. IX).....	135
III. 3. 4. 4. L'écrivain érudit des Antilles (chap. VII).....	135
III. 3. 5. L'éducation.....	137
III. 3. 5. 1. Erasme de Rotterdam (chap. X).....	137
III. 3. 5. 2. Charles Sorel (chap. XII).....	137
III. 3. 5. 3. Thomas Bang (chap. X).....	138
III. 3. 6. La question des migrations et de l'origine des Américains.....	139
III. 3. 6. 1. Wolfgang Laz (chap. XVI).....	139

III. 3. 6. 2. Samuel Bochart (chap. XIV).....	139
III. 3. 6. 3. Edmund Dickinson (chap. XVI)	140
III. 3. 6. 4. L'origine des Américains	141
III. 3. 6. 5. José de Acosta (chap. XVI).....	142
III. 3. 6. 6. Hugo Grotius	143
III. 3. 6. 7. Georges Horn (chap. XVI)	144
III. 3. 7. Théories sur l'origine et l'évolution du langage.....	145
III. 3. 7. 1. Abraham De Balme (chap. III)	146
III. 3. 7. 2. Goropius Becanus (chap. XVII)	147
III. 3. 7. 3. Benito Arias Montano (chap. XI)	148
III. 3. 7. 4. Bernardo de Aldrete (chap. XI)	149
III. 3. 7. 5. Christian Schotanus (chap. IV)	150
III. 3. 7. 6. John Webb (chap. XVII)	151
III. 3. 8. Le classement des langues.....	152
III. 3. 8. 1. Abraham Ortelius (chap. IV)	152
III. 3. 8. 2. Joseph Juste Scaliger (chap. XVII)	153
III. 3. 8. 3. Edward Brerewood (chap. XIII)	154
III. 3. 8. 4. Adam Olearius (chap. XVII)	155
III. 4. Conclusion	157
IV. Les causes de la diversité des langues selon Borrichius	159
IV. 1. La cause divine ou surnaturelle : l'épisode de Babel	159
IV. 1. 1. L'épisode de la <i>Genèse</i>	160
IV. 1. 2. Interprétations de l'épisode biblique.....	161
IV. 1. 3. Conséquences linguistiques.....	164
IV. 1. 3. 1. La confusion	164
IV. 1. 3. 2. Langues en présence.....	165
IV. 1. 3. 3. Histoire des descendants de Noé après Babel.....	167
IV. 1. 4. Babel dans l'ouvrage de Borrichius	168
IV. 2. Les causes naturelles	170
IV. 2. 1. Introduction : la causalité du changement des langues dans la linguistique moderne	170
IV. 2. 2. Le climat	174
IV. 2. 3. L'environnement sonore	178
IV. 2. 4. La première éducation	181
IV. 2. 5. L'inconstance des choses.....	182
IV. 2. 6. L'incurie	183
IV. 3. Les causes sociales	186
IV. 3. 1. Introduction : les causes sociales dans la linguistique moderne	186
IV. 3. 2. Les guerres	187
IV. 3. 3. Les relations commerciales (et, subsidiairement, religieuses)	190
IV. 3. 4. Les mariages.....	194
IV. 3. 5. Les migrations.....	198
IV. 3. 6. La « cohabitation »	202
IV. 4. Appendice : les <i>linguae matrices</i> d'Europe	203
Conclusions	209
Bibliographie.....	211
I. Auteurs de l'Antiquité.....	211
II. Auteurs des XVI^e - XVII^e siècles.....	212
III. Auteurs des XVIII^e - XIX^e siècles.....	214
IV. Monographies et articles modernes.....	217
V. Sites internet.....	225

Avant-propos

Un jour, nous décidions qu'en secondaire, nous étudierions le latin : nous étions curieuse de découvrir d'où vient notre langue française. Un an plus tard, nous prenions déjà la résolution singulière d'étudier la philologie classique à l'université : nous étions impatiente de découvrir l'histoire de notre culture. Depuis lors, nous faisons partie de ces quelques rescapés, ces quelques êtres étranges à qui l'on demande : « À quoi cela sert-il ? », ou : « C'est pour faire quoi dans la vie ? ».

Questions pertinentes, en effet : à quoi sert-il d'étudier les langues et les civilisations qui sont aux origines de notre société européenne ? À quoi sert-il d'étudier la tradition, de scruter la pensée des hommes qui nous ont précédés sur terre ? À quoi sert-il de comprendre le fonctionnement du langage que nous utilisons tous les jours pour communiquer ?

Puis, nous découvrons l'histoire des langues et la linguistique, ces branches merveilleuses, susceptibles de fournir des réponses à nos questions sur le « comment ? » et le « pourquoi ? » concernant les origines de nos langues.

Enfin arriva le moment de choisir un sujet de mémoire. Nous optâmes pour l'analyse d'un traité écrit en latin au XVII^e siècle, d'un auteur danois peu connu qui s'interroge sur les causes de la diversité linguistique dans le monde, – vaste sujet qui a mobilisé les efforts de tant de savants à cette époque : théologiens et exégètes, philosophes, historiens et géographes, naturalistes, philologues, sans oublier les érudits « polymathes », attirés par tout ce qui est objet de connaissance.

Nouvelle occupation vaine ? Nous espérons en tout cas convaincre nos lecteurs que la figure d'Olaus Borrichius (1626-1690), médecin, chimiste et philologue, professeur à l'université de Copenhague, est tout à fait digne d'intérêt. Notre auteur n'est pas un de ces hommes qui ont révolutionné l'histoire de la pensée et dont le nom est inscrit dans tous les ouvrages de référence. Il n'est qu'un élément dans ce vaste édifice qu'est la construction du savoir au fil du temps. Retirer une pierre du milieu de l'édifice n'aurait sans doute pas d'effet désastreux ; mais grâce à la place qu'elle occupe, cette pierre nous permet d'appréhender l'édifice avec une vue unique sur la construction dans son ensemble. Or, c'est bien de cela qu'il s'agit : le traité de Borrichius est une des nombreuses manières de s'intéresser à la recherche linguistique du XVII^e siècle.

Quant au traité *De causis diuersitatis linguarum* – auquel la recherche n'a accordé que peu d'attention jusqu'à ce jour - il est un très bel exemple de dissertation académique, que l'on doit à un auteur pourvu d'une riche culture biblique et classique, et absolument au fait des publications de ses contemporains dans les disciplines les plus variées.

Prouver l'intérêt de cette dissertation requerra d'une part de montrer la valeur intrinsèque du traité et son originalité, d'autre part de faire voir comment l'auteur participe aux débats de son époque. Pour ce faire, nous commencerons, dans une introduction historique, par exposer la vie et l'œuvre de Borrichius ainsi que le contexte scientifique dans lequel il évolue, afin de pouvoir évaluer ses positions à l'aune des théories contemporaines. Ensuite, comme le texte latin n'a jamais été traduit dans une langue moderne, nous fournirons une traduction française des chapitres I à XVII, c'est-à-dire de la partie de l'ouvrage consacrée à la réflexion étiologique proprement dite. Le chapitre troisième portera sur l'étude des sources utilisées

par Borrichius : la Bible, les auteurs profanes et chrétiens de l'Antiquité et, surtout, les savants contemporains, ces derniers ouvrant une fenêtre très intéressante sur l'élaboration de la science au XVII^e siècle. Enfin, dans le quatrième et dernier chapitre, nous approfondirons différents aspects de la théorie linguistique de Borrichius, en nous focalisant sur sa façon d'articuler et de hiérarchiser les différentes causes de la diversité des langues : cause surnaturelle, causes naturelles et causes sociales ; ce chapitre se terminera par une analyse des *linguae matrices* d'Europe, les « langues-souches » qui prétendent justement introduire un principe de classification pour organiser la diversité.

Ces différentes clefs d'analyse apporteront les éléments suffisants pour comprendre le système étiologique de Borrichius, déterminer sa prise de position dans les débats linguistiques du XVII^e siècle, évaluer son originalité et prouver l'importance d'une telle étude dans le champ de l'histoire de la linguistique.

I. Introduction historique

I. 1. Olaus Borrichius : vie et œuvre



Prénom : Olaus / Ole / Olaf / Oluf

Nom : Borrichius / Borichus / Borrichus / Borch

Naissance : à Borch, dans le Jutland, le 7 avril 1626

Mort : à Copenhague, le 13 octobre 1690

Nationalité : danois

Parents : Oluf Clausen (pasteur) et Margrete Lauridsdatter

Fonction principale : Professeur à l'université de Copenhague ¹



fig. 1 et 2 : Borrichius ; — Borrichius donnant cours de botanique à ses élèves.

¹ Cette biographie a été rédigée sur base de plusieurs sources qui se recoupent, en premier lieu les ouvrages anciens et surtout l'autobiographie de Borrichius sur <http://www.borchen.dk/old/bio-para.html> consulté pour la dernière fois le 23/03/2018 ; également le tome II des *Deliciae quorundam Poetarum Danorum collectae et in II tomos diuisae* a FRIDERICO ROSTGAARD, Leipzig, chez Jordanus Luchtman, 1693 (dans cet ouvrage on trouve quelques poésies latines écrites par Borrichius) ; plusieurs citations de Borrichius dans LENGLET DU FRESNOY, *Histoire de la philosophie hermétique*, La Haye, 1742. — La biographie de l'auteur se trouve également dans diverses encyclopédies sur la littérature danoise ; voir aussi *Olai Borrichii Dissertationum academicarum, t. I, cui praemittitur Pauli Vindingii Oratio Parentalis in excessum P. D. Olai Borrichii*, Copenhague, chez Jean Sébastien Martin, 1714 ; P. BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, 5^e édition, Amsterdam, 1740, pp. 592-594 ; J. F. BUDDEUS, *Allgemeines Historisches Lexicon*, t. I, Leipzig, 1709, pp. 412-413 ; N. F. J. ELOY, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, t. I, 1778. — D'autres références sont données à la note suivante.

I. 1. 1. Vie ²

Olaus Borrichius reçut sa première éducation dans le diocèse de Ripe où il était né, puis se rendit à l'université de Copenhague entre 1644 et 1650 pour y étudier non seulement la médecine (avec l'anatomie, la botanique et la chimie), mais encore la littérature, la poésie et la philosophie : à l'époque il était de bon ton d'aspirer à être un « polyhistor ». Il eut notamment comme professeurs Ole Worm, Simon Paull et Thomas Bartholin, avec qui il resta en bons termes. En 1649, il publie sa première dissertation, sur la cabale.

Après ses études, il fut enseignant de langue latine à l'école Vor Frue de Copenhague. On lui proposa un canonicat à Lunden et un rectorat à l'école d'Herclow, car il remplissait ses fonctions avec beaucoup de zèle, mais il refusa, préférant demeurer à Copenhague. Lors de l'épidémie de peste de 1654, il se dévoua grandement pour soigner les personnes atteintes par l'épidémie : c'est ainsi qu'il se fit un nom en tant que médecin.

En 1655, Joachim Gerstorff, le Premier ministre, lui demanda d'être le précepteur de ses fils, charge que Borrichius assumait pendant cinq années. Il prêta également main-forte à la défense de la capitale, assiégée par les Suédois en 1659. Ces différents mérites lui valurent d'être nommé, en 1660, professeur de philologie (principalement), ainsi que de botanique et de chimie à l'université de Copenhague. Borrichius accepta, mais négocia de pouvoir faire un « voyage de formation » avant d'exercer sa charge.

C'est donc en 1660 qu'il eut l'occasion de partir faire ce voyage qu'il projetait depuis longtemps. Il se rendit d'abord à Hambourg et à Leyde, où il rencontra nombre de savants de son époque, tels Coccejus, Hornius et Vossius. Borrichius cite dans son autobiographie les (longues) listes des personnes qu'il a rencontrées. En plus des notes qu'il prit durant son voyage, Borrichius entama également une abondante correspondance avec son professeur et ami, Thomas Bartholin, correspondance qui nous renseigne sur la vie intellectuelle de l'Europe de la fin du XVII^e siècle.

Joachim Gerstorff, le protecteur de Borrichius, mourut pendant les pérégrinations de ce dernier. Acceptant de reprendre en charge l'éducation de ses fils, notre auteur poursuivit avec eux son voyage en Angleterre (1663) et leur permit de nouer contact avec la Cour

² Plusieurs ouvrages du XIX^e s. mentionnent également Borrichius (cf. note 1) : *The Animal Kingdom*, trad. de l'œuvre de B. CUVIER, Londres, 1834 ; J. GORTON, *A General Biographical Dictionary*, London, chez Whittaker and co., 1847 ; *Nouvelle bibliographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, publiée par MM. FIRMIN DIDOT frères sous la direction du Dr HOEFER, t. VI, Paris, 1857 ; A. REES, *The Cyclopaedia*, t. V, Londres, 1819. – Enfin, différents ouvrages modernes et sites internet s'intéressent à Borrichius : S. DAHL, C.F. BRICKA, P. ENGELSTOFT, *Dansk biografisk leksikon*, t. III, Copenhague, 1933-1944, pp. 454-462 ; L. THORNDIKE, *A History of Magic and Experimental Science*, 7-8. *The Seventeenth Century*, New York, 1964, pp. 318-320 et 344-346 ; <http://borchen.dk/wordpress/> ; <http://galileo.rice.edu/Catalog/NewFiles/borrichs.html> consulté pour la dernière fois le 23/03/2018 ; « Borrichius (or Borch), Olaus », in *Complete Dictionary of Scientific Biography* : <<http://www.encyclopedia.com>>, consulté pour la dernière fois le 28/07/2018. – Consulter aussi : E. F. KOCH, *Oluf Borch*, 1866 ; B. R. LARSEN, *Ole Borch (1626-1690) : en dansk renæssancekemiker*, Copenhague, 2006 ; M. Fink-Jensen, « Ole Borch mellem naturlig magi og moderne videnskab », *Historisk Tidsskrift*, 100, n° 1, 2000, pp. 35-68. Disponible sur internet : <https://tidsskrift.dk/historisktidsskrift/article/view/55851/76057>, consulté pour la dernière fois le 28/07/2018.

royale. Lui-même put créer des liens avec Kenelm Digby, le chancelier de la Reine-Mère, Robert Boyle, John Wallis et bien d'autres. Toujours accompagné des fils de Gerstorff, il se rendit en France, dans plusieurs villes du nord, puis à Paris pour deux ans ; il y fit la connaissance d'Hubert Mommord, libraire du Roi ainsi que de M. Gobelin, Président du Parlement de Paris. Un des fils Gerstorff mourut à Paris en 1665, les autres rentrèrent chez leur tuteur officiel. Dès lors, Borrichius continua seul son voyage en France et conquiert le titre de docteur en médecine à l'université d'Angers.

Arrivé en Italie, Borrichius fut très bien reçu à Turin où il fréquenta de nombreux savants. Il se rendit ensuite à Milan, où il visita la bibliothèque, puis à Bologne où il eut l'occasion de suivre des cours à l'université et de discuter avec le professeur Baptista Riccioli. Ensuite, le duc de Florence et son frère, le prince Léopold, l'ayant reçu dans leur cercle, il se noua d'amitié avec Lorenzo Magallotti, Francesco Rhedi et Carlo Dati. Après d'autres haltes, il arriva à Rome en 1665, où il rencontra plusieurs chercheurs, dont Athanase Kircher. Il était fréquemment invité à discuter avec le cardinal Pallavicini et la Reine Christine de Suède, intéressée par les sciences. En Italie toujours, il se passionna pour l'hermétisme et particulièrement pour les travaux de l'italien Giuseppe Francesco Borri.

Il était temps pour Borrichius de retourner au Danemark afin de prendre possession de sa chaire professorale. Il remonta vers son pays natal, non sans s'arrêter encore en de nombreuses villes italiennes et allemandes. Il sauva la vie d'une des princesses de Médicis, que les médecins du pays avaient abandonnée ; elle proposa, paraît-il, de l'épouser en retour, mais le luthérien Borrichius ne voulut pas se convertir au catholicisme³.

Voici donc, en 1666, Borrichius de retour au Danemark. En tant que professeur, il diploma cent soixante-deux *magistri* et cinq cent quarante-deux bacheliers. Le roi Frédéric III étendit sa charge en 1667 : il le proclama *medicus regius* et le chargea de recherches sur les métaux et la botanique médicinale. En 1675, il fut également nommé bibliothécaire de l'université, puis assesseur de la suprême cour de Justice en 1686 et, en 1689, membre de la chancellerie royale. Il fut deux fois recteur de l'université (en 1675 et en 1681), et également « médecin royal » auprès du souverain Christian V. En 1689, il fonda un collège pour les étudiants aux moyens financiers insuffisants et pouvant prétendre à une bourse ; ce collège, le « Collegium Mediceum », existe encore à Copenhague sous le nom de « Borchs Kollegium ».

Olaus Borrichius mourut à la suite d'une opération d'une pierre à la vessie qui échoua. Comme il n'était pas marié, il partagea ses richesses entre son collège et ses élèves.

³ Christian Winther composa, en danois, une nouvelle partiellement fictive à ce sujet : *En Aftenscene* (= Une scène de soir), Copenhague, 1844.

I. 1. 2. Œuvres ⁴

Philologie

- 1654, *Parnassus in Nuce seu de Syllabarum Quantitate*, Copenhague, chez Daniel Paull. – Notre auteur rédigea ce traité en constatant les erreurs dans l'œuvre de Smetius ; il s'agit plus ou moins d'un manuel de prosodie latine composé de *uersus memoriales* d'auteurs latins. À l'époque, presque toutes les grammaires latines se basaient sur des paradigmes. Il espérait pouvoir aider les Danois qui voulaient composer des poèmes latins et voir fleurir la poésie latine au Danemark.
- 1660, *Dissertatio de lexicis Latinis*, Copenhague, chez Pierre Morsingus. – Borrichius rejoint les points de vue de Vossius et Caspar Schioppius sur la « barbarisation » de l'expression orale et écrite du latin. Il ajoute plusieurs erreurs à celles déjà recensées dans le traité *de uitiis Latini sermonis* de Vossius.
- 1675, *Cogitationes de uariis linguae Latinae aetatibus*, Copenhague, chez Pierre Haubold. – Borrichius écrit ce traité en s'inscrivant dans le débat sur les époques de la littérature latine. Il y a en effet deux manières de voir le temps, soit comme une vie humaine qui avance linéairement d'un début vers une fin, soit de manière cyclique : la chute depuis un âge d'or vers un âge d'argent, etc., jusqu'à retrouver l'âge d'or. L'humaniste Joseph Juste Scaliger par exemple, avait opté pour une découpe de la littérature latine selon le premier schéma, tandis qu'Erasme voyait l'âge d'or chez Cicéron, l'âge d'argent chez Sénèque, et ainsi de suite. C'est Borrichius le premier qui a fixé la fin de l'âge d'or après Cicéron et Virgile, la fin de l'âge d'argent en l'an 117 et la fin du cycle à l'époque de Justinien.
- 1679, *Conspectus Scriptorum praestantiorum linguae Latinae*, Copenhague. – Des notices sur divers auteurs latins, remaniées pour tenir en un ouvrage. Chaque notice comprend une petite biographie et une note sur les défauts et les qualités des auteurs.
- 1682, *Analecta philologica* ou *Analecta ad cogitationes de lingua Latina*, Copenhague, chez P. Haubold.
- 1683, *Antiquae Romae Imago*. – Exposé en six livres sur la topographie de l'ancienne Rome, accompagné de notes sur l'histoire et les mœurs des habitants d'alors. Traité destiné aux néophytes, qui voudraient avoir un accès aux sources antiques (autre édition avec le titre : *Dissertationes sex de antiqua urbis Romae facie* et la publication ne fut terminée qu'en 1687).
- 1686, *De studio purae Latinitatis*, Copenhague.

Poésie

- 1681, *Dissertationes septem de Poetis Graecis et Latinis*. – Œuvre écrite durant plusieurs années, qui traite de la poésie depuis ses débuts jusqu'aux temps de l'auteur. Le livre ne se limite pas, malgré son titre, aux seuls poètes grecs et latins, mais également aux « meilleurs poètes » d'Italie, de France, d'Espagne, du Portugal,

⁴ Autres que le traité étudié dans ce mémoire.

d'Angleterre, d'Écosse, des Pays-Bas et de la Prusse (tous les tomes furent rassemblés en 1683 à Frankfort sous le titre *Dissertationes academicae de poetis*).

Chimie

- 1668, *Dissertatio de ortu et progressu chemiae*, Copenhague, chez Pierre Haubold. – C'est probablement l'œuvre la plus connue de Borrichius. Il y défend la prééminence des Égyptiens en matière de chimie et s'oppose aux vues de Hermann Conring, qui met en doute la médecine de Paracelse et l'existence d'Hermès Trismégiste (dans un livre *De Hermetica Aegyptiorum uetere et Paracelsicorum noua medicina*, 1648). – J. J. Manget a choisi *De ortu et progressu chemiae* comme premier ouvrage de sa collection de traités alchimiques dans le livre *Bibliotheca chemica curiosa* de 1702.
- 1674, *De Hermetis et Aegyptiorum et Chemicorum sapientia contra Coringium*, Copenhague, chez Pierre Haubold. – Réplique de Borrichius à un ouvrage de Conring, qui avait critiqué le *De ortu et progressu chemiae*.
- 1677, *Docimastice metallica*, Copenhague, chez Daniel Paull. – Ce traité, qui s'adresse aux connaisseurs, reprend les différentes mines de métaux et explique comment évaluer leur qualité.
- 1680, *Acta Medica Hasniensia*, Copenhague. – Compendium de médecine, chimie et botanique.
- 1696, *Conspectus scriptorum chemicorum illustriorum libellus posthumus, cui praefixa Historia uitae auctoris ab ipso conscripta*, Copenhague, chez Samuel Garmann.

Médecine, pharmacie et botanique

Les biographies de Borrichius précisent que ses recherches en médecine et en botanique se faisaient surtout sur le terrain, dans le concret ; s'il a publié beaucoup moins dans ce domaine, il y a tout autant travaillé.

- 1670, *De Lingua Pharmacopaeorum siue de accurata uocabulorum in pharmacopiis usitatorum pronuntiatione*, Copenhague. – Borrichius explique lui-même dans son autobiographie qu'il était dégouté d'entendre la prononciation des botanistes et physiciens de son temps, et « prit cette mesure » pour rétablir la correcte nomenclature.
- 1680, *De Somno et Somniferis*, Copenhague, chez Daniel Paull. – Les cours de Borrichius en médecine ne se limitèrent pas à ce sujet, puisqu'il enseignait notamment la structure osseuse et insistait sur l'importance de la pratique ; toutefois, il s'agit du seul traité de médecine qu'il ait publié.
- 1688, *De Vsu Indigenarum Plantarum in Medicina*, Copenhague, chez Jean Philippe Bockenhoffer. – Les cours de botanique de Borrichius avaient pour but de faire connaître à ses étudiants les bases de la botanique, et aussi de montrer que les plantes indigènes suffisent à se soigner, de sorte qu'il est inutile d'aller chercher de nouvelles plantes jusqu'en Afrique ou en Inde. Cet écrit est une synthèse de sa doctrine à ce propos et sa publication fut fortement encouragée par le roi Frédéric.

Récit de voyages

Olai Borrichii Itinerarium 1660-1665. – Durant son voyage, Borrichius a tenu un journal qui décrit les villes où il s'est rendu, relate ses rencontres avec les savants des différents pays et les leçons auxquelles il a assisté. Dans ce journal, Borrichius rapporte aussi les dernières découvertes géographiques et s'étend bien sûr sur des sujets médicaux, chimiques et alchimiques. Il transcrit également des manuscrits rares. Ces récits ont récemment été édités et commentés par H. D. Schepelern en quatre volumes⁵ :

Divers

- 1649, *De Cabala characterali*, Copenhague. – Première dissertation universitaire de Borrichius.
- 1661, *Deusingius heautontimorumenos, siue Epistolae selectae eruditorum*, Copenhague, chez Molybdus. – Recueil de lettres satiriques envers Deusingius. Borrichius l'a publié sous le pseudonyme de Benedictus Blotesandoeus ce qui équivaut à Benedictus Nudiuerius, car en danois *blot* signifie « nu » et *sande*, « vérité ».
- 1667, *Oratio Jubilaea Euangelica*, Copenhague, chez Daniel Paull.
- 1675, *De causis diuersitatis linguarum*, Copenhague, chez Daniel Paull.
- 1687, *Dissertatio de lapidum generatione in macro et microcosmo*, Ferrara, chez Hieronymus Filon.
- 1683, *Memoria Dn. Oligeri Vindii*.

Ci-après nous donnons la liste des discours que Borrichius a prononcés à l'Académie, mais qu'il n'a pas eu l'occasion de faire publier⁶ : *De uariis modis excitandi ignis, atque de Phosphoro* ; *de Natura Sanguinis, et transfusione eius* ; *de Oraculis Antiquorum* ; *de Contagio non solum Morborum, sed et Vitiorum* ; *de furore Poetico* ; *de uero usu Logicae* ; *de Lixiuo et Acido atque utriusque Pugna* ; *de Experimentis Botanicis* ; *de Veris Succini Natalibus* ; *de Qualitatibus Occultis* ; *de Vsu studiorum Academicorum, etiam in re Militari* ; *de Forma Serpentis, qui Euam decepit* ; *de Natura Dulcedinis* ; *de Somno animalium ad plures menses Continuato* ; *de Studio pure loquendi Latine* ; *de menstruis Chemicorum*.

⁵ *Olai Borrichii itinerarium 1660-1665. The Journal of the Danish Polyhistor Ole Borch*, with introduction and indices by H. D. SCHEPELERN, 4 vols., Copenhague, 1983. Cf. sur cet ouvrage A. G. DEBUS, « Olai Borrichii itinerarium 1660-65 : the Journal of the Danish Polyhistor Ole Borch », *Medical History*, 28 (4), 1984, pp. 440-441.

⁶ Liste tirée de son autobiographie.

I. 2. La linguistique dans l'Europe des XVI^e-XVII^e siècles

La vie de Borrichius couvre une large partie du XVII^e siècle et ses écrits montrent qu'il était très au fait des publications dans toute l'Europe savante. De plus, le traité que nous abordons, *De causis diuersitatis linguarum*, est un exemple typique de dissertation universitaire danoise (voir : I. 3. 1). On ne peut donc pas l'étudier sans considérer, ne fût-ce que dans les grandes lignes, les principales théories sur l'histoire des langues qui émergent au XVI^e siècle et qui sont en vigueur au siècle suivant⁷.

Au tournant du XVI^e siècle, plusieurs changements importants ont un impact sur la linguistique : le développement d'États-nations, la colonisation des territoires d'outre-mer, les réformes dans le monde chrétien, l'invention de l'imprimerie, le déclin de l'enseignement scholastique au profit de l'étude des sciences naturelles et les premiers efforts de standardisation des langues vernaculaires : on enseigne la langue du pays dans les écoles et on commence à imprimer des livres en langue vernaculaire. D'où la prise de conscience qu'il y a sur terre beaucoup de langues, qu'on essaie de classer et d'étudier⁸.

Si nous devons nous contenter de quelques mots à propos de l'évolution de la réflexion sur l'histoire des langues entre le début du XVI^e et le début du XVIII^e siècle, nous dirions ceci : pendant tout le Moyen Âge, l'hébreu avait presque sans conteste été identifié à la langue primordiale dont provenaient toutes les autres ; mais avec la Renaissance, l'affirmation de l'hébreu comme langue-mère prête à controverse ; d'abord on se demande quelle est la place de l'hébreu par rapport aux langues qui l'entourent (les langues sémitiques), puis on se détache de cette langue... pour en mettre une autre à la place ; beaucoup d'érudits tentent de trouver les « restes » de langue sacrée dans les langues vivantes. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'apparaissent des études plus « linguistiques » au sens où on l'entend aujourd'hui, extirpées peu à peu des préjugés nationalistes et religieux⁹.

I. 2. 1. Les premières questions comparatistes

Si, en 1675, Borrichius écrit un traité sur les causes de la diversité linguistique, c'est parce qu'il vit dans un siècle qui voit émerger, du point de vue linguistique, une série de questions qui appellent et trouvent diverses réponses dans les études contemporaines. Borrichius envisage ces différentes questions et c'est à ce titre qu'il peut revendiquer une place dans l'histoire du comparatisme linguistique.

Dès le moment où le doute commençait à s'insinuer quant à la croyance en l'hébreu langue-mère, les savants émirent différentes théories sur la langue originelle. L'idée que les

⁷ Sur cette période, voir l'étude récente de P. SWIGGERS, « Intuition, Exploration, and Assertion of the Indo-European Language Relationship », in J. KLEIN, Br. JOSEPH & M. FRITZ (éd.), *Handbook of Comparative and Historical Indo-European Linguistics*, t. I, Berlin / Boston, 2017, pp. 138-170, spécialement les sections : « The Renaissance: Moving Away from Babel, and from the Bible » (pp. 145-151), « The path towards the '(Indo-)Scythic' hypothesis » (pp. 151-154) et « Leibniz » (pp. 154-156).

⁸ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique, p. 17).

⁹ D. DROIXHE, *La linguistique et l'appel de l'histoire*, Genève, 1978, pp. 34-50 ; 51-117 ; 118-125 ; G. J. METCALF, *On Language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, Amsterdam / Philadelphia, 2013, p. 25.

langues changent est bien ancrée¹⁰, et les savants se demandent pourquoi les langues changent sans cesse et pourquoi certaines langues présentent des similitudes évidentes¹¹. Ces questions sont évidemment liées : les ressemblances pourraient provenir d'une origine commune ou peuvent provenir des nombreux échanges dus aux migrations, guerres et conquêtes. L'explication par le contact retarda l'émergence d'une théorie valide sur une origine commune aux langues d'Europe¹².

Toutefois, dès 1650, Marc Zuer Boxhorn (1612-1653), professeur à l'université de Leyde, publia la *De Graecorum, Romanorum et Germanorum linguis earumque symphonia dissertatio*. Il remarqua (sans être le premier) beaucoup de concordances entre le lexique germanique et le lexique persan, et postula l'origine commune du grec, du latin et du german dans une langue qu'il nomme le « scythe » (et qu'il égale, pour ainsi dire, à l'allemand)¹³. D. Droixhe appelle Boxhorn un « découvreur » de l'origine indo-européenne. Cependant, ses recherches furent mises en doute, voire franchement moquées par ses contemporains, et il est significatif que Borrichius ne le mentionne pas dans sa propre dissertation¹⁴.

Les lecteurs de Boxhorn, en effet, croyaient retrouver dans sa théorie des divagations équivalentes à celle de Goropius Becanus (*Origines Antwerpianae*, 1569) ou d'Abraham van der Myle (*Lingua Belgica*, 1612) qui faisaient du néerlandais la langue originelle du paradis¹⁵. Ils lui reprochaient également de poser, à l'origine, une langue introuvable. Malgré ses bonnes intuitions, il est vrai que Boxhorn péchait par patriotisme. D'autres facteurs freinèrent encore la réception de ses théories, notamment une dispute universitaire à Leyde qui opposa Boxhorn et Heinsius à Claude Saumaise, ou la méfiance des chercheurs allemands qui refusèrent d'être liés de près ou de loin à des « enturbannés »¹⁶.

Quelques années avant les premières recherches de Boxhorn sur le « scythe », de grandes figures de la linguistique du XVII^e siècle s'étaient enthousiasmées à propos des Scythes : Charles Saumaise (1588-1653, professeur à Leyde), Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637, « polymathe ») et Adriaan van Schriek ou Schrieckius (1560-1621), qui s'échangeaient leurs idées par correspondance¹⁷. À une époque où on commençait à découvrir l'existence des langues de l'Inde, Peiresc cherchait à connaître beaucoup de langues différentes et à trouver des racines communes. Saumaise, en 1643, dit que presque toutes les nations d'Europe descendent du nord, de la Scythie¹⁸. À Saumaise, Peiresc conseillait d'étudier les langues anciennes (outre le latin et le grec) pour prouver sa théorie d'une origine commune

¹⁰ G. J. METCALF, *On language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, Amsterdam / Philadelphia, 2013, p. 19.

¹¹ T. VAN HAL, « Linguistics 'ante litteram' », in R. BOD e. a. (éd.), *The Making of the Humanities*, t. II, Amsterdam, 2012, p. 37.

¹² D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, pp. 79-80.

¹³ *Ibidem*, pp. 57-58. – Sur Boxhorn, voir en particulier T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, 2010, pp. 365-398.

¹⁴ D. DROIXHE, *op. cit.*, 2007, pp. 55-56.

¹⁵ G. J. METCALF, *op. cit.*, p. 39.

¹⁶ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, pp. 65-66.

¹⁷ Sur ces figures, voir T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, Bruxelles, 2010, pp. 249-280, 349-364 et *passim*.

¹⁸ D. DROIXHE, *De l'origine du langage aux langues du monde*, Tübingen, 1987, p. 66.

par les racines visibles dans les langues¹⁹. Peiresc reçut également des lettres de Schrieckius, qui lui présenta son œuvre monumentale publiée en 1614 *Van t'beghin der eerster volcken van European, in-sonderheyt vanden oorspronck ende saecken der Neder-Landren* [Des commencements des premiers peuples de l'Europe, en particulier de l'origine et des faits des Néerlandais] et dans laquelle il unit Celtes et Germains. Il affirma que la langue scytho-celte est la mieux préservée de la confusion babélique à part l'hébreu, et que le grec ne provient pas de l'hébreu, mais du celtique. Le livre de Schrieckius fut particulièrement apprécié en Allemagne. Toutes ces théories ainsi que les études récentes sur l'égyptien et l'éthiopien provoquèrent chez certains savants une « fièvre comparatiste »²⁰.

Mais l'idée de comparer les langues n'avait commencé ni avec Boxhorn, ni avec Schrieckius ; c'était une idée séculaire. Par exemple, Angelo Canini (1521–1557), grammairien et linguiste italien, diffusa l'idée de la parenté des langues sémitiques : la sacro-sainte langue hébraïque avait en fait beaucoup de traits communs avec ses voisines. Cette affirmation n'était pas tout à fait révolutionnaire ; d'autres savants pensaient que le peuple juif parlait une autre langue sémitique que l'hébreu. La révolution sera d'appliquer ce modèle « familial » aux langues d'Europe.

Une autre réponse à la question de la langue originelle est de s'en tenir à l'hébreu ; c'est ce que firent des savants comme Borrichius, ainsi par ex. l'oratorien Louis Thomassin (1619-1695), qui publia en 1690 *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et utilement la grammaire ou les langues par rapport à l'Écriture sainte en les réduisant toutes à l'hébreu*. Le projet est clair : pour le père Thomassin, accepter que sa langue vienne d'une autre langue est un acte d'humilité. Le latin lui-même provient en partie du grec, en partie directement de l'hébreu. Les similitudes entre les langues sont donc faciles à expliquer : elles résultent de l'origine commune²¹.

Le savant anglais John Wilkins (1614-1672), dans la lignée de Joseph Juste Scaliger,²² proposa une autre réponse, que Borrichius adoptera aussi en partie. Wilkins, un prêtre anglican, respectait ce que dit la Bible et acceptait l'hébreu comme premier idiome ; mais il affirma qu'à son époque les langues d'Europe avaient déjà beaucoup évolué par rapport à celles surgies à Babel et il pensait qu'on pouvait opportunément les classer en familles indépendantes. Les rapports entre les familles elles-mêmes étaient uniquement dus aux emprunts²³.

Au moment où Borrichius publie son traité avec des théories plutôt traditionnelles, G. W. Leibniz (1646-1716) rédige son *De linguarum origine naturali* (1677-1678). Il veut prouver que les premières langues étaient des expressions des *affectus* de l'âme ; elles étaient donc motivées par la nature et les sons eux-mêmes exprimaient les *affectus*. Les affects sont les

¹⁹ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, pp. 94-98 ; T. VAN HAL, « Linguistics 'ante litteram' », in R. BOD e. a. (éd.), *The Making of the Humanities*, t. II, Amsterdam, 2012, p. 39.

²⁰ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, pp. 98-99.

²¹ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, pp. 101-108.

²² G. J. METCALF, *op. cit.*, p. 38.

²³ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, pp. 109-110.

facteurs qui conditionnent les modalités selon lesquelles le réel se manifeste dans l'esprit d'individus ou de communautés²⁴ : Adam était dans le même état que toute personne qui cherche à communiquer. Leibniz ouvre ainsi une voie d'interprétation qui veut tenir compte à la fois du génie des langues et des « ruines » de Babel²⁵.

L'élan comparatiste se stabilise vers les années 1700, lorsque les savants fixent et trient ce qu'ils ont reçu des siècles précédents ; tout en se rendant compte qu'il faut une méthode, ils ne produisent plus grand-chose de nouveau ou d'original²⁶, à l'exception de quelques-uns, dont Christophe Cellarius (1638-1707), qui fait partie des chercheurs qui « n'attendent pas l'autorisation des théologiens pour décrocher du cadre biblique l'histoire ancienne ». ²⁷ Cellarius ne considère pas Babel comme un repère fiable ; dans sa *Dissertatio de origine linguae Italicae* de 1694, il ne traite réellement de l'italien qu'à la fin et il produit essentiellement une somme des théories du XVII^e siècle, en se ralliant plutôt à celle de Boxhorn²⁸. Ce contemporain de Borrichius reprit, pour expliquer la « dégénération » du latin en italien, les causes fixées par notre auteur danois : *commercium*, *migrationes* et *incuria*²⁹ ; par contre, dans son *Judicium de uindictis Latinae linguae Borrichianis...* (1707), il s'opposa aux époques de la langue latine que Borrichius avait établies dans *Cogitationes de uariis linguae Latinae aetatibus*.

Les années qui suivent voient surgir des figures de penseurs qui postulent l'unité finno-hongroise, confrontent les matériaux, déplacent l'intérêt vers l'Est, identifient deux aires de parenté en Europe, etc. Ces recherches, pour intéressantes qu'elles soient, dépassent le cadre nécessaire à la compréhension du traité de Borrichius³⁰ ; mais désormais le chemin se précisait vers l'établissement du comparatisme indo-européen comme science au XIX^e siècle. Au total, les XVI^e et XVII^e siècles, avec leurs larges débats et leurs spéculations foisonnantes (des intuitions parfois très correctes, parfois des aberrations), auront ouvert les portes à la linguistique historique et comparative³¹.

I. 2. 2. Quelques commentaires sur la méthode

Aujourd'hui, la méthode étymologique répond à des critères scientifiques et personne n'oserait plus décemment proposer des interprétations « à la manière de Platon ou de Varron » ou supposer des rapports entre les langues sur la simple base de mots qui se ressemblent vaguement. La linguistique historique s'est constituée sur la base des lois phonétiques, c'est-à-dire des correspondances systématiques de sons. Or, dans l'histoire de

²⁴ *Ibidem*, p. 27.

²⁵ *Ibidem*, p. 29.

²⁶ *Ibidem*, p. 170 ; T. VAN HAL, « Linguistics 'ante litteram' », in R. BOD e. a. (éd.), *The Making of the Humanities*, t. II, Amsterdam, 2012, p. 45.

²⁷ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, p. 160.

²⁸ *Ibidem*, p. 161.

²⁹ *Ibidem*, p. 167 ; D. DROIXHE, « A l'ami Daniel Georg Morhof » in *Language and History* 13 (2010), p. 112.

³⁰ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, pp. 166 & 192-204.

³¹ D. DROIXHE, *De l'origine du langage aux langues du monde*, Tübingen, 1987, p. 109.
G. J. METCALF, *op. cit.*, p. 54.

la linguistique de 1500 à 1800, la notion de « loi » entendue de cette façon était inconnue³². Pour cette raison, nous présentons ici quelques aspects de la méthode étymologique et de la conception du changement linguistique à cette époque, ce qui nous permettra d'apprécier, plus loin dans cette étude, l'originalité de Borrichius.

Selon Angelo Canini (mentionné plus haut), au milieu du XVI^e s. déjà, les « lettres » ne changent pas *par hasard*, mais en raison de facteurs *naturels*, donc explicables. Il envisagea cinq points d'articulation et donc lieux de « permutations » possibles : les lèvres, les dents, la langue, le palais et la gorge. Longtemps avant la genèse du comparatisme moderne, Canini pointa ici la nécessité de rendre compte techniquement des variations de prononciation ; malheureusement, ses idées ne furent pas suivies³³. Au siècle suivant, notre compatriote Abraham van der Myle, dit « Mylius » (1563-1637) identifia les différents types de changements (procédant par « addition » ou « retranchement » de lettres), tout en précisant qu'il faut se limiter à utiliser ceux qu'on retrouve par ailleurs dans un autre dialecte de la langue ou dans l'histoire de cette même langue³⁴.

Gilles Ménage (1613-1692) s'intéressa à l'étymologie des langues romanes, en dérivant celles-ci du latin dans sa forme vulgaire. Certaines de ses comparaisons sont fondées sur des semblants de lois ; mais globalement, il manqua à sa méthode les mécanismes fondamentaux de la linguistique moderne, de sorte qu'il tomba dans les pièges de fausses évidences. Des études ont montré qu'environ 60 % de ses étymologies étaient pourtant correctes, ce qui prouve que le travail réalisé à l'époque est loin d'être dépourvu d'intérêt³⁵. Malheureusement, tous les érudits qui publièrent des livres d'étymologies jugées saugrenues par leurs contemporains provoquèrent en réaction une méfiance qui étouffa les bonnes intuitions.

En Espagne, deux hommes étudièrent également les règles phonétiques repérables dans le passage du latin à l'idiome castillan : Bernardo de Aldrete (1565-1645), véritable précurseur de la philologie romane, et le moine bénédictin Martin Sarmiento (1695-1772). Ils avaient en effet une certaine conscience de la régularité du changement et du concept d'évolution progressive ; ils faisaient également appel à des formes anciennes pour montrer les différents stades de la langue. Bernardo de Aldrete, que nous rencontrerons plus loin, fut un des seuls hommes de son temps capables de saisir la langue dans sa diachronie et dans sa diversité géographique³⁶.

³² T. VAN HAL, « Linguistics 'ante litteram' », in R. BOD e. a. (éd.), *The Making of the Humanities*, t. II, Amsterdam, 2012, p. 39.

³³ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, p. 36-42.

³⁴ G. J. METCALF, *op. cit.*, p. 45. – Sur Mylius, voir T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders*, Bruxelles, 2010, pp. 209-240.

³⁵ *Ibidem*, pp. 121-146.

³⁶ *Ibidem*, pp. 178-180.

I. 3. Le climat scientifique et les débuts de la pensée comparatiste dans les pays scandinaves

À la Renaissance, les pays scandinaves, comme d'ailleurs tous les pays d'Europe, subissent de graves bouleversements du point de vue politique, culturel, scolaire et religieux. Le Danemark va largement se convertir au luthérianisme. Or la Réforme a plusieurs conséquences importantes ; en ce qui concerne la formation intellectuelle, elle signifie notamment que la responsabilité de transmettre le savoir passe des mains de l'Église à celle de l'État³⁷. À cet égard, la religion sera prédominante jusqu'au romantisme ; le rationalisme des Lumières, arrivé tard au nord de l'Europe, aura peu d'influence sur les études linguistiques³⁸. La tradition linguistique suédoise, pour sa part, culmine justement au XVII^e siècle avec la figure tutélaire de Georg Stiernhielm (1598-1672), qui voulut prouver que la langue suédoise était proche de l'hébreu, voire était elle-même la langue originelle de l'humanité³⁹.

I. 3. 1. Le climat universitaire au Danemark aux XVI^e-XVII^e siècles

Aux XVI^e-XVII^e siècles, il y avait au Danemark une seule université : celle de Copenhague qui avait été rouverte en 1537. Fraîchement convertis au protestantisme, les Danois commencèrent à apprendre et enseigner les trois langues sacrées, qui devaient permettre aux croyants de remonter aux textes originaux de la Bible. Si le latin conservait une place prépondérante, on prônait le latin classique plutôt que le latin d'église⁴⁰.

Parmi les arts libéraux, les études linguistiques connurent un regain d'intérêt à cette période, notamment à cause du patriotisme montant. Mais la linguistique n'était pas une science institutionnalisée et l'occupation de linguiste ne permettait pas de vivre : souvent, les chercheurs commençaient par professer dans le domaine des sciences naturelles, avant d'obtenir éventuellement un poste dans une chaire de philologie classique⁴¹. Il n'y eut pas de recherche systématique et organisée sur l'histoire et la comparaison des langues dans les pays scandinaves avant le XIX^e siècle⁴² ; dans un domaine largement dominé par l'autorité de la Bible et la théologie, les avancées étaient limitées : d'une part la terre et le genre humain ne devaient pas avoir plus de 6 000 ans ; d'autre part il y a deux événements qu'on ne pouvait passer outre sous peine d'hérésie : la nomination des choses par Adam et Ève et la continuité d'une langue unique jusqu'à l'épisode de Babel. Une « échappatoire », à laquelle les Suédois recoururent plus que les Danois, était de considérer que Japhet n'était pas présent à Babel et

³⁷ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique : p. 21).

³⁸ *Ibidem*, p. 79.

³⁹ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, pp. 75-76.

⁴⁰ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique, pp. 17-20).

⁴¹ T. VAN HAL, « Linguistics 'ante litteram' », in R. BOD e. a. (éd.), *The Making of the Humanities*, t. II, Amsterdam, 2012, p. 38.

⁴² O. BUNDLE, *The Nordic Languages. An International Handbook of the History of the North Germanic Languages*, t. I, Berlin, 2002-2005, p. 108.

qu'il avait légué sa langue pure aux peuples du Nord⁴³. Les Danois, eux, lisaient la Bible pour montrer qu'ils descendaient de la famille d'Abraham et de la terre de Dieu : leur nom serait venu de leur premier roi, Dan, contemporain de David⁴⁴.

L'université de Copenhague imposait à ses professeurs de rédiger une ou deux dissertations académiques par année⁴⁵ ; le traité de Borrichius de 1675 peut compter pour un modèle de ce genre de production scientifique, qui eut d'ailleurs l'honneur d'une réédition en 1704 *ob praestantiam*⁴⁶, sous le titre cette fois-ci de *Diatriba* plutôt que de *Dissertatio*. Avec cette dissertation, Borrichius s'inscrit parmi les scientifiques qui s'adonnaient en seconde tâche à l'étude des langues, notamment au vu de l'importance croissante que revêtaient les langues vernaculaires.

I. 3. 2. Les langues sacrées et les langues vernaculaires

À partir du XVI^e siècle, deux tendances à la fois antagonistes et complémentaires voient le jour dans la recherche linguistique pratiquée en Europe du nord : l'étude des trois langues sacrées et l'attention portée aux langues vernaculaires. Nous avons déjà mentionné l'importance des langues sacrées pour l'étude de la Bible. Les langues vulgaires sont d'un statut inférieur puisqu'elles sont de plus en plus corrompues depuis l'antiquité⁴⁷. Toutefois, avec la centralisation du gouvernement et du commerce, la langue danoise s'impose au Danemark et en Norvège, de sorte que les Danois éprouvent le besoin de disposer d'une langue nationale dûment codifiée et reconnue comme prestigieuse. Cet intérêt pour la langue du pays va de pair avec la montée en puissance des sentiments de fierté nationale et de patriotisme⁴⁸.

En 1550, la Bible fut entièrement traduite en danois et dans le courant du XVII^e siècle, les savants du pays s'efforcèrent de fournir le lexique danois de termes propres à leurs champs d'études⁴⁹. Malgré tout, jusqu'en 1685, il n'existait pas de grammaire du danois qui ne fût rédigée en langue latine⁵⁰. Borrichius se situe au moment de transition entre, d'une part, la primauté du latin comme langue académique et, d'autre part, l'intérêt croissant pour le grec et l'hébreu ainsi que pour la langue maternelle.

En effet, si le traité de Borrichius *De causis diuersitatis linguarum* fait partie des dissertations universitaires rédigées en latin et inscrites dans la tradition de l'érudition classique, l'auteur fait pourtant souvent appel au danois pour illustrer son propos. Il cherche dans sa langue les preuves de son ancienneté et il n'hésitera pas, au chapitre XVII, à faire du

⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴ A. BORST, *Der Turmbau von Babel*, Munich, 1995, p. 912.

⁴⁵ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique, pp. 19-20) ; T. VAN HAL, « Linguistics 'ante litteram' », in R. BOD e. a. (éd.), *The Making of the Humanities*, t. II, Amsterdam, 2012, p. 44.

⁴⁶ Seules les dissertations académiques qui rencontraient un certain succès se voyaient attribuer cet honneur.

⁴⁷ O. BUNDLE, *op. cit.*, p. 108.

⁴⁸ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique : p. 27) ; G. J. METCALF, *op. cit.*, p. 22 ; p. 39.

⁴⁹ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique, p. 28).

⁵⁰ *Ibidem*, p. 43.

danois une « matrice » européenne indépendante des langues germaniques, à l'encontre des savants qui lui servent de sources. Il recourt également à des observations et à des témoignages d'auteurs relatifs aux langues vernaculaires de l'Europe ou portant sur des langues exotiques. Par ailleurs, il respecte le dogme religieux et croit à l'hébreu originel, et ses sources savantes proviennent souvent de théologiens ou d'historiens de la Bible. La tension des croyances en jeu à son époque se laisse donc voir dans ses écrits.

I. 3. 3. Études historico-comparatives et langue originelle

Les dynamiques que nous venons d'aborder sont également importantes pour les essais comparatistes et les réflexions sur la langue originelle dans les pays scandinaves. La théologie impose jusqu'au XVIII^e siècle de croire à l'hébreu comme langue-mère et de ne pas trop s'écarter des récits bibliques. Mais, comme nous l'avons déjà indiqué, dès le XVI^e siècle, les Scandinaves tenteront de trouver un lien entre les langues vivantes et l'hébreu, et avant tout les Suédois⁵¹.

En 1663, le Danois Peder Syv publie *Nogle betenkninger om det Cimbriske Sprog* dans le but de promouvoir la langue danoise. Dans cet ouvrage, il tient des propos tout à fait similaires à ceux de Borrichius : l'hébreu est la langue d'Adam et tout le monde sur terre parle un dialecte plus ou moins lointain de l'hébreu. La première cause de diversification des langues est à chercher à Babel ; ensuite seulement viennent le développement naturel des choses et le contact entre les peuples via le commerce ou les guerres. De plus, l'auteur identifie quatre familles principales en Europe : le grec, le latin, la famille slave et la famille germanique (qu'il appelle « cimbrique »), dans laquelle il a l'humilité de ranger le danois⁵².

Le thème de l'origine et de l'évolution des langues est très fréquent dans les dissertations de l'université de Copenhague entre 1600 et 1800. Si le *Cratyle* de Platon est souvent cité, les auteurs se risquent également à avancer d'autres causes que la « confusion babélique » à la diversification des langues, en premier lieu des causes « naturelles ». Parmi celles-ci, les plus souvent mentionnées (et principalement les deux premières) sont (dans l'ordre d'importance) : 1° le climat ; 2° les différences dans l'expression phonétique des onomatopées ; 3° les défauts de l'éducation ; 4° l'*inconstantia rerum* ; 5° le laisser-aller ou l'*incuria*.

Nous verrons, dans la suite de ce mémoire, que l'originalité de Borrichius fut de mentionner toutes ces causes et d'en ajouter d'autres encore⁵³. Retenons pour l'instant que ces recherches sont dans l'air du temps et qu'il est plus fréquent d'envisager les causes naturelles dans les pays scandinaves que dans le reste de l'Europe⁵⁴.

⁵¹ *Ibidem*, p. 66.

⁵² *Ibidem*, p. 67.

⁵³ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique, p. 68).

⁵⁴ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, p. 81.

I. 4. Conclusion

Cet aperçu du climat intellectuel dans lequel se déroulaient les études linguistiques au Danemark au cours du XVII^e siècle devrait suffire à saisir la place que prend Borrichius dans la science de son temps, les influences qu'il subit et l'originalité de son travail. Puisque Borrichius est aussi un lecteur assidu des savants européens qui lui sont contemporains, la présentation qui précède permettra également de situer la pensée de notre auteur dans un cadre plus large. Il faut se rappeler en lisant le traité *De causis diuersitatis linguarum* qu'il s'agit d'un sujet populaire et fort débattu à l'époque, que Borrichius a beaucoup de sources à l'appui, que la religion était encore très présente dans les mentalités et que certaines analyses de Borrichius qui peuvent aujourd'hui paraître insensées sont révélatrices des méthodes et des opinions scientifiques à l'époque de la première modernité. C'est en gardant ces indications à l'esprit que le lecteur pourra pleinement apprécier la personnalité et l'originalité de Borrichius.

II. Texte et traduction

II. 1. Introduction

Avant de donner notre édition du traité de Borrichius, nous transcrivons (nous surlignons) le commentaire qu'en a fait, en 1705, le Journal de Trévoux dans ses *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*⁵⁵.

Chapitres I-XVII (traduits)

« La Dissertation dont nous donnons l'Extrait, est un des meilleurs Ouvrages de ce docte Danois. À la vérité il ne faut pas examiner son style de trop près, on ne devineroit jamais en lisant cette Dissertation, que son Auteur eut écrit sur la pureté de la Langue Latine et sur la difference des Écrivains du siècle d'Auguste, d'avec les Écrivains des siècles suivans. Le dessein de ce petit Livre est de rechercher d'où viennent tant de Langues si diverses. D'abord l'Auteur établit comme un principe confirmé par beaucoup d'expériences, *qu'aucune Langue n'est naturelle à l'homme*. Le Roi d'Égypte dont parle Herodote, qui fit élever un enfant parmi des Chèvres, eut beau conjecturer qu'il parloit Phrigien, parce qu'il prononçoit ce mot *debec* qui signifioit du pain en cette Langue ; il prit pour ce mot un son semblable à celui des Chèvres que l'enfant d'ailleurs muet repetoit sans raison ». (...)

« C'est donc **Dieu qui a inspiré au premier homme la premiere Langue**, mais comment s'est-elle transformée et multipliée en tant de langages. L'Écriture nous apprend que **la confusion des Langues est un châtiment**. Dieu punit les hommes occupez contre ses ordres à élever la tour de Babel, d'un suplice menagé avec tant de sagesse, qu'en rendant impossible leur projet orgueilleux, il les mettoit dans la nécessité d'exécuter ce qu'il leur avoit prescrit, et de se separer pour habiter toutes les parties de la terre. L'auteur ne veut pas qu'on s'amuse à demêler entre tant de differentes manieres dont la confusion des Langues a pu se faire, celle dont Dieu s'est servi ; qu'il ait troublé la memoire, imprimé de nouvelles idées, ou agi sur les organes de la prononciation. Il est assez inutile de satisfaire sur cet article une vaine curiosité, il est même impossible de la contenter ; car c'est une suite naturelle de la confusion, que la maniere dont elle s'est faite, demeure confuse et incertaine. Le sçavant Danois joint à cette reflexion ingenieuse, une conjecture assez bizarre, pour expliquer comment ce mot *sac* a conservé dans presque toutes les Langues le même son et la même signification. Il croit que la nécessité de monter les materiaux, les outils, les provisions aux divers étages d'un édifice aussi élevé que la tour de Babel, avoit rendu l'usage des sacs necessaire, et fait tant de fois repeter leur nom, qu'il ne pût s'effacer comme les autres, de la memoire des hommes. Il conjecture avec plus de fondement **qu'il ne se forma au commencement, aucune Langue entierement diverse de la premiere**, mais que chaque famille mêla quantité d'expressions inusitées aux expressions reçues : ce ne fut qu'après s'être separez et dans les lieux où elles habiterent qu'elles donnerent de

⁵⁵ *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, Paris, chez Etienne Ganeau, octobre 1705, pp. 2056-2066. On trouve le même texte dans J. R. DE PETITY, *Encyclopédie*, II/2, 1767, pp. CCXXXIV-CCXXXVIII.

nouveaux noms aux nouveaux objets, à mesure qu'ils se presentoient. Des restes de l'ancienne Langue s'étoient conservez mêlez à ces nouveaux Langages, mais un peu alterez par la prononciation qui varioit, on en composa avec le tems d'autres mots, et la composition acheva de rendre méconnoissable ce qui avoit échapé à la confusion des Langues. Après les curieuses découvertes des Sçavans du siècle passé et du nôtre, il n'est plus douteux que les Langues des peuples plus éloignez, n'ayent des racines communes. Ce n'est pas seulement dans les Grecs qu'on trouve, pour l'origine des mots, beaucoup de conformité avec l'Hebreu : on la trouve cette conformité dans le bas Breton, dans l'Irlandois, dans l'ancienne Langue des Suedois et des Danois, dans plusieurs Langues Ameriquaines. Outre les changements qu'introduisit dans les Langues, **la nécessité de donner de nouveaux noms aux fruits propres de chaque Païs**, et aux nouvelles inventions de l'art ; outre ceux qu'y apporta la composition, l'Auteur remarque plusieurs causes qui ont pû contribuer à les rendre si diverses, supposé la confusion, sans laquelle M. Borrichius avoüe que ces causes n'auroient pû alterer la premiere Langue au point qu'elle l'est. »

« La premiere de ces causes est **la diversité des climats**. L'air agit trop sur les organes de la parole pour ne pas rendre la prononciation differente selon qu'il est plus épais ou plus pur. La difference des **nourritures** n'a pas moins de force, que la difference de l'air pour donner aux temperamens et la prononciation de nouvelles formes. L'Auteur rapporte ici un passage d'Élien fort curieux et qui nous apprend quel étoit l'aliment ordinaire de certains Peuples (...) ».

« L'Auteur apporte pour seconde cause **l'imitation des cris des animaux** les plus communs des chaque païs. Ceux qui ne lui accorderont pas aisément que cette cause ait beaucoup contribué à diversifier les Langues, avoüeront au moins qu'il a fait une digression fort recherchée sur la maniere d'exprimer en Latin ces differens cris et sur d'autres points d'érudition peu liez avec son sujet. Il n'éprouvera pas la même contradiction dans ce qu'il dit du **goût bizarre des femmes** pour certaines manieres de parler, auxquelles elles donnent vogue, et sur l'attention qu'il faut avoir à **choisir des nourrices**, dont le langage puisse servir de modele pour bien parler : les défauts qu'elles font passer aux enfans sont, selon M. Borrichius, une troisieme cause de l'alteration des Langues. »

« **L'inconstance et l'amour de la nouveauté** est la 4^e cause qu'il indique en citant Horace. Il parle d'une 5^e cause qu'il appelle **l'affectation**, d'une fausse delicatesses qui rend la langage mol et effeminé : il nous semble que cette cause n'est pas assez differente des autres pour l'en distinguer. Ce qu'il dit ensuite est plus judicieux, que **le mélange de differens peuples victorieux et vaincus**, anciens Habitans et nouvelles Colonies, a sans doute consommé ce que les autres cause avoient commencé et donné aux Langues une variété si prodigieuse ; qu'enfin **le commerce** a porté la confusion des Langues à son dernier terme, en transportant dans chaque Langue des termes pris de tous les autres. Ce que l'Auteur dit sur ces causes de la diversité des Langues, est soutenu d'exemples qui ne sont pas mal choisis. »

Chapitres XVIII-XXX :

« Jusqu'ici M. Borrichius n'avoit laissé paroître que beaucoup de lecture et assez de discernement, mais, comme il est difficile de se contraindre jusqu'au bout, il retombe dans ses visions et propose de travailler au grand Œuvre en matiere de Langue, c'est-à-

dire, à trouver une Langue où les noms fassent d'abord connoître la nature des choses et dont les sons ayent la force d'exciter ou de calmer les passions : il insinuë qu'Adam avoit le secret de cette Langue merveilleuse (...) »

« Pour augmenter dans les Lecteurs credules l'esperance de découvrir cette Langue parfaite, M. Borrichius ramasse ce que les Anciens ont dit des forces de la Musique, il n'oublie pas la nécessité de l'Harmonie pour guérir ceux que la Tarantule a mordus. Enfin il propose quoi qu'avec moins de confiance, le pouvoir de certains mots pour endormir les Serpens, attirer les Poissons, guérir les Maladies. Nous sommes persuadés qu'un espoir si temeraire ne détournera pas les Sçavans de l'utile entreprise de ramener les Langues à leur origine, et qu'ils laisseront les Adeptes se delasser des travaux de l'Alchymie dans la recherche de la Langue en idée dont M. Borrichius étoit si charmé ».

Nous prions notre lecteur de nous pardonner une si longue citation, toutefois ce compte-rendu du Journal de Trévoux nous semble être une excellente introduction à notre édition, et une bonne manière d'avoir un commentaire proche dans le temps de l'œuvre de Borrichius. De plus, cela offre au lecteur l'opportunité de savoir comment se concluait le traité dont nous n'avons pas traduit la dernière partie, moins pertinente pour notre recherche. Ce texte a été reproduit par l'abbé de Petity dans son *Encyclopédie*.

II. 2. Édition et traduction

II. 2. 1. Notes liminaires

II. 2. 1. 1. Éditions

Olaii Borrichii De causis diversitatis linguarum dissertatio, Copenhague, chez Daniel Paull, 1675. Ci-après nommée A

Ole Borch, *De caussis diversitatis linguarum dissertatio*, éd. Joanne-Giorgio Josh, Iéna, chez Tobias Oehrlingius, 1704. Ci-après nommée B

Olaus Borrichius, *Diatriba de causis diuersitatis linguarum*, Quedlinbourg, chez Gottlob Ernst Struntz, 1704. Ci-après nommée C

III. 2. 1. 2. Notes sur l'apparat critique

Certaines différences purement graphiques reviennent souvent au fil du texte, et plutôt que de les pointer à chaque fois, nous proposons d'en donner dès à présent un aperçu pour que l'apparat puisse être centré sur les différences textuelles.

Tout d'abord, nombre de mots sont écrits avec une majuscule dans l'édition A et C et une minuscule dans l'édition B. Nous suivrons la graphie moderne, mais nous signalons au lecteur que des termes comme *rex*, *magister*, *dominus*, *gentes*, *orbis*, *parentes*, *sol* bénéficient d'une majuscule dans les éditions A et C. Ces éditions notent également le nom *Deus* et ses formes fléchies tout en majuscules. Enfin, nous citons ici quelques différences récurrentes : *causa** A, C : *caussa** B ; *litera** A : *littera** B : *-cunque* A, C : *-cumque* B ; *quanquam* A, C : *quamquam* B ; etc.

Pour noter une référence, les éditions A et B notent *l.* pour abréger *liber* tandis que l'édition C donne *Lib.*, ou ne met rien. L'édition C a tendance à ne pas mettre en caractères italiques, ou à ne pas abréger les noms des auteurs, que les éditions A et B notent presque systématiquement en italiques et de manière abrégée.

Dans la traduction, les termes accompagnés d'un astérisque (noms de personne, noms géographiques, termes de zoologie, termes de botanique, etc.) sont expliqués dans les annexes, dans un lexique de *realia*.

II. 2. 2. Texte et traduction

I. Circumspecte olim CRATYLUS Platonius, dum primum sermonis inuentorem quaerit, re diu multumque ponderata agnoscit tandem μείζω τινὰ δύναμιν εἶναι ἢ ἀνθρωπείαν, τὴν θεμένην τὰ πρῶτα ὀνόματα τοῖς πράγμασιν. Vnde enim primus hominum disceret, nisi ab eo, qui homine et prior esset et sapientior ? Testantur experimenta, quam parum hic possit homo sibi relictus, et, nullo praeunte, in uoces erumpens. Ad rem QUINTILIANUS (l. X, c. I) : *Infantes, inquit, a mutis nutricibus, iussu regum in solitudine educati, etiamsi uerba quaedam emisisse traduntur, tamen loquendi facultate caruerunt.*

Infantum Psammetichi βέκκος apud HERODOTUM (l. II), quid nisi uox fuit imitatione caprarum, quas audierant, quarum ubera suxerant, expressa ? Ex sepositis triginta pueris nihil aliud retulit rex Maguth, referente in *Paralip.* SENNERTO, quam uoces confusas et indistinctas. Nec felicius⁵⁶ idem attentasse fertur rex Achebar, magni Timuri nepos. Validius idem persuadet apud TULPIUM, *Obseru. Med.* (l. IV., c. IX) uisus publice Amstelredami paucis abhinc annis « iuuenis balans », qui inter siluestres in Hibernia⁵⁷ oues ab infantia enutritus naturam prorsus et uocem induerat ouillam, quadrupedante etiam cursu uenatores celerrime effugiens, de re nulla, nisi gramine, foeno, aqua sollicitus, qui tandem post XVI aetatis annum captus, et humana paulatim conuersatione⁵⁸ mitigatus feritatem deditit.

⁵⁶ felicius A, C : fecilius B

⁵⁷ corr. Hybernia A, B, C

⁵⁸ corr. conseruatione A, B, C

I. Il y a longtemps, en cherchant le premier inventeur du langage, Cratyle, tel qu'il est mis en scène chez Platon, fit preuve de retenue en admettant, au terme d'un examen long et approfondi, « que c'est une puissance plus grande que celle des hommes qui a donné les premiers noms aux choses ». De fait, d'où le premier homme aurait-il appris les noms, si ce n'est de cette puissance qui dépassait l'homme à la fois par le temps et par la science ? Les expériences attestent, sur ce plan, les faibles capacités de l'homme quand il est livré à lui-même et qu'il cherche à faire jaillir des mots sans que personne ne lui montre la voie. Quintilien (livre X, chap. 1) rapporte à ce sujet le cas « de tout jeunes enfants qui, sur ordre des rois, ont été éduqués dans l'isolement complet par des nourrices muettes : même si, dit-on, ils ont laissé échapper certains mots, ils ont toutefois été privés de la faculté de parler ».

Le mot « βέκκος » des enfants de Psammétique, chez Hérodote, au livre II, qu'était-ce sinon une parole produite par imitation des chèvres qu'ils avaient entendues en suçant leurs pis ? De trente enfants qu'il avait isolés de tous, le roi Maguth ne retira rien d'autre, selon Daniel Sennert dans ses *Paralipomena*, que des paroles confuses et non articulées. On rapporte que le roi Akbar*, le petit-fils du fameux Timur*, n'eut pas plus de succès avec l'expérience qu'il avait tentée. De ce même fait, une preuve plus convaincante est fournie par Nicolaas Tulp, dans ses *Observationes Medicae* (livre IV, chap. 9) : il y a quelques années, le public a pu voir à Amsterdam un « jeune homme bêlant », qui avait été élevé depuis sa petite enfance parmi les brebis des forêts d'Irlande et qui avait assimilé la nature propre et la voix des moutons : courant à quatre pattes, il réussissait même à échapper aux chasseurs à toute vitesse et ne s'intéressait à rien d'autre si ce n'est à l'herbe, au foin et à l'eau ; finalement, capturé après ses seize ans, il s'adoucit peu à peu au contact des hommes et désapprit les mœurs sauvages.

II. Organa quidem loquendi adsunt homini, eaeque⁵⁹ fabricae supra bestias omnes admirandae ; adest et, iis tandem satis firmatis, potentia utendi, reliquum pendet ab imitatione ; neque enim in actum deducitur uis illa, nisi et doctoribus et sensibus aliis adiuta, praesertim auditu. Cuius uices sustinet aliquando uisus in iis qui integris audiendi organis per infortunium muti opem ab experimentis sollicitant. Talibus iam pridem succurrit PETRUS PONTIUS apud VALLES. *in Sacr. Phil.* modumque tradit Iuan Pablo BONET BARLETSEBANT libro, qui inscribitur *Arte para ensennar a ablar los mudos* ; atque post eum aliter Fr. HELMONT, *l. de Alphab. Nat.* atque Guil. HOLDER, *l. de Element. loquela* Et praestitit idem Cl. Io. WALLISIUS, cuius tentamenta non infelicia Oxoniae conspexi.

III. Verum in eo clarissime elucet humana sollertia, quod petitis aliunde non ita multis, ipsa uelut ex alto somno expergiscatur, et addere, mutare, reperire proprio Marte queat uoces infinitas, iisque ex consensu significationes imprimere. In quibus eae uoces nobiliores censendae, quae a praestantiori magistro traduntur quaeque non casu uelut improviso res notant, sed adhibita, quantum fieri potest, ratione naturam rerum intuentur. Quemadmodum enim imago illa laudatissima, quae rem melius reddit, ita uoces eae (quippe imagines rerum) conuenientissimae, quae ad ipsam naturam rerum exprimendam proprius accedunt. Talibus abundasse linguam primigeniam, a Deo olim primis parentibus insitam agnoscit CYPRIANUS, EUSEBIUS, THOMAS, et nos hodie non difficulter inducimur ad credendum, utpote formatam a sapientissimo conditore, cui rerum cum uerbis conuenientia non potuit non esse cognitissima, et communicatam primo parenti eo tempore, quo sensibus atque intellectu uti datum erat integerrime. Quam tamen ne ipsos quidem Iudaeos satis hodie intelligere, aut litterarum, accentuum, punctorumue secreta callere ipse ABRAH. DE BALMIS in *Grammat.* sua attestatur.

⁵⁹ corr. eaeque A, B, C

II. L'homme dispose d'organes pour parler, et cet outillage admirable dépasse celui de toutes les bêtes ; une fois que ces organes sont suffisamment formés, il a également la capacité de s'en servir ; tout le reste dépend de l'imitation. En effet, la faculté de langage n'est pas amenée à s'activer, si ce n'est à l'aide d'instructeurs et en tirant profit d'autres sens, surtout l'ouïe. À celle-ci se substitue parfois la vue dans le cas des muets d'infortune qui, leurs organes auditifs étant intacts, ont recours aux expériences. Il y a longtemps déjà, Petrus Pontius a aidé de tels sujets, comme on le lit chez Fr. Valles dans sa *Philosophia Sacra* ; et sa manière de faire est rapportée par Juan Pablo Bonet Barletserbant dans son livre intitulé *Arte para ensennar a ablar los mudos* (*Art pour apprendre aux muets à parler*) ; et à sa suite, je renvoie à Fr. Van Helmont, dans son livre sur *Alphabeti ueri Naturalis*, qui a un avis qui diffère de celui de William Holder, dans son livre *De Elementis loquela*. Et le célèbre John Wallis a réalisé la même chose : j'ai pu constater à Oxford le succès qu'ont rencontré ses expériences.

III. Mais, l'ingéniosité humaine se révèle très clairement dans ce fait-ci : sans bénéficier de quelque secours extérieur, elle s'éveille d'elle-même comme d'un profond sommeil et peut par ses propres moyens ajouter, changer et trouver un nombre infini de mots, appliquant à ceux-ci des significations fondées sur la convention. Parmi ces mots, il faut considérer comme plus nobles ceux qui sont transmis par un maître remarquable ; ils ne désignent pas les choses par un hasard aveugle, mais, dans la mesure du possible, considèrent la nature des choses à l'aide de la raison. Tout comme, en effet, est plus louable l'image qui rend au mieux le modèle d'origine, de même les mots qui s'approchent le plus de la nature même des choses à exprimer sont les mieux réussis (puisque les mots sont des représentations des choses). Que la langue primitive ait abondé de tels mots, langue jadis inculquée par Dieu à nos premiers parents, c'est ce qu'ont reconnu Cyprien, Eusèbe et Thomas ; et nous-mêmes aujourd'hui sommes amenés sans difficulté à le croire, vu que cette langue a été façonnée par un Créateur très sage, qui voyait parfaitement la correspondance des choses avec les mots ; et cette langue a été communiquée au premier de nos aïeux à une époque où celui-ci pouvait user de ses sens et de son intelligence sans aucune corruption. Cette langue cependant, Abraham De Balmes lui-même atteste dans sa *Grammatica Hebraea* qu'aujourd'hui même les Juifs ne la comprennent pas bien et qu'ils n'ont pas une connaissance précise sur les secrets des lettres, des accents ou des points.

IV. Durauit autem illa apud posteros incolumis, quidquid etiam senserit PHILASTRIUS, per saecula plurima (partim fouente adhuc, etiam incorrupto⁶⁰ statu, quam ipse inseuerat, Deo ; partim adiuuante patrum longaeuorum cura ; partim denique, retinente hominum memoria tenacius uoces naturae rerum accommodatiores, quam alias sine symbolis excogitatas), donec plerique nouo superbiae genere tumidi (*Genes.* XI) infaustas exstruendae turri Babel manus admouerent⁶¹, ubi nimia inclarescendi ambitio, quae daemonas olim caelo deiecerat in barathrum, linguam Babelitarum e turri praecipitauit in chaos. Quae enim ante fuerat lingua sancta, pura, exquisita, confundente Deo (utrum hic narcosin memoriae offuderit, qualem in ebriis quandoque spectare licet, an auditum turbauerit, an ideas rerum miscuerit, an alio denique modo architectis uertiginem induxerit, nemo facile definiet) in plures subito abiit siue linguas, siue dialectos, conuulsis uarie litteris, et uocibus subinde aliis aliorum loco substitutis.

SCHOTANUS ita in *Tohu* : *Deus*, inquit, *simplicem Hebraeorum linguam mutauit in illas a matre degeneres, eiectione uocalium, traiectione et adiectione consonantium*. Ad summam, non patitur lex illa confusionis ut, quae gesta ibi sunt confuse, a posteris cognoscantur, nisi confuse⁶². Id suspicari forsitan non ineptum, infelices illos fabros, cum se mutuo non intelligerent, in subita rerum consternatione, turbasse per imprudentiam ministeria, aliis pro bitumine aquam, pro lateribus bitumen adferentibus aliis, eoque cum inclamando nil proficerent, opus reliquisse imperfectum, desinentibus, si coniecturae locus, in uoce *sac* proximis ante confusionem clamoribus ; quod similitudine ueri non careat, ad medias, supremasque contignationes, materiem operis infausti saccis deportatam fuisse, [ut non alia tantum, sed et uina in Alpinis regionibus caprilli generis saccis deferuntur] eoque toties repetitum ab aedificantibus sonum ita firmiter auribus haesisse impactum, ut a confusione deinde in omnes propemodum linguas immutabilis demigrarit.

⁶⁰ incorrupto B : in corrupto A, C

⁶¹ admouerent B, C : admoueret A

⁶² nisi confuse A : omisit B : nisi confuse a posteris cognoscantur. C

IV. Pendant plusieurs siècles, cette langue s'est maintenue intacte auprès des descendants [du premier homme], quoi qu'ait pu penser Philastre. (Ce maintien s'explique, d'une part, par la protection assurée par Dieu à la langue qu'il avait inculquée Lui-même, et l'état intact de la langue ; puis aussi par le soin constant de nos ancêtres dû à leur longévité ; enfin, par le fait que la mémoire des hommes retient plus fermement les mots bien adaptés à la nature des choses que d'autres qui ont été inventés sans lien naturel). Par la suite, la plupart des hommes, gonflés par un nouveau genre d'orgueil (*Genèse*, livre XI), mirent leurs mains funestes à la construction de la tour de Babel ; et l'ambition de s'élever trop haut, qui jadis avait jeté les démons du haut du ciel dans l'abîme, précipita la langue des Babéliens depuis la tour dans le chaos. En effet, la langue qui auparavant était sainte, pure et raffinée, fut frappée de confusion par la volonté de Dieu (quant à savoir si Celui-ci a provoqué un engourdissement de la mémoire, tel qu'on peut l'observer parfois chez les gens ivres, ou s'Il a troublé la faculté de l'ouïe ou mélangé les idées des choses, ou si enfin Il a instillé une autre sorte d'étourdissement chez les bâtisseurs, personne ne le déterminera facilement) ; et elle se changea soudain en plusieurs langues ou en plusieurs dialectes, les lettres ayant été détruites de manière variée, et des mots souvent mis à la place d'autres mots.

Voici ce qu'affirme Schotanus dans son livre *Tohu inane* : « La langue simple des Hébreux, Dieu l'a fait dégénérer depuis la langue-mère en plusieurs langues, par effacement de voyelles ainsi que par transposition et ajout de consonnes ». En somme, cette loi de la confusion ne souffre pas que les événements qui se sont produits alors de manière confuse soient connus de la postérité, si ce n'est de manière confuse. Il n'est peut-être pas insensé d'imaginer que ces malheureux bâtisseurs, comme ils ne se comprenaient plus entre eux, dans le subit bouleversement des choses, par manque de sagesse, ont mis du désordre dans l'accomplissement de leurs tâches, les uns apportant de l'eau à la place du goudron, les autres du goudron au lieu des planches ; dès lors, comme en criant ils n'obtenaient aucun résultat, ils abandonnèrent la construction inachevée ; s'il y a lieu de faire une conjecture, leurs derniers cris, juste avant la confusion, se sont terminés par le mot « sac ». Ce qui ne manque pas de vraisemblance, c'est que les matériaux de la funeste construction ont été hissés vers les étages du milieu et les étages plus élevés dans des « sacs » [comme on transporte dans les régions des Alpes, parmi tant d'autres produits, du vin au moyen de « sacs » en peau de chèvre] et que pour cette raison, ce son repris tant de fois par les bâtisseurs est resté fermement ancré dans les oreilles de chacun, en sorte qu'après la confusion, il s'est propagé, sans changement, dans presque toutes les langues.

V. Sed uiderint illi, qui totas tum linguas natas contendunt, alii LXXII, alii plures, nonnulli pauciores, quibus id rationibus queat commode sustineri. Nobis confusio illa peperisse uidetur plurima quidem fragmenta, nullam fortassis linguam alienam integram, inuexisse uidetur celeres dispersionis occasiones, quas secutae demum sint uariis de causis plenae absolutaeque linguarum uarietates. Enimuero, cum ex eo manserit in Eberi, ut a consiliis Babelitarum abhorrentis, quae ad Abrahamum ducit, familia [secundum AUGUSTINUM, SUIDAM, alios] lingua antiqua,⁶³ ceteri turris scelestae artifices, praesertim qui capita familiarum constituerant, qua cuius uisum prouisumque discessere, et auctis paulatim filiorum nepotumque agminibus, certas eligentes sedes, coeptas in confusione linguarum nouarum origines laciniasque alii aliter more suo locupletauere ;⁶⁴ quis enim credat Chamigenas, cum circa Babel adhuc haerent, indidisse nomina tot speciebus piscium, auium, ferarum, marmorum, gemmarum, metallorum, herbarum, arborum, quas in Aegypto tandem conspicere ipsis licuit, numquam antea uisas, numquam fortasse auditas ? Similia de animalibus plantisque Aethiopiae, Persidis, Arabiae, Helladis quis non animo comprehendet ? quippe nihil certius, quam omnem non ferre omnia tellurem.

Proinde id persuadet ratio, fontes illos inuisi Deo operis machinatores a confusione etiam plurimas retinuisse Ebraei sermonis reliquias, sed admista noua loquendi sartagine in alienum sonum, flexum, habitum detortas, additis haud dubie quibusdam plane inusitatis ; unde, si uel paucos initio concipiamus assutos fuisse centones, ex illis tamen temporis progressu uarie mixtis, deprauatis auctisque facile adsequimur propemodum linguas nasci potuisse infinitas.

⁶³ lingua antiqua, A, C : lingua antiqua ceteri B

⁶⁴ sic A, C : quis ; add. B

V. Certains affirment qu'à ce moment-là toutes les langues sont nées, d'autres disent soixante-douze, d'autres davantage, d'autres enfin moins : libre à eux de voir de quelle manière ils peuvent soutenir leurs dires raisonnablement. Quant à nous, nous croyons que cette confusion a donné lieu à de très nombreux fragments [de langue], mais sans doute à aucune langue complète ; elle nous semble avoir occasionné de rapides cas de dispersion, suivis finalement, pour des raisons diverses, par des variétés de langues pleines et achevées. De fait, alors que depuis lors la langue ancienne s'est maintenue dans la famille d'Eber* (dans la mesure où celui-ci s'opposa aux projets des Babéliens) qui mène jusqu'à Abraham [conformément à ce que disent saint Augustin, la Souda, et d'autres], les autres bâtisseurs impies de la tour, surtout ceux qui avaient constitué des têtes de familles, sont partis là où chacun le crut bon. Au fur et à mesure que le nombre de fils et de petits-fils a augmenté, choisissant des lieux fixes, ils ont enrichi, chacun à leur manière, les origines et les morceaux des langues nouvelles, commencées au moment de la confusion. Qui pourrait croire en effet que les descendants de Cham*, alors qu'ils étaient encore fixés autour de Babel, ont donné un nom à tant d'espèces de poissons, d'oiseaux sauvages, de pierres, de perles, de métaux, d'herbes, d'arbres, qu'ils ont pu observer eux-mêmes seulement plus tard en Égypte, alors qu'ils ne les avaient jamais vues auparavant, ni même peut-être jamais entendues ? Qui ne penserait la même chose au sujet des animaux et des plantes d'Éthiopie, de Perse, d'Arabie, de Grèce ? En effet, rien n'est plus assuré que ceci : tout pays ne produit pas tout.

Ainsi donc la raison pousse à croire ceci : ces coupables bâtisseurs de l'édifice haï par Dieu ont conservé de nombreux restes de la langue hébraïque après la confusion, mais ceux-ci ont été déformés par le mélange avec la « langue des poêlons »⁶⁵, évoluant ainsi vers une autre prononciation, une autre flexion, un autre usage, avec l'ajout, sans aucun doute, de certains éléments tout à fait rares ; c'est pourquoi, si nous concevons que les pièces rapportées ensemble ont été peu nombreuses au départ, il nous est facile de conclure qu'au fil du temps cependant, des langues en nombre presque infini ont pu naître à partir de ces bribes diversement mélangées, déformées et augmentées.

⁶⁵ Expression reprise du poète Perse (Sat. I, 80) : *sartago loquendi*.

VI. Atque ut constet plurimas a perturbatione illa durasse primae linguae reliquias, liquidum est sane gentes, quae tum in uarias orbis partes sese effundebant, non in remotissimas a Babelitarum turri regiones statim secessisse, sed primum quidem in illas antiquae patriae uiciniores, Syriam, Chaldeam, Arabiam, Aethiopiam, Persidem, et fortasse Graeciam ; itaque si ad Babel natae essent linguae omni ex parte diuersae, retinuissent easdem tam uicinae gentes. E contrario uidemus nonnullas harum uix nisi dialectis uariare, et eo plura retinere antiquae originis uestigia, quo et loco et tempore propriiores fuere primis Babelitarum sedibus. Atque ne de lingua Graeca, ut paulo remotiori dubitemus, ostendit ERPENIUS *Orat. De lingu. Ebraea*, pleraque themata Graeca originis esse Ebraicae. Accedit Is. CASAUBONUS in *Aduersar. Graeci primi*, inquit, *in Asia habitarunt : inde Iones, uel, ut Aeschylus uocat Hebraice, Iauones, in Europam traiecerunt. Nos autem obseruamus in antiquissimis quibusque Graecorum scriptoribus multa uocabula Hebraica, quae postea uel desierunt esse in usu, uel admodum sunt mutata. Obseruamus etiam Asiaticos Graecos magis ἑβραΐζειν, quam Europaeos.* Quae uestigia in Phoenicia, quae tandem et Punica, Aegyptia, Latina aliisque linguis hodie reperiuntur, sed hoc parcius, quo magis in regiones a Babele remotiores abitur, ita tamen, ut uix ulla detur, etiam remotissima, quae non aliquot saltem monimenta Eberini sermonis ostendat, id quod in uernacula etiam nostra testatum publicis scriptis reddidere non ita pridem cl. uiri BERTILUS AQUILONIUS et PETRUS WANDALINUS.

VI. Et même s'il est évident que de nombreux restes de la première langue ont subsisté depuis cette perturbation, il est tout aussi certain que les nations qui alors se répandaient dans diverses parties du monde ne sont pas parties aussitôt vers les régions les plus éloignées de la tour des Babéliens, mais se sont rendues d'abord dans les régions plus proches de l'antique patrie : la Syrie, la Chaldée, l'Arabie, l'Éthiopie, la Perse et peut-être la Grèce. C'est pourquoi, si des langues totalement différentes étaient nées près de Babel, des nations si proches les auraient conservées dans le même état. Au contraire, nous voyons que certaines d'entre celles-ci sont à peine différentes, si ce n'est par les dialectes ; et elles ont gardé d'autant plus de vestiges de l'antique origine qu'elles furent plus proches, par le lieu et par le temps, du premier habitat des Babéliens. Et pour que nous ne doutions pas du caractère un peu plus ancien de la langue grecque, Thomas Erpenius dans son *Oratio de lingua Ebraea* (*Discours sur la langue hébraïque*), montre que de nombreux radicaux grecs sont d'origine hébraïque. À cela, on ajoutera Isaac Casaubon dans ses *Aduersaria* : « Les premiers Grecs, dit-il, habitèrent en Asie : de là, les Ioniens ou les « Javons », comme Eschyle les appelle à la façon hébraïque, passèrent jusqu'en Europe. Pour notre part, nous observons, chez tous les auteurs grecs les plus anciens, beaucoup de mots hébreux, qui ensuite sont sortis d'usage ou ont été assez fortement modifiés. Nous observons aussi que les Grecs d'Asie ont plus d'hébraïsmes que les Grecs d'Europe ». Ces vestiges se retrouvent aujourd'hui en phénicien (qui est devenu ensuite la langue punique), en égyptien, en latin et dans d'autres langues, mais ils deviennent plus rares à mesure qu'on s'éloigne vers les régions distantes de Babel ; mais de toute façon, il ne se présente pratiquement aucune langue, même très éloignée, qui ne montre pas quelques souvenirs de la langue d'Eber, ce qu'ont attesté pour notre langue nationale également les illustres MM. Bertil Knudsen Aquilonius et Petrus Wandalinus dans des publications assez récentes.

VII. Verum praeter causam illam diuersitatis linguarum, in sacris litteris attactam, obuersantur animo et aliae, quae, si non solae suffecissent ad linguam unam in mille demum alias, licet tardiusculo progressu distrahendam, praesertim contractioni iam tandem reddita hominum aetate, et diuulsis in terras toto orbe distantes populis, certe priori adsociatae pondus addidere et calcar. Quas inter prima, eaque naturalis a diuersitate climatum dependet ; quippe licet clima nullam linguam inducat integram, nationes tamen alibi haustas uarie disponit, et ad mutationem inuitat.

Quod et in bestiis obseruamus, quae in aliam regionem longinquam translatae in tertia plerumque sobole mutantur genio. Ordiamur hoc paullo altius. Loquendi instrumenta ordinaria (nam *engastrimythos* hic non attingimus) cum plura sint, pulmones, thorax, arteria trachea, nerui, larynx tot musculis, tot cartilaginibus comitata, os, lingua, labia, et praecipue glottis, tubulusque singularis membranaceus, fieri non potest, ut non haec ipsa climatis uariatione adficiantur, et alibi ex frigore, alibi ex calore, humore, siccitate, aliisque locorum proprietatibus in peregrinitatem quamdam degenerent, imprimis cum uel sola lingua tot uarietatibus obnoxia sit, quae aliis latior et crassior, aliis angustior et tenuior, nonnullis mediocris, quibusdam solutior, non paucis circa froenum adstrictior.

Diuersitatis causa non residet in solis parentibus, sed et in cibo, potu, aere, aquis et locis, quod crassiora haec omnia obtusiores plerumque reddant sensus, hebetiora organa, impeditiorem linguam ; subtiliora, his contraria. Secundum AELIANUM, *uar. Hist.* (l. III c. XXXIX) Arcades familiarius olim comedere glandes, Argiui pyra, Athenienses ficus, Tiryntii syluestria pyra, Indi harundines, Carmani palmas, Maeotae et Sauromatae milium, Persae terebinthum et nasturtium. Ex quibus crebriori usu frequentatis uerisimile est loquendi uasa non parum sensisse diuersitatis, immo quandoque male mulctata fuisse, non secus ac ex quotidiano oryzae usu traduntur oculi colonorum in Archipelagi insulis hebetari, et aliorum ex lolio.

Quod ad potum, ebriosae gentes crassius, oscitantiusque loquuntur, quam sobriae, Inalpini ex ramentis saxorum, mineraliumque exiguis, quae cum aqua ignari hauriunt, in strumas incidunt, quibus increscentibus, non mirum, premi uicina loquendi instrumenta, et in sonos ingratos desinere. Accedit naturalis quasi quorumdam τραυλότης, quorumdam ψελλότης, uitia totis etiam urbibus quandoque familiaria. Notae ciuitates integrae, quae *r* nisi blaesa uoce pronunciare nequeunt. Troglodytae apud POMP. MELAM, stridebant uerius, quam loquebantur. Cimbri et Teutoni Romanorum auribus uidebantur ululare, iudicio PLINII *l. Natur. Histor.* (XXVI, cap. IV).

VII. Or, outre ce facteur-là qui cause la diversité des langues, mis en évidence dans les textes sacrés, d'autres causes aussi s'offrent à notre réflexion, et si, du moins, elles n'ont pas suffi à elles seules à disloquer une langue en mille autres, même par un très lent mouvement, – surtout que la durée de la vie humaine avait été raccourcie et que les peuples s'étaient disséminés par toute la terre dans des régions éloignées l'une de l'autre, – en tout cas, ajoutées à la première cause, elles lui ont donné une impulsion et un stimulant. Parmi ces causes, la première est naturelle, dans la mesure où elle dépend de la diversité de l'environnement climatique ; car, si le milieu ne conditionne aucune langue entièrement, il fait varier des idiomes issus de diverses origines et provoque leur changement.

C'est ce que nous observons aussi dans le monde animal : transportées dans une région lointaine, les bêtes sont transformées par le génie du lieu, la plupart du temps à la troisième génération. Prenons les choses d'un peu plus haut. Il est impossible que les organes ordinaires du langage (car nous n'aborderons pas ici le cas du ventriloque) alors même qu'ils sont nombreux – poumons, thorax, trachée-artère, nerfs, larynx, accompagnés de tant de muscles, de tant de cartilages, la bouche, la langue, les lèvres et surtout la glotte, et le tuyau membraneux – ne soient pas affectés par la variation du climat ; et il est impossible que tantôt à cause du froid, tantôt à cause de la chaleur, de l'humidité, de la sécheresse et des autres propriétés des lieux, ils ne s'altèrent pas au point de prendre une tournure étrangère, surtout que déjà la langue à elle seule est soumise à tant de variétés, étant plus large et plus épaisse chez certains, plus longue et plus mince chez d'autres, chez beaucoup de forme moyenne, chez certains plus détachée du frein, chez d'autres plus étroitement attachée.

La cause de la diversité ne réside pas dans les seuls parents, mais aussi dans la nourriture, la boisson, l'air, les eaux et les lieux, parce que toutes ces réalités, plus elles sont épaisses, plus elles rendent les sens hébétés, les organes engourdis, la langue embarrassée ; plus légères par contre, elles produisent le contraire des effets précités. Selon Claude Élien, dans ses *Histoires variées*, livre III, chap. 39, jadis les Arcadiens avaient l'habitude de manger des glands, les Argiens des poires, les Athéniens des figues, les habitants de Tyrinthe des poires sylvestres, les Indiens des roseaux, les Carmaniens* les fruits des palmiers, les Scythes et les Sarmates du millet, les Perses du térébinthe et du cresson alénois. Suite à un recours fréquent à cette alimentation, il est plausible d'admettre que les organes de la parole ont été affectés de façon diverse, voire quelquefois malmenés, tout comme dans les îles de l'Archipel les yeux des colons s'émoussent, dit-on, à cause de la consommation quotidienne du riz, et les yeux d'autres à cause de l'ivraie.

En ce qui concerne la boisson, les nations adonnées au vin parlent plus lourdement et avec la bouche plus grande ouverte que les nations sobres ; et chez les habitants des Alpes, à cause des fragments très petits de pierre et de métal qu'ils ingurgitent sans le savoir avec l'eau et qui, arrivant dans les ganglions du cou, font gonfler ceux-ci, il n'est pas étonnant que les organes de la parole situés tout près soient compressés et finissent par donner des sons ingrats. À cela s'ajoute naturellement chez certains le bégaiement, chez d'autres le balbutiement, défauts quelquefois communs à des villes complètes. On connaît des cités entières, qui ne savent pas prononcer le *r* si ce n'est d'une voix bègue. Les Troglodytes, selon Pomponius Méla, grinçaient à la vérité plus qu'ils ne parlaient. Les Cimbres et les Teutons paraissaient hurler aux oreilles des Romains, selon le jugement de Pline, *Histoire Naturelle*, livre XXVI, chap. 4.

Qui ad Catadupa habitabant, sensu audiendi destituebantur, secundum TULLIUM in *Somn. Scip.* eoque sermo illis uel nullus, uel ruentibus ex praecipiti aquis sono persimilis. Quid contigerit Ephrataeorum genti, liquidum est, postquam pronunciare nequissent *Schibholet*, ad internecionem caesi sunt a Galaaditis, *Iud.* (XII). Simile quiddam Anglis ob uocem *pecquigny* accidisse docet SOREL., *Lib. de perf. hum.* Et nescio quem in Anglorum lingua sibilum peregrinum, in Danorum στεναγμὸν obseruare sibi uidentur alienigenae. Boeoti olim ob crassum aera male audiebant, quasi ratiocinantes pinguius, et, quod consequitur, rudius loquentes.

Quas delicias faciant in Sueuorum dialecto Germani ceteri, superuacuum est hic attingere. Sed quid, si ne ipsa quidem latina lingua uitio careat, quando cum Graeca confertur ? Audiamus luculentum FABII testimonium *l. Instit. Orat.* (XII. c. X) : *Latinis, inquit, est sonus durior, quando et iucundissimas ex Graecis litteras non habemus, uocalem alteram, alteram consonantem, quibus nulla apud eos dulcius spirant : quas mutuari solemus, quoties illorum nominibus utimur. Quod cum contingit, nescio quomodo uelut hilarior protinus renidet oratio, ut in Zephyris & Zopyris ; quae si nostris litteris scribantur, surdum quiddam et barbarum efficient. Et mox : Nam illa, quae sexta est nostrarum, f, paene non humana uoce, uel omnino non uoce potius, inter discrimina dentium efflanda est. Quidquod pleraque nos illa quasi mugiente littera cludimus in qua nullum graece uerbum cadit ? At illi iucundam, et in fine praecipue quasi tinnientem illius loco ponunt, quae est apud nos rarissima in clausulis.*

Hic haud dubie inter cetera, *clima* peccauit Italum, Apennini dorso, aere, et aquis linguam ad diuersa inclinantibus ? Nam quemadmodum ipse *Fabius* (l. I, c. V) agnoscit, *maxima ex parte Romanus sermo Graeco conuersus est.* Vnde ergo barbari illi soni, nisi ex barbariori Romanorum quam Graecorum *climate*, ora in sinisteriores modos figurarentur ? Ex eadem causa aduertimus gentes, quae ad Septentriones magis recedunt, [nisi uitia climatis flectant industria] asperius plerumque rudiusque animi sensa expromere, Aethiopas concitatus, ut sole perustos ; Caraibes⁶⁶ segnius, ignauiusque, temperamento aeris inuitante, quod ERUDITO *Insul. Antill.* SCRIPTORI notatum. Aduertitque idem probe Caraibes seruos blanditiis deliniri, sed uerberibus obiurgatos a dominis necem sibi statim consciscere, melancholico loci genio in sola desperatione auxilium quaerente ; contra Aethiopas blanditiis obbrutescere, uerberibus coactos strenue facere officium, bile eorundem flaua potius ad ultionis solacia⁶⁷, quam ad laqueum respiciente.

⁶⁶ Caraibes A, C : Cariabes B

⁶⁷ corr. solatia A, B, C

Ceux qui habitaient près des cataractes du Nil avaient perdu le sens de l'ouïe, selon Cicéron dans *le Songe de Scipion*, et c'est pourquoi ils n'avaient aucune voix, ou alors une voix tout à fait semblable aux eaux qui se précipitent avec fracas. Ce qui est arrivé au peuple d'Éphrata* est bien connu : ne pouvant prononcer *schibboleth*, ils furent massacrés par les gens de Galaad jusqu'à l'extermination, d'après le livre des *Juges*, chap. XII. Charles Sorel dans son ouvrage sur la *Perfection de l'homme* nous apprend qu'il est arrivé quelque chose de semblable aux Anglais à cause du mot *Picquigny*. Et les gens venus d'ailleurs croient entendre je ne sais quel sifflement étranger dans la langue des Anglais, et dans la langue des Danois comme un soupir. Les Béotiens avaient jadis mauvaise réputation à cause de l'air lourd, comme s'ils réfléchissaient plus lourdement, et, ce qui en découle, parlaient plus grossièrement.

Il est tout à fait inutile d'aborder ici la façon dont le dialecte des Suèves est raillé par tous les autres Allemands. Mais quoi, la langue latine elle-même ne manque-t-elle pas de défauts, lorsqu'elle est comparée à la langue grecque ? Écoutons le brillant témoignage de Quintilien, *Institution oratoire*, livre XII, chap. 10 : « Les sons des Latins, dit-il, sont plus durs, car nous n'avons pas les lettres les plus agréables des Grecs, une voyelle et une consonne, qu'aucune autre lettre de leur alphabet n'égale en douceur : nous avons pris l'habitude de les emprunter, chaque fois que nous utilisons leurs mots. Et lorsque cela nous arrive, je ne sais comment le discours acquiert soudain plus de grâce et d'harmonie, comme dans Zephyris et Zopyris. Si on écrit ces mêmes mots avec nos lettres, ils produiront des sons secs, tristes, et étrangers à la langue grecque ». Et un peu plus loin : « En effet, cette lettre, qui est la sixième de notre alphabet, *f*, nous l'exhalons d'une voix pour ainsi dire inhumaine, ou plutôt tout à fait sans voix, dans l'interstice des dents. Et que penser de cette lettre par laquelle nous terminons souvent nos mots, presque comme mugissante, *m*, par laquelle ne se termine aucun mot grec ? Mais eux mettent à sa place une lettre agréable, et presque comme chantante, qui est très rare chez nous dans les fins de mots ».

À cet égard, n'est-ce pas très certainement le *climat* italien qui (à côtés d'autres facteurs) a été en cause, car la chaîne des Apennins, l'air et les cours d'eaux ont favorisé la différenciation de la langue ? Car comme Quintilien lui-même le reconnaît, livre I, chap. 5, « la langue latine a été formée du grec pour sa plus grande partie ». D'où viennent donc ces sons barbares sinon du fait qu'à cause du *climat*, moins clément chez les Romains que chez les Grecs, les prononciations ont été défigurées et gauchies ? Pour cette même raison, nous remarquons que, la plupart du temps, les nations plus reculées vers le nord [à moins qu'ils ne compensent les défauts du climat par leurs efforts assidus] expriment leurs idées avec plus d'âpreté et moins de finesse, alors que les Éthiopiens parlent d'une manière plus emportée, comme embrasés par le soleil ; les habitants des Caraïbes plus lentement et plus paresseusement, grâce à la douceur de l'air, ce qu'a observé l'auteur savant des *Insul. Antill.* Et le même auteur remarque à juste titre que les esclaves des Caraïbes sont apaisés par des flatteries, mais qu'ils se donnent aussitôt la mort s'ils sont roués de coups par leurs maîtres, étant donné la mélancolie du génie local qui cherche le secours dans le seul désespoir ; que les Éthiopiens au contraire s'engourdissent par les flatteries, mais forcés par des coups ils font leur travail énergiquement, leur bile jaune tournant plutôt son attention vers le réconfort qu'apporte la vengeance, que vers la corde pour se pendre.

Probe CURTIUS (l. VIII) : *Ingenia hominum ubique locorum situs format*. Nationes pituita segnes uerba pectore euoluunt segnissime ; sed et hae ipsae, si quando ira stimulante inardescunt, imitantur mores cholericorum. Quod et in balbis obseruamus, qui ob eandem causam stomachantes distincte loquuntur, quiete turbide. Experimur itidem quasdam gentes consonantium plurium collisiones exprimere feliciter, ut Polonos et Aremoricos, quasdam in iisdem enunciandis frustra tricari, nonnullas ob loci calorem aperto gutture loqui, ut Indos, alias uix motis labellis, quod in Anglis notant curiosiores. Quibus ob climatis dispositionem iecur bile tumet, expeditissima plerumque utuntur lingua ; quibus succus acidus in uisceribus molestus est, iis plerumque ob motum succorum tardiolem tardior itidem loquela.

Nec absonum fidei fuerit, celerrimam spirituum in Gallis mobilitatem efficere, ut plerasque uoces suas non sufflaminent ante ultimam demum syllabam, cum Germani, Itali, Hispani, ut quorum spiritus quietiores in ultimae proxima magnam partem interquiescant.

Comme le dit bien Quinte-Curce, au livre VIII [de *l'Histoire d'Alexandre le Grand*] : « La situation des lieux forme partout les esprits des hommes ». Les peuples à l'humeur indolente font sortir les mots de leur poitrine avec plus de nonchalance ; mais eux aussi, lorsqu'ils brûlent d'une colère violente, imitent les habitudes des colériques. Et nous observons cela aussi chez les bègues, qui pour la même raison parlent distinctement s'ils s'irritent, de manière inarticulée s'ils sont calmes. Nous avons l'expérience également que certaines nations n'ont aucun mal à prononcer les rencontres de plusieurs consonnes, comme les Polonais et les Bretons, alors que d'autres, pour dire ces mêmes suites, peinent en vain ; que certaines nations à cause de la chaleur du lieu parlent le gosier ouvert, comme les Indiens, tandis que d'autres font à peine bouger leurs lèvres, ce que les plus minutieux remarquent chez les Anglais. Leur foie, en raison de l'état du climat, est gonflé par la bile, et ils se servent la plupart du temps de leur langue de manière très rapide ; et ceux dont le suc acide est pénible dans les entrailles ont souvent un débit de paroles plus lent, en raison du mouvement plus lent des sucs.

Et on croira aisément que l'agilité extrême du souffle chez les Français a pour effet qu'ils n'insufflent pas assez d'air à la plupart des mots avant la syllabe finale, alors que les Allemands, les Italiens, les Espagnols, dans la mesure où leur respiration est plus calme, prennent généralement une pause dans l'avant-dernière syllabe.

VIII. Inter causas naturales diuersitatis linguarum secundo loco numerabimus sonos rerum, inter quas uiuitur, a quibus inuitati homines uarios de iisdem formant conceptus, uarieque enunciant. Hinc uel nata in Latio, uel certe frequentata : *Anser, balare, barbarus, baubari, bombilare, bombus, boare, bubo, cicada, cicconia*⁶⁸, *clangere, coaxare, coruus, crepare, crocitare*⁶⁹, *cuculus, cucurrere, curculio, curruca, eiulo, elegia, fleo, follis, frangere, fremere, frendere, frigere, fringilla, frigurire, frintinnire, gannire, garrire, gingrire, glocire, glotorare, glutire, gratitare, gratillare, grunnire, hinnire, hirror, hirundo, irritare, lallare, latrare, lessus, mamma, mugire, murmur, mutire, pipare, pipire, querquedula, querquerus, rana* (quae VARRONI a sono suo dicitur, ut ab alio eiusdem sono ARISTOPHANI in *Ranis* appellatur Βρεκεκεκενέξ, κοὰξ, κοὰξ, immo et ipsa rana HESYCHIO inde κοὰξ dicitur) *rhonchus, rudere, rugire, serra, sibilus, stloppus, strepere, stridere, stridor, susurrus, taratantara, tinnitus, tintinnabulum, titubare, tonitru, trepidare, tremere, turtur, ulula*⁷⁰, *ululare, upupa, etc.* quemadmodum VARRO, ISIDORUS, BECMANNUS, VOSSIUS, aliique testantur.

⁶⁸ icconia AB ; ciconia C ; corrigi

⁶⁹ crocitare A, C : crucitare B

⁷⁰ ulula A, C : uula B

VIII. Parmi les causes naturelles de la diversité des langues, nous compterons en second lieu les sons des choses avec lesquelles on vit, qui invitent les hommes à créer des représentations sonores variées pour des choses identiques, et à les énoncer de différentes manières. Voici des exemples de mots créés à partir de sons, nés dans le Latium, ou du moins très usités : *Anser* (oie), *balare* (bêler), *barbarus* (barbare), *baubari* (aboyer), *bombilare* (bourdonner), *bombus* (bourdonnement des abeilles), *boare* (mugir), *bubo* (hibou grand-duc), *cicada* (cigale), *cicconia* (cigogne), *clangere* (retentir), *coaxare* (coasser), *coruus* (corbeau), *crepare* (craqueter), *crocitare* (croasser), *cuculus* (coucou), *cucurrere* (coqueler⁷¹), *curculio* (charançon⁷²), *curruca* (sorte d'oiseau inconnu), *eiulo* (se lamenter), *elegia* (élégie), *fleo* (pleurer), *folis* (soufflet), *frangere* (briser), *fremere* (frémir), *frendere* (grincer des dents), *frigere* (avoir froid), *fringilla* (pinson), *frigurire* (frissonner), *frintinnire* (gazouiller), *gannire* (gazouiller), *garrire* (gazouiller/ jaser), *gingrire* (jargonner⁷³), *glocire* (glousser), *glotorare* (craqueter), *glutire* (avalier), *gratitare* (gracier, rendre grâce), *gratillare* (caqueter), *grunnire* (grogner⁷⁴), *hinnire* (hennir), *hirrire* (gronder⁷⁵), *hirundo* (hirondelle), *irritare* (irriter), *lallare* (chanter « lalla » pour une berceuse), *latrare* (aboyer), *lessus* (lamentations), *mamma* (mamelle, maman), *mugire* (mugir, beugler), *murmur* (murmure), *mutire* (produire le son « mu », grommeler), *pipare* (glousser⁷⁶), *pipire* (piauler), *querquedula* (sarcelle), *querquerus* (fièvre avec frissons), *rana* (grenouille) (nommée selon Varron d'après son cri, de la même façon que dans les *Grenouilles* d'Aristophane, le cri de la grenouille est Βρεκεκεκεκενέξ, κοάξ, κοάξ, à partir d'un autre son du même animal ; bien plus, la grenouille elle-même est pour cette raison appelée κοάξ chez Hésychius), *rhonchus* (ronflement), *rudere* (braire/ rugir), *rugire* (rugir/ braire⁷⁷), *serra* (scie), *sibilus* (sifflement), *stloppus* (glop⁷⁸), *strepere* (faire du bruit, retentir), *stridere* (produire un bruit aigu), *stridor* (son strident), *susurrus* (chuchotement), *taratantara* (taratata⁷⁹), *tinnitus* (tintement), *tintinnabulum* (grelot), *titubare* (tituber), *tonitru* (tonnerre), *trepidare* (s'agiter), *tremere* (trembler), *turtur* (tourterelle), *ulula* (chat-hurlant, effraie), *ululare* (hurler), *upupa* (pioche), etc., comme Varron, Isidore de Séville, Christian Becmann, Gérard Vossius et d'autres l'attestent.

⁷¹ Faire le bruit du coq.

⁷² Type de coléoptère.

⁷³ Cri de l'oie.

⁷⁴ Cri du cochon.

⁷⁵ Un des cris du chien.

⁷⁶ Dans l'acception aviaire du terme.

⁷⁷ Cris de l'âne ou du lion.

⁷⁸ Bruit que l'on fait en ouvrant brusquement la bouche après avoir gonflé les joues (GAFFIOT).

⁷⁹ Onomatopée censée imiter le bruit d'une trompette (voir Ennius, *Ann.*, inc. 451 SKUTSCH).

Et quamquam uideri aliis possint haec ipsa non esse deriuata a sonis, quod soni ubique uno se modo habeant, uoces autem hae aliter atque aliter apud diuersas nationes exeant : intuendum tamen, diuersas quidem gentes eosdem animalium sonos audire, sed iam in iis aliud exprimendum adgredi, iam aliud ; ita nihilominus omnes exprimere eosdem, ut ab iisdem fontibus deriuari facile adpareat. Ex. gr. ὀλολύζειν Graecorum, *eiulare* Latinorum, **heulen** Germanorum, **hyle** /**strige**/ **tude** Danorum, ab eodem quidem plorantis sono, sed non semper ab iisdem eiusdem soni articulis proficiscuntur. Ita diuersas bouis uoces non incommode Graeci per diuersos expressere casus βοῦς, βοὸς, βοῖ, βόα, βοῦ. Sic quod Medici Graeci in hypochondriacis βορβορυγμόν appellant, Latini *murmur*, Teutoni **turren** / **murmeln** Dani **romfen**/ omnes quidem ab eodem instigati sono, sed non omnes praecise ab eodem soni eius conceptu. Haud aliter κόκκυξ Graecorum, *cuculus* Latinorum, *cocu* Gallorum, **guckuck** Germanorum, ab eodem uolucris sono, sed diuersis modis considerato nascuntur. De caeteris idem esto iudicium.

Et, bien que d'autres puissent croire que ces mots ne sont pas dérivés des sons naturels, parce que, disent-ils, les sons sont les mêmes partout, alors que ces mots-ci sont exprimés différemment dans chaque nation, il faut cependant considérer attentivement que certes les divers peuples entendent les mêmes cris d'animaux, mais qu'ils cherchent à exprimer chaque fois un aspect différent ; dès lors, tous expriment malgré tout les mêmes cris, en sorte qu'il apparaît facilement qu'ils sont dérivés des mêmes sources. Par exemple les verbes ὀλολύζειν (pousser des cris perçants) en grec, *eiulare* (se lamenter) en latin, **heulen** (pleurer) en allemand, **hyle**, **strige**, **tude** (pleurer, larmoyer) en danois, partent certainement du même son de celui qui pleure, mais pas toujours des mêmes articulations du même son. C'est ainsi que les Grecs ont exprimé fort à propos les divers cris de la vache par différents cas : βοῦς, βοὸς, βοί, βόα, βοῦ. De même, pour ce que les médecins grecs appellent βορβορυγμόν (borborygme, bruit des intestins) dans les hypochondres⁸⁰, les Latins disent *murmur*, les Allemands **turren**, **murmeln** (marmonner), les Danois **romsen**, tous assurément stimulés par le même son, mais pas tous exactement par la même façon de représenter ce son. De la même manière le κόκκυξ (coucou) des Grecs, le *cuculus* (coucou) des Latins, le mot *cocu*⁸¹ des Français, **guckuck** (coucou, vieil allemand) des Allemands, proviennent du même son de l'oiseau, mais considéré de différentes manières. Le même jugement s'impose pour les autres exemples.

⁸⁰ Parties de l'abdomen situées en avant et sur les côtés de l'abdomen.

⁸¹ Vieille forme du "coucou", en français.

Et sunt hae ipsae uoces eo praestantiores aliis, ex nudo formatis arbitrio, quo res ipsas iusta litterarum et soni proportionem ac qualitate ante oculos ueluti depingunt clarius, et floridius exprimunt. Quo enim signum rectius fungitur officio suo, hoc est, quo illustrius res ipsas sistit intellectui, hoc nobilius censendum est. Itaque naturam rerum in consilium adhibere Graeci, cum σιγᾶν et σιωπᾶν dicerent, et Latini cum *silere*, Germani, Danique cum *stille* quod littera S per naturam suam et sibilum penetrabilem celerrime audiatur. Ideoque non mirum in eadem littera conuenire et Ebraeorum שִׁבְלֵת de sibilo ruentium aquarum, et Graecorum σιφλοῦν, et *sibilare*, et *exsibilare* Latinorum, et Gallorum *siffler* et *huifle* Danorum.

Conatur quoque NIGIDIUS apud GELLIUM (l. X, c. IV) demonstrare alia quaedam et nomina et uerba non positu fortuito, sed ui quadam naturae facta esse in hunc modum : Vos, inquit, *quum dicimus, motu quodam oris conueniente cum ipsius uerbi demonstratione utimur, et labias sensim primores emouemus, ac spiritum, atque animam porro uersum et ad eos, quibuscum sermocinamur, intendimus. At contra, quum dicimus Nos ; neque profuso, intentoque statu uocis, neque proiectis labris pronunciamus, sed et spiritum, et labias quasi intra nosmet ipso coercemus. Hoc fit idem et in eo, quod dicimus Tu et ego, Tibi et Mihi. Nam sicuti, quum adnuimus, et abnuimus, motus quidam ille uel capitis, uel oculorum a natura rei, quam significat, non abhorret, ita in his uocibus quasi gestus quidam oris et spiritus naturalis est. Eadem ratio est in Graecis quoque uocibus, quam esse in nostris animaduertimus. Haec ille.*

Et ces mots mêmes l'emportent d'autant plus sur les autres, formés de manière purement arbitraire, qu'ils décrivent les choses elles-mêmes et les placent, pour ainsi dire, devant nos yeux, par la juste proportion et la juste qualité des lettres et du son ; et leur expression est d'autant plus claire et pittoresque. Plus en effet le signe remplit correctement sa fonction (c'est-à-dire plus il représente clairement à l'intellect les choses elles-mêmes), et plus il faut le considérer comme noble. C'est pourquoi les Grecs ont pris en compte la nature des choses, en disant σιγᾶν et σιωπᾶν (se taire), les Latins en disant *silere* (se taire), les Allemands et les Danois **stille** (silence), parce que la lettre *s* s'entend très vite par sa nature même et son sifflement pénétrant. Et c'est pourquoi ce n'est pas étonnant si le mot *šboleth* des Hébreux⁸² présente la lettre *s* en parfait accord avec les verbes σιφλοῦν des Grecs, et *sibilare* / *exsibilare* (siffler) des Latins, *siffler* des Français et **huisse** (siffler) des Danois.

Chez Aulu-Gelle (*Nuits attiques*, livre X, chap. 4), Nigidius Figulus essaie aussi de démontrer que d'autres mots, noms et verbes, n'ont pas été créés par une convention accidentelle, mais par une sorte de force naturelle. Il s'exprime de la façon suivante :

« Lorsque nous prononçons *uos*, dit-il, le mouvement de notre bouche s'accorde avec le sens du mot lui-même : nous avançons légèrement le bout des lèvres, et nous dirigeons notre souffle et notre haleine vers l'avant, vers ceux avec lesquels nous conversons. Mais au contraire, lorsque nous disons *nos*, nous ne le prononçons pas en dirigeant notre souffle vers l'extérieur, ni avec les lèvres en avant, mais nous contenons, pour ainsi dire, notre souffle et nos lèvres à l'intérieur de nous-mêmes. Une observation analogue s'applique lorsque nous disons *tu* et *ego*, *tibi* et *mihi*. Car, comme lorsque nous donnons signe de notre approbation, ou de notre désapprobation, ce mouvement soit de la tête, soit des yeux, a un rapport avec la nature de la chose qu'il signifie, ainsi dans les mots que j'ai cités le « geste » de la bouche et du souffle est congruent avec le signifié. Le même raisonnement, pertinent pour notre langue, s'applique aussi aux mots grecs ».

Telle est la position de Nigidius Figulus.

⁸² dit du sifflement des eaux qui se précipitent.

Quomodocumque autem res ea sese habeat, inest sane litteris quibusdam secreta uis naturalis. ὅ *Socrati* in *Cratylō* PLATONIS φαίνεται ὥσπερ ὄργανον εἶναι πάσης τῆς κινήσεως, quod ostendit per uocabula ῥεῖν, ῥοή, τρόμος, τραχύς, κρώειν, θράυειν, ἐρύκειν, θρύπτειν, κερματίζειν, ῥέμβειν ; ι⁸³ adhibetur ad tenuia, quaeque per omnia maxime penetrant ; φ, ψ, σ, ζ, uehementioris sunt spiritus ; λ, et τ compressionem notant, etc. Sed et misso *Platone* docet natura admirabili sono litterae *r* turbidiores motus, affectusque exprimi, quod non ignotum MARONI (l. IV. *Aeneid.*) ubi de fama ita :

*Illam terra parens ira irritata Deorum
Progeniit (...)*

Hic nulla uox est, si primam exceperis, quae canina illa careat littera, quae uel sola canum bilem accendit, si frequentetur. Vnde et canum uocem per *latrare* opportune reddidere Latini, cum Graeci alium eius sonum imitantes per ὑλᾶν et ὑλακτεῖν, Dani alium per **geer** / **tuder** Germani adhuc alium per **bellen** : quae uarietas ex uario animalis huius sono dependet, qualem et in felibus⁸⁴ deprehenderunt, qui ex uocibus horum, sed diuersae aetatis animalium harmonicam nobis procuderunt Musicam.

⁸³ ι A, C : omis. B

⁸⁴ felibus AC : felibns B

Peu importe toutefois ce qu'il en est, il y a dans certaines lettres, assurément, un pouvoir secret lié à la nature. Le *q* dans le *Cratyle* de Platon semble à Socrate être comme l'instrument de tout mouvement, ce qu'il montre grâce aux mots ῥεῖν (couler), ῥοή (écoulement), τρόμος (tremblement), τραχύς (rocaillieux), κρούειν (frapper), θράυειν (broyer), ἐρύκειν (retenir), θρύπτειν (briser), κερματίζειν (découper), ῥέμβειν (tourner autour) ; on applique la lettre ι aux petites choses qui s'insinuent facilement dans tout ; les φ, ψ, σ, ζ ont un souffle plus emporté ; les lettres λ et τ marquent une compression, etc. Et si on laisse là Platon, la nature elle-même nous enseigne que par le son admirable de la lettre *r* sont exprimés des mouvements et des élans plus agités, ce que n'ignore pas Virgile, *Énéide*, chant IV (v. 178 sq.), où il dit au sujet de la rumeur : *Illam terra parens ira irritata Deorum / progenuit...* (la Terre, sa mère, en colère contre les Dieux, l'a mise au monde...).

Ici, il n'y a aucun mot, si l'on excepte le premier, où manque la lettre *r* dite « du chien », dans la mesure où même seule elle échauffe la bile des chiens, si elle est répétée. C'est pourquoi les Latins ont rendu de façon opportune la voix des chiens avec le verbe *latrare* (aboyer), là où les Grecs imitent un autre de leurs sons dans ὑλᾶν et ὑλακτεῖν (aboyer), les Danois un autre dans **geer**, **tuder** (aboyer), les Allemands un autre encore dans **bellen** (aboyer) : variations qui dépendent du son varié de cet animal. De telles altérations ont été également perçues chez les chats par ceux qui nous ont façonné une musique harmonieuse, à partir de miaulements de chats, mais d'âges différents.

IX. Quamquam autem instituti nostri non sit, de omnibus animalium uocibus hic commentari, de quibus uideatur AUCTOR *Philomelae*, et ALII, id tamen uidere nobis uidemur, nullam esse linguam fortassis, quae non plura debeat animalium, aliorumque, quibus familiarius utimur, uocibus naturalibus. Testantur id apud nos tò **broege/ brofe/ bromfe/ romfe/ bruse/ suse/ murte/ snurte/ surte/ sprude/ tude/ hvine/ grine/ fline/ ragle/ hagle/ pippe/ tude/ gronte/ fnoebre/ larme/ stryde/ stampe/ trampe/ ramle/ stramle/ suus/ duus/ ruus** etc.

Neque dubium est plurimas ubique gentium uoces ex animalium sonis primam traxisse originem, utcumque postea nonnihil in aliud schema transeant. Videamus in aliis occasionum aliquot argumenta. Horribilis apri Brasiliani *grunnitus* cui non nouam uocem exprimat ? cui non *uox mira* Agouty apud Caraibas ? cui non stupendus ille *strepitus* scindentis uolatu aera Colibry ? cui non suauius auis Brasilianae Gonambuch *melos* ? His adde canora apud Indos perdicum, turturum, cornicum, cercopithecorum, psittacorum uocibus nemora ; adde tot in mari⁸⁵ formidandos cetorum *gemitus*, delphinumque *grunnitus*, in terris tot miros *Pigritiae*⁸⁶ animalis, seu *Haut* uocum adscensus, tot *imitationes* Coachi, et Eiulatoris, de quibus NIEREMBERGIUS, *aliique*.

Et nostri cuculum marinum (*Seehane* appellatum Germanis, uoci eius nomen accommodantibus) ad alium sonum, quem pinnis edit, dum siue capitur, siue laeditur, **fur** appellant, teste ampl. OLAO WORMIO in *Museo*. Atque mirum erit, si illa mergi Artici *Lummen* dicti uox *huy* pluuias denunciens, et *Karloa* serenitatem portendens, Norwegis loquendi aliquam consuetudinem non impresserit. Troglodytae cum inter stridulos uiuerent serpentes, eorum etiam carnibus pasti, ita ingrato illo sono deformauere linguam suam, ut MELAE (l. I. c. VIII) uisi sint *stridere uerius quam loqui*.

⁸⁵ mari A, B : mare C

⁸⁶ pigritiae B: *Pigritia* A, C

IX. Bien qu'il n'entre pas dans notre projet de faire un commentaire sur tous les cris des animaux, à propos desquels nous renvoyons à l'auteur de *Philomèle* et à d'autres, nous croyons cependant constater ceci : il n'y a peut-être aucune langue, qui ne doive beaucoup de mots aux cris naturels des animaux, et aux bruits d'autres choses dont nous usons assez habituellement. En attestent chez nous **broege**, **brofe** (cri), **bromfe** (produire un son grave), **romfe** (espace), **bruse** (bruire), **suse**, **murre** (murmurer), **snurre** (vrombir), **surre** (coup de fouet), **sprude** (projeter avec force), **tude** (larmoyer), **hvine** (cuiner), **grine** (rire), **fline** (empâter la bouche), **ragle** (produire un son inarticulé), **hagle** (grêler), **pippe** (piauler), **tude** (larmoyer), **gronte** (légumes), **fnoebre**, **larme** (beugler), **stryde** (bailler), **stampe** (taper du pied), **trampe** (taper du pied), **ramfe** (s'effondrer), **stramfe** (raidir), **suus** (bruissement), **duus**, **ruus** (ivresse), etc⁸⁷.

Et il n'est pas à douter que de nombreux mots partout dans le monde ont tiré leur première origine des sons des animaux, même si par la suite ils ont pu adopter une autre forme. Voyons chez d'autres auteurs plusieurs exemples de ces cas. L'horrible grognement du sanglier du Brésil, pour qui ne fait-il pas jaillir un mot étrange ? Pour qui Agouty* chez les habitants des Caraïbes n'est-ce pas une parole étonnante ? Pour qui le battement d'ailes du Colibry* qui fend les airs n'est-il pas surprenant ? À qui le chant de l'oiseau Gonambuch* du Brésil n'est-il pas très agréable ? Ajoutez-y, chez les Indiens, les forêts qui résonnent des cris des perdrix, tourterelles, corneilles, singes à longue queue, perroquets ; ajoutez-y, sur les mers, les bruits formidables des monstres marins, et les sifflements des dauphins – sur le continent, tant de cris étonnants de l'animal dit 'prigritia'* ou 'haut', tant d'imitations de Coachus et d'Eiulator, au sujet desquels voir Nieremberg et d'autres.

Et le coucou marin (appelé **Seehane** par les Allemands, qui lui donnent un nom adapté à son cri) nos compatriotes l'appellent **fur** d'après un autre son qu'il émet avec ses ailes pendant qu'il est pris ou blessé, au témoignage de l'illustre Ole Worm dans son *Museum Wormianum*. Et ce serait étonnant que ce cri *huy* de la marcotte arctique dite *Lummen*, annonçant la pluie, et *Karloa* présageant le temps calme, n'ait pas donné lieu à quelque habitude de langage chez les Norvégiens. Les Troglodytes, comme ils vivaient parmi les serpents sifflants et mangeaient même leur viande, ont déformé leur langue en une sonorité si ingrate qu'ils ont semblé à Pomponius Méla I, chap. 8, « émettre des sons aigus plus qu'ils ne parlaient ».

⁸⁷ Malgré plusieurs recherches et l'aide de notre ami Nicolas Baudoux, nous n'avons pas pu identifier tous les mots danois.

Neque ab animalibus tantum, sed et a sonis aliis, saepe fortuitis captari possunt fingendarum uocum occasiones. Expendantur tot tremores terrae, strepitu et gemitu uario tellurem concutientes, tot horridae uoces fulminum tonitruumque, tot tempestatum uulgarium, et *ouragan* fremitus, tot fluctuum murmura, tot rudentum stridores, tot ramorum in syluis a uento, tot fructuum arboreorum collisiones ; quas inter, siliquarum⁸⁸ cassiae fistulae strepitus notandi, qui teste SCRIPTORE *Insul. Antill.* ERUDITO, tam acri, luctante etiam moderato uento, concurrunt inter se certamine, ut, qui procul audiunt hospites, totum infestis signis exercitum pugnare existiment. Hos similesque alios sonos cum inquilini reddere quam accommodatissime lingua sua nituntur, non mirum, quod in noua subinde uocabula prorumpant.

⁸⁸ siliquarum A, C : siliquarun B

Et ce ne sont pas seulement des bruits d'animaux, mais aussi d'autres sons, souvent fortuits, qui ont pu donner l'occasion de forger des mots. Tant de tremblements de terre peuvent être pris en considération, agitant la terre avec un vacarme et des bruits variés ; tant de sons terrifiants d'éclairs et de tonnerres ; tant de grondements, aussi bien de tempêtes ordinaires que d'*ouragans*⁸⁹ ; tant de murmures des flots, tant de bruits perçants d'animaux qui braient ; tant de chocs de branches dans les fôrets à cause du vent, tant de chocs de fruits dans les arbres ; et parmi tout cela, il faut noter le vacarme des gousses de la casse, qui, selon le témoignage de l'écrivain érudit des Antilles, lorsqu'elles sont agitées par un vent même modéré, s'entrechoquent avec une violence telle, que les voyageurs qui entendent ce bruit de loin pensent que toute une armée ennemie est en train de se battre. Lorsque les habitants essaient de rendre ces sons et d'autres semblables dans leur langue avec un maximum de précision, il n'est pas étonnant que jaillissent soudain de nouveaux mots.

⁸⁹ en français dans le texte

X. Tertia, quae linguis multiplicandis occasionem praebet causa, apud ipsas saepe matres, nutrices, paedagogos, aliosque tenerae aetatis formatores quaerenda est. His enim errore aliquo blaesis, balbis, raucis, aut quocumque linguae uitio laborantibus, necesse est auditorem infantem iisdem imbui atque inquinari. Accedit inepta nutricum consuetudo, quae fictis, tortis, et male natis uocibus pusionibus suis blanditur, tenerumque os incipientium fari ad aliena saepe disponit. Grauius FABIVS, *Instit. Orat.* (l. I, c. I) : *Ante omnia, inquit, ne sit uitiosus sermo nutricibus.* Et mox : *Non adsuescat infans sermoni qui dediscendus est.* Iam quis satis umquam sollicitus fuit de diuino illo FABII monito, quod proxime sequitur : *Non alienum fuerit exigere ab his aetatibus, quo sit absolutius os, et expressior sermo, ut nomina quaedam, uersusque affectatae difficultatis ex pluribus asperrime coeuntibus inter se syllabis catenatos, et uelut confragosos quam citatissime uoluant, χαλεποὶ*⁹⁰ *graece uocantur. Res modica dictu : qua tamen omissa, multa lingua uitia, nisi primis eximuntur annis, inemendabili in posterum prauitate durantur.* His uitiiis superueniunt aliquando a parentibus, nutricibus, custodibus, aliis, propagati loquelae errores, ἰχνότης, δασύτης, πλατειασμός, κοιλοστομία, κολοβότης, ἰωτακισμός, λαμβδακισμός, etc. de quibus uarie FABIVS (l. I, c. V). Et BANGIVS, *Obseru. Phil.* Quod si haec uitia uel inciderint (ut fit quandoque) in capita familiarum illustrium, uel, quod fere potentius est, in foeminas disertas, grauisque auctoritatis, late stragem edunt, accedente praua audientium affectatione. Prudenter iterum FABIVS (l. VIII, c. III) : *Κακόζηλον, inquit, omnium in eloquentia [addo in eloquendo] uitiorum pessimum. Nam cetera cum uitentur, hoc petitur.* Audiamus ita ineptientem apud CATULLUM (carm. LXXXV) Arium quendam :

*Chommoda dicebat, si quando commoda uellet
Dicere, et hinsidias Arius insidias.
Et tum mirifice sperabat se esse locutum,
Quum, quantum poterat, dixerat hinsidias.
Credo sic mater, sic Liber auunculus eius,
Sic maternus auus dixerit, atque auia.
Hoc misso in Syriam, requierant omnibus aures,
Audibant eadem leniter, et leuiter.
Nec sibi post illum, metuebant talia uerba,
Quum subito affertur nuntius horribilis :
Ionios fluctus, postquam illuc Arius isset,
Iam non Ionios esse, sed Hionios.*

⁹⁰ χαλεποὶ A, C : χαλεπεῖν B

X. La troisième cause qui provoque la multiplication des langues est souvent à chercher auprès des mères elles-mêmes, ou des nourrices, pédagogues et autres formateurs du très jeune âge. Lorsqu'en effet ceux-ci sont bègues, balbutiants ou enroutés, ou qu'ils souffrent de tout autre défaut de langage, le jeune enfant qui l'entend est nécessairement imprégné et corrompu par les mêmes erreurs. S'ajoute à cela l'habitude peu avisée des nourrices qui cajolent leurs bambins avec des paroles inventées, tordues et malformées ; et comme la bouche de ceux qui commencent à parler est malléable, elles les amènent souvent à s'exprimer suivant des modèles fautifs. Quintilien dit avec insistance, dans son *Institution Oratoire*, livre I, chap. 1, par. 4 : « Avant toute chose, que la manière de parler des nourrices ne soit pas fautive ». Et plus loin : « Que l'enfant ne s'habitue pas à une manière de parler qu'il devra désapprendre ensuite ». On ne tiendra jamais assez compte de ce divin avertissement de Quintilien, qui suit juste après (livre I, chap. 1, par. 37 : « Il ne sera pas inopportun d'exiger depuis les tendres années, pour délier la langue des enfants et leur donner une prononciation nette, de leur faire répéter certains noms, et des vers d'une difficulté recherchée, dont les syllabes enchaînées comme par force se heurtent, et s'entrechoquent, et que les Grecs appellent *difficiles*. Cette recommandation peut paraître minutieuse, et pourtant, si on la néglige, de nombreux défauts s'insinuent dans la prononciation, et, s'ils ne sont pas supprimés dans les premières années, s'enracinent après en un défaut incorrigible ». Des erreurs de langage propagées par les parents, nourrices, gardes d'enfants, ou autres, viennent s'ajouter à ces défauts : ἰχνότης, δασύτης, πλατειασμός, κοιλοστομία, κολοβότης, ἰωτακισμός, λαμβδακισμός, etc. au sujet desquels Quintilien parle de manière variée (livre I, chap. 5, par. 32) ; voir aussi Thomas Bangius, *Observationes Philologicae*. Et si ces défauts se retrouvent (ce qui arrive parfois) chez les chefs de familles illustres, ou, ce qui a presque plus d'impact, chez des femmes éloquentes et très influentes, ils provoquent une grande catastrophe, s'il s'ajoute à cela une mauvaise disposition des auditeurs. C'est avec sagesse que Quintilien dit encore, livre VIII, chap. 3, par. 56 : « Κακόζηλον [l'imitation déplacée] est le pire de tous les vices dans l'éloquence [j'ajoute dans le fait de parler]. Car, alors qu'on évite les autres, celui-ci on le recherche ». – Écoutons chez Catulle, c. 85, un dénommé Arius commettre cette faute :

« Arius disait chommode, s'il voulait à un moment
dire commode, et hembûches pour embûches.
Et alors il espérait avoir parlé magnifiquement,
lorsque dès qu'il le pouvait, il avait dit hembûches.
Je crois qu'ainsi sa mère, ainsi son oncle affranchi,
ainsi son grand-père maternel, et même sa grand-mère l'aurait dit.
Quand il fut envoyé en Syrie, tout le monde put reposer ses oreilles,
on entendait ces mêmes mots doucement et légèrement.
Et l'on ne craignait plus, après lui, que ne soient déformés les mots pareils,
lorsque une horrible nouvelle nous arrive subitement :
depuis qu'Arius était arrivé là-bas, la mer ionienne
ne s'appellait plus Ionienne désormais, mais hionienne ».

Tale quid in omni gente reperient curiosi, nec facile initio Italus Gallum, Danus Anglum, Germanus Polonum intelliget, etiam quando omnes hi inter se Latine loquuntur ; meminique me Florentiae, uulgata in plebem κακοζηλία obseruare ; *Hosimo, haualli, harogna*, etc., pro *Cosimo*⁹¹, *caualli, carogna*. Et apud nos non pauci pro **R**oestifd/ **h**elsingeer / in ore habent **R**otstift/ **S**elstenor ut Turcae hodie suam Constantinopolin non nisi *Stampol* adpellant ; ita sensim uariationes, et misturae linguarum paene non intellectae obrepunt. Sed de ea affectatione plura erudite ER. ROTERODAMUS, *l. de pronunciatione*.

⁹¹ *Cosimo* C : *cosmo* A, B

Les curieux trouveront des choses semblables dans chaque nation, et au début l'Italien ne comprendra pas facilement le Français, ni le Danois l'Anglais, ni l'Allemand le Polonais, même lorsque tous ceux-ci parlent latin entre eux ; et je me souviens qu'à Florence, j'ai observé dans le peuple des *κακοζηλία* [imitations à mauvais escient] assez répandues ; *Hosimo*, *havalli*, *harogna*, etc., au lieu de *Cosimo* (Cosimo), *cavalli* (chevaux), *carogna* (charogne). Et chez nous, ils ne sont pas peu nombreux ceux qui prononcent **Rotstift** / **Selstenor** au lieu de **Roestild** / **helsingoer** ⁹², tout comme les Turcs aujourd'hui n'appellent pas leur ville Constantinople autrement que Stampol ; ainsi les variations et les mélanges se glissent peu à peu dans les langues, pratiquement sans qu'on s'en rende compte. Mais au sujet de ce défaut, Erasme de Rotterdam, dans son dialogue *De recta Latini Graecique sermonis pronuntiatione* a traité avec une grande science.

⁹² Noms propres : Roestild et Elseneur

XI. Quartam linguarum diuersitatis causam subministrat inconstantia rerum, siue, ut naturae congruentius loquar, motuum in inferiori hoc mundo diuersitas, qua regnante, nascuntur res, florent, marcescunt, et uicissitudine perpetua inquietantur. Nec fortassis patiuntur aspectus astrorum semper noui, ut lingua eiusdem gentis semper sit omnino uetus. Quidquid horum fuerit, ualebit haud dubie illud HORAT., *l. de Art. Poët.*

*Vt syluae foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt, ita uerborum uetus interit aetas,
Et iuuenum ritu florent modo nata, uigentque.
Debemur morti nos, nostraque (...)*

Et quamquam usus hic etiam multum possit, secundum illud HORATII :

*Multa renascentur, quae iam cecidere, cadentque
Qua nunc sunt in honore uocabula, si uolet usus,
Quem penes arbitrium est, et ius, et norma loquendi ;*

nihilominus usus ille nusquam gentium perpetuus est, neque inuenire licet nationem ullam, quae ab initio rerum, in lingua sua nihil immutauit. Illa ipsa Eberi et Abrahami progenies, cuius linguam confusio Babelis non infuscauerat, in captiuitate Babylonica, oblita sermonis primigenii, Chaldaico adsueuit idiomati, de quo prolixè BERNARD ALDRETE, *l. Antiqu.* (I, c. XXXVII). Immo post captiuitatem desiit uernacula esse Ebraea, ut res ipsa docet, et ARIAS MONTANUS attestatur. Quae immutatio eo hodie conspectior, pertinaciorque in linguis censenda, quo angustiora sunt, quam olim uiuendi spatia. Qui enim in plura saecula uitam extendebant, firmatam iam longissimo usu sermonis constantiam facilius tuebantur, serisque nepotibus ut praemansum in os ingerebant ; ex eo posteris non licuit esse tam beatis, facile uel elabente, uel uariato, quod recens ingestum. Neque nihil ad retinendam hanc inconstantiam facit inconstans hominum uoluntas, et nouitatis plerumque auida, quae ab aliorum institutis, si sibi permittatur, nescia regi, gaudet libertate innouandi, partemque seruitutis credit maiorum adstringi⁹³ inuentis.

⁹³ adstringi A, C : adstringit B

XI. L'inconstance des choses fournit la quatrième cause de la diversité des langues : c'est-à-dire, pour adopter un langage plus conforme à la nature, la diversité des mouvements en ce bas monde, qui régit la naissance, l'essor et le déclin de toute chose, et qui provoque leur agitation par des modifications incessantes. Et peut-être les constellations sans cesse changeantes ne permettent-elles pas à la langue d'une même nation de garder toujours et à tout point de vue l'aspect qu'elle avait. Quoi qu'il en soit, cet extrait d'Horace dans son *Art poétique*, v. 60 *sq.*, à n'en pas douter, restera toujours valable :

« Comme les forêts changent de feuilles à l'automne,
les premières tombent, ainsi périt la vieille génération des mots,
et les nouvelles, comme de jeunes gens, fleurissent et prennent de la force.
Nous et nos biens sommes dus à la mort (...) »

Et bien que l'usage ici aussi ait une grande force, selon ce mot d'Horace, *Art Poétique*, v. 70 *sq.* :

Beaucoup de mots renaîtront, qui ont aujourd'hui disparu, et tomberont
qui maintenant sont dans l'honneur, si le veut l'usage,
maître absolu du jugement, des droits et des règles du langage (...)

néanmoins il n'est constant à aucun endroit du monde ; et on ne peut trouver aucun peuple qui, depuis le commencement, n'a rien changé à sa langue. La descendance d'Eber et d'Abraham elle-même, dont la langue n'avait pas été corrompue par la confusion de Babel, durant la captivité à Babylone, oubliant sa langue primitive, s'est habituée à la langue chaldéenne, dont a traité abondamment Bernard de Aldrete dans son livre *Varias Antiquetades de España, Africa, y otras Provincias*, livre I, chap. XXXVII. Bien plus, après la captivité, la langue de ce peuple cessa d'être hébraïque, comme les événements eux-mêmes l'indiquent, et comme l'atteste Benito Arias Montano. Et ce changement, dans les langues de notre époque, doit être jugé d'autant plus évident et d'autant plus constant, que la durée de vie est plus courte que jadis. Ceux en effet qui prolongeaient leur vie sur plusieurs siècles, maintenaient plus facilement la constance de leur langue, affermie par un usage très long, et l'introduisaient comme prémâchée dans la bouche de leurs descendants tardifs. C'est pourquoi les générations postérieures n'eurent point la même chance, car ce qui est ingéré depuis peu s'échappe facilement de la bouche ou s'altère facilement. Et ce qui contribue grandement à maintenir cette inconstance, c'est la volonté inconstante des hommes, avide de nouveauté la plupart du temps, qui ne sait se soumettre aux décrets d'autrui, et qui, dès lors, trouve sa joie dans la liberté d'innover, croyant qu'une partie de la servitude provient de l'attachement aux inventions des ancêtres.

XII. Quintum diuersitatis linguarum argumentum ab hominum incuria petendum. Enim uero plerique de rebus magis solliciti, negligentius excolunt linguam, uerbisque utuntur, ut nummis, quibus pretium iam accedit, iam minuitur. Audiatur ARIAS MONTANUS *in cap. XII. Iudic.* de Hispanis loquens, gente seria et constante, morisque patrii retinentissima, ut uel ex hac lingua de aliis inconstantioribus iudicetur promptius. *Gallicae mulieres*, inquit, *praecipue quae Aulae delitias admirantur, recepta mollitudinis opinione r in s commutant, ac pro mon pere, ma mere, mon pese, ma mese pronunciant. Nobis pueris Baethicorum in Hispania, atque Hispalensium maxime eadem cum Carpetanis, et cum superioribus Castellanis pronuntiatio, similisque omnino sonus erat ; quorum intra uigesimum deinde annum tanta exstitit diuersitas, ut nisi uerborum fortasse quorumdam discrimen intersit, Hispalensem a Valentino⁹⁴ plane non discernas. Verum hoc non natura Baethici aeris, qui et purus et salubris est, sed gentis uel negligentia et incuria, uel uitio et matrum indulgentia natum.* In quem locum BERN. ALDRETE, et ipse Hispanus ita : *Es muy cierto*, inquit, *que dize Benedicto Arias Montano.*

Habent tamen Gallae formae studiosiores causam ex natura rerum aduocatam, qua molliem illam linguae defendant :

Durae, *inquiunt*, collisiones consonantium, et praesertim iracundum illud *r* frequentius repetitum uenustatem loquentis non parum deflorat, inque pronunciantis uultu hic asperum quiddam ibi hiulcum, rugosumque, et ingratum relinquit, quod utique immutato leuiter sono declinandum.

⁹⁴ a Valentino om. B

XII. Le cinquième motif qui explique la diversité des langues est à chercher dans la négligence des hommes. C'est un fait que la plupart des gens sont plus inquiets de leurs affaires et négligent leur langage ; ils utilisent les mots comme des pièces de monnaie, dont le prix tantôt augmente, tantôt diminue. Écoutons Benito Arias Montano, dans le chapitre XII de son commentaire sur le *Livre des Juges*, parlant des Espagnols, nation sérieuse et constante, très attachée aux traditions ancestrales, afin de nous faire un jugement plus exact, par contraste avec cette langue, sur les autres qui n'ont pas la même constance :

« Les femmes françaises, surtout celles qui admirent les plaisirs de la Cour, changent le *r* en *s* selon une idée reçue de douceur, et prononcent *mon pèse*, *ma mèse*, au lieu de *mon père*, *ma mère*. Du temps de mon enfance [= vers 1545], la prononciation des habitants de la Bétique* en Espagne [Andalousie] et spécialement de Séville était la même que celle des habitants de Carpétanie [Tolède] et de la Vielle-Castille ; mais en l'espace de vingt ans [= vers 1565], il s'est produit un si grand changement qu'on ne peut plus distinguer les habitants de Séville et de Valence (sauf peut-être quand il y a une différence dans le vocabulaire). À la vérité, cela ne provient pas de la nature de l'air de la Bétique, qui est pur et sain, mais est dû à la négligence ou l'incurie du peuple, ou alors à un défaut des mères et à leur indulgence avec leurs enfants »⁹⁵.

Sur ce passage, Bernard de Aldrete, lui-même espagnol, s'exprime ainsi : « Es muy cierto, que dize Benedicto Arias Montano ». (C'est tout à fait sûr, ce que dit Benito Arias Montano).

Mais les champions de l'élégance française ont invoqué, pour justifier le *s*, la nature elle-même, qui est censée défendre cette fameuse douceur de la langue. Voici ce qu'ils disent :

« Les heurts provoqués par la rencontre des consonnes et particulièrement ce *r* détestable, lorsqu'il est trop souvent répété, diminuent fortement le charme de celui qui parle ; et ce son, sur la face de celui qui l'énonce, laisse voir tantôt quelque chose d'âpre, tantôt quelque chose de béant, de rugueux et de désagréable ; il faut écarter cet effet en modifiant légèrement le son en question ».

⁹⁵ La citation de Borrichius est incomplète. Pour une citation complète de l'extrait de Montano, consulter notre chapitre "Sources : savants contemporains" art. Benito Arias Montano).

XIII. Vbi his uis solutus primum fuit in tres, quatuorue linguas humanus sermo, nascentur non difficulter ex iisdem per allatas rationes progressu temporis innumerabiles, imprimis si aliae quinque causae (bella, commercia, coniugia, migrationes, conuersatio) concurrant ad diuersitatem illam accelerandam. Quas inter primum occupant locum bella diuturna, et uictoriae, quae uictis iam loquendi leges imperant, iam, ut subactorum rebus melius consulatur, persuadent. Bella *Psammetichi* effecere, ut in Aegyptum Iones cum lingua Graeca transirent, docente HERODOTO in *Euterpe*. Quae ut ibidem continuaret, debetur Alexandri Magni et Ptolomaeorum⁹⁶ expeditionibus. Quid Ebraeis uictis Babylone contigerit, audiimus.

De Romanis res exploratissima. Vt subactas nationes in officio continerent, iam colonias sparsere quaquauersum, et una linguam, iam disceptationes fori uetabant alio sermone, quam Romano in acta referri, *Digest.*, l. XLII. tit. de re iudicat : *Decreta a Praetoribus latine interponi debent* ; iam suauiori ratione totis regionibus ciuitatem dabant Romanam, Galba quidem Gallis, ex TACIT., *Histor.* (l. I), Vespasianus Hispaniae, ex PLIN. (l. III, cap. III), Antonius Pius omnibus imperio Romano subiectis, ex VLPIAN. in *Digest.* Qui itaque gaudere tanto beneficio desiderabant, non poterant honeste euitare quominus linguam eius Urbis addiscerent, cuius ciues uocari magnificum ipsis uidebatur.

Exstant adhuc in sacris noui foederis libris, licet graece scriptis, ex uictrice Quiritium lingua uestigia, exstant ex Gothorum bellis in Italia et Hispania sermonis eorumdem reliquiae. Quin et Anglica lingua fatetur quotidianis uocibus bellatorum Danorum, Normannorum, Saxonumque olim praesentiam. Sed ut, quod palmarium hic est, expendatur, iussae ita inductaeue aliis modis uictae nationes, ut peregrinae linguae adsuescerent, cum imitari exquisite per propriae linguae habitum, per climatis, nutricum, organorumque uitia nescirent, in mediis conatibus luctantes, tandem ex antiquo suo idiomate, et ascititio uictorum nouam fabricauere, et neutram, quae per alia itidem bella in neutras alias sensim degenerauit. Testantur id hodierna Hispanica, Itala, Gallica, omnes ex latina uarie corruptae. Quibus suam adiunxere symbolam in Hispania per bella infusi Mauri et Arabes ; quin et ipsae coloniae degenerauere sensim ; testatur B. AUGUSTINUS Hipponenses suos (erat autem Hippone Romanorum colonia) dixisse *ossum, floriet, dolus, pro os, florebit, dolor*.

⁹⁶ Magni et Ptolemaeorum A, C : M Ptolemaeorum B

XIII. Depuis que par ces voies, le langage humain a été divisé pour la première fois en trois ou quatre langues, ces mêmes langues donneront facilement naissance, pour les raisons déjà alléguées et avec l'avancement du temps, à des langues innombrables, surtout si cinq autres causes (les guerres, les relations commerciales, les mariages, les migrations, les contacts) viennent accélérer cette diversification. Parmi ces causes, les guerres durables occupent la première place, ainsi que les victoires, qui imposent tantôt aux vaincus les façons de parler, tantôt invitent à mieux veiller aux intérêts du peuple soumis. Les guerres de Psammétique ont amené les Ioniens à se déplacer en Égypte avec la langue greque, comme nous l'apprend Hérodote dans *Euterpe* ; et c'est grâce aux expéditions d'Alexandre le Grand et des Ptolémées que cette langue a pu perdurer au même endroit. Ce qui est arrivé aux Hébreux vaincus à Babylone, nous l'avons déjà appris.

Pour les Romains, la chose est fort bien connue. Pour maintenir les nations soumises dans le devoir, tantôt ils ont établi des colonies de tous côtés et avec elles la langue latine ; tantôt ils ont interdit de consigner les décisions de justice dans les actes dans une langue autre que celle de Rome, comme nous l'apprend le *Digeste*, livre XLII, titre I, *de re iudicata* : « Les décisions des Préteurs doivent être rendues en latin » ; tantôt, usant de douceur, ils donnaient la citoyenneté romaine à des régions entières, d'abord Galba aux Gaulois (d'après Tacite, *Histoires*, livre I), puis Vespasien à l'Espagne (d'après Pline, livre III, chap. 3), Antonin le Pieux à tous les sujets de l'Empire romain (d'après Ulpian dans le *Digeste*). Dès lors, ceux qui désiraient jouir d'un si grand bienfait ne pouvaient pas honnêtement éviter d'apprendre la langue de cette Ville dont il leur semblait magnifique d'être appelés citoyens.

Il subsiste encore dans les livres sacrés du Nouveau Testament, bien qu'écrits en grec, des traces de la langue victorieuse des Romains ; il subsiste des restes de la langue des Goths en Italie et en Espagne, suite aux guerres qu'ils y ont menées. Bien plus, la langue anglaise montre par des mots de tous les jours la présence, jadis, des guerriers danois, normands, saxons. Considérons toutefois ce qui est le plus important : les nations soumises, auxquelles on imposa ou conseilla de se familiariser avec la langue étrangère, comme elles ne savaient pas la reproduire exactement à cause de l'habitude à leur propre langue, à cause des défauts du climat, des nourrices et des organes de la parole, après s'y être efforcées de différentes manières, ont fini par forger une nouvelle langue. Celle-ci n'était ni l'une ni l'autre, car fondée à la fois sur leur idiome ancestral et sur celui qu'ils empruntèrent aux vainqueurs ; mais peu à peu, elle a dégénéré à son tour en d'autres langues nouvelles, à la faveur d'autres guerres. C'est ce qu'attestent les langues de l'actuelle Espagne, Italie, France, toutes altérées différemment à partir de la langue latine. À quoi les Maures et les Arabes, pénétrés en Espagne pendant les guerres, ont ajouté leur part ; bien plus, dans les colonies elles-mêmes, les langues se sont abâtardies progressivement ; et saint Augustin atteste que ses concitoyens d'Hippone (en effet, Hippone était une colonie romaine) disaient *ossum*, *floriet*, *dolus*, au lieu de *os* (bouche), *florebit* (fleurira), *dolor* (douleur).

Neque etiam ita exstinxere linguas subactorum populorum Romani, ut nihil antiqui sermonis in plebe resideret, quod uarie probat ED. BREREWOOD, *l. de diuers. lingu.* nec in Hispania oblitterata fuit *Cantabrica*⁹⁷, nec in Galliis *Aremorica*, nec in Britannia *Cambrica*, siue *Wallica*. Nec satis feliciter cessere Wilh. Conquaestori in Anglia tentamenta introducendi in scholas, cathedras, fora linguam Gallicam, ut oblitteraret Anglicanam omnem ; quippe uictores multitudine discentium Anglorum, praesertim infimae plebeculae fatigati successu caruere. Neque facile fuerit linguam ullam excindere alicubi prorsus, nisi uel incolis omnibus, quod crudele, occisis ; uel in alium locum, quod mitius, transportatis ; uel denique, quod arduum [sed humanae industriae non inaccessum] nutricum loco doctis ubique nutritoribus subrogatis ; a quibus si unam tantum linguam, uerbi gratia, latinam totae classes fari incipientium audirent, fieri uidetur posse, uti accedente nationum consensu ante unius saeculi lapsum uniuersus orbis loqueretur duntaxat Latine ; id quod in filio suo pater *Michaelis Montagne* feliciter attentauit, tradente SORELLO, *l. de perfect. hum.* et apud nos in nato suo Christiano⁹⁸ non minori successu *Dn. Castanus* sacerdos Sildensis ; neuter enim iam grandiusculus natu, nisi Latino sermone animi sensa poterat expromere.

⁹⁷ *Cantabrica* A : *Catabrica* B

⁹⁸ Christiano A, C : christiano B

Et les Romains n'ont pas fait mourir les langues des peuples soumis au point qu'aucune trace de l'ancienne langue ne restât dans le peuple, ce que prouve Edward Brerewood dans ses *Enquiries touching the Diversities of Languages*, par divers exemples. Le basque ne fut pas effacé du souvenir en Espagne, ni le breton en France ni le gallois en Grande-Bretagne. Et les tentatives de Guillaume le Conquérant pour introduire la langue française en Angleterre dans les écoles, les chaires, les tribunaux n'ont pas réussi à effacer entièrement la langue anglo-saxonne ; car les vainqueurs ont échoué, à cause du grand nombre d'Anglais à qui était imposé l'apprentissage, particulièrement dans les couches sociales inférieures. Et il ne serait pas facile d'éradiquer totalement une langue où que ce soit, si ce n'est en tuant tous les habitants, ce qui est cruel ; ou encore en les déportant ailleurs, ce qui est plus humain ; ou enfin, ce qui est difficile [mais pas hors de portée des efforts des hommes] en remplaçant partout les nourrices par des éducateurs instruits ; si toutes les classes de ceux qui commencent à parler n'entendaient dans la bouche de leurs instructeurs qu'une seule langue, par exemple, le latin, il semble possible que, avec l'accord des peuples, toute la terre en moins d'un siècle parle uniquement latin. C'est là ce que le père de Michel de Montaigne* a entrepris avec bonheur pour son fils, selon le témoignage de Charles Sorel, dans son livre *De la perfection de l'homme* ; et avec non moins de succès, chez nous, M. Castanus, prêtre de l'île de Silda*, pour son fils Christian ; aucun des deux en effet, arrivé à un âge déjà un peu plus avancé, ne pouvait exprimer les pensées de son esprit autrement qu'en langue latine.

XIV. Commercia oppido uariant linguas, quippe lucris gratia uenditor se emptoris sermoni facile accommodat, et contra ; unde cum uterque de lege sua loquendi nonnihil remittat, ut intellegatur commodius, neuter diu suam conseruat integram, nasciturque inde⁹⁹ tandem hybrida, quae et ipsa longo post tempore, per aliarum commercia gentium in nouam terminatur propaginem. Sic negotiatores Phoenices quondam per omnia fere maria semina linguae suae dispersere, de quo BOCHARTUS in suo *Phaleg*. Similia Graeci in Archipelago et uicinis moliti sunt. Nec alia de causa hodie Peruvia et Potosi Ibera adsuescunt lingua¹⁰⁰, Goa et Brasilia Lusitana, Madagascar et Canada Gallicana, Suratta et Virginia Britannica, Trangobar et Insula Diui Thomae Danica, Bantam et nouum Belgium Bataua ; ut taceam uix esse tota Europa emporium celebre, in quod non hoc saeculo abundanter immigrarit Belgarum negotiantium idioma. Nec sola hic respicimus uendentium ementiumque commercia, sed et sacrorum, quae late etiam in linguas alienigenarum nouas uoces nouasque misturas propagant. Ita profecta ex Ebraeis, Graecisque fontibus multa uocabula ciuitate iam omnium nationum Christianarum donantur. Nec aliunde est nostrum **Juul** et **Daaste** quam ex Ebraeo sermone, et **Psalm** atque **Pintjedag** quam ex Graeco. Ita iam infelix Asia cum magna Africae portione Arabicas uoces linguae suae paulatim immiscet, ab Alcorano impostoris Mahumetis Arabice scripto inescata.

XV. Possunt et hic plurimum connubia peregrinorum cum peregrinis ; dum enim maritus ad uxoriā linguam imitandam se componit, et illa uicissim ad mariti, in tertii generis uoces saepe erumpunt, et similem in natos transfundunt loquendi insolentiam. Ad rem diuinus ESDRAS (II, XIII) : *Sed et in diebus illis uidi Iudeos ducentes uxores Azotidas, Ammonitidas, et Moabitidas. Et filii eorum ex media parte loquebantur Azotice, et nesciebant loqui Iudaice, et loquebantur iuxta linguam populi et populi*. Experimenta in omni gente prostant. In simili propemodum mistura oportet conuenisse PETRUM DELLA VALLE Romanum, cum sua SITI MAANI GIOIERIDA foeminarum Mesopotamiae gloria.

⁹⁹ inde omisit B

¹⁰⁰ lingua A, C : linguae, même cas pour tous les adjectifs qui s'y accordent B

XIV. Les relations commerciales sont la cause de grandes variations dans les langues : en effet, par appât du gain, le vendeur adapte facilement sa langue à celle de l'acheteur et l'acheteur à celle du vendeur ; on comprend dès lors, puisque l'un et l'autre, pour mieux se faire comprendre, renoncent à certaines de leurs normes langagières, que ni l'un ni l'autre ne préservent longtemps leur langue, mais que, des échanges, naisse finalement une langue hybride, qui longtemps après aboutira elle-même à un nouveau rejeton, à cause du commerce avec d'autres nations. Ainsi, jadis, les marchands phéniciens ont répandu des graines de leur langue sur presque toutes les mers : à ce sujet, voir Samuel Bochart dans son ouvrage *Phaleg et Canaan*. Les Grecs ont fait des choses semblables dans l'Archipel et les pays voisins. C'est pour cette même raison qu'aujourd'hui les Péruviens et les Boliviens s'habituent à l'espagnol, Goa et le Brésil au portugais, Madagascar et le Canada au français, Suratta et Virginia à l'anglais, Trangobar* et l'île de Saint-Thomas* au danois, Bantam* et la Nouvelle Hollande au néerlandais ; sans parler du fait qu'on trouverait à peine, dans toute l'Europe, une place de commerce célèbre où n'a pas fortement immigré, à notre époque, l'idiome des marchands des Pays-Bas. Et nous ne considérons pas ici les seuls échanges entre vendeurs et acheteurs, mais également les échanges de cultes, qui répandent au loin, même dans les langues étrangères, de nouveaux mots et de nouveaux mélanges. Ainsi de nombreux mots d'origine hébraïque ou grecque ont reçu droit de cité dans tous les peuples chrétiens. Nos vocables **Ʒuul** (noël) et **Ʒaaste** ne viennent pas d'une autre origine que de l'hébreu, ni **Ʒsalme**¹⁰¹ (psaume) et **Ʒintzedag**¹⁰² (pentecôte) que du grec. La malheureuse Asie, ainsi qu'une grande part de l'Afrique, mélange peu à peu des mots arabes à sa langue, tronquée qu'elle est par le Coran écrit en arabe par l'imposteur Mahomet.

XV. Les mariages entre étrangers ont ici également une très grande incidence ; quand en effet le mari accepte d'imiter la langue de sa femme, et elle en retour celle de son mari, cela aboutit souvent à un troisième genre de langue ; et ils transmettent à leurs enfants ce langage nouveau. Saint Esdras dit à ce sujet, au second livre, chap. 13 : « J'ai vu alors des Juifs prendre pour épouses des femmes d'Azot, d'Ammon ou de Moab. Et leurs enfants parlaient seulement à demi la langue d'Azot, mais ne savaient pas s'exprimer dans la langue des Juifs, ils parlaient selon la langue des deux peuples à la fois ». Il y a de cela des exemples probants dans chaque nation. C'est dans un mélange à peu près semblable que le Romain Pietro della Valle a dû s'entendre avec son épouse Sitti Maani Gioierida, gloire des femmes de Mésopotamie.

¹⁰¹ vient du grec ψαλμός.

¹⁰² vient du grec πεντηκοστή ήμέρα c'est-à-dire le cinquantième jour, *pintze – dag*.

XVI. Migrationes gentium, de quibus abunde LAZIUS, non possunt non immutationes linguarum promouere. Neque enim ita ueteres colonos expellunt, ut non plures relinquant in antiquis sedibus ; eoque bigener utriusque gentis sermo non coalescit in unum sine abortu. Testis populus Dei in terram Canaan¹⁰³ intromissus. Cilicum populi Soli [a Solone traducta colonia] ita degenerauere paulatim a ueteri Atheniensium sermone, ut ob hoc ipsum σελοικίζειν natum sit, pro « deprauate loqui », teste STRABONE (l. XIV). Ita Saitarum ex Aegypto nonnulli in Graeciam sese effundentes condidere Athenas, secundum DIODORUM SICULUM. Auctor est STRABO (l. VII) Danaum ex Aegypto coloniam traduxisse in Graeciam. Arcades Euandro Duce in Latium recepti. Dores Anconitanum Italiae tractum colonis repleuere, unde et Ancon Dorica IUENALI appellatur.

Ab admissis Graecorum populis magna Graecia uocatus Italiae ager, praesertim Neapoli uicinus. Latini originem debent Aboriginibus, genti Graeciae, ab Oenotriis oriundae qui secundum DION. HALICARNASS. (l. I *Antiqu.*) ex Peloponneso profecti sedes in Italia constituerunt, quibus adiuncti comites e Thessalia Pelasgi, ex Arcadia cum suis Euander etc., ex quorum omnium linguis confusis et cum uernacula Hetruscorum mistis non potuit non turbari antiquus gentis sermo, et in nouum uultum desciscere. Bene iterum HALICARNASSEUS (l. *Antiqu. Rom.* II) : *Romani, inquit, linguam neque extreme barbaram, neque accurate Graecam retinent, sed mistam ex utraque, eaque maximam partem Aeolica est.* De antiquioribus Italiae colonis uideatur EDM. DICKINSON, *Diatrib. de Noe in Italiam aduentu.*

¹⁰³ Canaan B : Chanaan A, C

XVI. Les migrations des peuples, que Wolfgang Lazius a abondamment traitées, provoquent nécessairement des changements dans les langues. Car les nouveaux arrivés ne chassent pas les anciens habitants au point de n'en laisser aucun dans sa région d'origine ; et pour cette raison, la langue hybride issue de la symbiose des deux peuples ne se forme pas sans qu'il y ait de pertes. Preuve en est le peuple de Dieu envoyé dans la terre de Canaan. Les habitants de Soles de Cilicie (colonie fondée par Solon) se sont tellement éloignés de l'antique langue d'Athènes que pour cette raison même a été créé le verbe *σελοικίζειν*, signifiant « parler une langue corrompue, déformée », comme l'atteste Strabon au livre XIV. De même, ce sont des habitants provenant de Saïs en Égypte qui ont fondé Athènes en débarquant en petit nombre en Grèce, selon Diodore de Sicile, se fondant sur Strabon qui rapporte au livre VII que Danaos a fait passer une colonie d'Égypte en Grèce. Les Arcadiens, eux, ont été reçus dans le Latium sous la conduite d'Évandre. La région d'Ancône (en Italie) a été peuplée de colons doriens et voilà pourquoi Juvénal appelle « dorienne » la ville d'Ancône (*Sat.*, IV, 40).

C'est en raison de l'arrivée des peuples grecs que les plaines d'Italie ont reçu le nom de « Grande Grèce », surtout celles près de Naples. Les Latins doivent leur origine aux Aborigènes, peuple de Grèce, nation qui descend des fils d'Oenotrus ; ceux-ci, partis du Péloponnèse selon Denys d'Halicarnasse au livre I des *Antiquités Romaines*, s'établirent en Italie, et les Pélasges, partis de Thessalie, les rejoignirent ainsi qu'Évandre et les siens, venus d'Arcadie, etc. ; et la confusion entre les langues de ces peuplades ainsi que le mélange avec le parler vernaculaire des Étrusques a forcément troublé l'antique langue du peuple, et changé son aspect. Denys d'Halicarnasse encore l'explique fort bien, dans les *Antiquités Romaines*, livre II : « Les Romains n'ont pas une langue complètement barbare, ni parfaitement grecque, mais un mélange des deux, et elle est principalement éolienne ». Sur les anciens colons d'Italie, il faut se reporter à Edmund Dickinson, *Diatriba de Noae in Italiam Adventu*.

Succedentibus tempestatibus, cum aliae atque aliae gentes Romam commigrarent, degenerauit iterum sermo, alius aeuo Augusti, alius Antoninorum, alius Odoacri, alius hodie. Intrauere etiam paulatim cum gentibus alienigenis praeter diuersum genus dicendi, etiam alienigenae uoces, ex Perside *acinaces, Artaxerxes, Bagoas, cidaris, clibanarius, Cyrus, Darius, gaza, magus, Mithras, naphtha, paradisus, parasanga, satrapes, Susa, tiaras, Zoroastres*, de quibus ubertim GUILIELMUS BURTONUS ; ex Macedonia *phalanx, sarissa* ; e Syria *ambubaia, camelus, satelles, terebinthus* ; e Sardis *mastruca* ; e Turcia *lar*, et *saxum* (iudice SCALIGERO) ; e Serum regione *sericum* ; e Sidonum urbe *sindon* ; e Cilicia *soloecismus* ; e Chaldaea *taurus* ; ex Armenia *tigris* ; ex Arabia *saccharum, zingiberi* ; ex Hispania *celia, gurdus, lancea, minium* ; e Germania *glaesum, framea* ; e Gallia *alauda* (de militum cohorte) *bracca, bulga, bursa, cateia, cereuisia, crupellarius, Druida, essedum, gaesum, mannus, petorritum, rhaeda, sapo, urus* ; e Britannia *couinus* ; e Carthaginensium regione *magalia, mapalia, mappa* ; ex India *cinnabari, piper, psittacus* ; ex Africa *citrus, euphorbium, lalisio* ; ex Aegypto *ciborium, cichorium, colocasia, zythum*, et quam plurima plantarum, arborum, piscium auiumque nomina. Vt praeteream, quae Ebraeo fonte cadunt, attacta hinc inde a VOSSIO in *Etymolog. et aliis*.

Linguae Hispanicam primam aduentu sua inquinare Phoenices, appulsi Gades, de quo STRABO, MELA, APPIANUS. Quos secuti Poeni, et Romani praecipue, longoque post interuallo Gothi, nouissime Saraceni, de quo ALDRETE : ab omnibus hodieque monumenta linguae Hispanicae impressa. Gallorum linguam ueterem infecit contagione sua Hellas, translatis Massiliam Colonis ex Phoea urbe Aeolidis, teste HERODOTE, et IULIO CAESARE. Adiecere quiddam uariis temporibus Franci, Burgundi, Normanni. Longum erit ire per omnium Nationum exempla. Vna America migrationum eiusmodi exemplis plena est, et natis ex illo fonte linguis propemodum infinitis. In cuius Arctoas prouincias infudere sese cum lingua sua Norwegi nostri, si credimus H. GROTIUS, quem an satis opportune redarguat hoc nomine G. HORNIUS, l. *de Origin. Americ.* uiderint alii.

Au fil des temps, les peuples n'ont cessé de converger à Rome, et la langue a dégénéré de nouveau, présentant un autre aspect à l'époque d'Auguste, un autre sous les Antonins, un autre encore à l'époque d'Odoacre et aujourd'hui même. Avec le temps ont fait leur entrée, avec les peuples étrangers, non seulement une manière de parler différente, mais aussi une masse de mots étrangers : de Perse, *acinaces* (courte épée chez les Perses), *Artaxerxes*, *Bagoas*, *cidaris* (diadème du roi chez les Perses), *clibanarius* (de tourtière), *Cyrus*, *Darius*, *gaza* (trésor royal de Perse), *magus* (magicien), *Mithras*, *naphta* (naphte), *paradisus* (jardin/paradis), *parasanga* (parasange), *satrapes* (satrape), *Susa*, *tiaras* (tiare), *Zoroastres* (voir à ce propos les nombreuses observations de William Burton) ; – de Macédoine, *phalanx* (phalange), *sarissa* (sarisse) ; – de Syrie, *ambubaia* (chicorée sauvage), *camelus* (chameau), *satelles* (garde du corps/ satellite), *terebinthus* (térébinthe) ; – de Sardes, *mastruca* (vêtement de peau des Sardes) ; – de Turquie, *lar* (lare) et *saxum* (rocher) (de l'avis de Scaliger) ; – de la région des Sères, *sericum* (la soie) ; – de la ville de Sidon, *sindon* (fin tissu, mousseline) ; – de Cilicie, *soloecismus* (solécisme) ; – de Chaldée, *taurus* (taureau) ; – d'Arménie, *tigris* (tigre) ; – d'Arabie, *saccharum* (sucre), *zingiberi* (gingembre) ; – d'Espagne, *celia* (bière d'Espagne), *gurds* (balourd), *lancea* (lance), *minium* (vermillon) ; – de Germanie, *glaesum* (ambre jaune), *framea* (framée) ; – de Gaule, *alauda* (alouette = nom d'une légion romaine équipée par César), *bracca* (pantalon), *bulga* (valise), *bursa* (cuir), *cateia* (arme de jet des Gaulois), *cereuisia* (bière), *crupellarius* (gladiateur couvert de fer), *Druida*, *essedum* (char de guerre), *gaesum* (gèses), *mannus* (petit cheval), *petorritum* (chariot suspendu), *rhaeda* (chariot), *sapo* (savon), *urus* (aurochs) ; – de Bretagne, *couinus* (char de guerre / voiture de voyage) ; – du territoire de Carthage, *magalia* (hutte), *mapalia* (cabane), *mappa* (serviette) ; – d'Inde, *cinnabari* (cinnabare), *piper* (poivre), *psittacus* (singé) ; – d'Afrique, *citrus* (citron), *euphorbium* (euphorbe), *lalisio* (ânon sauvage) ; – d'Égypte, *ciborium* (coupe ayant la forme d'une gousse de la fève d'Égypte), *cichorium* (chicorée), *colocasia* (colocasse), *zythum* (bière) – et beaucoup d'autres noms de plantes, d'arbres, de poissons et d'oiseaux. Sans parler des mots provenant de l'hébreu, qui ont été traités ça et là par Gérard Vossius dans son *Etymologicon linguae Latinae* et dans d'autres publications.

La première langue d'Espagne a été corrompue par les Phéniciens dès leur arrivée, en abordant à Gadès* (là-dessus il faut se reporter à Strabon, Pomponius Mela et Appien). Les Carthaginois les ont suivis, puis les Romains surtout, et bien plus tard les Goths, plus récemment les Saracènes (à ce sujet, voir Bernard de Aldrete) : tous ces peuples ont laissé une empreinte dans les monuments de la langue espagnole. La Grèce a imprégné l'antique langue des Gaulois, quand les colons se sont établis à Marseille depuis la ville de Phocée en Éolie, selon le témoignage d'Hérodote et de Jules César. Les Francs, les Burgondes et les Normands y ont ajouté des traits particuliers à différentes époques. Il serait trop long de citer des exemples pour tous les peuples. La seule Amérique est pleine d'exemples de migrations de ce genre et les langues qui coulent de cette source sont en nombre presque infini. Nos compatriotes les Norvégiens ont pénétré avec leur langue les provinces arctiques de l'Amérique, si nous en croyons Hugo Grotius. À d'autres de voir si Georg Horn lui a opposé des arguments convaincants dans son livre *De Originibus Americanis*.

Summam illam linguarum Americanarum diuersitatem obseruauit ibidem luculentus testis JOSEPHUS ACOSTA, *Hist. Mor. Ind.* (l. VII), quam nonnihil sufflaminauere in uicinis sibi Prouinciis Mexici et Cuzci Principes cum uictoriis linguam suam ad mille propemodum millia extendentes. Accessit in America malum aliud, uniuersalis litterarum et scriptionis ignorantia, ante Hispanorum aduentum, teste iterum ACOSTA. Quod et in pluribus aliis terrae partibus diuersitatem illam non sustulit, sed auxit. Hodie *typographia*, opportunum illud uarietatis linguarum fraenum, si in omni gente inualesceret, haud dubie multiplicibus, quas adhuc parturit hominum rerumque inconstantia, linguis obicem opposeret. Ad summam, antequam ex hac scena digrediamur, quid in una Dioscuriade effecerint uariarum nationum migrationes, contemplemur ex PLIN. (l. VI, c. V) : *Coraxis, inquit, urbs Colchorum Dioscuriades, iuxta fluuium Anthemunta, nunc deserta : quondam adeo clara, ut Timosthenes in eam CCC nationes, qua dissimilibus linguis uterentur, descendere prodiderit. Et postea a nostris CXXX, interpretibus negotia ibi gesta.*

L'extrême diversité des langues de l'Amérique a été observée par un témoin remarquable, José de Acosta, dans son *Historia natural y moral de las Indias*, livre VII. Les souverains du Mexique et de Cuzco* l'ont un peu freinée dans les provinces voisines, étendant leur propre langue, grâce à leurs victoires, à près de mille bornes. À cela s'est ajouté en Amérique un autre facteur négatif, à savoir l'ignorance généralisée de la littérature et de l'écriture avant l'arrivée des Espagnols, comme en témoigne le même Acosta ; or cette ignorance est un phénomène qui, dans de nombreuses autres parties du globe, n'a pas supprimé la diversité, mais l'a augmentée. Aujourd'hui, l'imprimerie, ce frein idéal à la diversification des langues, opposerait sans doute un obstacle à la différenciation des langues que l'inconstance des hommes et des choses n'a cessé d'engendrer jusqu'à présent, si seulement elle était en usage dans tous les pays. En somme, avant de changer de sujet, observons chez Pline l'Ancien, livre VI, chap. 5, les effets que les migrations de différents peuples ont provoqués dans la seule ville de Dioscuriade : « (...) les Coraxiens et la ville colchique de Dioscuriade, près du fleuve Anthémonte, aujourd'hui abandonnée ; jadis à tel point célèbre, que Timosthène raconte que c'était le carrefour de trois-cents nations de langues différentes. Et plus tard nous y avons fait commerce avec cent-trente interprètes ».

XVII. Sola uicinarum gentium conuersatio miscet, multiplicatque iam linguas, iam dialectos. Ita notamus Inalpinas gentes, uicinas hic Galliae, illic Italiae, mixto quodam loquendi idiomate uti. Silesii ex uicina Polonia, Pyrenaeorum incolae quiddam ex Gallis, ex Hispanis quiddam trahunt. Nostri Flenoburgenses inter Danicam et Germanicam linguam ambigunt, neutri propemodum similes, quia utrique. Quod et ad omnia nationum diuersarum confinia solemne. Quid, quod in eadem gente uarie peccetur, dum amicus amici, sed subrauci, aut alio oris uitio laborantis accommodat sese sermoni ; dum conditione inferior domini uoces tectiori quadam siue consuetudinis, siue adulationis specie imitatur, unde initio quidem leuis diuersitas, sed quae longa, et uaria propagatione sensim abit

in natos natorum, et qui nascentur ab illis.

Hinc eadem regione ex unica lingua tot paulatim dialecti consurgunt. Ita in una Italia aliter hodie loquuntur Veneti, aliter Genuenses, Hetrusci aliter, aliter Calabri, laudaturque lingua Florentina sed in ore Romano. Quis nescit discrimen inter dialectum Monspeliensium et Parisinorum ? Immo uero aliter uulgus Parisinum loquitur, aliter qui Aulae mores sectantur. In Germania quam distant eloquio Megapolitani a Sueuis, a Belgis Lipsienses ? Et in Belgio ipso discrimen agnoscas sermonis inter Brabantos et Hollandos. Quin aduertunt curiosiores in singulis propemodum oppidis maioribus Batauorum domesticum quiddam linguis aspergi. Apud nos quantum dialectus Cimbrica a Selandica discrepet, in confesso est. Omnia haec olim a paruis initiis, sed quae progressu adeo ualidis se robora uere incrementis, ut hodie, ex coniunctis simul causis omnibus numerentur in sola Europa, exceptis dialectis et misturis prope innumeris, linguae matrices minimum septemdecim :

XVII. Le seul contact avec les peuples voisins provoque des échanges, et multiplie tantôt les langues, tantôt les dialectes. Ainsi, nous remarquons que les habitants des Alpes, voisins d'une part de la France, de l'autre de l'Italie, parlent une sorte d'idiome mixte. Les habitants de Silésie* tirent des éléments de la langue de la Pologne voisine, les habitants des Pyrénées du français et de l'espagnol. Chez nous les habitants de Flensburg* hésitent entre la langue danoise et allemande, et leur langue n'est semblable ni à l'une ni à l'autre, parce qu'elle ressemble aux deux. Or ce phénomène est courant dans toutes les régions frontalières. Et que dire du fait qu'il y a, dans le même peuple, différentes sortes d'erreurs, lorsqu'un ami s'adapte à la langue de son ami, qui a une voix un peu sourde ou souffre d'un autre défaut de prononciation ; ou lorsqu'une personne de condition inférieure imite la manière de parler d'un seigneur, par flagornerie ou à cause d'un lien de proximité ; il y aura au début de légères variations, mais qui, par une propagation longue et variée se poursuivront « chez les fils des fils, et dans leur descendance » (cf. Virgile, *Enéide*, III, 98).

Il en découle qu'à partir d'une unique langue dans une même région ont émergé peu à peu de si nombreux dialectes. Ainsi dans la seule Italie, les gens de Venise parlent aujourd'hui d'une manière, les habitants de Gênes d'une autre, les Toscans différemment encore, les habitants de Calabre ont leur façon de parler, et on loue la langue florentine, mais avec la prononciation de Rome. Qui ignore la différence entre le dialecte de Montpellier et celui de Paris ? Bien plus, le petit peuple de Paris parle d'une manière différente de ceux qui suivent la mode de la Cour. En Allemagne, les habitants de Mecklenburg n'ont-ils pas une langue très différente des Suèves, comme les habitants de Leipzig par rapport aux habitants des Pays-Bas ? Et sur le territoire des Pays-Bas mêmes, on peut remarquer une différence entre la langue du Brabant et celle de Hollande. Les esprits plus attentifs notent que dans presque chaque ville importante des Pays-Bas du Nord, les langues sont empreintes d'un ton familial. Chez nous, il est bien connu à quel point les dialectes des Cimbres et de Sjaelland* sont très différents les uns des autres. Tout cela est jadis parti de modestes débuts, mais qui se sont renforcés, au fil du temps, avec des nouveautés tellement marquées, qu'aujourd'hui dans la seule Europe, par le jeu conjoint de toutes les causes, on peut dénombrer au minimum dix-sept matrices linguistiques (en ne tenant pas compte des innombrables dialectes et parlers mixtes) :

- I. Graeca, licet iam in natali solo corruptior.
 - II. Latina, quae domi exspirauit, in libris uiua, in Italia, Hispania, Gallia, dialectis foecunda.
 - III. Germanica.
 - IV. Cauchiana, Frisiis Orientalibus olim, ex ORTELIO, familiaris, eadem fortassis, quae GOROPIO BECANO Cimbrica appellatur, hodie propemodum Belgica, quam primigeniam fuisse non magis concedimus GOROPIO, quam primigeniam esse Chinensem quod IO. WEB. Anglus scripto nupero *Orbi* persuadere laborauit.
 - V. Danica, quam esse non sobolem Germanicae [licet per commercia et migrationes antiquae integritatis multum hodie perdiderit] satis testantur uoces purae Danicae, ex plurimis paucae :
**Barn/Bord/Stiffue/Vindue/Kniff/Jern/Quinde/Dronning/Mad/Oll/Ironi/Stiorte/Burer/Lu
mme/Stiaeje/Beg/Sueed/kaarde/fad/Id/Lys/Og/Hest/Hors/Stj/Graad/Laeg/
Steeg/Kiod/Laas/Lefu/gammel/liden/stor/meget/ond/moed/gryde/at sye/at
giore/at elske/at selge/at shbbe/at este/at paaminde/at blande/at spaege/at tie/at
sfere/at glaede/at svare/at edflucte/at grade/at lugte/at ryste/at huile/at adskille/at
laege/at strasse/at lace/at vente/at vaere/at seste/at omringe/at stufte/at sukke/at
tage/at fode/at lucte/bort/igien**
 - VI. Hybernica, quae cum antiqua Scotica nonnihil conuenit.
 - VII. Aremorica, quae Britannis Gallicanis, et Anglorum Cambris communis, quamquam iam non parum differant dialecti.
 - VIII. Cantabrica, siue Biscaina, accolis Pyrenaeorum montium uersus Oceanum propria, et si incolis credimus, *uera antiqua Hispanica*, quippe hi se genuinos adhuc gloriantur esse *Hidalgos*.
 - IX. Arabica, quae in montanis Hispaniae *Alpuxaras* uocatis relictas a Mauris, adhuc durat.
 - X. Finlandica.
 - XI. Ateutonica, de qua OLEARIUS, *Itin. Orient.*
 - XII. Illyrica antiqua, quae in Insula Weggia ad Orientem Istriae adhuc perennat, docente BREREWOODO.
 - XII. Illyrica recentior, siue Sclauonica, quae Poloniam, Bohemiam, Russiam, dialectis implet.
 - XIV. Epirotica, in montibus Epiri.
 - XV. Iazygia, quam frequentant incolae Danubium inter et Tibiscum ad Septentrionem Hungariae.
 - XVI. Hungarica hodierna.
 - XVII. Tartarica Praecopiensis, quae regnat inter Tanaim et Borysthenem ad Maeotim paludem, et pontum Euxinum.
- Quis iam Africae linguas enumeret? Quis Asiae, et imprimis Americae? In qua singulae propemodum gentes, singulae insulae distinguuntur sermonibus? Nam dialectos, opinor, numerauerit mortalium nemo.

1° Le grec, même s'il a déjà bien dégénéré sur sa terre d'origine.

2° Le latin, bien qu'il ait rendu l'âme chez lui, est encore vivant dans les livres, et a engendré plusieurs dialectes en Italie, en Espagne et en France.

3° L'allemand.

4° La langue des Chauques, jadis en usage dans la Frise orientale*, selon Abraham Ortelius ; la même langue peut-être que celle que Goropius Becanus appelle *cimbrique* ; aujourd'hui à peu près la langue des Pays-Bas, dont nous n'admettons pas, malgré Goropius, qu'elle fut la langue originelle, pas plus que nous n'accordons cet honneur au chinois, ce que l'Anglais John Web s'est efforcé de prouver dans son récent ouvrage *Orbis Scriptus*.

5° Le danois, qui n'est pas un rejeton de l'allemand (il est évident que via le commerce et les migrations, elle a aujourd'hui beaucoup perdu de sa pureté d'antan), comme l'attestent assez de nombreux mots purement danois, dont nous citons quelques exemples parmi beaucoup d'autres :

Barn (enfant), **Bord** (table), **Stiffue** (minerai), **Vindue** (fenêtre), **Kniff** (couteau), **Jern** (fer), **Quinde** (...), **Dronning** (reine), **Mad** (nourriture), **Oll** (...), **Ironi** (ironie), **Stiorte** (...), **Burer** (cages), **Lumme** (oiseau des pays nordiques), **Stiaje** (voler), **Beg** (poix), **Sueed** (sueur), **kaarde** (carder), **fad** (plat), **Id** (feu), **Lys** (lumière/bougie), **Og** (et/ou/avec), **Sest** (cheval), **Sors** (cheval/cavalier), **Sty** (porter), **Graad** (degré), **Laeg** (mollet), **Stee** (rôti), **Kiod** (serrure), **Laas** (vêtement très usé), **Lefu** (...), **gammel** (vieux), **liden** (petit), **stor** (grand), **meget** (beaucoup/très), **ond** (mauvais/méchant), **moed** (rencontrer), **gryde** (casserole), **at sye** (voir), **at giore** (...), **at elske** (aimer), **at selge** (vendre), **at shbbe** (...), **at este** (...), **at paaminde** (rappeler), **at blande** (mélanger), **at spaeg** (affliger), **at tie** (se taire), **at sfere** (...), **at glaede** (réjouir), **at svare** (répondre), **at edflucte** (...), **at grade** (pleurer), **at lugte** (sentir/embaumer), **at ryste** (secouer/trembler), **at huile** (pleurer), **at adskille** (séparer), **at laege** (guérir), **at strasse** (grater), **at laee** (articulation entre deux parties d'un objet), **at vente** (attendre), **at vaere** (être/exister), **at seste** (fêter), **at omringe** (cerner/entourer), **at stuffe** (tromper/décevoir), **at sukke** (soupirer), **at tage** (prendre), **at fode** (...), **at lucte** (sentir), **bort** (ourlet/bord), **igen** (encore).

6° L'irlandais, qui a des points communs avec l'ancien écossais.

7° Le breton, qui est commun aux Bretons de France et aux Cimbres d'Angleterre, bien qu'aujourd'hui les dialectes diffèrent beaucoup.

8° Le cantabrique ou basque, propre aux habitants des Pyrénées, vers l'Océan, et si nous en croyons les habitants, la vraie langue de l'Espagne antique, puisqu'ils se vantent tellement d'être les authentiques *Hidalgos**.

9° L'arabe, laissé par les Maures, qui subsiste encore aujourd'hui dans les montagnes d'Espagne qu'on appelle les *Alpujarras**.

10° Le finlandais.

11° L'ateutonique [« undeutsch » de la Baltique], sur lequel il faut lire Adam Olearius, dans son *Voyage d'Orient*.

12° L'illyrien ancien, qui survit encore dans l'île de Végia à l'est de l'Istrie, comme nous l'apprend Edward Brerewood.

13° L'illyrien moderne, ou slavon, qui remplit de ses dialectes la Pologne, la Bohême et la Russie.

14° L'épirote dans les montagnes d'Épire.

15° La langue des Iazyges*, utilisée dans la région entre le Danube et le Tibiscus, au nord de la Hongrie.

16° Le hongrois actuel.

17° Le tartare de Pérécop* qui est en usage entre le Don et le Borysthène*, jusqu'au marais de Méotis et au Pont-Euxin.

Qui pourrait par ailleurs énumérer les langues d'Afrique ? Ou celles d'Asie et, mieux encore, celles d'Amérique ? Là, c'est presque chaque peuple, chaque île qui se distingue par sa langue. Quant aux dialectes, je pense qu'aucun homme au monde ne pourrait les répertorier.

III. Les sources de Borrichius

Borrichius recourt à trois types de sources dans son traité : la Bible, les auteurs de l'Antiquité et les savants qui lui sont contemporains, de plusieurs nationalités différentes. Ces trois types de sources correspondent à son profil scientifique : premièrement en tant que savant protestant, il a une très bonne connaissance de la Bible ; ensuite, vu le regain d'intérêt pour la culture classique dans l'enseignement en Europe et dans les pays scandinaves dès le XVI^e s., il a étudié les lettres classiques depuis l'adolescence et il est à même de citer de nombreux auteurs ; enfin, il était, comme nous l'avons dit, très au courant de ce qui était publié par ses collègues et prédécesseurs et il s'inscrit dans une dynamique intellectuelle d'échange et de débat. Les notices seront divisées entre les trois types de sources et regroupées par thèmes abordés.

III. 1. La Bible

La cause principale de la diversité des langues que retient Borrichius est la confusion survenue à Babel. (Nous reviendrons sur le thème de Babel au chapitre suivant.) Borrichius était un homme de confession réformée, très ancré dans ses convictions religieuses, puisqu'il déclina une proposition de mariage par refus de se convertir au catholicisme. Il connaissait parfaitement la Bible, qui faisait partie des œuvres enracinées dans sa mémoire et sa conscience. En supposant la confusion survenue à Babel comme première cause, il ne songe même pas à contester l'autorité que représente la religion. Les références au peuple élu et à l'histoire de l'Ancien Testament sont nombreuses, mais il y a peu de citations explicites.

III. 1. 1. *Genèse XI, Tour de Babel* (chap. IV)

Même si le thème de la tour de Babel fera l'objet d'un chapitre séparé, nous mentionnons dès à présent le passage de la Bible.¹⁰⁴

11.1-8 Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Shinéar et ils s'y établirent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu ! » La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent : « Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre ! »

Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit :

« Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là confondons leur langage, pour qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres ».

¹⁰⁴ *La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem, Paris, 1956.

Yahvé les dispersa de là sur toute la face de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la surface de la Terre.

III. 1. 2. *Iud. XII, Shibbolet* (chap. VII)

Pour comprendre l'épisode auquel l'auteur fait référence, il faut se reporter au douzième chapitre des *Juges*, verset 6. Les juges, choisis par Dieu pour reprendre la Terre sainte, se livrent également bataille entre eux. Jephté et son peuple vainquirent Ephraïm et les siens. Ils repoussent les Ephraïmites au-delà du Jourdain et s'emparent de leur rive ; certains vaincus tentent de se faire passer pour des vainqueurs, mais le peuple de Jephté arrête systématiquement les Juifs qui veulent traverser le Jourdain et leur demande de prononcer le mot *schibboleth* (qui signifie *épi* en hébreu) : s'ils prononcent *sibbolet*, ils sont des ennemis et sont assassinés.

- « 4. Jephté rassembla tous les hommes de Galaad, et livra bataille à Ephraïm et les hommes de Galaad défirent Ephraïm, car ceux-ci disaient : "Vous n'êtes, ô Galaadites, que des fuyards d'Ephraïm, au milieu d'Ephraïm, au milieu de Manassé !" »
5. Puis Galaad coupa à Ephraïm les gués du Jourdain, et quand l'un des fuyards d'Ephraïm disait : "Laissez-moi passer," les hommes de Galaad lui demandaient : "Es-tu Ephraïmite?" Il répondait: "Non", »
6. ils lui disaient alors : "Eh bien, dis : Schibboleth !" Et il disait: "Sibbolet," ne réussissant pas à bien prononcer. On le saisissait alors et on l'égorgeait près des gués du Jourdain. Il tomba en ce temps-là quarante-deux mille hommes d'Ephraïm ». ¹⁰⁵

III. 1. 3. Citation implicite, « *le peuple de Dieu envoyé dans la Terre de Canaan* » (chap. XVI)

Cette phrase de Borrichius, citée pour illustrer les changements que les migrations produisent dans les langues, fait référence à l'épisode de l'exode des Juifs, qui quittent l'Égypte pour se rendre *dans la Terre de Canaan*, que Dieu a promis à leurs ancêtres. Nous citons ici quelques passages de l'Ancien Testament, mais il y a bien d'autres occurrences.

Deutéronome 11, 10-12 :

« Car le pays où tu entres pour en prendre possession n'est pas comme le pays d'où vous êtes sortis, où après avoir semé, il fallait arroser avec le pied, comme on arrose un jardin potager. Mais le pays où vous allez passer pour en prendre possession est un pays de montagnes et de vallées arrosées de la pluie du ciel. De ce pays Yahvé ton Dieu prend soin, sur lui les yeux de Yahvé ton Dieu restent fixés, depuis le début de l'année jusqu'à sa fin » ¹⁰⁶.

Exode, 6, 2-4 :

« Dieu dit encore à Moïse : 'je suis le Seigneur (...). 4 J'ai conclu une alliance avec eux, j'ai promis de leur donner le pays de Canaan dans lequel ils séjourneraient.' ».

Canaan est aussi la terre d'Abram, *Genèse*, 13, 12 :

¹⁰⁵ Cours de grec biblique- *Ancient Testament* du Pr. J.-M. Auwers, 2016-2017.

¹⁰⁶ *La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem, Paris, 1956.

« Abram resta dans le pays de Canaan ».

Ces passages montrent à suffisance que Borrichius, fils d'un pasteur luthérien, connaît fort bien les textes bibliques et qu'il leur accorde une très grande autorité, même s'il se permet, comme le prouvera l'exposé des causes qu'il avance, d'ajouter des explications plus *scientifiques* à ses croyances religieuses.

III. 2. Les auteurs de l'Antiquité

III. 2. 1. Les auteurs grecs

III. 2. 1. 1. L'origine et la force du langage

Borrichius cite deux auteurs grecs à propos de l'origine du langage : Hérodote, qui rapporte l'histoire du roi Psammétique I^{er} et la conception des Égyptiens sur le langage originel, et Platon, qui inaugure un débat fréquent chez les anciens sur la manière dont est né le langage. La force du langage est illustrée par un extrait de Platon, qui décrit la valeur intrinsèque des lettres : chez les auteurs latins, Quintilien fera de même¹⁰⁷.

L'histoire de Psammétique, racontée par Hérodote au livre II de ses *Histoires*, fut largement exploitée dans les études sur le langage au fil des siècles. Psammétique I^{er} (664-610 av. J.-C.) confia deux enfants à peine nés à un berger, qui devait les garder dans une cabane, ne jamais leur adresser la parole et uniquement leur envoyer des chèvres pour les nourrir à heure fixe. De cette manière, le premier mot que prononceraient les enfants serait forcément le même que le premier mot spontané de l'humanité ! Psammétique entendait prouver que ce premier mot serait de l'égyptien et que son peuple était le plus ancien. Or, après un temps, les enfants prononcèrent *bekkos* quand ils voulurent manger ; comme *bekkos* signifie « le pain » en phrygien, Psammétique conclut que les Phrygiens étaient le peuple le plus ancien, même s'ils semblent ethnographiquement peu adaptés à un tel privilège.

Le mot *bekkos* fut identifié déjà dans la Souda et par Erasme pour ce qu'il était : une onomatopée imitative des chèvres. Toutefois dès la Renaissance virent le jour divers raisonnements étranges sur l'étymologie de *bekkos*, qui serait liée au mot *barbare* et par évolution à d'autres termes comme *baragouiner*. Goropius Becanus (que nous retrouverons plus loin) a prétendu que *bekos* ressemblait à *becker*, « boulanger » en néerlandais, ce qui devait démontrer la primauté du néerlandais¹⁰⁸.

L'expérience de Psammétique a inspiré plusieurs « tests de vérification » : celui de Frédéric II au Moyen Âge (1194-1250), celui d'Akbar (1542-1605) que mentionne Borrichius et celui de Jacques IV d'Écosse (1473-1513), qui fit élever deux enfants par une nourrice muette sur une île déserte.

L'histoire de Psammétique est peu à peu citée moins littéralement et plus librement (Quintilien déjà la reprendra sans beaucoup de précision). Ces citations plus libres laissent également plus de place à l'interprétation. Le savant français Guillaume Postel voyait dans ces deux enfants Adam et Ève comme premiers locuteurs. Imaginer les inventeurs d'une langue isolés à deux dans un contexte sauvage devient un topos, tout comme il devient habituel de mentionner cette image quand on parle du langage et de son origine. Le Lyonnais Charles de Brosses, qui s'inspire de certains passages du traité de Borrichius, pense

¹⁰⁷ Les informations sur les auteurs classiques proviennent, lorsqu'il n'y a pas d'appel de note, des éditions citées ou des ouvrages suivants : J. GAILLARD, *Approche de la littérature latine*, Domont, 2012 ; J. DE ROMILLY, *Précis de littérature grecque*, Paris, 1980 (coll. « Quadrige ») ; H. ZEHNACKER et J.-C. FREDOUILLE, *Littérature latine*, Paris, 1993 (« coll. Quadrige »).

¹⁰⁸ Voir M.-L. DEMONET, « Les "incunables des langues", ou la place de l'onomatopée dans l'étymologie à la Renaissance, de Jean Chéradame à Étienne Pasquier », in *Lexique 14, L'étymologie, de l'antiquité à la renaissance*, éd. resp. C. BURIDANT, Lille, 1998, pp. 204-205.

que plusieurs enfants élevés ensemble se construisent certainement un langage, même inarticulé ; par exemple, un enfant isolé développera d’abord les sons basiques qui lui permettent de dire *papa* et *maman* ou un équivalent. Par contre, De Brosses soutient que la conclusion de Psammétique n’était pas réfléchie, puisque les deux enfants ne connaissaient même pas le pain¹⁰⁹.

Cependant, à partir du XVIII^e siècle, les savants vont prendre du recul par rapport à l’expérience ; selon J. Grimm, il aurait été impossible que les enfants développent la langue qu’ils possédaient en puissance, même si l’expérience avait fonctionné, ce qu’il juge improbable. Selon d’autres, cette histoire est tout simplement naïve, l’homme n’a pas d’accès inné au langage.¹¹⁰

III. 2. 1. 1. 1. Hérodote, Euterpe, 2 (chap. I)

Hérodote (480-425 av. J.-C.), le père de l’histoire ou plutôt de l’ethnographie, veut écrire l’histoire des guerres médiques en neuf livres, avec la volonté néanmoins de remonter aux « toutes premières causes », fort éloignées dans le temps ; il s’autorise de nombreuses digressions sur les peuples, les rois et les cultures, dont notre extrait est un exemple typique.

Οἱ δὲ Αἰγύπτιοι, πρὶν μὲν ἢ Ψαμμήτιχον σφέων βασιλεῦσαι, ἐνόμιζον ἑωυτοὺς πρῶτους γενέσθαι πάντων ἀνθρώπων. Ἐπειδὴ δὲ Ψαμμήτιχος βασιλεύσας ἠθέλησε εἰδέναι οἵτινες γενοῖατο πρῶτοι, ἀπὸ τούτου νομίζουσι Φρύγας προτέρους γενέσθαι ἑωυτῶν, τῶν δὲ ἄλλων ἑωυτούς. Ψαμμήτιχος δὲ ὥς οὐκ ἐδύνατο πυνθανόμενος πόρον οὐδένα τούτου ἀνευρεῖν οἱ γενοῖατο πρῶτοι ἀνθρώπων, ἐπιτεχνᾷται τοιόνδε. Παιδιά δύο νεογνὰ ἀνθρώπων τῶν ἐπιτυχόντων διδοῖ ποιμένι τρέφειν ἐς τὰ ποιμνία τροφήν τινα τοιήνδε, ἐντειλάμενος μηδένα ἀντίον αὐτῶν μηδεμίαν φωνὴν ἰέναι, ἐν στέγῃ δὲ ἐρήμῃ ἐπ’ ἑωυτῶν κεῖσθαι αὐτὰ καὶ τὴν ὥρην ἐπαγινέειν σφι αἶγας, πλήσαντα δὲ τοῦ γάλακτος τᾶλλα διαπρήσσεσθαι. Ταῦτα δὲ ἐποίεε τε καὶ ἐνετέλλετο ὁ Ψαμμήτιχος θέλων ἀκοῦσαι τῶν παιδίων, ἀπαλλαχθέντων τῶν ἀσήμεων κνυζημάτων, ἧντινα φωνὴν ῥήξουσι πρῶτην. Τὰ περ ὧν καὶ ἐγένετο. Ὡς γὰρ διέτης χρόνος ἐγεγόνεε ταῦτα τῷ ποιμένι πρήσσοντι, ἀνοίγοντι τὴν θύρην καὶ ἐσιόντι τὰ παιδιά ἀμφότερα προσπίπτοντα «βεκός» ἐφώνεον ὀρέγοντα τὰς χεῖρας. Τὰ μὲν δὴ πρῶτα ἀκούσας ἡσυχος ἦν ὁ ποιμήν· ὥς δὲ πολλάκις φοιτῶντι καὶ ἐπιμελομένῳ πολλὸν ἦν τοῦτο τὸ ἔπος, οὕτω δὲ σημήνας τῷ δεσπότῃ ἤγαγε τὰ παιδιά κελεύσαντος ἐς ὅψιν τὴν ἐκείνου. Ἀκούσας δὲ καὶ αὐτὸς ὁ Ψαμμήτιχος ἐπυνθάνετο οἵτινες ἀνθρώπων «βεκός» τι καλέουσι, πυνθανόμενος δὲ εὗρισκε Φρύγας καλέοντας τὸν ἄρτον. Οὕτω συνεχώρησαν Αἰγύπτιοι καὶ τοιούτῳ σταθμωσάμενοι πρήγματι τοὺς Φρύγας πρεσβυτέρους εἶναι ἑωυτῶν.¹¹¹

« Les Égyptiens, avant le règne de Psammétique, se considéraient comme les plus anciens de tous les hommes. Mais, depuis que Psammétique, devenu roi, voulut savoir

¹⁰⁹ C. NEIS, *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2003, pp. 239 & 263.

¹¹⁰ M. THOMAS, « The Evergreen Story of Psammetichus. Inquiry into the Origin of Language », in *Historiographia linguistica*, 34 :1, 2007, pp. 37-62 ; C. NEIS, *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2003, pp. 260-273.

¹¹¹ Texte, traduction et commentaire d’après Hérodote, *Euterpe*, éd. Ph.-E LEGRAND, Paris, 1936 (ainsi que les extraits plus loin dans le texte).

qui étaient vraiment les plus anciens, depuis lors ils tiennent les Phrygiens pour plus anciens qu'eux-mêmes, et eux-mêmes pour plus anciens que les autres. Psammétique avait beau s'informer, il ne pouvait trouver un moyen de savoir qui étaient les plus anciens des hommes ; voici donc ce qu'il imagina. Il donna à un berger deux enfants nouveaux-nés, fils de parents quelconques, pour les emporter où étaient ses troupeaux et les élever comme il suit ; personne, lui fut-il enjoint, ne devait prononcer un mot en leur présence ; ils devaient être seuls dans une cabane solitaire ; à heure dite, le berger leur amènerait des chèvres, et, quand il les aurait rassasiés du lait de ces chèvres, il leur donnerait les autres soins. Psammétique prenait ces dispositions et donnait ces ordres parce qu'il voulait savoir de ces enfants quel mot, une fois passé l'âge des cris inarticulés, ils proféreraient le premier. Ainsi fut fait. Il y avait deux ans que le berger exécutait ce qui vient d'être dit quand, un jour qu'il ouvrait la porte et entraînait dans la cabane, les deux enfants, se traînant à ses pieds, prononcèrent le mot *bécos* en lui tendant les bras. La première fois qu'il entendit cela, le berger ne dit rien ; mais comme il arrivait souvent, quand il venait prendre soin des enfants, qu'ils répétassent assidûment ce mot, il signala la chose à son maître, et, sur l'ordre de ce dernier, amena les enfants devant lui. Les ayant entendus à son tour, Psammétique rechercha quels hommes appelaient quelque chose *bécos* ; et ses recherches lui firent découvrir que les Phrygiens appelaient ainsi le pain. C'est dans ces conditions et en jugeant d'après cette aventure que les Égyptiens reconnurent aux Phrygiens une ancienneté plus grande que la leur ».

Le mot *βεκος* a été retrouvé dans des inscriptions phrygiennes ainsi qu'à Chypre et désignait effectivement le pain, tout comme dans l'ionien vulgaire¹¹².

III. 2. 1. 1. 2. Platon, *Cratyle* (chap. I)

Le *Cratyle* est un dialogue platonicien dit *de transition*, probablement écrit entre 386 et 385 av. J.-C.¹¹³, essentiel pour comprendre les débats sur l'origine du langage dans les textes grecs et latins¹¹⁴. Que se passe-t-il dans le *Cratyle* ? Le dialogue est entamé par deux hommes, Hermogène et Cratyle, personnages qui ne s'accordent pas sur le nom imposé aux choses. L'un affirme que l'on nomme en suivant des conventions, l'autre qu'il y a une manière juste de nommer. Comme Socrate arrive, ils lui enjoignent à être le juge du dilemme. Socrate entreprend de débattre avec Hermogène et lui fait reconnaître que les choses ont une essence qui ne dépend pas des hommes ; il y a donc une justesse inhérente au nom : il faut nommer les choses comme elles devraient naturellement être nommées.

La question posée ensuite est la suivante : quelle est la justesse des noms ? Socrate se lance dans des raisonnements qui paraissent vite conclus ; il renvoie aux poètes et notamment à

¹¹² M. THOMAS, « The Evergreen Story of Psammetichus. Inquiry into the Origin of Language », in *Historiographia linguistica*, 34 :1, 2007, pp. 37-62 ; C. NEIS, *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2003, pp. 260-273.

¹¹³ Platon, *Cratyle*, éd et traduit par L. MERIDIER, Paris, 1931, p 47. Les extraits et traductions proviennent de cette édition. – Cf. aussi (dans la vaste littérature consacrée à ce sujet) F. ADEMOLLO, *The Cratylus of Plato, A commentary*, Cambridge, 2011.

¹¹⁴ Sur l'opposition entre les deux grandes théories des polythéistes, celle de Platon et celle d'Épicure, nous renvoyons notamment à G. GIUNANI, "L'origine del linguaggio" in *Studi lucreziani*, Torino, Loescher, 1856, pp. 267-284.

Homère, dans l'œuvre duquel certains noms sont donnés par les hommes, d'autres par les dieux, et il s'amuse à faire l'onomastique des Atrides, démarche qui paraît menée sans beaucoup de rigueur. Pour trouver les dénominations justes, les deux interlocuteurs s'intéressent à ce qui est éternel : les noms des dieux, des héros et des divinités mineures. Après les choses immuables, Socrate et Hermogène s'attaquent aux notions morales, puis entreprennent de définir le nom et la méthode pour nommer.

Après toutes ces recherches menées par Socrate (et Hermogène), Cratyle prend enfin la parole et Socrate, selon son habitude, déclare ne pas être sûr des conclusions auxquelles il est arrivé et devoir remettre en question ce qui a été dit. La théorie de Cratyle est que tous les noms sont justes, qu'il n'y a pas de discours faux. Socrate toutefois n'est pas prêt à lui donner raison et Cratyle finit par céder du terrain parce que Socrate compare les noms avec la peinture : les images sont loin de renfermer le même contenu que les objets dont elles sont l'image. Les deux hommes concluent que parfois les noms sont bien établis, parfois non, et qu'il y a aussi une question de convention. En effet, si on a changé une lettre dans le mot pour le style, le mot ainsi formé reste compréhensible pour tout le monde, alors même que la nouvelle lettre n'apporte pas la bonne signification.

Or, comme ils s'accordent à dire que la vertu du nom est d'enseigner, les noms pourraient enseigner des choses erronées, s'ils ont été mal formés. De plus, si c'est le nom qui enseigne, comment le « législateur » aurait-il établi les noms en connaissance de cause, puisque les noms primitifs n'existaient pas encore ? Cratyle répond que ce « législateur » était « une force plus grande qu'humaine ». Mais Socrate réplique qu'une divinité ne pourrait tomber dans les pièges des contradictions. La conclusion de ce passage est qu'on peut connaître les choses sans leurs noms. Mais alors, comment connaître les choses ? Cette question reste sans réponse.

Finalement, et Socrate saute du coq à l'âne, ils s'interrogent sur le beau en soi. Car la connaissance n'est pas possible si « tout se transforme et rien ne demeure », puisqu'on ne pourrait rien examiner. Alors, que penser du mouvement ? Socrate et Cratyle s'invitent mutuellement à y réfléchir et se saluent avant de se séparer.

Le passage complet dont Borrichius cite un extrait est le suivant (438c) :

Οἶμαι μὲν ἐγὼ τὸν ἀληθέστατον λόγον περὶ τούτων εἶναι, ὃ Σώκρατες, μείζω τινὰ δύναμιν εἶναι ἢ ἀνθρωπείαν τὴν θεμένην τὰ πρῶτα ὀνόματα τοῖς πράγμασιν, ὥστε ἀναγκαῖον εἶναι αὐτὰ ὀρθῶς ἔχειν.

« À mon avis Socrate, voici sur ce sujet l'explication la plus vraie : c'est une puissance supérieure à l'homme qui a donné aux choses les noms primitifs, en sorte qu'ils sont nécessairement justes ».

Cette supposition de Cratyle répond aux questions de Socrate : peut-on connaître les choses en passant par leurs noms ? Celui qui a établi les noms ne s'est-il jamais trompé ? Et comment les a-t-il établis si justement les noms pour connaître les choses n'existaient pas encore ? Cratyle étant persuadé de la justesse intrinsèque des noms, il suppose qu'une force plus grande qu'humaine a dû intervenir. Néanmoins, ce n'était probablement pas la doctrine de Cratyle en entamant la discussion, puisque comme le dit Borrichius, Cratyle n'émet cette théorie que vers la fin du dialogue. Acculé par Socrate, Cratyle fait cette proposition, qu'il sera forcé de revoir par la suite. Socrate l'avait pourtant enjoint à ne pas recourir à un *deus ex*

machina. Borrichius reprend donc la phrase du dialogue de Platon qui l'arrange, sans que nous puissions pour autant affirmer qu'il reprend la doctrine de Platon lui-même.¹¹⁵

III. 2. 1. 1. 3. Platon, *Cratyle* (chap. VIII)

Tout un passage du *Cratyle* (extraits des sections 426-427) est cité par Borrichius en rapport avec la supposée *qualité* des lettres. Il semble bien qu'il n'y ait pas d'antécédents, dans la littérature grecque, à cette théorie. Socrate est en train de débattre l'idée que les noms ont pour fonction de représenter la *nature* des choses, en collant au plus près à l'essence du mot, grâce notamment aux qualités intrinsèques des lettres. Bien que Borrichius reprenne cette idée¹¹⁶, il s'écarte de son modèle lors de la digression sur les mots provenant des cris d'animaux. Socrate en effet – ou Platon – n'accorde que très peu d'importance aux onomatopées, car les mots n'ont pas pour fonction de représenter les *sons* des choses (sinon la parole deviendrait de la musique), mais bien la *nature*.

426c Πρῶτον μὲν τοίνυν τὸ ῥῶ ἔμοιγε φαίνεται ὥσπερ ὄργανον εἶναι πάσης τῆς κινήσεως.

« D'abord il me semble voir dans la lettre *r* l'instrument propre à l'expression de toute espèce de mouvement ».

426d Τὸ δὲ οὖν ῥῶ τὸ στοιχεῖον, ὥσπερ λέγω, καλὸν ἔδοξεν ὄργανον εἶναι τῆς κινήσεως τῷ τὰ ὀνόματα τιθεμένῳ πρὸς τὸ ἀφομοιοῦν τῇ φορᾷ, πολλαχοῦ γοῦν χρηταὶ αὐτῷ εἰς αὐτήν· πρῶτον μὲν ἐν αὐτῷ τῷ «ῥεῖν» καὶ «ῥοῇ» διὰ τούτου τοῦ γράμματος τὴν φορὰν μιμεῖται (...)

« Mais, pour revenir, je disais que l'auteur des noms a trouvé dans la lettre *r* un excellent instrument pour rendre le mouvement, à cause de la mobilité de cette lettre. Aussi s'en est-il souvent servi à cette fin. Il a d'abord imité le mouvement, au moyen de cette lettre, dans les mots qui expriment l'action de « couler », « cours » (...) »

426e Τῷ δὲ αὖ ἰῶτα πρὸς τὰ λεπτὰ πάντα, ἃ δὴ μάλιστα διὰ πάντων ἴοι ἄν.

« La lettre *i* convenait à tout ce qui est fin, subtil, et capable de pénétrer les autres choses ».

427a (...) ὥσπερ γε διὰ τοῦ φεῖ καὶ τοῦ ψεῖ καὶ τοῦ σῖγμα καὶ τοῦ ζῆτα, ὅτι πνευματώδη τὰ γράμματα, πάντα τὰ τοιαῦτα μεμίμηται αὐτοῖς ὀνομάζων (...)

« C'est par les lettres sifflantes, *phi*, *psi*, *s* et *z*, qu'il rend tout ce qui présente l'idée du souffle (...) »

Τῆς δ' αὖ τοῦ δέλτα συμπίεσεως καὶ τοῦ ταῦ καὶ ἀπερείσεως τῆς γλώττης (427b) τὴν δύναμιν χρήσιμον φαίνεται ἡγήσασθαι πρὸς τὴν μίμησιν τοῦ «δεσμοῦ» καὶ τῆς «στάσεως».

¹¹⁵ Sur le langage chez les auteurs grecs en général, nous renvoyons à D. L. GERA, *Ancient Greek Ideas on Speech, Language, and Civilization*, Oxford University Press, 2003.

¹¹⁶ Borrichius (III) : « Elles ne désignent pas les choses par un hasard aveugle, mais, dans la mesure du possible, considèrent la nature des choses à l'aide de la raison » ; « De même les paroles qui s'approchent le plus de la nature même des choses à exprimer sont les mieux réussies ».

« Il aura également trouvé dans la pression que les lettres *d* et *t* font éprouver à la langue, (427b) quelque chose de très convenable à l'imitation de ce qui lie ou arrête ».

Le procédé étymologique mis en œuvre par Platon consiste en quatre changements de « lettres » (« *permutationes litterarum* »), qui peuvent advenir dans l'évolution d'un mot. Ce système sera encore repris par les savants de la Renaissance : 1° addition d'une « lettre » ; 2° suppression d'une « lettre » ; 3° changement de l'ordre des « lettres » ; 4° remplacement d'une « lettre » par une autre¹¹⁷.

III. 2. 1. 2. Migrations et origine des peuples latins

Les migrations étaient censées provoquer des variations linguistiques. C'est pour cette raison que Borrichius aborde le sujet, en l'appliquant particulièrement au peuple romain. De fait, il était commun de penser, à l'époque ancienne, que le peuple qui allait devenir le peuple romain provenait de Grèce et que la langue latine était un dialecte du grec¹¹⁸.

III. 2. 1. 2. 1. Hérodote, *Euterpe*, 1 et 154 (chap. XIII)

ταύτης δὴ τῆς γυναικὸς ἔὼν παῖς καὶ Κύρου Καμβύσης Ἴωνας μὲν καὶ Αἰολέας ὡς δούλους πατρώϊους ἐόντας ἐνόμιζε, ἐπὶ δὲ Αἴγυπτον ἐποιέετο στρατηλασίην ἄλλους τε παραλαβὼν τῶν ἦρχε καὶ δὴ καὶ Ἑλλήνων τῶν ἐπεκράτεε.

« Fils de cette femme et de Cyrus, Cambyse considérait les Ioniens et les Éoliens comme étant des esclaves hérités de son père ; il se disposa à faire campagne contre l'Égypte, prenant avec lui, entre autres contingents levés dans son Empire, ceux des Grecs dont il était le maître ».

τοῖσι δὲ Ἴωσι καὶ τοῖσι Καρσὶ τοῖσι συγκατεργασαμένοισι αὐτῷ ὁ Ψαμμήτιχος δίδωσι χώρους ἐνοικῆσαι ἀντίους ἀλλήλων, τοῦ Νείλου τὸ μέσον ἔχοντος, τοῖσι οὐνόματα ἐτέθη Στρατόπεδα τούτους τε δὴ σφι τοὺς χώρους δίδωσι καὶ τὰ ἄλλα τὰ ὑπέσχετο πάντα ἀπέδωκε. καὶ δὴ καὶ παῖδας παρέβαλε αὐτοῖσι Αἰγυπτίους τὴν Ἑλλάδα γλῶσσαν ἐκδιδάσκεσθαι. ἀπὸ δὲ τούτων ἐκμαθόντων τὴν γλῶσσαν οἱ νῦν ἐρμηνέες ἐν Αἰγύπτῳ γεγόνασι.

« Aux Ioniens et aux Cariens qui lui avaient prêté leur concours, Psammétique donne pour y habiter des terrains qui se font face, le Nil passant au milieu, terrains qui furent appelés les Camps. Il leur donna ces terrains et s'acquitta de toutes les autres promesses qu'il avait faites. Il leur confia aussi, pour être instruits dans la langue grecque, de jeunes Égyptiens ; et c'est de ces jeunes gens, qui apprirent la langue, que descendent les interprètes existant aujourd'hui en Égypte ».

III. 2. 1. 2. 2. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* (chap. XVI)

Denys d'Halicarnasse (c. 60 av. J.-C. – après 8 av. J.-C.) n'est pas uniquement historien, toutefois il s'est intéressé à l'histoire de Rome, depuis les premières origines jusqu'aux

¹¹⁷ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique, p. 66).

¹¹⁸ À ce sujet, voir notamment R. VAN ROOY, *Through the vast labyrinth of languages and dialects*, Leuven, 2017, pp. 223-225.

guerres puniques. Il se sert pour cela des annales qu'il a pu lire et il donne lui-même ses sources principales au début du livre I. Au même endroit, il défend l'intérêt et l'originalité de son entreprise. Aucun auteur grec n'a écrit avant lui sur l'histoire de Rome alors que l'Empire romain est le seul empire qui perdure depuis si longtemps, sur une si grande étendue. Il se fixe pour but, bien que beaucoup commencent leur histoire de Rome à la fondation de l'Urbs, de remonter aux premières origines du peuple latin. C'est dans ce contexte que nous trouvons les extraits cités par Borrichius sur les peuples dont sont originaires les Latins :

I, 9, 1 : Τὴν ἡγεμόνα γῆς καὶ θαλάσσης ἀπάσης πόλιν, ἣν νῦν κατοικοῦσι Ῥωμαῖοι, παλαιότατοι τῶν μνημονευομένων λέγονται κατασχεῖν βάρβαροι Σικελοί, ἔθνος αὐθιγενές· τὰ δὲ πρὸ τούτων οὐθ' ὥς κατείχετο πρὸς ἐτέρων οὐθ' ὥς ἔρημος ἦν οὐδεὶς ἔχει βεβαίως εἰπεῖν. Χρόνῳ δὲ ὕστερον Ἀβοριγῖνες αὐτὴν παραλαμβάνουσι πολέμῳ μακρῷ τοὺς ἔχοντας ἀφελόμενοι·

« De cette cité, maîtresse de l'ensemble de la terre et de la mer, qui est aujourd'hui habitée par les Romains, on dit que les plus anciens occupants, parmi ceux dont on a gardé souvenir, furent des barbares Sikèles, une nation indigène. Quant à dire si, avant eux, cette région était occupée par d'autres peuples ou bien déserte, nul ne le peut avec certitude. Plus tard, elle passe aux mains des Aborigènes, après qu'ils l'eurent, au terme d'une longue guerre, enlevée à ses occupants ».

2 οἱ τὸ μὲν πρότερον ἐπὶ τοῖς ὄρεσιν ὥκουν ἄνευ τειχῶν κωμηδὸν καὶ σποράδες, ἐπεὶ δὲ Πελασγοί τε καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων τινὲς ἀναμιχθέντες αὐτοῖς συνήραντο τοῦ πρὸς τοὺς ὁμοτέρμονας πολέμου, τὸ Σικελικὸν γένος ἀπαναστήσαντες ἐξ αὐτῆς πόλεις περιέβαλοντο συχνὰς καὶ παρεσκεύασαν ὑπήκοον αὐτοῖς γενέσθαι πᾶσαν ὅσῃν ὀρίζουσι ποταμοὶ δύο Λῆρις καὶ Τέβερις·

« Ces Aborigènes habitèrent d'abord dans les montagnes, dans des villages non fortifiés et dispersés ; mais quand les Pélasges et quelques autres Grecs qui les avaient rejoints les aidèrent dans leur guerre contre leurs voisins, ils chassèrent les Sikèles de cette région, s'emparèrent de nombreuses cités et entreprirent de soumettre à leur autorité l'ensemble du territoire compris entre deux fleuves, le Liris et le Tibre ».

3 Καὶ διέμειναν ἐπὶ τῆς αὐτῆς οἰκίσεως οὐκέτι πρὸς ἐτέρων ἐξελαθέντες, ὀνομάτων ἀλλαγαῖς διτταῖς οἱ αὐτοὶ ἄνθρωποι προσαγορευόμενοι, μέχρι μὲν τοῦ Τρωικοῦ πολέμου τὴν ἀρχαίαν τῶν Ἀβοριγῖνων ὀνομασίαν ἔτι σώζοντες, ἐπὶ δὲ Λατίνου βασιλείᾳ, ὅς κατὰ τὸν Ἰλιακὸν πόλεμον ἐδυνάστευε, Λατῖνοι ἀρξάμενοι καλεῖσθαι.

« Ils continuèrent à habiter au même endroit, sans jamais plus en être chassés par d'autres ; et en changeant deux fois de nom bien que demeurant identiques à eux-mêmes : jusqu'à la période de la guerre de Troie, ils conservèrent encore leur ancienne appellation d'Aborigènes ; mais sous leur roi Latinus, dont le règne fut contemporain de la guerre d'Ilium, ils commencèrent à être appelés Latins ».

I, 10 1. Τοὺς δὲ Ἀβοριγῖνας, ἀφ' ὧν ἄρχει Ῥωμαίοις τὸ γένος, οἱ μὲν αὐτόχθονας Ἰταλίας, γένος αὐτὸ καθ' ἑαυτὸ γενόμενον ἀποφαίνουσιν (...). Καὶ τὴν ὀνομασίαν αὐτοῖς τὴν πρώτην φασὶ τεθῆναι διὰ τὸ γενέσεως τοῖς μετ' αὐτοὺς ἄρξαι, ὥσπερ ἂν ἡμεῖς εἰποίμεν γενεάρχας ἢ πρωτογόνους.

« 1. Les Aborigènes, dont est issu le peuple romain, sont présentés par certains comme des autochtones de l'Italie, comme un peuple né de lui-même (...) ; et ces auteurs prétendent que cette première appellation d'Aborigènes leur fut donnée parce qu'ils étaient à l'origine de leurs descendants, tout comme nous dirions *genearchai* ou *prôtogonoi*. »

2. Ἐτεροι δὲ λέγουσιν ἀνεστίους τινὰς καὶ πλάνητας ἐκ πολλῶν συνελθόντας χωρίων κατὰ δαίμονα περιτυχεῖν ἀλλήλοις αὐτόθι καὶ τὴν οἰκῆσιν ἐπὶ τοῖς ἐρύμασι καταστήσασθαι, ζῆν δὲ ἀπὸ ληστείας καὶ νομῆς. Παραλλάττουσι δὲ καὶ τὴν ὀνομασίαν αὐτῶν ἐπὶ τὸ ταῖς τύχαις οἰκειότερον, Ἀβεργίνας λέγοντες, ὥστε δηλοῦσθαι αὐτοὺς πλάνητας. Κινδυνεύει δὴ κατὰ τούτους μηδὲν διαφέρειν τὸ τῶν Ἀβοριγίνων φύλον ὧν ἐκάλουν οἱ παλαιοὶ Λελέγων· τοῖς γὰρ ἀνεστίοις καὶ μιγάσι καὶ μηδεμίαν γῆν βεβαίως ὡς πατρίδα κατοικοῦσι ταύτην ἐπετίθεντο τὴν ὀνομασίαν ὡς τὰ πολλά.

« 2. D'autres disent qu'il s'agissait d'hommes sans feu ni lieu, venant de différents endroits, qui se rencontrèrent là par hasard, s'y installèrent à l'abri de fortifications et vécurent de rapines et d'élevage. Et ces auteurs vont jusqu'à modifier le nom de ces hommes afin qu'il soit davantage en rapport avec leur condition en les appelant Aberrigènes, pour bien montrer que c'étaient des errants. Et il risque bien, selon eux, de n'y avoir aucune différence entre le peuple des Aborigènes et celui que les Anciens appelaient Lélèges, puisque c'est aux hommes sans foyer, de sang mêlé, qui n'habitaient aucune terre de façon assez durable pour qu'on pût la considérer comme leur patrie, qu'ils donnaient généralement ce nom ».

3. Ἄλλοι δὲ Λιγύων ἀποίκους μυθολογοῦσιν αὐτοὺς γενέσθαι τῶν ὁμορούντων Ὀμβρικοῖς· οἱ γὰρ Λίγυες οἰκοῦσι μὲν καὶ τῆς Ἰταλίας πολλαχῇ, νέμονται δὲ τινα καὶ τῆς Κελτικῆς. ὁποτέρᾳ δ' αὐτοῖς ἐστὶ γῆ πατρίς, ἄδηλον· οὐ γὰρ ἔτι λέγεται περὶ αὐτῶν προσωτέρω σαφὲς οὐδέν.

« 3. D'autres encore rapportent la fable selon laquelle les Aborigènes étaient des colons des Ligures dont le territoire jouxtait celui des Ombriens. Les Ligures, en effet, ont de multiples implantations en Italie et occupent aussi une partie de la Celtique. Laquelle de ces deux terres est leur patrie d'origine, c'est là un mystère, car l'on ne dit rien de plus sur eux qui soit clair ».

I, 11, 1 (...) Ἑλληνας αὐτοὺς εἶναι λέγουσι τῶν ἐν Ἀχαΐᾳ ποτὲ οἰκησάντων, πολλαῖς γενεαῖς πρότερον τοῦ πολέμου τοῦ Τρωικοῦ μεταναστάντας.

« [Les plus savants] (...) affirment que les Aborigènes étaient des Grecs, de ceux qui par le passé avaient habité l'Achaïe, et qui avaient émigré de nombreuses générations avant la guerre de Troie ».

(...) εἰ δ' ἐστὶν ὁ τούτων λόγος ὑγίης, οὐκ ἂν ἐτέρου τινὸς εἴησαν ἀποικοὶ γένους ἢ τοῦ καλουμένου νῦν Ἀρκαδικοῦ.

« (...). Mais, si ce qu'ils disent est vrai, les Aborigènes ne peuvent être une colonie d'aucun autre peuple que celui appelé aujourd'hui arcadien ».

« 2. Πρῶτοι γὰρ Ἑλλήνων οὗτοι περαιωθέντες τὸν Ἰόνιον κόλπον ᾤκησαν Ἰταλίαν, ἄγοντος αὐτοὺς Οἰνῶτρου τοῦ Λυκάονος· ἦν δὲ πέμπτος ἀπὸ τε Αἰζείου καὶ Φορωνέως τῶν πρώτων ἐν Πελοποννήσῳ δυναστευσάντων. Φορωνέως μὲν γὰρ

Νιόβη γίνεται· ταύτης δὲ υἱὸς καὶ Διὸς, ὡς λέγεται, Πελασγός· Αἰζειοῦ δὲ υἱὸς Λυκάων· τούτου δὲ Δηιάνειρα θυγάτηρ· ἐκ δὲ Δηιανείρας καὶ Πελασγοῦ Λυκάων ἕτερος· τούτου δὲ Οἰνωτρος, ἑπτακαίδεκα γενεαῖς πρότερον τῶν ἐπὶ Τροίαν στρατευσάντων. Ὁ μὲν δὴ χρόνος, ἐν ᾧ τὴν ἀποικίαν ἔστειλαν Ἕλληνες εἰς Ἰταλίαν, οὗτος ἦν ».

« 2. Les Arcadiens furent les premiers des Grecs à traverser le golfe d’Ionie, sous la conduite d’Oenotros, le fils de Lycaon, et à s’établir en Italie. Cet Oenotros descendait à la cinquième génération d’Aizios et de Phoronée, qui furent les premiers à régner sur le Péloponnèse. De Phoronée naquit Niobé, qui eut de Zeus, dit-on, un fils, Pélasgos. Quant à Aizios, il engendra Lycaon, qui eut pour fille Déjanire. De Déjanire et Pélasgos naquit un autre Lycaon, qui engendra Oenotros, dix-sept générations avant l’expédition contre Troie. C’est précisément à cette époque que des Grecs envoyèrent cette colonie en Italie ».

3. Ἀπανέστη δὲ τῆς Ἑλλάδος Οἰνωτρος οὐκ ἀρκούμενος τῇ μοίρᾳ· δύο γὰρ καὶ εἴκοσι παίδων Λυκάωνι γενομένων εἰς τοσούτους ἔδει κλήρους νεμηθῆναι τὴν Ἀρκάδων χώραν. Ταύτης μὲν δὴ τῆς αἰτίας ἔνεκα Πελοπόννησον Οἰνωτρος ἐκλιπὼν καὶ κατασκευασάμενος ναυτικὸν διαίρει τὸν Ἰόνιον πόρον καὶ σὺν αὐτῷ Πευκέτιος τῶν ἀδελφῶν εἷς. Εἶποντο δὲ αὐτοῖς τοῦ τε οἰκείου λαοῦ συχνοί, πολυάνθρωπον γὰρ δὴ τὸ ἔθνος τοῦτο λέγεται κατ’ ἀρχὰς γενέσθαι, καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ὅσοι χώραν εἶχον ἐλάττω τῆς ἱκανῆς.

« 3. Oenotros émigra de Grèce parce qu’il n’était pas satisfait de son sort : car Lycaon, père de vingt-deux enfants, devait partager la terre d’Arcadie en autant de lots. Pour cette raison, Oenotros quitta le Péloponnèse et, après avoir équipé une flotte, traversa la mer ionienne ; il avait avec lui Peukétios, un de ses frères. Les suivaient beaucoup de leurs compatriotes – cette nation était, dit-on, fort nombreuse à l’origine - et tous les autres Grecs qui n’avaient pas de terre en suffisance ».

4. (...) Οἰνωτρος δὲ τὴν πλείω τοῦ στρατοῦ μοῖραν ἀγόμενος εἰς τὸν ἕτερον ἀφικνεῖται κόλπον τὸν ἀπὸ τῶν ἐσπερίων μερῶν παρὰ τὴν Ἰταλίαν ἀναχεόμενον, ὃς τότε μὲν Αὐσόνιος ἐπὶ τῶν προσοικούντων Αὐσόνων ἐλέγετο, ἐπεὶ δὲ Τυρρηνοὶ θαλασσοκράτορες ἐγένοντο, μετέλαβεν ἦν ἔχει νῦν προσηγορίαν.

« (...). Quant à Oenotros, qui conduisit la plus grande partie de l’expédition, il parvint à l’autre golfe, celui qui baigne la côte occidentale et que l’on appelait alors ausonien, à cause de la proximité des Ausones, mais qui, lorsque les Tyrrhéniens se furent rendus maîtres de la mer, changea d’appellation pour celle qu’il a aujourd’hui ».

II, 1, 3 : Ἀβοριγίνων δὲ κατεχόντων τὰ χωρία πρῶτοι μὲν αὐτοῖς γίνονται σύνοικοι Πελασγοὶ πλάνητες ἐκ τῆς τότε μὲν καλουμένης Αἰμονίας, νῦν δὲ Θετταλίας, ἐν ἣ χρόνον τινὰ ὥκησαν· μετὰ δὲ τοὺς Πελασγοὺς Ἀρκάδες ἐκ Παλλαντίου πόλεως ἐξελθόντες Εὐανδρον ἡγεμόνα ποιησάμενοι τῆς ἀποικίας Ἐρμοῦ καὶ νύμφης Θέμιδος υἱόν, οἱ πρὸς ἐνὶ τῶν ἐπτὰ λόφων πολίζονται ὃς ἐν μέσῳ μάλιστα κεῖται τῆς Ρώμης, Παλλάντιον ὀνομάσαντες τὸ χωρίον ἐπὶ τῆς ἐν Ἀρκαδία πατρίδος.

« Tandis que les Aborigènes occupaient cette région, les premiers qui se joignirent à eux dans leur installation furent les Pélasges, un peuple errant venu du pays appelé alors Hémonie et aujourd’hui Thessalie, où ils avaient vécu pendant un certain temps. Après les Pélasges vinrent les Arcadiens de la ville de Pallantium, qui avaient choisi

comme chef de leur colonie Évandre, fils d'Hermès et de la nymphe Thémis. Ceux-ci construisirent une ville près d'une des sept collines qui se trouvent près du centre de Rome, appelant l'endroit Pallantium, du nom de leur métropole en Arcadie ».¹¹⁹

III. 2. 1. 2. 3. Strabon, *Géographie*, III, 5, 5 (chap. XVI)

Au chapitre XVI, Borrichius traite des migrations et mentionne notamment comme exemple la ville de Gadès : les Phéniciens ont corrompu la langue de cette ville lorsqu'ils sont arrivés. Voici en effet ce que rapporte Strabon sur la fondation de Gadès :

Περὶ δὲ τῆς κτίσεως τῶν Γαδείρων τοιαῦτα λέγοντες μέμνηται Γαδιτανοὶ χρησμοῦ τινος, ὃν γενέσθαι φασὶ Τυρίοις κελεύοντα ἐπὶ τὰς Ἡρακλέους στήλας ἀποικίαν πέμψαι· τοὺς δὲ πεμφθέντας κατασκοπῆς χάριν, ἐπειδὴ κατὰ τὸν πορθμὸν ἐγένοντο τὸν κατὰ τὴν Κάλπην, νομίσαντας τέρμονας εἶναι τῆς οἰκουμένης καὶ τῆς Ἡρακλέους στρατείας τὰ ἄκρα ποιῶντα τὸν πορθμὸν, ταῦτα δ' αὐτὰ καὶ Στήλας ὀνομάζειν τὸ λόγιον, κατασχεῖν εἰς τι χωρίον ἐντὸς τῶν στενῶν, ἐν ᾧ νῦν ἔστιν ἡ τῶν Ἑξιτανῶν πόλις· ἐνταῦθα δὲ θύσαντας, μὴ γενομένων καλῶν τῶν ἱερείων, ἀνακάμψαι πάλιν. Χρόνῳ δ' ὕστερον τοὺς πεμφθέντας προελθεῖν ἔξω τοῦ πορθμοῦ περὶ χιλίους καὶ πεντακοσίους σταδίους εἰς νῆσον Ἡρακλέους ἱερὰν κεκλιμένην κατὰ πόλιν Ὀνόβαν τῆς Ἰβηρίας, {καὶ} νομίσαντας ἐνταῦθα εἶναι τὰς στήλας θῦσαι τῷ θεῷ, μὴ γενομένων δὲ πάλιν καλῶν τῶν ἱερείων ἐπανελθεῖν οἴκαδε. Τῷ δὲ τρίτῳ στόλῳ τοὺς ἀφικομένους Γάδειρα κτίσαι καὶ ἰδρύσασθαι τὸ ἱερὸν ἐπὶ τοῖς ἑσπερίοις τῆς νήσου, τὴν δὲ πόλιν ἐπὶ τοῖς ἑσπερίοις.

« Sur la fondation de Gadéira, voici ce que racontent les Gadétans. Un oracle adressé aux Tyriens leur ordonne d'envoyer des colonies aux Colonnes d'Hercule. Les hommes chargés de reconnaître les lieux atteignirent d'abord le détroit du mont Calpé. Supposant que les contreforts montagneux qui le dessinent marquaient la limite de la terre habitée et de l'expédition d'Héraclès, ils crurent que c'était cela que l'oracle désignait par le terme de Colonnes. Ils s'arrêtèrent donc à l'intérieur du détroit, à l'endroit où s'élève grand la ville des Saxitans, et y accomplirent un sacrifice. Mais les présages tirés des victimes ne se révélèrent pas favorables et ils durent s'en retourner. Une seconde expédition, envoyée peu de temps après, dépassa le détroit de 1500 stades environ, et, ayant atteint sur la côte d'Ibérie et près de la ville d'Onoba une île consacrée à Hercule, se crut arrivée là au but désigné par l'oracle ; elle offrit alors un sacrifice au dieu, mais, comme cette fois encore les victimes furent trouvées contraires, l'expédition s'en retourna. Une troisième enfin partit, qui fonda l'établissement de Gadéira et bâtit le temple dans la partie orientale de l'île en même temps que la ville dans la partie occidentale ».¹²⁰

III. 2. 1. 2. 4. Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, XIII, 36 (chap. XVI)

Au chapitre XVI, Borrichius mentionne la ville de Marseille comme lieu de contact entre deux langues, parce que les colons grecs y ont importé un peu de leur langue qui s'est

¹¹⁹ Texte et traduction d'après Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romains*, t. I, éd. et trad. V. FROMENTIN, Paris, 1998.

¹²⁰ Strabon, *Géographie*, t. II, éd. et trad. F. LASSERRE, Paris, 1966.

mélangée au gaulois. L'information sur la fondation de Marseille se trouvait dans la *Constitution de Marseille* d'Aristote, cité par Athénée de Naucratis.

Τὸ ὅμοιον ἰστορεῖ γενέσθαι καὶ Ἀριστοτέλης ἐν τῇ Μασσαλιωτῶν Πολιτείᾳ οὕτως·
Φωκαεῖς οἱ ἐν Ἰωνίᾳ ἐμπορίᾳ χρώμενοι ἔκτισαν Μασσαλίαν.

« Aristote raconte aussi la même chose dans la *Constitution de Marseille : Les Phocéens, commerçants d'Ionie, fondèrent Marseille* ».

L'œuvre d'Athénée de Naucratis, qui reprend comme modèles Plutarque ou même Platon, aurait, selon l'auteur lui-même, été écrite sous le règne de Commode. On suppose qu'elle avait été commandée par l'Empereur. Il s'agit d'une vaste compilation de lectures, faites notamment à la bibliothèque d'Alexandrie. Athénée, né à Naucratis en Égypte, vers 170 ap. J.-C., y étudia, commença à y enseigner, puis se transféra à Rome, où il continua d'être grammairien. La date de sa mort n'est pas connue.¹²¹

III. 2. 1. 3. Curiosa

Les curiosités que Borrichius reprend aux auteurs anciens se divisent en deux catégories ; d'une part celles qui ont trait aux peuples et à leurs habitudes (en général, ces habitudes particulières donnent lieu, selon Borrichius à une spécificité de langage), d'autre part des curiosités linguistiques.

III. 2. 1. 3. 1. Eschyle, *Les Perses* (chap. VI)

Le premier exemple de curiosité linguistique mentionnée par Borrichius provient du vers 897 des *Perses* :

καὶ τὰς εὐκτάνους κατὰ κλῆρον Ἰαόνιον πολυάνδρους Ἑλλάνων.

« Et les villes opulentes du domaine ionien si peuplées de Grecs ! »¹²²

Eschyle utilise une graphie particulière du mot « ionien », à savoir Ἰαόνιος, et avec ce terme, il désigne le monde grec ; or, selon Casaubon (voir *infra*) que Borrichius cite à l'appui de sa thèse, il s'agit là d'une forme ancienne de l'ethnonyme, de provenance hébraïque, qui prouverait l'origine asiatique des Grecs, non loin de Babel.

Eschyle présente les *Perses* en 472, moins de dix ans après la victoire des Grecs, presque tous coalisés, à Salamine. Eschyle a participé à cette bataille, et il peut donc l'évoquer du point de vue d'un combattant. Le terme « ionien » auquel s'intéresse Borrichius désigne ici la quasi-totalité des cités grecques coalisées pour cette bataille, présentées comme un seul peuple opposé aux « Barbares » que sont les Perses. Eschyle, si l'on en croit Aristophane, était déjà connu dans l'Antiquité pour l'utilisation de mots rares, de syntagmes nouveaux, de particularités orthographiques et d'autres raccourcis et demi-mots.

¹²¹ Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, t. I, éd. et trad. A.M. DESROUSSEAUX et Ch. ASTRUC, Paris, 1956.

¹²² Eschyle, *Les suppliantes ; Les Perses ; Les sept contre Thèbes ; Prométhée enchaîné*, éd et trad. P. MAZON, Paris, 1920.

III. 2. 1. 3. 2. Claude Élien, *Histoire variée* (chap. VII)

Claudianus Aelianus (175-235 ap. J.-C.), qui se présente lui-même comme citoyen romain, est originaire de Préneste, et était peut-être bien un affranchi. Sa prose grecque fut reconnue déjà de son vivant comme d'une grande pureté. Son *Histoire Variée* (titre de la Souda) constitue une large compilation d'anecdotes reprises à d'autres auteurs, dont le nom n'est pas forcément cité. Élien est cité par Borrichius à propos des alimentations particulières des peuples :

Ὅτι βαλάνους Ἀρκάδες, Ἀργεῖοι δ' ἄπιους, Ἀθηναῖοι δὲ σῦκα, Τιρύνθιοι δὲ ἀχράδας δεῖπνον εἶχον, Ἴνδοι καλάμους, Καρμανοὶ φοίνικας, κέγχρον δὲ Μαιῶται καὶ Σαυρομάται, τέρμινθον δὲ καὶ κάρδαμον Πέρσαι.¹²³

« Les Arcadiens se nourrissaient de glands, les Argiens de poires, les Athéniens de figues, les habitants de Tirynthe de poires sauvages, les Indiens de roseaux, les habitants de la Carmanie de dattes, les habitants de la Méotide et les Sauromates de millet, et les Perses de térébinthe et de cresson ».¹²⁴

III. 2. 1. 3. 3. Hésychius (chap. VIII)

Hésychius d'Alexandrie a rassemblé, probablement au VI^e siècle ap. J.-C., plusieurs dictionnaires de langue grecque comprenant les mots utilisés par les auteurs antérieurs, autant poètes que prosateurs. Dans le chapitre VIII de Borrichius, il est cité à l'appui pour justifier une désignation onomatopéique de la grenouille :

3100. 72 κόαξ ὁ βάτραχος ¹²⁵

En d'autres termes, de simple cri onomatopéique, κόαξ serait devenu, dans certains usages de la langue grecque, un substantif à part entière.

¹²³ Élien, *Histoires Diverses*, éd. B.-J. DACIER, Paris, 1827.

¹²⁴ Élien, *Histoire variée*, traduit et commenté par A. LUKINOVICH et A.-F. MORAND, Paris, 1991.

¹²⁵ *Hesychii Alexandrini Lexicon* post Ioannem Albertum recensuit Mauricius Schmidt, t. II : E-K, Amsterdam, 1965.

III. 2. 2. Les auteurs latins

La section sur les auteurs latins est organisée selon les mêmes divisions que la section sur les auteurs grecs. Pour les commentaires généraux sur chaque thème, nous renvoyons donc à la section sur les auteurs grecs.

III. 2. 2. 1. L'origine et la force du langage

III. 2. 2. 1. 1. Virgile, *Énéide* (chap VIII)

Les vers que cite Borrichius pour l'exemple du « *r irrité* » sont les vers 178-180 du chant IV de l'*Énéide*. Virgile y décrit l'espèce de monstre qu'est la renommée qui porte sur la terre d'Afrique la rumeur qu'Énée et Didon sont mariés. Le côté monstrueux est accentué par la répétition du son *r* dont l'intensité diminue petit à petit :

Illam Terra parens, ira irritata deorum,
extremam ut perhibent Coeo Enceladoque sororem
progenuit ... ¹²⁶

« Sa mère la Terre, poussée par sa colère contre les dieux, dit la légende, l'a mise au monde, sœur cadette de Céus et Encélade » (trad. A.-M. Boxus et J. Poucet)¹²⁷.

III. 2. 2. 1. 2. Quintilien, *Institution oratoire* (chap. I)

M. Fabius Quintilianus, né en Espagne vers 35 ap. J.-C. et mort après 95, fit ses études dans sa région d'origine, mais également à Rome¹²⁸. Il fut professeur en Espagne, et ne partit à Rome pour de bon que lorsqu'il accompagna Galba ; il y connut un grand succès comme orateur et professeur, jusqu'à même se voir attribuer un consulat honoraire par Domitien.

Lorsqu'il cessa d'enseigner, il écrivit l'*Institutio oratoria* en douze livres, qui a pour but de proposer la meilleure formation intellectuelle, depuis le tout début et jusqu'à l'âge adulte. L'éloquence ne prend place que dans un deuxième temps, une fois passée la petite enfance. Des cinq parties de la rhétorique jusqu'à l'art d'écrire, en passant par le style oral et la mémoire, Quintilien ne passe rien sous silence, et il n'est pas étonnant que Borrichius ait pu en tirer des extraits pertinents dans son traité sur le langage.

X, 1, 10 : cum omnem sermonem auribus primum accipiamus. Propter quod infantes a mutis nutricibus iussu regum in solitudine educati, etiam si uerba quaedam emisisse traduntur, tamen loquendi facultate caruerunt.

« Puisque nous apprenons toute langue d'abord par les oreilles. Pour cette raison de tout jeunes enfants qui, sur ordre des rois, ont été éduqués dans

¹²⁶ Virgile, *Énéide*, éd. J. PERRET, Paris, 1978.

¹²⁷ Notons au passage que dans un hexamètre au chapitre XVII (*in natos natorum, et qui nascentur ab illis*), Borrichius s'est inspiré du vers 99 du chant III de l'*Énéide* : *hic domus Aeneae cunctis dominabitur oris, / et nati natorum, et qui nascentur ab illis*, « C'est là que régnera la maison d'Énée sur tous les rivages, et les enfants de ses enfants, et ceux qui naîtront d'eux ! » (trad. A.-M. Boxus et J. Poucet).

¹²⁸ Quintilien, *Institution oratoire*, éd. J. COUSIN, Paris, 1979. Toutes les citations de Quintilien proviennent de cette édition, et les traductions personnelles en sont inspirées.

l'isolement complet par des nourrices muettes, même si, dit-on, ils ont laissé échapper certains mots, ont toutefois été privés de la faculté de parler »

Quintilien fait sans doute allusion à la même anecdote qu'Hérodote, cité juste après par Borrichius, mais le pluriel *regum* montre qu'il n'a plus le passage clairement en tête, tout comme les « nourrices muettes » seraient en fait des chèvres.

III. 2. 2. 1. 3. Quinte-Curce, *Historiae Alexandri* (chap. VII)

La vie de Quintus Curtius Rufus est tout à fait inconnue ; la majorité des spécialistes situent son activité sous le règne de Claude. Son œuvre, les *Historiae Alexandri Magni* n'a eu qu'une notoriété très relative durant tout le Moyen Âge. Les deux premiers des dix livres sont perdus, la suite narre la vie d'Alexandre entre 333 et 323 av. J.-C.

Au chapitre IX de son huitième livre, Quinte-Curce décrit les paysages de l'Inde, mentionne les vêtements locaux, l'usage du papyrus et certains animaux exotiques. Il dit notamment que les oiseaux imitent facilement toutes sortes de sons, ce que Borrichius mentionne dans son traité (*aves ad imitandum humanae uocis sonum dociles sunt*), puis plus loin évoque le déterminisme climatique : *Ingenia hominum, sicut ubique, apud illos locorum quoque situs format*, « là, chez eux, comme partout, l'environnement détermine les esprits des hommes ». Il poursuit en critiquant le faste exagéré des monarques de l'Inde, l'insuffisance de leurs « sages » : selon l'auteur, tous ces défauts sont dus au climat défavorable.

III. 2. 2. 1. 4. Nigidius Figulus chez Aulu-Gelle (chap. VIII)

Nigidius Figulus (100-45 av. J.-C.), ami de Cicéron, fut sénateur, mais également auteur d'une œuvre variée, presque entièrement disparue, qui concernait la linguistique, les sciences naturelles, les religions, etc. Il fut exilé après la bataille de Pharsale et n'obtint pas le pardon de César.

Aulu-Gelle, qui cite volontiers des auteurs antérieurs, nous livre des passages aujourd'hui perdus de Nigidius Figulus.

Romain aisé du II^{ème} siècle, Aulus Gellius (né entre 115 et 120 ap. J.-C.) étudie la littérature à Rome avant d'effectuer l'habituel voyage à Athènes. Durant son séjour en Grèce, il commence à prendre des notes sur ses lectures et les cours auxquels il peut assister ; ces notes forment la base de son œuvre *Les Nuits attiques* (*Noctes Atticae*), fruit de ses « nuits studieuses ». Publié vers 150 ap. J.-C., cet ouvrage de compilation en vingt livres se compose d'une suite inégale de chapitres, évoquant pêle-mêle des sujets très divers (droit, philosophie, morale, histoire, critique de textes...). Aulu-Gelle s'intéresse particulièrement au langage et à la grammaire, s'attachant à donner l'étymologie de différents mots, à expliquer l'origine de certaines formes, etc.

Le passage que cite Borrichius (chapitre VIII) est un exemple de la curiosité et des intérêts d'Aulu-Gelle :

X, 4 sq. : Quod P. Nigidius argutissime docuit nomina non positiua esse, sed naturalia. Nomina uerbaque non positu fortuito, sed quadam ui et ratione naturae facta esse P. Nigidius in grammaticis commentariis docet, rem sane in philosophiae dissertationibus celebrem. 2. Quaeri enim solitum apud philosophos, φύσει τὰ ὀνόματα sint ε θεσει. 3. In eam rem multa argumenta dicit, cur uideri possint

uerba esse naturalia magis quam arbitraria. 4. Ex quibus hoc uisum est lepidum et festiuum ...

« P. Nigidius dans les *Notes Grammaticales* enseigne que les noms et les verbes n'ont pas été établis par une convention arbitraire, mais en vertu d'une force et raison naturelles, sujet souvent débattu en vérité dans les discussions des philosophes. 2. On a en effet coutume de rechercher chez les philosophes si les noms existent *par nature* ou *par convention*. 3. Nigidius, à ce sujet donne de nombreux arguments pour expliquer que les mots peuvent paraître œuvre de la nature plutôt que de la volonté. 4. De ces démonstrations, celle-ci nous a paru jolie et ingénieuse ... » ¹²⁹

III. 2. 2. 2. Migrations et origine des peuples latins

III. 2. 2. 2. 1. Quintilien, *Institution oratoire* (chap. VII)

Borrichius cite des remarques de Quintilien (XII, 10, 27-29 et 31) sur différentes lettres de l'alphabet ; plus loin, il expose l'argument de Quintilien (I, 5, 58) qui affirme la dette de la langue latine à la langue grecque, théorie que nous avons déjà mentionnée à propos des auteurs grecs :

Sed haec diuisio mea ad Graecum sermonem praecipue pertinet ; nam et maxima ex parte Romanus inde conuersus est, et confessis quoque Graecis utimur uerbis, ubi nostra desunt, sicut illi a nobis nonnumquam mutuantur.

« Mais cette division que je fais est surtout pertinente pour la langue grecque, car c'est de là que la langue latine est traduite en grande partie, et nous utilisons aussi des mots purement grecs lorsque les mots de notre langue font défaut, de même que parfois eux nous en empruntent aussi ».

III. 2. 2. 2. 2. Juvénal, *Satire 4*, 39-41 (chap. XVI)

Sur le thème de l'origine grecque des Latins, Borrichius cite également le poète satirique Decimus Iunius Iuuenalis (mort après 128 ap. J.-C.), qui laisse penser que la ville d'Ancône en Italie aurait été fondée par des Doriens :

incidit Hadriaci spatium admirabile rhombi
ante domum Veneris, quam Dorica sustinet Ancon,
impleuitque sinus... ¹³⁰

« un turbot d'une masse incroyable s'échoua depuis la mer adriatique devant le temple de Vénus à Ancône, et remplit le filet... ».

Dans cette satire, Juvénal raconte l'épisode où l'empereur Domitien a convoqué tout un conseil pour savoir comment cuisiner un turbot anormalement grand qu'un pêcheur lui avait apporté.

¹²⁹ Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, t. X, éd. R. MARACHE, Paris, 1978.

¹³⁰ Juvénal, *Satires*, éd. P. DE LABRIOLLE, Paris, 1971.

Dorica Ancona est une ville qui fut colonisée au IV^e siècle av. J.-C. par les Syracusains qui fuyaient la tyrannie de Denys I^{er}.¹³¹ L'information se retrouve également chez Strabon, *Géographie*, V, 4, 2 :

Πόλεις δ' Ἀγκῶν μὲν Ἑλληνίς, Συρακουσίων κτίσμα τῶν φυγόντων τὴν Διονυσίου τυραννίδα ...

« La ville d'Ancône est grecque, puisque c'est une fondation des Syracusains fuyant la tyrannie de Denys ... ». ¹³²

et, d'une autre façon, chez Pline l'Ancien :

Numana a Siculo condita, ab iisdem colonia Ancona (*Hist. Nat.*, III, 111)

« Numana fondée par les Sicules, et Ancône qui est aussi leur colonie ».

III. 2. 2. 3. Curiosa

III. 2. 2. 3. 1. Varron, *De lingua Latina* (chap. VIII)

Marcus Terentius Varro (116-27 av. J.-C.) eut différents maîtres qui l'influencèrent beaucoup, à Rome comme à Athènes, et poursuivit son *cursus honorum* jusqu'à la préture. Dans la lutte opposant César à Pompée, il était du parti de Pompée ; mais César victorieux lui pardonna et lui confia la direction des deux nouvelles bibliothèques de Rome. On lui prête une œuvre étendue, environ septante-quatre ouvrages. Son traité *de lingua Latina* comportait vingt-cinq livres, dont il en reste cinq. Varron y aborde l'étymologie, les déclinaisons, la syntaxe, avec une rigueur parfois discutable.

Borrichius cite Varron à propos de l'origine du nom latin de la « grenouille » :

V, 13, 78 : Sunt etiam animalia in aqua, quae in terram interdum exeant : (...) E quis rana ab sua dicta uoce (...).

« Il y a aussi dans l'eau des animaux, qui parfois sortent sur la terre : (...) parmi ceux-ci la grenouille, qui est ainsi nommée à cause de son cri (...) ». ¹³³

III. 2. 2. 3. 2. Cicéron, *De Re Publica* ou *le Songe de Scipion* (chap. VII)

Le *De Re Publica* est un dialogue politique dont le protagoniste est Scipion Émilien et qui aborde les différents types de régimes politiques, dans le but de déterminer lequel est le meilleur. Comportant à l'origine six livres, l'œuvre est aujourd'hui malheureusement mutilée ; nous avons conservé le célèbre *Songe de Scipion* grâce à Macrobe et à son commentaire. Scipion Émilien raconte que, quand il arriva en Afrique, il alla voir le roi Massinissa ; durant la nuit l'Africain lui apparut dans son sommeil et lui fit des prédictions sur son avenir. Le père de Scipion Émilien est représenté vivant dans la Voie Lactée (*orbem lacteum*) et montrant la terre au centre de l'univers. Il lui explique la vacuité de la gloire et démontre l'immortalité de l'âme.

¹³¹ E. COURTNEY, *A Commentary on the Satires of Juvenal*, London, 1980, pp. 208-209.

¹³² Strabon, *Géographie*, t. I, éd. et trad. A. AUJAC et F. LASSERRE, Paris, 1968.

¹³³ Varron, *De lingua Latina*, éd. J. COLLART, Paris, 1954.

Le passage cité par Borrichius intervient dans la discussion sur l'harmonie (musicale) des sphères :

Hoc sonitu oppletæ, aures hominum obsurduerunt ; nec est ullus hebetior sensus in uobis : sicut ubi Nilus ad illa, quæ Catadupa nominantur, præcipitat ex altissimis montibus, ea gens quæ illum locum accolit, propter magnitudinem sonitus, sensu audiendi caret.

« C'est parce qu'elles étaient continuellement remplies de ce bruit que les oreilles humaines y sont devenues sourdes ; aucun de vos sens n'est aussi émoussé que l'ouïe ; ainsi, à l'endroit nommé « les Catadupa », où le Nil se précipite du haut de montagnes très élevées, le peuple qui habite aux environs est privé du sens de l'ouïe, à cause de l'intensité du bruit ». ¹³⁴

III. 2. 2. 3. 3. Catulle, *carmen* 84 (chap. X)

Le poète lyrique Caius Valerius Catullus (c. 84 – 54 av. J.-C.) est l'auteur de cent seize *carmina*, classés selon le mètre utilisé. Ce recueil se compose principalement de poèmes à Lesbia, à ses amis et à ses ennemis et d'imitations de poèmes grecs. Le *carmen* 84, cité *in extenso* par Borrichius, est composé de six distiques. Quintilien en parle, à propos de l'aspiration *h* (I, 19) :

Cuius quidem ratio mutata cum temporibus est saepius. Parcissime ea ueteres usi etiam in uocalibus, cum 'aedos ircosque' dicebant. Diu deinde reseruatam, ne consonantibus adspirarent, ut in 'Graccis' et 'trumpis'. Erupit breui tempore, nimius usus, ut 'choronae chenturiones praecones' adhuc quibusdam inscriptionibus maneat, qua de re *Catulli nobile epigramma est*.

« Son utilisation a très souvent changé avec le temps. Les anciens l'ont très peu utilisée, même devant les voyelles, puisqu'ils disaient 'aedos' et 'ircos'. Puis pendant longtemps, on a évité les aspirées avec les consonnes, comme dans 'Graccis' et 'trumpis'. En peu de temps, l'usage devint excessif au point qu'on peut encore lire 'choronae chenturiones praecones' dans certaines inscriptions, ce qui a donné lieu à un épigramme fort connu de Catulle » ¹³⁵.

Le commentaire de Quintilien indique que cet Arrius mentionné par Catulle n'est que la figure choisie pour faire des reproches à toute une série de personnes qui faisaient cette faute de phonation. Cette prononciation lui venait-elle vraiment de ses ancêtres ou est-ce de l'ironie ? La question est débattue. Vraisemblablement, le phénomène était lié à l'influence grecque sur la langue latine au I^{er} siècle av. J.-C., qui avait introduit la mode de l'aspiration ; les personnes moins cultivées qui voulaient suivre cette tendance étaient amenées à se tromper selon le phénomène d'hypercorrection. Ainsi donc, Arrius est l'image du mauvais orateur. ¹³⁶

¹³⁴ Cicéron, *La République*, éd. et trad. E. BRÉGUET, t. II, livres II-VI, Paris, 1980.

¹³⁵ Texte et traduction d'après Quintilien, *Institution oratoire*, éd. J. COUSIN, Paris, 1979.

¹³⁶ F. FLECK. « Les trois fautes de goût de Quintus Arrius (Catulle, 84) », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 85, n° 1, 2011, pp. 25-41.

III. 2. 2. 3. 4. Horace, *de Arte Poetica* (chap. XI)

Quintus Horatius Flaccus (65-8 av. J.-C.) avait déjà composé de nombreuses œuvres lorsqu'il écrivit l'épître *Ad Pisones*, mieux connue sous le nom *De Arte Poetica* que lui a donné Quintilien. Ce poème, qui n'a évidemment pas la rigueur d'un traité, présente une trentaine de conseils pratiques à l'adresse des jeunes poètes. Borrichius cite les vers 60-63 et 70-72, dans lesquels Horace recommande d'éviter la banalité en changeant de lexique : ainsi les mots vieillissent tombent en désuétude, de nouveaux sont créés, à partir du grec par exemple, mais d'anciens mots peuvent également revenir en usage :

Vt sylvae foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt, ita uerborum uetus interit aetas,
Et iuuenum ritu florent modo nata, uigentque.
Debemur morti nos, nostraque (...)

« Comme les forêts changent de feuilles à l'automne,
les premières tombent, ainsi périt la vieille génération des mots,
et les nouvelles, comme des jeunes gens, fleurissent et prennent de la force.
Nous et nos biens sommes dus à la mort (...) »

Multa renascentur, quae iam cecidere, cadentque
Qua nunc sunt in honore uocabula, si uolet usus,
Quem penes arbitrium est, et ius, et norma loquendi ...

« Beaucoup de mots renaîtront, qui ont aujourd'hui disparu, et tomberont
qui maintenant sont dans l'honneur, si le veut l'usage,
maître absolu du jugement, des droits et des règles du langage ... ».¹³⁷

III. 2. 2. 3. 5. Perse, *Satire I, Contre les mauvais écrivains* (chap. V)

Borrichius ne cite pas nommément le poète latin Perse, mais l'expression *loquendi sartago*, « langue des poêlons », permet d'identifier la source. Né en l'an 34 ap. J.-C., en Étrurie, Aulus Persius Flaccus s'essaya à plusieurs genres littéraires, avant de composer, à la fin de sa vie, les *Satires*, obscures et imbibées de philosophie stoïcienne. Le poète mourut en 62 ap. J.-C.

Dans la première satire, Perse dialogue fictivement avec un ami et lui dit (v. 76-82) :

Est nunc, Brisei quem uenosus liber Acci,
Sunt quos Pacuiusque et uerrucosa moretur
Antiope, aerumnis cor luctificabile fulta ?
Hos pueris monitus patres infundere lippos
Cum uideas, quaerisne unde haec sartago loquendi
Venerit in linguas, unde istud dedecus, in quo
Trossulus exsultat tibi per subsellia leuis ?

« Y a-t-il aujourd'hui des lecteurs qui s'attardent à l'œuvre aux veines saillantes du bachique Accius, à Pacuvius et à son *Antiope* couverte de verrues, dont le cœur endeuillé repose sur des chagrins ? Du moment que tu vois des pères aux yeux malades verser dans l'esprit des enfants de pareilles leçons, te demandes-tu d'où est

¹³⁷ Texte cité par Borrichius.

venu sur les langues le style actuel de poêle à frire, d'où est venue cette infamie, par laquelle tu fais bondir d'aise le long des bancs le gandin sans poil ? ». ¹³⁸

Ou, selon la traduction de J. Lacroix, 1846 :

« (...) D'où nous vient *ce fatras de termes raboteux*
Qui corrompent la langue, et ce patois honteux
Qui fait trépigner d'aise une foule idolâtre
Sur les bancs du préteur, sur les bancs du théâtre ? »

Le terme *sartago* désigne un ustensile de cuisine de peu de coût et désigne l'exotisme dénué de style dont fait preuve Pacuvius¹³⁹. Il est évident que Perse désigne ici une langue non cultivée, pleine de fautes. Par cette allusion littéraire à la *sartago loquendi*, Borrichius a repris le terme pour désigner une langue déjà éloignée de sa pureté première.

III. 2. 2. 3. 6. Pomponius Méla, *Chorographia* (chap. VII et IX)

C'est au premier siècle de notre ère, vers l'an 43, que Pomponius Méla, originaire d'Espagne, publie son œuvre chorographique. Moins géographique que littéraire et descriptive, la *Chorographia* de Méla serait le plus ancien témoignage latin d'une description du monde. En exposant d'abord la division du monde, l'auteur part ensuite pour un voyage fictif des continents et océans, en s'intéressant beaucoup aux contrées plus éloignées de Rome, plus merveilleuses. Borrichius le cite plusieurs fois, notamment à propos des Troglodytes :

I, 8, 44 : Trogodytae nullarum opum domini strident magis quam locuntur, specus subeunt alunturque serpentina.

« Les Troglodytes, qui ne sont possesseurs d'aucune richesse, font entendre un cri plutôt qu'un langage, se glissent dans des cavernes et se nourrissent de serpents ». ¹⁴⁰

Voir aussi chez Hérodote, IV, 183, 4 :

οἱ Γαράμαντες δὴ οὗτοι τοὺς τρωγλοδύτας Αἰθίοπας θηρεύουσι τοῖσι τεθρίποισι· οἱ γὰρ τρωγλοδύται Αἰθίοπες πόδας τάχιστοι ἀνθρώπων πάντων εἰσὶ τῶν ἡμεῖς πέρι λόγους ἀποφερομένους ἀκούομεν. Σιτέονται δὲ οἱ τρωγλοδύται ὄφεις καὶ σαύρους καὶ τὰ τοιαῦτα τῶν ἐρπετῶν· γλῶσσαν δὲ οὐδεμιᾷ ἄλλῃ παρομοίην νενομίκασι, ἀλλὰ τετρίγασιν κατὰ περ αἱ νυκτερίδες.

« Ces Garamantes chassent les Éthiopiens troglodytes avec leurs chars : les Éthiopiens troglodytes en effet ont les pieds les plus rapides de tous les hommes dont nous avons entendu parler. Les Troglodytes se nourrissent de serpents, de lézards et d'autres rampants ; ils utilisent une langue semblable à aucune autre, ou plutôt un cri perçant comme les chauves-souris ».

¹³⁸ Texte et traduction de Perse, *Satires*, éd. et trad. A. CARTAULT, Paris, 1960.

¹³⁹ J. C. BRAMBLE, *Persius and the programmatic satire*, Cambridge, 1974, p. 122.

¹⁴⁰ Pomponius Méla, *Chorographia*, éd. A. SILBERMAN, Paris, 1988.

Et Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, V, 45 :

Trogodytae specus excauant ; hae illis domus, uictus serpentium carnes, stridorque, non uox : adeo sermonis commercio carent.

« Les Troglodytes creusent des grottes, qui leur servent de maisons, leur nourriture est la viande de serpent, et ils crient, ils ne parlent pas : ils manquent à ce point de l'habitude à la discussion ».

III. 2. 2. 3. 7. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXVI, 4, 19 (chap. VII)

Caius Plinius Secundus (dit Pline l'Ancien), oncle et père adoptif de Pline le Jeune, est né vers l'an 23 ou 24 de notre ère. Pline passait énormément de temps à lire et à consigner des fiches de lecture ; sa curiosité ne se limitait pas aux livres : il périt au moment de l'éruption du Vésuve, trop fasciné par l'observation directe du phénomène. Nous conservons son *Histoire naturelle*, publiée en 77 ap. J.-C. et divisée en trente-sept livres. Pline y évoque non seulement le monde et l'univers, mais aussi l'homme, les sciences, la morale et avant de s'attacher au règne du vivant, puis de l'inanimé.

Le passage cité par Borrichius se trouve dans un chapitre où Pline traite des nombreuses manières de se soigner. Borrichius affirme que, pour les oreilles romaines, les Cimbres et les Teutons « hurlent » plus qu'ils ne parlent. À vrai dire, Pline mentionne une plante, l'achaéménis, qui, jetée dans une bataille, mettrait le désordre chez l'ennemi et lui ferait tourner le dos ; les Germains, comme bien d'autres peuples, sont dits « hurler », pour la simple raison qu'ils sont ici envisagés en plein assaut de guerre :

Vbinam istae fuere, cum Cimbri Teutonique terribili Marte ulularent (...) ? »

« Où étaient ces plantes lorsque les Cimbres et les Teutons poussaient leurs terribles cris de guerre ? ».¹⁴¹

III. 2. 2. 3. 8. *Auctor Philomelae* (chap. IX)

Philomèle est une élégie, attribuée à Ovide, sur les onomatopées des oiseaux et des mammifères. Lorsque les humanistes ont compris que cette élégie n'était pas de style ovidien, ils ont préféré donner au poète le nom d'*auctor Philomelae*. Vossius attribue l'élégie à un anonyme du I^{er} siècle ¹⁴².

L'élégie mentionne entre autres le terme *rugire* ¹⁴³ ; elle est citée à propos du lion dans les anciens livres sur la zoologie, notamment par Buffon (*Œuvres complètes de Buffon, Histoire des animaux*, éd. M. A. RICHARD, Paris, 1835, p. 28).

III. 2. 2. 4. Pédagogie

L'éducation est, selon Borrichius, une des causes de changement linguistique (voir : « causes sociales »). La « dégénérescence » des langues via l'éducation est due surtout aux défauts des nourrices ou des pédagogues. La principale source antique à ce sujet est Quintilien.

¹⁴¹ Pline, *Histoire Naturelle*, éd. A. ERNOUT et R. PÉPIN, Paris, 1957.

¹⁴² F. SCHOELL, *Histoire abrégée de la littérature latine*, t. I, Paris, 1815, p. 342 ; P. BERGERON, *Histoire analytique et critique de la littérature romaine*, t. I, Bruxelles, 1840, p. 437.

¹⁴³ J. JOUBERT, *Dictionnaire françois et latin*, Paris, chez les frères Barbou, 1725, p. 322.

III. 2. 2. 4. 1. Quintilien, *Institution oratoire* (chap. X)

I, 1, 4 : Ante omnia ne sit uitiosus sermo nutricibus : quas, si fieri posset, sapientes Chrysippus optauit, certe quantum res pateretur, optimas eligi uoluit. Et morum quidem in his haud dubie prior ratio est, recte tamen etiam loquantur.

« Avant toute chose, que le langage des nourrices soit exempt de fautes : Chrysippe souhaitait même que dans la mesure du possible elles fussent sages ; en tout cas, il voulait que, pour le moins, on les choisit excellentes, autant que faire se pouvait. À vrai dire, c'est leur moralité qui, indubitablement, doit entrer avant tout en ligne de compte, mais il faut aussi cependant qu'elles parlent correctement ».

On n'a pas conservé l'ouvrage de Chrysippe, mais les idées des auteurs allaient plus loin que ce que veut bien retenir Borrichius : il s'agissait de l'éducation en général, y compris morale, et pas uniquement de l'éducation langagière ; et les nourrices devaient être dépourvues de vices à tous égards. Les termes exacts de la citation suivante sont :

« Non adsuescat ergo, ne dum infans quidem est, sermoni qui dediscendus sit » (I, 1, 5).

L'extrait sur les vers difficiles à faire répéter aux enfants vient du livre I, 1, 37, toujours dans ce vaste chapitre de Quintilien sur l'éducation des enfants. Remarquons que dans les éditions modernes, le mot grec est χαλινόι plutôt que χαλεποί (Graece uocantur) c'est-à-dire « freins, manœuvres » plutôt que « difficiles ». Borrichius énumère les mêmes défauts que Quintilien ; Quintilien précise qu'il ne faut absolument pas que les pédagogues en soient atteints, sinon les enfants en écoperont. Il s'agit en l'occurrence de défauts de phonation :

Et illa per sonos accidunt, quae demonstrari scripto non possunt, uitia oris et linguae : ιωτακισμόν et μυτακισμόν et λαμβδακισμόν et ιχνότης et πλατειασμόν feliciores fingendis nominibus Graeci uocant, sicut κοιλοστομίαν cum uox quasi in recessu oris auditur (*Inst. orat.*, I, 5, 32).

« Il y a aussi des accidents de phonation, qui ne peuvent être représentés dans l'écriture, et qui sont dus à des imperfections de la bouche et de la langue : ce sont des « iôtacismes », des « labdacismes », des « ischnotêtai », et des « plateasmos » comme disent les Grecs, mieux favorisés que nous pour créer des mots, ils parlent aussi de « coelostomie » quand la voix semble venir du fond de la cavité buccale ».

L'iôtacisme n'a pas du tout le même sens pour les Anciens que celui que nous lui donnerions aujourd'hui dans la description phonologique du grec postclassique. Diomède dit à son propos (GLK, I, 453, 6) : *si i littera supra iustum decorem (...) extenditur*, « si le i est excessivement allongé ».

L'ιχνότης c'est la sécheresse du style selon Démétrios, *De Interpretatione*, III, 4.

Pour comprendre πλατειάζειν, il faut se référer à la quinzième idylle de Théocrite, v. 88 :

ἐκκναισεῦντι πλατειάσδοισαι ἅπαντα,

« Elles vous écorchent les oreilles, en ouvrant la bouche toute grande à chaque mot »¹⁴⁴.

¹⁴⁴ Théocrite, *Idylles*, éd. PH-E. LEGRAND, Paris, 1925. – Il y avait, en effet, beaucoup de sons ouverts en dorien.

Au chapitre X toujours, Borrichius se réfère encore au livre VIII, 3, 56 de Quintilien, lorsqu'il traite du phénomène de l'imitation à mauvais escient (κακόζηλον). Puisque Quintilien veut apprendre à être un bon orateur et à faire de beaux discours, il commence par indiquer tous les défauts à éviter. Selon Quintilien en effet, la première qualité du discours, c'est l'absence de fautes (*nam prima uirtus est uitio carere* : VIII, 3, 41). Il se lance donc dans l'énumération des défauts fréquents des orateurs, et parmi les pires, il y a l'imitation d'un mauvais exemple.

III. 2. 2. 5. Droit et législation

Borrichius cite des historiens et des juristes à propos de l'histoire de l'expansion de la langue latine. La langue latine s'est en effet peu à peu imposée dans l'Empire romain par l'entremise de lois et de privilèges.

III. 2. 2. 5. 1. Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, III, 3, 30 (chap. XIII)

Voici l'extrait visé par Borrichius :

Vniuersae Hispaniae Vespasianus Imperator Augustus iactatum procellis rei publicae Latium tribuit.

« L'Empereur Vespasien accorda à l'Espagne entière le droit latin durant les tempêtes de l'État ».

III. 2. 2. 5. 2. Tacite, *Historiae*, I, 8 (chap. XIII)

La phrase de Tacite que Borrichius a en tête est probablement :

Galliae super memoriam Vindicis obligatae recenti dono Romanae ciuitatis et in posterum tributi leuamento.¹⁴⁵

« Les Gaules étaient liées par le souvenir de Vindex, le don récent de la citoyenneté romaine et la diminution d'impôts pour l'avenir ».

Galba donna en effet la citoyenneté romaine aux tribus gauloises qui le supportèrent contre la révolte de Vindex. Cette phrase se trouve effectivement au premier chapitre des *Histoires*, racontant les faits sous Galba, mais on sait par ailleurs que Claude avait déjà voulu inviter certains Gaulois au sénat ; il a d'ailleurs été moqué pour cela, au témoignage de Sénèque au chapitre III de l'*Apocolocyntose*.

III. 2. 2. 5. 3. Digeste, XLII, tit. I, *De re iudicata*, 48 (chap. XIII)

Le digeste dit « de Justinien » est la compilation de toutes les sentences de juristes romains et décisions des Empereurs, réalisée sur l'ordre de l'Empereur Justinien. Il comprend cinquante livres, et toutes les sentences sont classées par sujet. Lorsque la solution s'applique à un cas précis, l'auteur et l'ouvrage sont cités¹⁴⁶. Borrichius cite la maxime suivante :

¹⁴⁵ Tacite, *Histoires*, éd. H. GOELZER, Paris, 1946.

¹⁴⁶ *Brill's Encyclopedia of the Ancient World, New Pauly*, éd. H. CANKI et H. SCHNEIDER, vol. 4, Leyde & Boston, 2004, col. 407-410.

Decreta a praetoribus Latine interponi debent.¹⁴⁷

« Les décrets, par les préteurs, en latin, doivent intervenir »¹⁴⁸.

III. 2. 2. 5. 4. *Ulpien*, cité dans le *Digeste* (chap. XIII)

Originaire de Tyr, Ulpien (170- 223 ou 228) est une figure très importante dans l'histoire du droit romain. Jurisconsulte à l'époque de Septime Sévère et de Caracalla, il fut préfet du prétoire sous Alexandre Sévère. Ulpien est le juriste le plus souvent cité dans le *digeste*. En l'occurrence, il est assez compliqué de retrouver le passage pertinent, puisque Borrichius ne donne pas la titulature de la loi ; il doit s'agir d'un paragraphe rapportant la décision de l'Empereur Antonin (86-161) d'accorder la citoyenneté romaine à tout l'Empire.

III. 2. 3. Les auteurs chrétiens

III. 2. 3. 1. L'origine et la force du langage

III. 2. 3. 1. 1. Cyprien de Carthage (chap. III)

Cyprien, né en 205 de notre ère en Afrique et mort en martyr en 258, ne se convertit au christianisme qu'à partir de ses quarante ans : auparavant, il était rhéteur à Carthage, et ses nombreuses œuvres sont profondément liées aux événements qui marquèrent sa vie. Il fut évêque de Carthage en 248-249. Ses écrits seront consacrés à la défense du christianisme. Son *Ad Donatum* est fort connu et décrit la décadence des mœurs romaines¹⁴⁹.

Borrichius cite saint Cyprien avec saint Eusèbe et saint Thomas, à propos de la langue originelle, qui, selon ces auteurs, aurait abondé de mots qui reflétaient parfaitement la nature des choses. Les trois auteurs chrétiens estiment que cette langue était l'hébreu. Mais Borrichius ne donne de passage précis pour aucune de ces trois sources.

III. 2. 3. 1. 2. Eusèbe de Césarée (chap. III)

Né peu après 260, Eusèbe devient évêque de Césarée en 313, c'est-à-dire au moment où le christianisme est officiellement toléré. Cette fonction ne l'empêcha pas d'être excommunié pour avoir essayé de trouver un accord avec Arius et sa doctrine, l'arianisme, que l'Empereur Constantin fit condamner au concile de Nicée. Il ne fut pas définitivement excommunié pour autant, car il plaida sa cause au même concile et obtint la faveur de Constantin. Il mourut en 339. Outre des ouvrages d'histoire, Eusèbe rédigea un lexique de termes hébreux.

¹⁴⁷ *Les cinquante livres du Digeste*, trad. M. HULOT et M. BERTHELOT sur l'édition de CONTIUS, t. VI, Metz et Paris, Behmer et Lamort – Rondonneau, 1804, p. 574.

¹⁴⁸ traduction de D. GAURIER, *Les 50 Livres du Digeste de l'empereur Justinien*, t. II, Paris, 2017, p. 1862.

¹⁴⁹ W. BUCHWALD, A. HOHLWEG, O. PRINZ, *Dictionnaire des auteurs grecs et latins de l'Antiquité et du Moyen Âge*, trad. J. D. BERGER ET J. BILLEN, Brepols, 1991, pp. 222-223.

III. 2. 3. 1. 3. Philastre de Brescia (chap. IV)

Philastre (ou Filastrius/Filaster, ou encore Philaster dans les actes du concile d'Aquila) quitta sa patrie (qui n'est pas identifiée) pour voyager dans tout l'Empire romain et prêcher contre les Juifs, les hérétiques et surtout les tenants de l'arianisme. Il s'opposa à Auxence à Milan, et tint des discours publics à Rome. Un peu avant 381 il s'établit à Brescia et devint évêque. Cependant, sa défense de la bonne doctrine ne s'arrêta pas pour autant, puisqu'il composa un traité *De Haeresibus*. Il est difficile de fixer la date de sa mort : en tout cas avant 397, année de la mort d'Ambroise, qui consacra évêque Gaudence, le successeur de Philastre. C'est grâce aux discours panégyriques de Gaudence, prononcés à chaque anniversaire de la mort de Philastre, qu'on connaît quelques éléments de la vie de l'évêque¹⁵⁰.

Borrichius dit que l'hébreu s'est maintenu pur jusqu'à Babel, quoi qu'en pense Philastre. Philastre ne considérait pas l'événement de Babel comme une punition divine (voir : « causes surnaturelle ») ; il pensait que lorsque l'humanité était peu nombreuse, Dieu avait donné une seule langue aux hommes, mais que lorsque le nombre d'hommes s'était accru, Dieu lui-même avait multiplié les langues ; ce phénomène put commencer avant Babel. Chez Philastre, il n'est pas question d'une langue sacrée qui se serait maintenue jusqu'à une rupture de confiance entre Dieu et les hommes (voir « cause surnaturelle »). Philastre classe même le fait de croire en une seule langue avant Babel parmi les hérésies. À la vérité, les hommes savaient, comme les anges, comprendre spontanément toutes les langues¹⁵¹.

III. 2. 3. 1. 4. Thomas d'Aquin (chap. III)

Le nom du docteur de l'Église Thomas d'Aquin (auteur qui nous fait déborder le cadre de l'Antiquité) est mentionné par Borrichius à la suite des saints Cyprien et Eusèbe, concernant la question de l'origine du langage et de l'adéquation des mots aux choses.

Thomas (1224-1274) est né près d'Aquin et fut l'un des plus grands scholastes de son temps, professeur à Paris, Rome, Naples. Thomas d'Aquin écrivit beaucoup pour ses étudiants, notamment sa *Somme Théologique* qui visait à donner aux débutants comme aux plus instruits tout ce qu'il est nécessaire, avec une méthode scientifique. Cet état d'esprit correspond à certains traités de Borrichius. Saint Thomas commente aussi plusieurs livres de la Bible et des livres d'Aristote¹⁵².

¹⁵⁰ Butler's *Lives of the Saints*, Collegeville, Burns and Oates, 2000, p. 143 ; *A Dictionary of Christian Biography, Literature, Sects and Doctrines*, éd. W. SMITH & H. WACE, t. IV, New York, 1974, pp. 351-353.

¹⁵¹ A. BORST, *Der Turmbau Von Babel*, Munich, 1995, p. 383. – Voir aussi T. DENECKER, *Ideas on Language in Early Latin Christianity. From Tertullian to Isidore of Seville*, Leiden-Boston, 2017 (« Supplements to Vigiliae Christianae », 142), pp. 64-67, 98-99, 108-110 ; D. DROIXHE, *op. cit.*, 2007, p. 34.

¹⁵² W. BUCHWALD, A. HOHLWEG, O. PRINZ, *Dictionnaire des auteurs grecs et latins de l'Antiquité et du Moyen Âge*, trad. J. D. BERGER ET J. BILLEN, Brepols, 1991, pp. 842-843.

III. 2. 3. 2. Curiosa

III. 2. 3. 2. 1. Saint Augustin, *De doctrina Christiana*, 4, 10, 24 (chap. XIII)

Saint Augustin (354-430), auteur d'une œuvre immense, cherche avant tout à être compris de son lectorat, comme il le dit lui-même à plusieurs reprises. Ainsi, dans le traité sur *La doctrine chrétienne*, il prône le « perspicuitatis in dicendo studium », faisant allusion à une prononciation altérée dans le nord de l'Afrique, où la quantité des voyelles n'est plus respectée¹⁵³, passage auquel se réfère Borrichius :

Quamuis in bonis doctoribus tanta docendi cura situ uel esse debeat, ut uerbum, quod nisi obscurum situ uel ambiguum, latinum esse non potest, uulgi autem more sic dicitur, ut ambiguitas obscuritasque uitetur, non sic dicatur, ut a doctis, sed potius ut ab indoctis dici solet. Si enim non piguit dicere interpretes nostros : *Non congregabo conuenticula eorum de sanguinibus*, quoniam senserunt ad rem pertinere, ut eo loco pluraliter enuntiaretur hoc nomen, quod in latina lingua singulariter tantummodo dicitur ; **cur pietatis doctorem pigeat imperitis loquentem, « ossum » potius quam « os » dicere, ne ista syllaba non ab eo, quod sunt ossa, sed ab eo, quod sunt ora, intellegatur, ubi Afrae aures de correptione uocalium uel productione non iudicant ?**

« Quoique chez les véritables maîtres il y ait, ou il devrait y avoir, un si grand souci d'enseigner, que si un mot latin ne peut être employé qu'au prix d'une ambiguïté et d'obscurité, ce ne soit pas selon l'usage des savants, mais selon celui des ignorants que l'on s'exprime. Si, en effet, nos traducteurs n'ont pas répugné à dire : « *Non congregabo conuenticula eorum de sanguinibus* », parce qu'ils ont eu le sentiment qu'il importait à la pensée que fût employé au pluriel ce mot « sanguis » que la langue latine n'admet qu'au singulier, pourquoi un maître de piété répugnerait-il, parlant à des ignorants, à dire « *ossum* » plutôt que « *os* », pour éviter qu'on prenne cette syllabe, dont le pluriel est « *ora* » (les bouches) pour celle dont le pluriel est « *ossa* » (les os), étant donné que des oreilles africaines ne distinguent pas une syllabe brève d'une syllabe longue ? »¹⁵⁴

III. 2. 3. 2. 2. Saint Augustin, *De doctrina Christiana*, 2, 13, 20 (chap. XIII)

Dans la même œuvre, suivant l'adage « auctorum profanorum linguae non est asseruiendum », saint Augustin nous livre un témoignage intéressant sur le passage vulgaire du verbe *flōrēre* (2^e conjugaison) à *flōrīre* (4^e conjugaison), également relevé par Borrichius :

Sed tamen eo magis inde offenduntur homines quo infirmiores sunt, et eo sunt infirmiores quo doctiores uideri uolunt, non rerum scientia qua aedificamur, sed signorum, qua non inflari omnino difficile est, cum et ipsa rerum scientia saepe ceruicem erigat, nisi dominico reprimatur iugo. Quid enim obest intellectori quod ita scriptum est : *Quae est terra in qua isti insidunt super eam, si bona est an nequam ; et quae*

¹⁵³ Sur cette question, voir l'étude récente de M. FORMARIER, « *Afrae aures de correptione uocalium uel productione non iudicant* (*De Doctrina Christiana*, 4, 10, 24). Les oreilles africaines entendaient-elles les rythmes latins ? », *Revue d'études augustiniennes et patristiques*, 56, 2010, pp. 229-248.

¹⁵⁴ *De doctrina christiana*, 4, 10, 24. – Texte et traduction d'après *La doctrine chrétienne*, texte critique du CCL, revu et corrigé, introd. et trad. par M. MOREAU, Paris, 1997 (« Bibliothèque augustiniennne »).

sunt ciuitates in quibus ipsi inhabitant in ipsis? Quam locutionem magis alienae linguae esse arbitror quam sensum aliquem altiolem. Illud etiam quod iam auferre non possumus de ore cantantium populorum : *Super ipsum autem floriet sanctificatio mea*, nihil profecto sententiae detrahit. **Auditor tamen peritior mallet hoc corrigi, ut non floriet, sed florebit diceretur, nec quidquam impedit correctionem, nisi consuetudo cantantium.** Ista ergo facile etiam contemni possunt, si quis ea cauere noluerit, quae sano intellectui nihil detrahunt...

« Et pourtant les hommes sont d'autant plus choqués sur ce point qu'ils sont plus faibles, et ils sont d'autant plus faibles qu'ils veulent paraître plus savants, non pas quant à la connaissance des choses, qui nous grandit, mais de celle des signes, dont il est bien difficile de ne pas se gonfler, alors que la science des choses elle-même fait souvent se redresser les têtes, si elles ne se courbent pas sous le joug du Seigneur. Ainsi quel obstacle y a-t-il à la compréhension dans le texte suivant : « *Quelle est cette terre où les gens résident ? Est-elle bonne ou mauvaise ? Et quelles sont ces cités où ils habitent en elles ?* » ; une telle tournure, à mon sens, relève d'une langue étrangère plutôt qu'elle n'exprime une idée de quelque profondeur. Et ce mot encore, que nous ne pouvons plus ôter de la bouche des gens quand ils chantent : « *Super ipsum autem floriet sanctificatio mea* » : « *et sur lui fleurira ma sanctification* ». Il n'enlève rien au sens, bien sûr ; et pourtant un auditeur un peu averti préférerait qu'on la corrigeât et qu'on dît non pas *floriet* mais *florebit*, et rien ne s'oppose à la correction que l'habitude de ceux qui changent. Or ce sont là des fautes que l'on peut aisément négliger, si l'on veut bien ne pas être en garde contre des détails qui n'enlèvent rien à une compréhension exacte »¹⁵⁵.

III. 2. 3. 2. 3. Saint Augustin, *In Euangelium Ioannis Tractatus*, 7, 18 (chap. XIII)

Une dernière « déformation » linguistique mentionnée par Borrichius est l'emploi de *dolus* au lieu de *dolor*, attribué par saint Augustin à ses contemporains :

Iam caetera de ipso uideamus : *Ecce uere Israelita, in quo dolus non est*. Quid est, in quo *dolus non est* ? Forte non habebat peccatum ? forte non erat aeger ? forte illi medicus non erat necessarius ? Absit. Nemo hic sic natus est, ut illo medico non egeret. Quid sibi ergo uult, in quo *dolus non est* ? Aliquanto intentius quaeramus ; apparebit modo in nomine Domini. Dolum dicit Dominus ; et omnis qui uerba latina intellegit, scit quia *dolus* est, cum aliud agitur et aliud fingitur. Intendat Caritas uestra. Non *dolus dolor* est: propterea dico, quia **multi fratres imperitiores Latinitatis loquuntur sic, ut dicant : Dolus illum torquet, pro eo quod est dolor.** *Dolus* fraus est, simulatio est. Quando aliquis aliquid in corde tegit, et aliud loquitur, *dolus* est, et tamquam duo corda habet : unum quasi sinum cordis habet, ubi uidet ueritatem ; et alterum sinum, ubi concipit mendacium. Et ut noueritis hunc esse dolum, dictum est in Psalmis : *Labia dolosa*. Quid est : *Labia dolosa* ? Sequitur : *In corde et corde locuti sunt mala*. Quid est : *In corde et corde* ; nisi duplici corde ? Si ergo *dolus* in isto non erat, sanabilem illum medicus iudicauit, non sanum. Aliud est enim sanus, aliud sanabilis, aliud insanabilis :

¹⁵⁵ *De doctrina christiana*, 2, 13, 20. – Texte et traduction d'après *La doctrine chrétienne*, texte critique du CCL, revu et corrigé, introd. et trad. par M. MOREAU, Paris, 1997 (« Bibliothèque augustinienne »).

qui aegrotat cum spe, sanabilis dicitur ; qui aegrotat cum desperatione, insanabilis ; qui autem iam sanus est, non eget medico. Medicus ergo qui uenerat sanare, uidit istum sanabilem, quia dolus in illo non erat. Quomodo dolus in illo non erat ? Si peccator est, fatetur se peccatorem. Si enim peccator est, et iustum se dicit ; dolus est in ore ipsius. Ergo in Nathanaele confessionem peccati laudauit, non iudicauit non esse peccatorem.

« Voyons maintenant ce qui est encore dit de lui : *Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a pas de dol*. Que veut dire : *en qui il n'y a pas de dol* ? Peut-être n'avait-il pas de péché ? Peut-être n'était-il pas malade ? Peut-être le Médecin ne lui était-il pas nécessaire ? Non. Personne n'est né en ce monde sans avoir besoin de ce Médecin. Que signifie donc : *en qui il n'y a pas de dol* ? Cherchons avec plus d'attention, et nous le découvrirons au nom du Seigneur. Le Seigneur parle de dol, et tous ceux qui comprennent le latin savent qu'il y a dol quand on fait une chose en en simulant une autre. Que votre Charité soit attentive : le dol n'est pas la douleur ; je le fais remarquer parce que beaucoup de frères, peu habiles en latin, disent : *Le dol me tourmente*, au lieu de : *La douleur me tourmente*. Le dol est une fraude, une dissimulation. Quand un homme cache une chose dans son cœur et en dit une autre, il y a dol ; il a pour ainsi dire deux cœurs, il a comme un repli du cœur où il voit la vérité et un autre repli où il conçoit le mensonge. Et pour que vous sachiez bien que c'est là le dol, il est parlé dans les *Psaumes de lèvres remplis de dol*. Qu'est-ce à dire : *lèvres remplies de dol* ? La suite l'explique. *Ils ont dit le mal dans un cœur et un cœur*. Que signifie : *dans un cœur et un cœur*, sinon avec un cœur double ? Si donc il ne se trouvait point de dol en Nathanaël, le Médecin a jugé qu'il était guérissable, mais non pas qu'il était en bonne santé. C'est autre chose en effet d'être en bonne santé, autre chose d'être inguérissable : le malade dont on espère la guérison est appelé guérissable ; le malade dont on désespère est dit inguérissable ; quant à celui qui est en bonne santé, il n'a pas besoin de médecin. Donc, le Médecin qui était venu pour guérir a vu que Nathanaël était guérissable, puisqu'il n'y avait pas de dol en lui. Comment n'y avait-il pas de dol en lui ? S'il est pécheur, il se reconnaît pécheur, car si, tout en étant pécheur, il se déclare juste, le dol se trouve en sa bouche. Le Seigneur a donc loué en Nathanaël l'aveu qu'il faisait de son péché, mais il n'a pas jugé qu'il n'était pas pécheur ».¹⁵⁶

III. 2. 3. 2. 4. Isidore de Séville (chap. VIII)

Borrichius cite le nom d'Isidore de Séville (560-636), avec d'autres autorités, sur la question des onomatopées dans les différentes langues.

Isidore, natif de Séville, fut élevé par son frère, l'évêque de Séville¹⁵⁷. Il lui succéda d'ailleurs, et son rôle d'évêque fut essentiel dans une période politiquement troublée : il travailla à affermir la foi catholique récemment adoptée par les Wisigoths. Son entrée en fonction coïncide avec ses premiers écrits : *Lamentation de l'âme pécheresse* (610) : soliloque de l'âme avec elle-même ; *De natura rerum*, c. 610-615 : sur la connaissance de la nature, qui doit mener à la connaissance de Dieu ; *Sentences*, c. 610-615 : sur la morale chrétienne.

¹⁵⁶ Texte et traduction d'après *Ceuvres de saint Augustin 71, Homélies sur l'évangile de saint Jean*, I-XVI, trad. M.-F. BERROUARD, Paris, 1969, ("Bibliothèque Augustinienne").

¹⁵⁷ Fr. BRUNHÖLZL, *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge*, t. I, vol. I, trad. en français par H. ROCHAIS, Turnhout, 1990, pp. 78-93.

Les *Étymologies*, qu'Isidore commence vers 620 sont son dernier ouvrage, publié après sa mort. Il s'agit d'une encyclopédie en vingt livres, rassemblant l'ensemble des savoirs de son époque ; le titre indique que l'étymologie est un accès à la réalité, étant donné le lien naturel entre le mot et la chose désignée. Les deux premiers livres traitent du *trivium*, le troisième du *quadrivium*, le quatrième de la médecine, le cinquième du droit et du temps ; les livres six et sept sont consacrés à des problèmes de l'Église et les livres 8 et 9 à la société humaine ; le livre 10 est un lexique étymologique.

III. 3. Les savants contemporains

La section sur les savants contemporains n'est pas divisée selon les mêmes thèmes que celle sur les auteurs de l'Antiquité. Les différents thèmes envisagés dans ce qui suit sont : la problématique des sourds-muets, le cas des enfants-sauvages, l'étymologie et la question des rapports entre les langues, les sciences naturelles, l'éducation, la question des migrations et de l'origine des Américains, les théories sur l'origine et l'évolution du langage, et le classement des langues. Pour chacun de ces thèmes, les auteurs sont ordonnés de manière chronologique. Ces différents thèmes répondent aux différents centres d'intérêt de Borrichius : la médecine, la botanique, la poésie et la philologie, et reflètent donc bien son caractère de « polymathe ».

III. 3. 1. Le topos des sourds-muets

Le phénomène des sourds-muets est un topos dans les recherches linguistiques sur l'origine et la connaissance du langage aux XVI^e-XVIII^e siècles. Le cas des sourds-muets, comme le cas abordé ci-dessous des enfants sauvages, des hommes des bois ou des langues exotiques, donne à réfléchir sur l'origine du langage. Les sourds-muets en effet vivent une situation d'isolement semblable à celle des enfants élevés en dehors de la société : ils ne peuvent pas communiquer comme les autres. La première question est de savoir si un sourd est forcément muet : si oui, il faut reconnaître que le langage est quelque chose de conventionnel dont l'apprentissage passe par l'imitation, ou quelque chose de naturel et que la nature a lié audition et phonation ; si non, le langage peut être un don divin ou une invention humaine qu'il est possible de développer même sourd, en apprenant par d'autres moyens. Les auteurs cités par Borrichius et présentés ci-après ont trouvé diverses solutions aux questions¹⁵⁸. Cependant, ces auteurs ne sont pas les seuls à s'être intéressés à la question et on pourrait en citer beaucoup d'autres, car ce sujet connut également un vif succès durant tout le XVIII^e siècle et trouva sa place parmi les nouvelles classifications du vivant : devait-on, en effet, considérer les sourds-muets comme une sous-race d'êtres humains ? Cette nouvelle question sera aussi largement débattue¹⁵⁹. D'ailleurs, Jakob Carpovius dans sa *Meditatio philosophico-critica de perfectione linguae methodo scientifica adornata* de 1748 cite exactement les mêmes exemples de traitement de la surdité que Borrichius.

III. 3. 1. 1. Francesco Valles (chap. II)

Francesco Valles (1524-1592), médecin de Philippe II à qui il dédie sa *Philosophia Sacra*, naquit en 1524 à Covarrubias et mourut en 1592 au même endroit. Francesco a écrit plusieurs ouvrages sur la médecine, notamment sur Galien (comme le *De locis manifeste pugnantis apud Galenum* – 1590) ou sur Hippocrate (*Commentaria in Prognosticum Hippocratis* – 1655) et Aristote (*Commentarius in quartum Aristotelis librum Meteorologiorum* – 1591)¹⁶⁰. L'ouvrage mentionné par Borrichius est le *De iis quae scripta sunt physicè in libris sacris, siue De sacra philosophia*, publié en 1652. Dans l'édition que nous avons utilisée, il est noté que le livre fut

¹⁵⁸ C. NEIS, *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2003, pp. 332-369.

¹⁵⁹ G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, pp. 360-364.

¹⁶⁰ <https://thesaurus.cerl.org/record/cnp01329767> consulté pour la dernière fois le 01/05/2018.

autorisé par l'Inquisition ; de fait, la dédicace au roi a permis ce privilège, alors même que Valles semble tenir quelques propos qui auraient pu être jugés comme « hérétiques ».

Selon Francesco Valles, la langue s'établit par convention : il est normal que des hommes parlant différentes langues ne se comprennent point entre eux. Les natures sont différentes, les habitudes sont différentes et il serait ridicule de penser que tout homme devrait parler *spontanément* l'hébreu comme langue naturelle. Cette idée se rapproche de la conception des épicuriens. Selon Valles, il y a à son époque plus de langues que les soixante-dix nées au moment de la confusion de Babel. Mais même les langues issues de cette confusion ne correspondent en rien à la nature des choses : Dieu, dans sa hâte de diviser les peuples, leur a créé plusieurs langues selon son bon plaisir. L'écriture aussi est conventionnelle et vient après le langage, car avec plusieurs manières d'écrire on peut signifier une même chose. D'ailleurs, souvent les hommes apprennent à parler avant d'apprendre à écrire, bien que Petrus Pontius¹⁶¹ apporte un exemple différent :

Posse uero omnino contra fieri, aperte indicauit Petrus Pontius, Monachus Sancti Benedicti, amicus meus, qui (res mirabilis) natos surdos docebat loqui, non alia arte, quam docens primum scribere, res ipsas digito indicando, quae characteribus illis significarentur, deinde ad motus linguae qui characteribus responderent, prouocando. Itaque ut audientibus a loquela, ita auribus captis, rectius incipitur a scriptura.

« Mon ami Petrus Pontius, moine bénédictin, a clairement montré que le contraire est aussi possible, lui qui (chose incroyable !) enseignait aux sujets nés sourds à parler, en leur apprenant tout simplement d'abord à écrire, indiquant du doigt les choses elles-mêmes qu'ils devaient signifier par l'écriture, les amenant ensuite à opérer des mouvements de la langue correspondant aux caractères. Dès lors, tout comme on doit commencer par la parole pour les entendants, de même il faut commencer par l'écriture pour les sourds ». ¹⁶²

La méthode de Petrus Pontius semble fort similaire à celle qu'a développée François Mercure Van Helmont pour l'hébreu (voir *infra*), sinon qu'elle est davantage pratique que philosophique.

III. 3. 1. 2. Daniel Sennert (chap. I)

Daniel Sennert est né en 1572 dans l'actuelle Pologne, à Wrocław (Breslau), jadis ville allemande¹⁶³. Il est le fils de Nicolaus Sennert, cordonnier, et de Catharina Helmania, tous deux originaires de Silésie. Il étudia d'abord les sciences à l'université de Wittenberg ; il fréquenta ensuite les universités de Leipzig, d'Iéna et de Francfort pour étudier la médecine.

¹⁶¹ Petrus Pontius est un moine bénédictin qui semble n'être connu que via le texte de Valles. Toutefois ce passage est souvent cité. cf. notamment E. CASAUBON, « Early Teachers of the Deaf », in *American Annals of the Deaf*, vol. 62, n° 2, 1917, pp. 174-177.

¹⁶² F. VALLES, *De iis, quae scripta sunt physice in libris sacris, siue de sacra Philosophia*, Turin, chez Nicolas Bevilacqua, 1687, p. 71.

¹⁶³ N. F. J. ELOY, *Dictionnaire historique de la médecine*, t. 4, Mons, chez H. Hoyois, 1778, pp. 248-250 ; *Bulletin of the History of Medicine*, t. 45 (American Association for the History of Medicine. Johns Hopkins Institute of the History of Medicine), Baltimore, 1971, pp. 115-137 ; CH. C. GILLESPIE, *Dictionary of Scientific Biography*, t. XII, New York, 1976, pp. 310-313. — Cf. aussi E. MICHAEL, « Daniel Sennert on Matter and Form : At the Juncture of the Old and the New », *Early Science and Medicine*, vol. 2. N° 3 : *The Fate of Hylomorphism. "Matter" and "Form" in Early Modern Science* (1997), pp. 272-299.

Diplômé en médecine, il pratiqua cet art un an à Berlin. De retour à Wittenberg en 1602, il y devint professeur et voulut introduire dans cette université l'étude de la chimie. George I^{er} fit de lui l'un des médecins du roi, pour le remercier de l'avoir sauvé d'une dangereuse maladie. Comme Borrichius dans sa ville natale, Sennert s'employa à soigner l'épidémie qui faisait rage dans sa ville ; et après avoir survécu à six vagues de peste, il périt lors de la septième en 1637.

Il était, de son vivant, connu pour ses nombreux écrits et ses recherches en physique. Dans plusieurs passages, les publications de Daniel Sennert retranscrivent les conceptions des Anciens sur le traitement des maladies. L'auteur s'efforce notamment de trouver une voie de réconciliation entre Aristote et Démocrite, et entre Galien et Paracelse¹⁶⁴. En effet, à son époque, les médecins étaient divisés entre les partisans de la tradition antique et ceux de la théorie nouvelle, alors que lui cherche le compromis. Par ailleurs, il fait partie des précurseurs de la théorie moléculaire. Même s'il sépare la chimie et la médecine, il accepte de mettre l'une au service de l'autre : toutes ces idées ont certainement influencé un esprit scientifique comme Borrichius.

Dans les *Paralipomena quibus praemittitur methodus discendi medicinam* (publiés à titre posthume, 1642), Daniel Sennert aborde des sujets très divers : sur la division des particules, les maladies, les habitudes, la production de chaleur, la fumaison des aliments, l'ambre, la fermentation de la bière et d'autres jus, la distillation, le mercure, etc. : bref des sujets extrêmement variés. Borrichius, en véritable « polymathês », s'était naturellement familiarisé avec cette œuvre hétéroclite.

Parmi tous les développements que proposent les *Paralipomena*, Sennert consacre un chapitre à la question *Cur, qui surdi sunt a natiuitate, iidem et muti sint ?* (chap. VI). L'auteur reprend l'histoire de Psammétique et conjecture qu'aucune langue n'est naturelle à l'homme ; il critique ceux qui ont interprété le *beccos* comme le désir de pain, et rejoint ceux qui optent pour une imitation du cri de la chèvre. Donc, selon Sennert, l'homme dispose de la faculté de langage, car il a les organes de la parole, mais il lui faut apprendre la langue en écoutant et en imitant. Voici le passage, auquel le texte de Borrichius ressemble fort :

Hoc uero consentaneum esse putamus, organa ad sermonem formandum necessaria, et potentiam iis utendi, a natura habere hominem, et ita potentiam loquendi homini a natura inesse ut uero homo actu sermonem proferat, hoc esse ab imitatione et auditu, et si infans neminem loquentem audiat, nunquam locuturum esse ; cum, quid sermo articulatus sit, nesciat, (nihil enim est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu) qui nullum articulate loquentem antea audiuit. Et contra narrationem superiorem aliam referunt historiae, de magno regno et Rege Maguth, quod is Rex, triginta infantibus in locum solitarium inclusis, custodibus eorum hoc negotii dederit, cauerent, ne uocabula ulla ad eorum aures accederet, ut experiretur, quanam lingua aliquando essent usuri, atque adeo, ut eius nationis religionem amplecteretur, cuius infantes linguam proferrent. Sed cognouit tandem, et professus est Rex ipse, uanissimum hunc fuisse laborem, siquidem nullus ipsorum distincte locutus est¹⁶⁵.

¹⁶⁴ *De Chymicorum cum Aristotelicis et cum Galenicis consensu ac dissensu liber 1* (Wittenberg, 1619, 1629 ; Paris, 1633 ; Frankfurt & Wittenberg, 1655).

¹⁶⁵ *D. Sennerti Paralipomena, Quibus praemittitur Methodus Discendi Medicinam. Tractatus posthumus ab haeredibus nunc primum publicatus*, Leyde, chez J. A. Huguetan, 1643, p. 75.

« Nous pensons qu'il est raisonnable de dire que l'homme dispose par nature des organes nécessaires à la formation du discours, et qu'il a la faculté de les utiliser, et que donc la faculté de langage est en puissance dans l'homme par nature. Mais l'acte de parler dépend de l'imitation et de l'écoute, et si le petit enfant n'entend personne parler, il ne pourra jamais parler ; car celui qui n'a jamais entendu auparavant quelqu'un parler de manière articulée ne sait pas ce qu'est la parole articulée (il n'y a en effet rien dans la compréhension qui ne soit pas d'abord passé par les sens). Et à l'encontre de la fable racontée plus haut, la tradition en rapporte une autre, sur le grand empire du roi Maguth. Ce roi en effet, a enfermé trente enfants dans un lieu isolé et a donné comme tâche aux gardiens de veiller à ce qu'aucun mot n'arrive à leurs oreilles, pour apprendre par cette expérience quelle langue ils utiliseraient un jour, et pour embrasser lui-même la religion du pays dont les enfants préféreraient la langue. Mais il apprit finalement, et le roi l'a reconnu lui-même, que cette peine avait été vaine puisqu'en effet aucun de ces enfants n'a parlé distinctement ».

Sur la question envisagée, il y a, dit Sennert, deux théories qui divisent les philosophes et les médecins. Selon la première, les hommes ont la capacité ou la faculté du langage, mais n'ont pas l'*élocution* par nature, qui dépend de l'imitation et de l'audition (telle est la thèse à laquelle adhère Borrichius) ; dans ce cas, il est logique que les sourds ne puissent pas parler, puisqu'ils ne peuvent pas entendre. L'autre théorie avance que les sourds ne savent pas parler parce que les organes de l'audition et de la phonation sont fondamentalement liés : l'argument est que, dans le cas contraire, ils finiraient par créer un langage comme l'ont fait les premiers hommes, puisqu'ils ont la *faculté* de parler en puissance – et ce d'autant plus que les sourds sont souvent des personnes intelligentes. Daniel Sennert pense que la vérité est au milieu. Pour justifier cette position, il se demande si vraiment un enfant à qui on ne parle pas peut préférer un langage articulé. C'est là qu'interviennent les exemples précités. Il dit aussi que les sourds ne pourraient inventer une langue, car l'homme n'a pas la science par nature, seul Dieu la possède : nous reconnaissons, ici encore, le même courant de pensées que chez Borrichius, lui aussi de confession protestante. L'auteur conclut qu'effectivement, tout être humain dispose des organes de la parole, mais que personne ne sait s'en servir sans instruction.

III. 3. 1. 3. Juan Pablo Bonet Barletserbant (chap. II)

Juan Pablo Bonet (1573 - 1633) vécut d'abord à Madrid à partir de ses sept ans, et fut secrétaire de l'armée espagnole à partir de 1603. Il déménagea ensuite en Afrique, fonda une famille et se mit au service d'un certain Velasco, au titre de « Valet Servant » (en français) ; ce qui donne, avec la prononciation espagnole, 'Barletserbant' qui finit par être accolé à son nom¹⁶⁶.

Ayant reçu diverses charges du fils de Velasco et du roi lui-même, il publia, pendant ce même temps et avec une dédicace au roi, le traité intitulé *Arte para ensennar a ablar los mudos*. L'ouvrage publié en 1620 a eu une importance certaine dans le débat autour de la question : peut-on apprendre aux sourds-muets à parler ? D'ailleurs, le livre de l'abbé Charles Michel de l'Épée, *Institution des sourds et muets par la voie des signes méthodiques* (1776), largement diffusé aux siècles suivants, en tire nombre de ses références. Juan Pablo Bonet aurait lui-même repris les méthodes de son prédécesseur en la matière, Pedro Ponce de Leon. Par

¹⁶⁶ <http://www.cultura-sorda.org/juan-pablo-bonet/> consulté pour la dernière fois le 01/05/2018.

ailleurs, le livre de Barletserbant était aussi pourvu d'un chapitre important consacré à la langue castillane.

Il semblerait que plusieurs membres de la famille du patron de Pablo Bonet fussent sourds-muets, et que l'auteur ait été amené par-là à traiter lui-même les sujets atteints de mutisme. Or, selon la doctrine plus ancienne (d'Aristote par exemple), la parole était l'unique moyen d'accès à la connaissance, et la plupart des médecins déclaraient encore que les sourds n'étaient simplement pas capables d'apprendre à parler.

III. 3. 1. 4. François Mercure Van Helmont (chap. II)

François Van Helmont (1614-1698, appelé « Mercure » par son père, l'illustre savant Jean-Baptiste Van Helmont (1579-1644), au vu de son intérêt pour l'alchimie) naquit à Vilvorde en 1614 ; il est connu pour ses recherches en physique, alchimie et pour l'intérêt qu'il porta à la cabale¹⁶⁷. Il était également médecin, comme son père, et fréquentait des figures importantes telles que Locke, Henri More, Anne Conway et Leibniz. Son père rejetait la médecine selon Galien, trop convaincu par les principes de Paracelse. Il s'opposait aussi à l'éducation traditionnelle, et choisit d'instruire son fils lui-même. François s'est avoué un peu déçu de cette éducation et a essayé d'apprendre l'allemand et le latin en lisant le Nouveau Testament plusieurs fois, mais il ne maîtrisa jamais tout à fait ces langues. Il travailla aussi dans le laboratoire de son père. Père comme fils insistent sur l'importance du facteur psychologique dans la maladie.

François Mercure était un homme pour le moins féru d'ésotérisme, ce qui ne l'empêchait pas de s'intéresser de près aux inventions pratiques, et d'être aussi connu comme menuisier, tailleur et tisserand. Il était membre de la Société des amis, ou Quakers¹⁶⁸ ; et certains même l'admirèrent tellement qu'ils fondèrent un sous-groupe de « Helmontiens ». Cependant, il fut chassé de la Société à la mort de son amie Anne Conway en 1679. On affirma même, bien qu'il le niât, qu'il possédait la pierre philosophale et qu'il était rosicrucien¹⁶⁹.

À la mort de son père en 1644, F. M. Van Helmont déménagea à Amsterdam, où il rencontra d'importantes familles allemandes (la famille Palatine notamment), dont il devint un émissaire à travers l'Europe. Il fut notamment invité en 1650 à Sulzbach par le prince Christian Auguste pour apaiser les dissensions entre luthériens et catholiques. Sa charge lui convenait si bien que l'Empereur d'Autriche lui décerna le titre nobiliaire de baron. Ses intérêts pour la cabale juive, qu'il étudia principalement à Amsterdam, et son accueil des Juifs, alors persécutés, lui valurent d'être poursuivi par l'Inquisition et de passer plus d'un an en prison, dont il ne sortit qu'en versant une large part de son héritage. On dit aussi qu'un des motifs de son arrestation fut que l'entourage de Christian Auguste le soupçonna de vouloir altérer la foi de Christian, en lui enseignant l'hébreu ; en tout cas, le prince fut

¹⁶⁷ <https://compossivel.wordpress.com/2007/12/25/franciscus-mercurius-van-helmont/> consulté pour la dernière fois le 14/05/2018 ; A.P. COUDERT, *Dictionary of Gnosis and Western Esotericism*, éd. W. J. HANEGRAAFF, Leiden, 2006, pp. 464-468. Cf. aussi A. P. COUDERT, *The Impact of the Kabbalah in the 17th Century. The Life and Thought of Francis Mercury van Helmont*, Leiden, 1999.

¹⁶⁸ Secte de dissidents de l'Église anglicane, qui prend son essor plus ou moins à la moitié du XVII^e siècle.

¹⁶⁹ Groupe dont la conception du monde, de Dieu et de l'homme est basée sur des notions d'ésotérisme, et dont on situe la fondation en 1614 avec trois « manifestes ». La rose est pour eux le symbole de la *Mater Dei* et de la présence de Dieu dans le monde.

largement responsable de sa libération. C'est en prison qu'il écrivit son premier livre, *Alphabeti uere naturalis Hebraici breuissima delineatio quae simul methodum suppeditat, iuxta quam qui surdi nati sunt sic informari possunt, ut non alios saltem loquentes intelligant, sed & ipsi ad sermonis usum perueniant* ou, selon le titre en allemand, *Kurtzer Entwurff des eigentlichen Naturalphabets der Heiligensprache*.

Dans cet ouvrage, François Mercure Van Helmont soutient que la langue originelle est l'hébreu. Adam parlait au départ une langue naturelle et non conventionnelle. À partir de cette théorie, il développa une technique pour apprendre aux personnes nées sourdes à parler. Par ailleurs, il était persuadé que ses découvertes sur l'alphabet hébreu créeraient une certaine unité entre les religions. Selon lui en effet, chacun peut être sauvé dans sa propre foi. Ce qui importe c'est de reconstruire le monde tel qu'il était avant la chute, et de trouver la révélation originelle de Dieu, via la chimie et la cabale. Ainsi, notre auteur fait partie de ceux qui identifient l'hébreu à la langue de Dieu.¹⁷⁰

Comme les lettres grecques dans le texte de Borrichius (citant Platon), les lettres de l'alphabet hébreu ont, selon Van Helmont, un lien avec la chose qu'elles représentent. Et ces lettres sont un miroir des mouvements de la langue. Donc, en observant ces lettres, quelqu'un qui ne sait pas parler peut saisir les mouvements nécessaires pour parler. Van Helmont prétend d'ailleurs qu'il a enseigné cette technique à un musicien sourd en trois semaines. Le langage a un pouvoir de création, et chaque lettre est douée d'une signification : F. M. Van Helmont, en développant ces problématiques, relate notamment l'histoire d'Adam qui nomme les animaux, tout comme Borrichius abordera ce thème à la fin de son ouvrage.

D'ailleurs, l'homme expose plusieurs idées en fait assez répandues à son époque, celle notamment d'un paradis perdu (auquel on peut accéder par l'observation de la langue originelle).¹⁷¹ Avec le temps, il s'est intéressé de plus en plus aux sujets ésotériques, et il a participé notamment à la rédaction des *Kabbala Denudata*.

François Mercure Van Helmont fut aussi l'ami de Leibniz, un savant essentiel dans le paysage scientifique et intellectuel du XVIII^e siècle, notamment pour les recherches sur la philosophie du langage. Si Leibniz se détacha petit à petit des conceptions de Van Helmont, il lui proposa toutefois de traduire son dernier écrit cabalistique en latin. Il entretenait également une riche correspondance avec Locke, qui l'aida aussi dans ses publications. François Mercure Van Helmont mourut en 1698, et Leibniz écrivit son épitaphe.

On ne s'étonne pas que Borrichius se soit intéressé à son contemporain, puisque la figure de savant qu'est Van Helmont, scientifique, mais également homme en quête philosophique, correspond assez bien à l'idéal professé par le professeur de Copenhague ; et on sait que le Danois, lors de son voyage en Europe, s'est particulièrement soucié d'enquêter sur les sujets ésotériques à travers les pays.

¹⁷⁰ C. HAMANS, « De gehele aarde nu was één van taal en één van spraak », *Spektator*, 1975, 4/6, pp. 321-340.

¹⁷¹ C. HAMANS, *The Natural Hebrew Alphabet according to Francis Mercury Van Helmont*, Dossiers d'HEL, SHESL, 2016 : Écriture(s) et représentations du langage et des langues, 9, pp. 267-278.
<<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/hel/dossiers/numero9>>. <hal-01305384>

III. 3. 1. 5. William Holder (chap. II)

Le savant et homme d'Église William Holder (1616-1698), qui fut également ministre-desservant de Blechindon dans la province d'Oxford, s'est lui aussi consacré à l'art d'apprendre aux sourds à parler¹⁷². Pourtant, il est surtout connu pour ses travaux en musicologie (*A Treatise on the Natural Grounds and Principles of Harmony*, 1694). Il étudia à Cambridge, mais n'obtint le titre de docteur de théologie qu'en 1662. Il est un contemporain de John Wallis (voir *infra*) ; il souhaitait, comme son rival, découvrir via les sourds à quoi ressemblait l'humanité avant l'émergence du langage.

En 1669, il publie *Elements of Speech. An Essay of Inquiry into the Natural Production of Letters: with An Appendix Concerning Persons Deaf & Dumb*, c'est-à-dire le *De elementis loquellae* que cite Borrichius. Ce traité est très moderne à certains égards, notamment lorsque Holder distingue respiration, articulation et phonation, phénomènes qu'il sépare et analyse par le menu. Il est bien conscient que le fait d'entendre et le fait de parler sont fondamentalement liés : les sourds, s'ils ne sont pas *pris en charge et soignés*, ne pourront jamais parler¹⁷³.

III. 3. 1. 6. John Wallis (chap. II)

John Wallis (1616-1703), étudia la théologie à Oxford et à Cambridge, avant d'être ordonné prêtre de l'Église d'Angleterre en 1640. Il s'intéressa ensuite aux mathématiques, et usa de sa science pour déchiffrer les messages codés des royalistes, ennemis du roi Guillaume III. À partir de 1649 il fut professeur de mathématiques à l'université d'Oxford, et à partir de 1658, responsable des archives de l'université. Il fut l'un des fondateurs de la Royal Society.

Il écrivit plusieurs traités de mathématiques, dont le premier traité de géométrie analytique sur les sections coniques, *On Conic Sections*. C'est lui qui introduisit le symbole de l'infini encore utilisé aujourd'hui. Certaines de ses recherches inspirèrent les travaux de Newton ; Wallis était, d'ailleurs, le plus grand mathématicien d'Angleterre avant Newton. Il écrivit également des ouvrages sur la grammaire, la logique, la théologie et la musique¹⁷⁴.

Son œuvre *Grammatica linguae Anglicanae* fait de lui un précurseur de la phonétique. Il affirme dans sa grammaire être le premier à traiter de la formation des sons en fonction des organes de la parole. Par ailleurs, il fait partie des premiers savants à s'intéresser à la « démutisation », c'est-à-dire au traitement des muets. Sur ce point, il fut un rival du docteur William Holder. En effet, un jeune homme atteint de mutisme, Alexandre Popham, fut envoyé chez Holder pour apprendre à parler. Quelques années plus tard, les parents du jeune homme l'envoyèrent chez Wallis. Le jeune sujet désapprit ce qu'il avait appris chez Holder pour apprendre d'autres mots. Wallis et Holder se disputèrent, par écrits interposés, le succès de cette ouverture au langage articulé. John Wallis s'en attribue le mérite dans une lettre des *Philosophical Transactions* de juillet 1670, et William Holder y répond en publiant un « Supplement to the *Philosophical Transactions* of July, 1670 », « avec quelques réflexions sur la Lettre du docteur Wallis, qui y est insérée ». Il fut argumenté que le docteur Wallis avait écrit son traité *De loquela* avant que Holder ne soit prié d'éduquer le jeune homme, et qu'il avait

¹⁷² M. A. WINZER, *The History of Special Education*, Washington, 1993, pp. 33-34.

¹⁷³ A. BRAUN, *William Holder – A Pioneer of Phonetics*, First International Workshop on the History of Speech Communication Research, Dresden, Germany, 2015, https://www.isca-speech.org/archive/hscr_2015/papers/hs15_106.pdf consulté pour la dernière fois le 13/07/2018.

¹⁷⁴ W. E. BURNS, *The Scientific Revolution : an Encyclopaedia*, Denver, 2001, pp. 139 ; 260 ; 319.

indiqué la manière précise d'apprendre à un sourd à parler. Après cet événement, Wallis publia sa méthode dans les mêmes *Philosophical Transactions* et l'étaya de nombreux exemples de ses succès¹⁷⁵. En 1678, il publie « A Defence of the Royal Society, and the *Philosophical transactions*, particularly those of July, 1670. In Answer to the Cavils of dr. W. Holder »¹⁷⁶. La méthode d'enseignement de Wallis connut un bien plus grand succès que les écrits de Holder et c'est son ouvrage qui sera repris par Amman (1669-1724).

III. 3. 2. Le topos des enfants sauvages

Les topoi des enfants isolés, des enfants sauvages et des hommes des bois sont également fréquents aux XVI^e-XVIII^e siècles ; et l'idée que leur cas offre une voie d'accès à la connaissance sur la langue originelle est dans l'air du temps. Le thème des enfants sauvages est évidemment lié à celui des jeunes enfants (élevés « à part » comme dans l'histoire de Psammétique : voir « sources : auteurs de l'Antiquité ») puisque tous deux se rapportent aux possibilités cognitives d'une absence d'instruction.

Le thème est repris chez plusieurs auteurs postérieurs à Borrichius, au XVIII^e siècle. Le philosophe Condillac (1714-1780) relate l'histoire d'un *infans* qui pouvait émettre des sons que ses parents étaient incapables de reproduire, pour la bonne et simple raison que la langue (l'organe) est encore très flexible quand la langue (le langage) n'a pas encore été imposé. Mais si cette flexibilité n'est pas exercée, elle se perd ; les adultes apprennent à l'enfant une langue qui contraint l'appareil phonatoire. La langue de l'enfant est plus spontanée, gestuelle, tandis que les mots ne répondent d'aucune logique naturelle. Jean-Jacques Rousseau reprend la même idée et ajoute que vu les besoins de l'enfant, il a plus de choses à exprimer à sa mère que l'inverse, et que donc il se doit d'être inventif : on voit le rôle clef que prennent les besoins naturels.

Selon le savant lyonnais Charles De Brosses (1709-1777), dans son *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*, la langue infantine est une fenêtre sur la langue originelle et les sensations intérieures sont une méthode naturelle pour découvrir cette langue. Les onomatopées doivent être considérées comme des mots primitifs, l'expression de nos sensations non conditionnée par l'apprentissage. Or, l'homme éprouve des sensations avant d'avoir des idées, ce qui prouve la primauté des onomatopées. On voit ici l'importance qu'accorde également Borrichius aux onomatopées, vu le long développement qu'il fait sur les mots mimétiques (voir *infra*, le chapitre sur les « causes naturelles, environnement sonore »). Petit à petit, l'enfant peut développer un langage bien plus complexe, car son appareil phonatoire devient plus subtil. Considérer le cas des jeunes enfants, ou celui des enfants sauvages qui n'en est qu'une variante, permet de discerner ce qui est plutôt naturel et ce qui est plutôt conventionnel¹⁷⁷. Charles de Brosses, plusieurs fois président du parlement de Dijon et grammairien « philosophe » assez connu au XVIII^e, s'est

¹⁷⁵ J. G. DE CHAUFFEPIÉ, *Nouveau dictionnaire historique et critique, pour servir de supplément ou de continuation au dictionnaire historique et critique de Monsieur Pierre Bayle*, t. IV, Amsterdam, La Haye et Leyde, 1761, p. 674.

¹⁷⁶ M. TARDELLA, « Sordità e oralismo : Da John Wallis a Johann Konrad Amman », in *Linguaggio, Filosofia, Fisiologia nell'età moderna*, a cura di C. MARRAS e A. L. SCHINO (Atti del Convegno Roma, 23-25 gennaio 2014), Iliesi, 2015, pp. 87-92. http://www.iliesi.cnr.it/pubblicazioni/Ricerche-01-Marras_Schino.pdf consulté pour la dernière fois le 13/07/2018.

¹⁷⁷ C. NEIS, *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2003, pp. 232-238.

servi du traité de Borrichius comme source principale pour ce cas des jeunes enfants et a repris les mêmes textes illustratifs que lui¹⁷⁸.

Les enfants sauvages sont la preuve que le langage articulé passe par la société humaine, et que l'homme est un animal « politique ». Les enfants élevés par des bêtes souffrent d'une déficience du langage. L'exemple du *iuuenis balans* élevé en Irlande que citent Tulp et Borrichius n'est qu'un cas dans une liste fournie, qui s'agrandit du XVI^e au XVIII^e siècle¹⁷⁹. Condillac par exemple décrira le cas d'un enfant en Lituanie, La Mettrie d'un enfant élevé par les ours, etc. En 1766, le naturaliste Carl von Linné établit une liste de tous les enfants retrouvés parmi les bêtes. Selon lui, ils forment une espèce à part de l'humanité : *l'homo ferus* est une variante de *l'homo sapiens*. Aux yeux de certains savants, leur déficit langagier fait d'eux une sorte de monstre¹⁸⁰. C'est donc un sujet habituel et plutôt médical qu'aborde Borrichius en citant Nicolaas Tulp et le topos du *iuuenis balans*.

III. 3. 2. 1. Nicolaes Tulp (chap. I)

Nicolaes Pieterz (1593–1674) était à la fois médecin et bourgmestre d'Amsterdam¹⁸¹. Il prit le nom de Tulp, en référence à la tulipe qui ornait la façade de sa maison. Lorsqu'il entra à l'université, il s'inscrivit sous le nom de « Nicolaas Petraeus ». Nicolaas Tulp obtint son diplôme de médecin en 1614 et fut professeur à Amsterdam à partir de 1628. C'est dans le cadre de cette charge qu'il était invité à faire des dissections publiques pour illustrer le contenu de ses cours. Une fois par an, les personnes dignes d'y être conviées, et qui pouvaient se payer la place, se retrouvaient pour la leçon d'anatomie du docteur Tulp. Ses leçons publiques donnèrent lieu au tableau de Rembrandt « La leçon d'anatomie du docteur Tulp ». Pour être plus exact, il faut dire que c'est Nicolaes Tulp lui-même qui commanda l'œuvre au peintre, fraîchement arrivé à Amsterdam.

¹⁷⁸ cf. *Traité de la mécanique des langues*, II, 9-11 ; C. NEIS, *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2003, pp. 265-266 ; 279 ; D. DROIXHE, "Les conceptions du changement linguistique et de la parenté des langues européennes aux XVII^e et XVIII^e" in *op. cit.*, p. 1066.

¹⁷⁹ C. NEIS, *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2003, pp. 278-279.

¹⁸⁰ G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, pp. 355-360.

¹⁸¹ Le nom Pieterz signifie en fait fils de Pieter. Le père de Tulp lui-même s'appelait Pieter Dirkz, c'est-à-dire Pieter fils de Dirk.



fig. 3 Rembrandt, La leçon d'anatomie du docteur Tulp, 1632

En tant que médecin, il a décrit pour la première fois la « valvule iléo-caecale », aussi nommée « valve de Tulp »¹⁸². Il a doté la Hollande de sa première pharmacopée. Il est donc un (presque) contemporain, collègue et peut-être modèle de Borrichius. Par contre, admirant pour sa part la médecine d'Hippocrate, il s'opposa aux iatrochimistes, tel que Jean-Baptiste Van Helmont, père de François Mercure Van Helmont.

Toute sa vie, il s'est impliqué dans la politique, et sa formation de médecin lui communiqua un souci particulier pour la politique sanitaire. Il joua un rôle décisif lorsque Louis XIV attaqua la Hollande, car il persuada le conseil de la ville d'Amsterdam de ne pas se soumettre. C'est après cette intervention qu'il fut élu échevin pendant dix ans et devint au moins trois fois bourgmestre.

Son ouvrage le plus important est le traité clinique *Observationes medicae* (1641), rédigé en latin et adressé aux médecins professionnels. Cet ouvrage liste toute une série de maladies, et la manière de les soigner. Le premier livre a d'ailleurs été écrit pour le fils de Tulp, qui avait lui-même décroché le titre de médecin.¹⁸³

Nicolaas Tulp explique, avant de parler du *iuuenis balans*, que chaque animal (l'homme étant lui-même un animal) dispose d'organes phonatoires différents, qui produisent des cris différents : le porc a des cavités étroites, les oiseaux des cartilages solides, etc. La plus grande

¹⁸² Cette valve est située à la jonction du petit et du gros intestin.

¹⁸³ CH. T. AMBROSE, « *Observationes Medicae*, 1685 », *Microbiology, Immunology, and Molecular Genetics Faculty Publications*, 41 (2008), pp. 4-5 ; CH. C. GILLESPIE, *Dictionnary of Scientific Biography*, t. XIII, New York, 1976, pp. 490-491 ; N. F. J. ELOY, *Dictionnaire historique de la médecine*, t. 4, Mons, chez H. Hoyois, 1778.

complexité anatomique de l'homme lui permet d'émettre un langage articulé. Toutefois, seule l'imitation lui permet d'actualiser cette capacité :

Quo absolutissimo instrumento solus instructus homo, satagit interdum uoce sua imitari, uel exprimere quorumcunque animalium sonos, idque successu tam felici ; ut discrimen non animaduertat, nisi acutissimus auditus. Cui tamen facile imposuisset, non fictus, sed genuinus ille balatus, quem iuxta mecum audiere quam plurimi editum, a Iuvene Hiberno, inter oues ab ineunte aetate enutrito, quem propterea hic operae fuerit, suis coloribus depingere.

« L'homme seul étant doté d'organes tout à fait parfaits, il s'évertue quelquefois à imiter ou exprimer avec sa voix les cris de tous les animaux, et cela avec grand succès ; si bien qu'on ne perçoit pas la différence, sauf à y écouter très attentivement. Mais on aurait été facilement trompé par le bêlement, non pas reproduit, mais authentique, que beaucoup de gens ont entendu, à mes côtés, un jeune homme irlandais émettre, ayant grandi parmi les brebis depuis son plus jeune âge, et qu'il vaudrait donc la peine de décrire ici avec tous les détails ».

Allatus Amstelredamum, omniumque oculis expositus fuit Adolescens sedecim annorum, qui in Hibernia, a parentibus forte deuius, inter oues syluestres, ab incunabulis altus, induerat quasi naturam ouillam. Corpore pernici, perpete pede, uultu truci, carne dura, cute exusta, artubus strictis, fronte ut obtusa, ac depressa, sic occipitio conuexo, ac tuberoso, rudis, temerarius, imperterritus, et exors omnis humanitatis. Caetera sanus et optime ualens. Destitutus uoce humana ; balabat instar ouis, et auersatus cibum, potumque nobis usitatum, manducabat solum gramen, ac foenum, et quidem eo delectu, quo curiosissimae oues. Obuoluendo identidem unumquodque, et aestimando singula minutatim, seligebat, gustabatque tandem modo haec, modo illa, prout naribus ac palato iudicarentur gratiora, ac magis conuenientia.

« Transporté à Amsterdam, l'adolescent de seize ans fut exposé aux yeux de tous. C'était un sujet abandonné un jour par ses parents en Irlande, ayant grandi depuis sa naissance parmi des brebis sauvages, et qui avait adopté pour ainsi dire une nature ovine. Agile, rapide, le visage farouche, la carnation ferme, la peau tannée, les membres fins, la face comme hébétée et enfoncée, l'occiput arrondi et plein de bosses, sauvage, impudent, sans effroi, et dépourvu de toute humanité ; sain, du reste, et en très bonne santé. Privé de voix humaine, il bêlait comme une brebis, et il repoussait la nourriture et la boisson auxquelles nous sommes habitués, mâchonnant seulement de l'herbe et du foin, avec la même application que les brebis les plus difficiles. De fait, il retournait chaque brin de la même manière, et les examinant tous soigneusement un par un, il les choisissait, et goûtait tantôt à ceux-ci, tantôt à ceux-là, selon qu'ils semblaient meilleurs et plus agréables à ses narines et son palais ».

Vixerat autem in montibus asperis, ac locis feris, ipse non minus ferox, ac indomitatus, delectatus speluncis, auis, ac inaccessis salebris. Assuetus iam sub dio uiuere, Hiememque, atque Aestatem iuxta pati, effugiens longissime uenatorum insidias, in quorum tamen casses tandem incidit. Quantumuis cursum dirigeret, per saxa inaequalia, ac praecipitia praerupta, seque intrepide coniiceret in spinosa uirgulta, atque acutos murices. Quibus intricatus, redactus fuit in uenatoris potestatem. Prae se ferens, magis ferae, quam hominis speciem. Quod sylvestre ingenium, etiamnum coercitus, atque inter homines degens non nisi inuitus, ac longo post tempore exiit.

« Il avait vécu dans les montagnes escarpées, et dans des lieux sauvages, lui-même non moins sauvage et indomptable, se plaisant à vivre dans les grottes, les endroits éloignés et inaccessibles. Habitué désormais à vivre en plein air et à endurer les rigueurs de l'hiver comme de l'été, il avait échappé longtemps aux pièges des chasseurs, mais tomba finalement dans leurs filets. Il eut beau orienter sa course dans les rochers inégaux, et les précipices escarpés, et se jeter, intrépide, dans les branches épineuses et les tamaris très pointus : c'est là qu'il resta coincé, avant d'être capturé par un chasseur. Il apparaissait comme une bête sauvage, plutôt que comme un être humain. Et son caractère sauvage, il ne l'abandonna qu'à contrecœur et beaucoup plus tard, vivant désormais en captivité parmi les hommes ».

Guttur erat ipsi amplum, ac latum, lingua palato quasi adnexa. Praecordia, ob pronum incessum sursum retracta. Et in naturali uentriculi, iocinoris, ac lienis loco, tam exigua distentio ; ut sectio anatomica fortassis multa illic inuenisset, a communi positu, ac figura haud parum discrepantia, potissimum circa interiora gutturis penetralia, ad exprimendum balatum, ouibus natura, ipsi uero sola consuetudine familiarem ». ¹⁸⁴

« Il avait un gosier ample et large, et sa langue était presque collée à son palais. Sa poitrine, à cause de sa position penchée prolongée, était enfoncée, et à l'endroit où on trouve normalement le ventricule, le foie et la rate il y avait un léger gonflement ; la dissection aurait permis probablement de trouver beaucoup de choses qui s'écartent considérablement de la position et de la configuration normales, en premier lieu autour du fond de sa gorge, que les brebis ont par nature pour bêler, mais que lui avait développées seulement avec l'habitude ».

Borrichius cite donc Nicolaas Tulp comme autorité médicale. Si le docteur Tulp utilise l'exemple du *iuuenis balans* pour prouver un propos anatomique, Borrichius s'approprie le propos pour illustrer ses réflexions sur la langue.

III. 3. 3. L'étymologie et la question des rapports entre les langues

III. 3. 3. 1. Isaac Casaubon (chap. VI)

Isaac Casaubon (1559-1614) naquit à Genève en 1559, mais sa famille était originaire de France, et elle y retourna alors qu'Isaac était encore un jeune enfant ¹⁸⁵. Ses parents étaient huguenots et leur confession en ce siècle troublé leur attira parfois des ennuis au point de devoir se cacher. C'est lors d'une de ces fuites que le père d'Isaac commença à lui enseigner le grec ; auparavant, il lui avait déjà appris le latin (Isaac savait parler latin dès neuf ans), mais le jeune garçon avait beaucoup oublié durant les trois années où son père avait dû s'éloigner. Ce nouvel apprentissage du grec fut lui aussi interrompu, par la Saint-Barthélemy cette fois. À dix-neuf ans, ce qui était tard pour l'époque, le jeune homme s'inscrivit à l'université de Genève et succéda à son professeur de grec, de 1582 à 1596. Pendant ces quatorze années, il publia plusieurs éditions de textes grecs qu'il expliquait par ailleurs dans ses cours. Il épousa en secondes noces la fille de l'imprimeur Henri Estienne. Il fut ensuite invité à donner des cours à l'université de Montpellier (1596-1599), puis convié à Paris où il arbitra la conférence de Fontainebleau, opposant catholiques et protestants. Un an plus tard,

¹⁸⁴ Nicolai Tulpii *Obseruationes Medicae*, Amsterdam, chez Daniel Elzevir, 1672, pp. 296-298.

¹⁸⁵ Cf. H. PARENTY, *Isaac Casaubon helléniste : des studia humanitatis à la philologie* (coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance »), Genève, 2009 ; M. PATTISON, *Isaac Casaubon*, Cambridge, 1875.

il se fixa à Paris et devint bibliothécaire du roi Henri IV. Il lui était interdit d'enseigner à cause de sa religion, mais il put donner des cours privés chez lui. À la mort de son souverain et ami, il se rendit en Angleterre, où il fréquentait également la Cour royale. Ses croyances trouvèrent un terrain plus sûr dans l'anglicanisme, et ce voyage, qui ne devait être qu'un voyage de courtoisie, se transforma en résidence à long terme, puisque Casaubon mourut à Londres en 1614¹⁸⁶.

Outre sa grande maîtrise du grec, qui suscitait l'admiration de Joseph Juste Scaliger, Isaac Casaubon a aussi beaucoup étudié l'hébreu et le judaïsme. Il s'était d'ailleurs constitué une grande collection d'ouvrages en plusieurs langues et datant de siècles divers. Comme Abraham de Balme (voir *infra*), il appliqua à la philologie de l'hébreu les techniques des études classiques.

Ses publications sur les œuvres antiques se divisent en deux types : les éditions, souvent accompagnées de traductions et de commentaires ; et les notes, portant généralement sur l'édition d'un autre humaniste. Les plus célèbres sont le commentaire sur les *Caractères* de Théophraste (1591) et le commentaire sur les *Deipnosophistes* d'Athénée de Naucratis (1600).

Casaubon n'édita des textes latins qu'à partir de 1594. Ses éditions sont de grande qualité, destinées à la fois à un public instruit et profane, grâce aux commentaires notamment. Casaubon était, selon ses contemporains, le meilleur helléniste de son temps. À la fin de sa vie, il publia également des œuvres dédiées au roi d'Angleterre (notamment un éloge de sa monarchie), sous l'insistance pressante de ce dernier.

Beaucoup de ses travaux ne furent pas publiés de son vivant : il s'agit de notes de lecture plus ou moins lisibles, appelées « *aduersaria* », selon le terme utilisé par Casaubon lui-même. Ces textes furent assemblés en recueils après sa mort. Ils sont regroupés par sujets, qui comprennent des citations et sur lesquelles Casaubon donne son opinion. L'auteur inscrivait le titre d'un sujet à éclaircir et complétait au fur et à mesure de ses lectures ; il y note les faits *notatu digna* qui se divisent en deux catégories : les mots (*uerba*) et les choses (*res*), issus principalement de l'antiquité gréco-latine (notamment des institutions, *mores* et *realia*). Ces notices montrent un réel intérêt pour les *rariora* et les *curiosa* : aussi ne sera-t-on pas étonné de savoir qu'elles traitent du nom de « Javons » qu'Eschyle donne aux Ioniens, et des mots grecs qui ont une origine hébraïque¹⁸⁷.

La correspondance de Casaubon fut également publiée après sa mort : principalement en langue latine, elle comprend également des échanges en grec et en hébreu.

¹⁸⁶ Art. « *Isaac Casaubon* », publié en février 2018 sur <https://www.britannica.com/biography/Isaac-Casaubon> consulté pour la dernière fois le 02/06/2018.

¹⁸⁷ H. PARENTY, *Isaac Casaubon helléniste : des studia humanitatis à la philologie* (coll. Travaux d'humanisme et Renaissance), Genève, 2009, p. 402.

III. 3. 3. 2. Thomas d’Erpe (chap. VI)

Thomas d’Erpe, dit « Erpenius », naquit à Gorcum en Hollande en 1584¹⁸⁸. Il était le fils de Jean d’Erp(e). Très tôt, son père remarqua ses grandes capacités intellectuelles et l’envoya faire ses études à Leyde, où il fit la rencontre de Joseph Juste Scaliger, qui lui conseilla d’étudier les langues orientales en même temps que la théologie. Erpenius s’y attacha avec beaucoup de succès. Diplômé en 1608, il voyagea dans les principaux pays d’Europe, se perfectionnant dans de nouvelles langues, y compris des langues « exotiques » comme le perse, le turc et l’éthiopien.

À son retour à Leyde en 1612, il fut nommé professeur de langues orientales, notamment d’arabe — mais pas encore d’hébreu : en 1619 en effet, l’université de Leyde ouvrit spécialement pour lui un second poste de professeur de langue hébraïque. Erpenius créa une imprimerie dans sa propre maison, la dotant de caractères arabes. Ses ouvrages portent principalement sur la langue arabe, le coran et la langue hébraïque. Invité à aller travailler en Espagne, il refusa, préférant être fidèle à sa patrie. Celle-ci l’envoya par ailleurs en France pour convaincre certains savants de travailler pour le compte des Pays-Bas ; ainsi le théologien calviniste André Rivet devint interprète pour la Hollande.

On dit que le roi du Maroc était toujours ravi de recevoir les lettres d’Erpenius et estimait hautement son niveau d’arabe. Erpenius mourut en 1624, frappé de maladie. Il était fortement lié d’amitié avec Isaac Casaubon et c’est Gérard Vossius qui prononça son oraison funèbre (G.-J. Vossius, *Oratio in obitum Th. Erpenii*).

Publiée pour la première fois en 1621, la *Grammatica Ebraica generalis* d’Erpenius réaffirme l’idée selon laquelle l’arabe est de première utilité pour comprendre l’hébreu. Les deux langues ont des racines en commun, et il faut parfois recourir à l’arabe, langue vivante, pour expliquer l’hébreu biblique. En revanche, Thomas d’Erpe n’estime pas que l’hébreu aide à comprendre l’arabe : il va à contre-courant des théories de son siècle.¹⁸⁹

L’ouvrage cité par Borrichius est le recueil des *Orationes de linguarum Ebraicae et Arabicae dignitate*, publié à Leyde en 1613. Thomas d’Erpe fait partie des savants qui considèrent la famille sémitique comme la plus ancienne famille de langues, qui donna naissance à toutes les autres : il est donc logique que le grec, géographiquement proche de l’hébreu et donc plus longtemps influencé, tienne une part de son lexique de la langue hébraïque.

¹⁸⁸ L. MORÉRI, *Le grand dictionnaire historique, ou le mélange curieux de l’histoire sacrée et profane*, t. 4, Paris, chez les libraires associés, 1759, p. 173 ; « Thomas van Erpe », dans L.-G. MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne : histoire par ordre alphabétique de la vie publique et privée de tous les hommes avec la collaboration de plus de 300 savants et littérateurs français ou étrangers*, t. XII, Paris, chez L.G. Michaud, 1815, pp. 276-278.

¹⁸⁹ Pour un ouvrage sur le sujet, voir : J. H. HOTTINGER, *Arabic and Islamic studies in the Seventeenth Century*, Oxford, 2013.

III. 3. 3. Petrus Wandalinus (chap. VI)

Petrus Wandalinus ou Peter Jensen Wandall (1602-1659) est un érudit danois, qui a succédé à son père comme pasteur de Magstrup et Jugerup en 1628¹⁹⁰. Nous n'avons pas beaucoup plus d'informations à son sujet. Wandalinus a rassemblé un catalogue de mots danois provenant de l'hébreu : *Catalogus 300 uocabulorum Danicorum, ex Hebraea lingua originem ducentium*.¹⁹¹ Ce n'est pas son unique œuvre puisqu'on recense aussi *Paraphrasis Danica in Epistolam D. Pauli ad Romanos (Det er Apostelen S. Povels Sendebrefte til de Romere, 1656)*.¹⁹²

III. 3. 3. 4. Gérard Jean Vossius (chap. VIII)

Gérard Jean Vossius (1577-1649) est un philologue hollandais célèbre, né près de Heidelberg¹⁹³. Son père, Jean de Voss était ministre d'une église réformée, mais refusa de pratiquer le rite de l'eucharistie comme le prescrivait Luther : il s'exila à Leyde avec sa famille. Dès l'âge de sept ans, Vossius se retrouva orphelin. Il étudia à l'université de Leyde et obtint son diplôme d'arts et de philosophie en 1598, avant d'apprendre en outre l'hébreu et la théologie. En 1599, il devint directeur du collège de Dordrecht. Il se maria deux fois et eut nombre d'enfants, mais seul le célèbre savant Isaac Vossius lui survécut. En 1614 il devint directeur du collège théologique de Leyde ; en 1619 toutefois, on lui interdit d'enseigner à cause de sa foi réformée jusqu'en 1622 où il reçut le poste de professeur d'éloquence, puis de grec en 1625. Le roi d'Angleterre, qui voulait l'attirer dans son royaume, lui offrit une charge de professeur et le canonat de Canterbury, mais Vossius refusa. Il enseigna finalement l'histoire à l'*Athenaeum Illustre* d'Amsterdam lorsque celui-ci fut créé (1632).

Vossius écrivit beaucoup d'ouvrages à caractère encyclopédique, mais ne se limita pas à cela. En 1618 il publia *Historiae de controuersiis quas Pelagius eiusque reliquiae mouerunt libri septem*. Ce livre lui valut beaucoup d'ennuis politiques et religieux.

L'*Etymologicon linguae Latinae* est un des nombreux ouvrages de Vossius qui a été publié après sa mort. Il devait faire partie d'un grand commentaire sur la langue latine qui n'a jamais vu le jour. Il est précédé d'un opuscule *De literarum permutatione*, une autre partie de ce grand livre en puissance. Le postulat de base est que l'hébreu est la mère de toutes les langues, et à partir de là Vossius propose de nombreuses étymologies, fruit de ses lectures et de ses combinaisons intellectuelles¹⁹⁴. Par exemple, nous lisons *sub uoce* « *mamma* » :

MAMMA, pro *ubere*, a μάμμη, quod vett. Graecis significabat *matrem* : ut scribit Aristophanes Grammaticus apud Eustathium. Atque ita accipi uidetur apud Plautum,

¹⁹⁰ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique, p. 69) ; R. CHRISTIANSON, *On Tycho's island*, Cambridge, 2003, p. 376.

¹⁹¹ O. BUNDLE, *The Nordic Languages : an international handbook of the History of the North Germanic Languages*, T. I, Berlin, 2002-2005, p. 109.

¹⁹² D. C. I. I. MEDIOLANENSIS, *Biblioteca Latino-Hebraica*, Rome, 1694, p. 456.

¹⁹³ C. NATIVEL, *Centuriae Latinae*, Genève, 1997, pp. 805-810 ; T. VAN HAL Moedertalen en taalmoeders. *Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, 2010, pp. 240-247. – Voir aussi la monographie de C.S.M. RADEMAKER, *Gerardus Joannes Vossius*, Zwolle, 1967 (nouvelle édition sous le titre : *Leven en werk van Gerardus Joannes Vossius (1577-1649)*, Hilversum, 1999).

¹⁹⁴ C.S.M. RADEMAKER, *Gerardus Joannes Vossius*, Zwolle, 1967, p. 270.

Mostellaria, Act. I, sc. IV ; et Persium, sat. 111. Nec mirabitur quisquam, *mammae*, hoc est, *matris* nomen tributum uberibus (...) ¹⁹⁵

« MAMMA, désignant la « mamelle », vient de μάμμη, qui chez les anciens Grecs signifiait « mère », comme le dit Aristophane le grammairien chez Eustathe. Et il semble avoir été compris de cette manière par Plaute, dans le *Revenant*, Acte I, scène 4 ; et par Perse dans la *satire* 111. Personne ne s'étonnera que le nom *mamma*, c'est-à-dire « mère », ait été donné aux mamelles (...) ».

III. 3. 3. 5. Christian Becmann (chap. VIII)

Christian Becmann naquit en 1580 à Steinbach, d'un père pasteur qui lui fournit une éducation chrétienne¹⁹⁶. En 1599, Christian entra à l'université de Leipzig, où il étudia principalement la théologie. Il suivit également des cours de philosophie à l'université d'Iéna et à Wittenberg. En 1608, il devint directeur de l'école de Naumburg et en 1612 de celle de Mühlhausen. En 1615 il se rendit à Amberg pour y enseigner la théologie. Il se converti à la foi réformée et déménagea à Bernurg, où il fut également nommé professeur en 1625. En 1645 il fut frappé d'une crise cardiaque, dont il réchappa, mais qui le laissa partiellement paralysé. Il ne décéda que trois ans plus tard. Il eut onze enfants de deux femmes différentes.

Il publia divers traités en latin sur la langue latine, la théologie, la magie, etc. En 1607 et 1608, il publia *Manductio ad linguam Latinam* et *De originibus Latinae linguae*, traités qui ont pu servir à Borrichius pour établir sa liste de mots latins venus d'une autre langue, au chapitre VIII.

III. 3. 3. 6. Bertilus Aquilonius (chap. VI)

Bertilus (ou Libertus, anagramme du nom, parfois utilisé comme pseudonyme) Canutius Aquilonius, en danois Bertel Knudsen Aquilonius, est un savant danois, né en 1588 à Kongsted ¹⁹⁷. Son père fit de lui un latiniste confirmé ; diplômé en 1606, il voyagea pendant quatre ans en Angleterre, Écosse, Allemagne, France ainsi qu'en Asie Mineure. À son retour, il fut nommé recteur de l'école de Malmö et s'adonna à l'écriture, notamment de poésie latine. Marié en 1612 à Elisabeth Nielsdatter, il eut sept enfants. En 1619, il devint pasteur dans le sud du Danemark et mourut de maladie en 1650.

Il est l'auteur de nombreux travaux, notamment *Similitudines Atticae ; Vindiciae pro Danica perfectione ; Deductio ad poeticam Danicam ; Declamatio de expeditione regis Christiani IV in Sueciam ; De perfectione Danica ; De Danicae linguae cum Graeca mistione ; De mistione cum Latina ; Lusus iuueniles ; Declamatio polemica, Manes Horatii*, etc. Dans sa *Deductio ad poeticam Danicam* de 1641, il a voulu appliquer à sa langue natale les mesures de quantité de la langue

¹⁹⁵ G. J. Vossii *Etymologicon Linguae Latinae, praefigitur eiusdem de literarum permutatione tractatus*, Amsterdam, P. & I. Blaev, 1695, p. 306.

¹⁹⁶ J. H. ZEDLER, *Universal Lexicon*, t. 3, Leipzig, 1733, pp. 877-878 ; J. A. WAGENMANN, « Becman, Christian », in *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. 2, Leipzig, 1875, p. 240 ; D. DROIXHE, *La linguistique et l'appel de l'histoire*, op. cit., p. 65.

¹⁹⁷ J. H. ZEDLER, *Universal Lexicon*, Leipzig, 1731, p. 1082 ; F. ROSTGAARD, *Deliciae quorundam poetarum Danorum*, Leyde, chez J. Luchtmans, 1693 ; H. A. HENS, « Bertel Knudsen Aquilonius », in *Dansk Biografisk Leksikon*, 3. udg., Gyldendal 1979-1984. <http://denstoredanske.dk/index.php?sideId=286163>. consulté pour la dernière fois le 13/07/2018.

latine. Il pensait que les emprunts linguistiques entre le danois et les langues classiques allaient dans les deux sens¹⁹⁸.

Il y a tout lieu de supposer que c'est dans des traités comme *De Danicae linguae cum Graeca mistione* ou *De mistione cum Latina* que Bertilus a cherché à prouver que la langue danoise a des liens avec les langues classiques. Si Borrichius qualifie son compatriote de *clarus*, il faut reconnaître qu'il n'était guère connu en dehors du Danemark.

III. 3. 3. 7. William Burton (chap. XVI)

William Burton (1609-1657) est le fils d'un autre William Burton¹⁹⁹. Né à Londres, il étudia au Queen's college d'Oxford, mais ses moyens pécuniaires étaient insuffisants pour survivre. Incité par son professeur Thomas Allen, il changea de collège, obtint son diplôme de lettres classiques, mais dut quitter l'université, faute de ressources. Il devint alors assistant d'un professeur d'école, puis lui-même maître. Deux ans avant sa mort, il se retira à Londres.

En 1643, il écrivit un éloge dithyrambique de son professeur Thomas Allen, décédé en 1632 et d'autres textes dont une histoire de la langue grecque ainsi qu'une histoire de la Bretagne sous l'Empire romain, qui semble être son livre le plus connu²⁰⁰.

Borrichius cite Burton au chapitre XVI pour son ouvrage *Leipsana ueteris linguae Persicae, quae apud priscos scriptores, Graecos et Latinos, reperiri potuerunt. Accedit Marci Zuerii Boxhornii Epistola de Persicis Curtio memoratis uocabulis, eorumque cum Germanicis cognatione edita a Jo. Henr. von Seelen*, dans lequel sont répertoriés tous les mots d'origine perse que l'auteur anglais a identifiés en latin ou en grec. Par exemple, *sub uoce* « Zoroastres » :

ZOROASTRES, Ζοροάστρης. Apud Persarum Magos a ueteribus mirum in modum celebratus, Zoroastri nomen μεθερμηνευόμενον ἀστροθύτην siue astrorum cultorem significare docet Laertius in Prooemio in Vitis Philosophorum ex Dinone, ueteri scriptore Graeco Historiarum lib. V. Auctor uero ille, qui Pseudo-Clementis nomen sibi assumit, Recognitionum lib. 4 Zoroastrem *uiuum sidus* interpretari non dubitauit²⁰¹.

ZOROASTRES, Ζοροάστρης. Chez les mages perses. Exceptionnellement vénéré par les anciens. Diogène Laërce nous apprend, dans l'introduction aux *Vies des philosophes*, que le nom de Zoroastre se traduit comme « adorateur des astres » ; il se réclame de Dinon, auteur grec ancien d'*Histoires*, au livre V. Mais l'écrivain connu sous le nom de Pseudo-Clément, au livre 4 des *Recognitiones*, n'a pas hésité à traduire Zoroastre comme « astre vivant ».

¹⁹⁸ E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000 (version électronique, p. 69).

¹⁹⁹ Th. COOPER, « Burton, William (1609-1657) », in *Dictionary of National Biography*, London, 1885-1900, pp. 19-20.

²⁰⁰ R. HINGLEY, *The Recovery of Roman Britain 1586-1906*, Oxford, 2008, pp. 67-71.

²⁰¹ *Guilielmi Burtoni Angli Leipsana ueteris linguae Persicae, quae apud priscos scriptores, Graecos et Latinos, reperiri potuerunt. Accedit Marci Zuerii Boxhornii Epistola de Persicis Curtio memoratis uocabulis, eorumque cum Germanicis cognatione edita a Jo. Henr. von Seelen*, Lübeck, chez P. Boeckmann, 1720, p. 95.

III. 3. 4. Les sciences naturelles

III. 3. 4. 1. Ole Worm (chap. IX)

Ole Worm (1588-1654) est un compatriote de Borrichius ; il le précède de quelques décennies et le dépasse par sa réputation²⁰². Worm commença à étudier en 1605 à l'université de Marbourg, puis obtint le titre de docteur à Bâle en 1611 et un diplôme d'arts à l'université de Copenhague (1617). Il fit également des séjours à Padoue, Sienne, Paris, Leyde et Londres pour étudier la philologie, la philosophie, la théologie, la botanique et encore la chimie. C'est dans la capitale du Danemark qu'il enseigna les langues classiques, la physique et la médecine et qu'il fut nommé médecin du roi. En 1618, il prononça un discours pour l'anniversaire de la Réforme luthérienne. Il fut recteur de l'université à la fin de sa vie et eut beaucoup d'enfants²⁰³.

Ole Worm est un « collectionneur », comme le prouvent ses écrits sur l'histoire du Danemark et sur les écritures anciennes (comme les runes) ainsi que son cabinet de curiosités (objets du Nouveau Monde, fossiles, et nombre d'autres choses). L'œuvre que cite Borrichius, *Museum Wormianum*, est une compilation de gravures d'objets du cabinet de Worm, accompagnées de descriptions et explications, publiée à titre posthume en 1655. L'esprit de « collectionneur », s'il correspondait à une inclination de nature, avait toutefois été stimulé par le roi Christian IV, qui invitait tous les érudits de son pays à constituer des collections, et faire des recherches sur l'histoire du Danemark pour prouver l'antiquité du pays. Ole Worm se passionna pour les runes, car il croyait y trouver un lien avec l'hébreu.

Sa curiosité dans tous les domaines, et notamment pour le monde naturel et animal, fait de Worm une source de choix pour Borrichius, qui tente justement de trouver des particularités dans le monde animal et végétal.

III. 3. 4. 2. Une citation anonyme dans le domaine de la médecine tropicale (chap. VII)

La question des problèmes oculaires des « colons de l'Archipel » (c'est-à-dire en l'occurrence de l'Indonésie) est rapportée par un médecin néerlandais du nom de Jacobus Bontius dans son livre *De Medicina Indorum libri IV* (Leiden, 1642). Jacques de Bondt (1592-1631) avait lui-même voyagé en Inde avec la Compagnie Néerlandaise, et s'était alors intéressé aux médecines que pratiquaient les Indiens. Il est mort à Java et son œuvre fut publiée à titre posthume²⁰⁴.

Dans le chapitre XVI « De caecitate et debilitate uisus, quae nauigantibus Amboynam, ac Moluccas uersus, ac in circumiacentibus fretis accidit », Bontius rapporte deux cas de marins ayant souffert des maladies optiques :

²⁰² B. SCOCOZZA, « Professor, dr. méd. Ole Worm », in *Gyldendals og Politikens Danmarkshistorie* (Ol. OLSEN (réd.), 2002-2005. Consulté le 3 juillet 2018 : <http://denstoredanske.dk/index.php?sideId=307593> C. S. PETERSEN, « Worm, Ole », in *Biografisk Dansk Leksikon*, éd. P. ENGELSTOFT & S. DAHL, t. XXVI, Copenhague, 1933, pp. 279-289.

²⁰³ ELOY, *Dictionnaire historique de la médecine*, t. II, Liège & Francfort, chez Bassompierre, 1755, pp. 462-463.

²⁰⁴ G. W. BRUYN & CH. M. POSER, *The History of Tropical Neurology: Nutritional Disorders*, USA, 2003, pp. 1-2 ; <https://isgiedenis.nl/nieuws/de-orient-in-reisverslagen> consulté pour la dernière fois le 06/08/2018.

Qui Amboynam, Bandam, ac Moluccas uersus nauigant infestantur saepe debilitate uisus, immo totali cœcitate, a crassis lentisque uaporibus caput ac cerebrum opplentibus, **neruosque opticos obstruentibus** : quæ tamen caecitas non semper permanet²⁰⁵.

« Ceux qui naviguent vers l'île d'Ambon et vers les Moluques sont souvent atteint d'un affaiblissement de la vue, voire même d'une cécité totale, à cause des vapeurs épaisses et lentes qui remplissent la tête et le cerveau, et gênent les nerfs optiques. Cependant cette cécité n'est pas toujours permanente ».

Ces problèmes oculaires sont dus à l'épaisseur de l'air, mais l'auteur mentionne plus spécifiquement aussi le « riz chauffé » :

Hinc Javani, ac Malaii Orysam, iam primum coctam, semper prius frigidiori aeri exponent, uel uanno calorem euentilabunt. **Tum nautae nostri sociis suis naualibus imperant, sub pœna aliqua, ne Orysam calefactam comedant.** Quod si causam altius inquirere uelimus, ratione eam praedicta niti inueniemus : nam Orysa hac semper plantatur in locis uvidis, ac paludosis, unde nescio quid fœculenti, ac uliginosi contrahit : quod **calidum altius penetrat quam frigidum** : nam etiam siccae Orysae crudæque odor caput grauat ac **somnolentiam quandam** introducit²⁰⁶.

« C'est pourquoi les Javanais et les Malais exposeront toujours le riz déjà cuit à l'air frais, ou ventileront la chaleur avec un van. Nos capitaines ordonnent aux marins, en les menaçant, de ne pas manger de riz chaud. Si nous voulions remonter plus haut pour trouver une raison à cela, nous la trouverions dans le facteur déjà mentionné : ce riz en effet, est toujours planté dans des endroits humides et marécageux, d'où il contracte je ne sais quoi de bourbeux et d'humide, ce qui se manifeste plus à l'état chaud que froid ; or même l'odeur du riz sec et cru alourdit la tête et provoque une certaine somnolence ».

Bontius avait en effet déjà mentionné le problème du riz plus haut dans son traité, dans le « Dialogus III : De oryza, ac pane in Indiis. De potu, uino, arac. De potu ex aqua, saccharo, Thamarindis concinnato, de naturalibus liquoribus potulentibus ex arboribus depromptis » ²⁰⁷ :

Sed cum excocta est, antequam ea utare **expectes oportet donec refrixerit** : nam experientia constat **calidam oryzam** non solum noxiam esse uentriculo, uerum cerebro, ac uniuerso neruorum generi : hinc quoque fit a uaporibus crassis et siccis ex hoc cibo in cerebrum eleuatis **neruos opticos sæpe in tantum obstrui, ut caecitas inde oriatur.**

« Mais lorsqu'il est cuit, il faut attendre qu'il ait refroidi avant de l'utiliser : car on sait d'expérience que le riz chaud n'est pas seulement nuisible au ventre, mais aussi au cerveau, et à tous les types de nerfs. D'où il arrive aussi qu'à cause des vapeurs épaisses et sèches qui émanent de cet aliment jusqu'au cerveau, les nerfs optiques sont tellement obstrués, qu'il en résulte une cécité ».

²⁰⁵ IACOBI BONTII *De Medicina Indorum libri IV*, Leyde, chez François Hack, 1642, p. 173.

²⁰⁶ *Ibidem*, p. 174.

²⁰⁷ *Ibidem*, pp. 77-78.

Cette histoire n'a pas à proprement parler un rapport avec le langage ; en la mentionnant, Borrichius prouve l'influence de l'alimentation sur les organes et fait preuve d'un remarquable niveau d'information dans son principal domaine d'étude.

III. 3. 4. 3. Juan Eusebio Nieremberg (chap. IX)

Le nom même de Juan Eusebio Nieremberg (1595-1658) nous laisse entrevoir à la fois sa naissance en Espagne, à Madrid précisément, et son ascendance allemande : ses deux parents étaient au service de la fille de Charles Quint²⁰⁸. Il étudia les langues classiques, les sciences et le droit à Madrid, puis entra dans la Compagnie de Jésus en 1614. Son père était opposé à cette conversion, toutefois Juan Eusebio demeura ferme dans ses positions. Ordonné prêtre en 1623, il donna des cours d'humanités, d'histoire naturelle et d'histoire sainte. Ce qui lui laissait encore le temps d'écrire abondamment : on lui prête soixante-treize traités publiés, à côté de certains manuscrits restés inédits, en espagnol comme en latin. Il mourut en 1658, à Madrid, sans avoir réalisé le voyage qu'il désirait, aux « Indes occidentales ».

Nieremberg écrit profusément à propos de la grâce et de la miséricorde divines et il traduisit en espagnol le livre de piété chrétienne *Imitatio Christi* (*La imitación de Cristo*), traduction qui eut un grand succès. Outre la mystique, le professeur jésuite étudia également, dans le domaine profane, le néo-platonisme et surtout le plotinisme. Il s'intéressa aussi aux Amériques nouvellement colonisées par les Espagnols ; et bien qu'il soit difficile d'identifier dans son abondante production l'ouvrage précis auquel nous renvoie Borrichius pour les imitations de sons, on peut supposer que son intérêt pour les Amériques l'a conduit à mentionner ces étranges animaux d'outre-mer dont fait mention l'auteur danois.

III. 3. 4. 4. L'écrivain érudit des Antilles (chap. VII)

Qui est donc cet « écrivain érudit des Antilles » que cite Borrichius, sans même donner le nom de son œuvre ? Il existe de fait un ouvrage anonyme, publié à Rotterdam chez Arnould Leers en 1658, qui s'intitule *Histoire naturelle et morale des Iles Antilles de l'Amérique, enrichie de plusieurs belles figures des Raretez les plus considérables qui y sont d'écrites, avec un vocabulaire Caraïbe*. La source visée par Borrichius est donc sans doute l'auteur de ce livre, non mentionné dans la première édition, mais que par la suite certains ont identifié à Charles de Rochefort.

Charles de Rochefort (1604 ou 1605-1683) était un pasteur et écrivain français, né vraisemblablement à La Rochelle, qui entre 1636-1648 fit plusieurs voyages aux Antilles, pour s'occuper des colons protestants ; en 1650 il revint se fixer à Rotterdam²⁰⁹. Lors de son retour en Hollande, il fréquenta l'Église wallonne, au point que certains historiens ont fait de lui un Wallon. Ses textes révèlent une solide formation théologique. En 1653, il épousa Madeleine Buteux. Dès 1660 il est touché par la maladie, mais il semble n'avoir été réellement diminué qu'à partir de 1678. Jean-Baptiste du Tertre (1610-1687) lui reprocha d'avoir copié son œuvre encore inédite et mit en cause certains faits jugés historiques par

²⁰⁸ A. P. GOYENA, « Juan Eusebio Nieremberg y Otin » in *Catholic Encyclopedia*, t. 11, 1913, 7 Aug. 2018 <<http://www.newadvent.org/cathen/11072c.htm>> ; H. DIDIER, « Nieremberg y Otin, Juan Eusebio », in *Diccionario Biografico Espanol*, t. XXXVII, Madrid, 2009, pp. 666-667.

²⁰⁹ V. HUYGHUES-BELROSE, « The Early Colonization of Tobago : Bibliographical and Archival Material in Martinique and France », *Études caribéennes*, 8 | Décembre 2007, mis en ligne le 15 décembre 2007, consulté le 01 juillet 2018. URL : <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/1032> ; DOI:10.4000/etudescaribeennes.1032.

Charles de Rochefort. Celui-ci usa de ses relations aux Antilles pour obtenir des manuscrits de l'île à copier, profitant ainsi, selon Huyghes-Belrose, de la bonne entente entre les marchands hollandais et les huguenots français. Le pasteur publia un second ouvrage *Le Tableau de l'isle de Tabago ou de la Nouvelle-Oüalchre, l'une des isles Antilles de l'Amérique* (Leyde, 1665).

Le livre dont il est question dans notre texte a récemment fait l'objet d'une édition critique, accompagnée des illustrations originales²¹⁰. L'auteur aborde les îles dans le détail, ainsi que le caractère, les capacités, la langue, les coutumes et les mœurs des habitants. L'ouvrage est cité par Borrichius à deux reprises : une première fois lorsqu'il parle du caractère des habitants des Caraïbes, qui sont mélancoliques à cause du climat ; et une seconde fois lorsqu'il évoque le bruit causé par le cassier ou canificier, un arbre local. Voici ce que dit à ce propos l'ouvrage de Rochefort (chapitre 8 du premier livre, art. I) :

« Cet arbre croît de la grosseur et presque de la même figure qu'un pêcher, ses feuilles sont languettes et étroites, elles tombent une fois l'an pendant les sécheresses et, quand la saison des pluies retourne, il en pousse de nouvelles. Elles sont précédées de plusieurs beaux bouquets de fleurs jaunes, auxquelles succèdent de longs tuyaux ou de longues siliques, qui viennent d'un pouce, ou environ et sont quelquefois d'un pied et demi ou de deux pieds de long. Elles contiennent au-dedans, comme en autant de petites cellules, cette drogue médicinale si connue des apothicaires que l'on appelle casse. Nos Français nomment l'arbre cassier ou canificier et les Caraïbes mali mali. Tandis que le fruit grossit et s'allonge, il est toujours vert, mais, quand il a pris sa consistance, il devient en mûrissant brun ou violet et demeure ainsi suspendu à ses branches.

Quand ce fruit est mûr et sec et que les arbres qui le portent sont agités de grands vents, on entend de fort loin le bruit qui est excité par la collision de ces dures et longues siliques, les unes contre les autres. Cela donne l'épouvante aux oiseaux, qui n'en osent s'approcher, et, pour les hommes qui ne savent pas la cause de ce son confus, s'ils ne voient les arbres eux-mêmes émus et choquant leurs branches et leurs fruits, ils s'imaginent qu'ils ne sont pas loin du bord de la mer de laquelle ils croient entendre l'agitation ou bien ils se persuadent que c'est le chameillis de plusieurs soldats qui sont aux mains » (texte de l'édition critique).

Cette description assez saisissante a été choisie à dessein par Borrichius pour son côté spectaculaire ; elle est reprise notamment dans *l'Encyclopédie méthodique* de 1791²¹¹ (voir l'extrait dans « causes naturelles : environnement sonore »).

²¹⁰ Charles de Rochefort, *Histoire naturelle et morale des Îles Antilles de l'Amérique*, édition critique de B. GRUNBERG, B. ROUX et J. GRUNBERG, Paris, 2012, 2 tomes.

²¹¹ *Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières : Agriculture* 2, 2, Paris, 1791, pp. 777-778. Pour plus de renseignements sur la casse, consulter la notice sur l'écrivain érudit des Antilles ou le lexique *s.v.* casse.

III. 3. 5. L'éducation

III. 3. 5. 1. Erasme de Rotterdam (chap. X)

La vie et l'œuvre d'Erasme (c. 1467 – 1536) ne sont plus à présenter aux philologues²¹². C'est en 1528 qu'il publia l'ouvrage *De recta Latini Graecique sermonis pronuntiatione* que mentionne Borrichius. L'ouvrage était dédié à Maximilien de Bourgogne, fils d'un élève d'Erasme, et présenté sous la forme d'un dialogue²¹³. La prononciation du latin n'était pas unifiée à cette époque, et Erasme entendit prescrire la manière correcte de prononcer le latin²¹⁴. La prononciation était même si variée que les différents peuples parlant en latin ne se comprenaient pas ; Erasme le démontra en décrivant diverses situations concrètes. Il fallut donc mettre en place une prononciation « correcte » pour que le latin conserve son statut de langue de communication. Erasme, pour parvenir à la restauration de la prononciation classique, identifia d'abord les altérations caractéristiques des différentes nations (c'est sans doute à cette démarche que Borrichius fait référence au chapitre X), puis revint aux sources antiques et surtout à Quintilien. L'ouvrage visait aussi à rétablir la prosodie des deux langues, car les contemporains d'Erasme ont à peu près tout oublié de l'accentuation et de l'intonation du grec et du latin.

Ce traité d'Erasme s'inscrit dans sa volonté plus large de réformer l'enseignement : imité en cela par Borrichius, il encourage les responsables des cités à engager des pédagogues réellement capables de former les jeunes gens²¹⁵.

III. 3. 5. 2. Charles Sorel (chap. XII)

Charles Sorel (la date de naissance oscille entre 1582 et 1602, en fonction des sources ; décédé en 1674) est un écrivain français, issu d'une famille bourgeoise²¹⁶. Polygraphe, il est principalement connu pour son *Histoire comique de Francion* publiée en 1623, une satire burlesque qui raconte l'histoire de Francion, un Troyen, fils d'Hector, qui serait à l'origine des Francs²¹⁷. Sorel voulut dans sa jeunesse s'introduire à la Cour de France, mais en vain ; et

²¹² Sur Erasme philologue, voir l'ouvrage classique de J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, 2 vol., Paris, 1981 (« Les classiques de l'Humanisme »).

²¹³ Cf. J. CHOMARAT, « La prononciation du grec et du latin », dans *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, vol. 1, pp. 345-394. — Voir aussi F. WAQUET, « Parler latin dans l'Europe moderne. L'épreuve de la prononciation », in *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 108, n°1. 1996, pp. 265-279. <https://doi.org/10.3406/mefr.1996.4433> ; cf. aussi D. SACRÉ, « Juste Lipse et la prononciation du latin », in Chr. MOUCHEL (éd.), *Juste Lipse (1547-1606) en son temps. Actes du colloque de Strasbourg*, Paris, 1994, pp. 114-135.

²¹⁴ La prononciation savante du grec, introduite en Europe par les Byzantins, avait également largement dévié de la prononciation supposée classique ; c'est pourquoi Erasme s'attela à chercher dans les sources la vraie valeur des lettres grecques.

²¹⁵ A. RENAUDET, « Erasme et la prononciation des langues antiques », in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 18, n° 2 (1956), pp. 190-196.

²¹⁶ H. D. BÉCHADE, *Les Romans comiques de Charles Sorel : fiction narrative, langue et langages*, Genève, 1981, pp. 3-5 ; E. ROY, *La vie et les œuvres de Charles Sorel*, Paris, 1891 (Slatkine reprints, Genève, 1970) ; CH. SOREL, *La vraie histoire comique de Francion*, nouvelle édition avec avant-propos de E. COLOMBEY, Paris, 1858, p. 10 ; A. MOSS, *Les Recueils de lieux communs : méthode pour apprendre à penser à la renaissance*, Genève, 2002, p. 422 ; E. BURY et E. VAN DER SCHUEREN, *Charles Sorel Polygraphe*, Québec, 2006 ; M. ALET, *Le Monde de Charles Sorel*, Paris, 2014.

²¹⁷ Cf. A. BORST, *Der Turmbau von Babel*, Munich, 1995, pp. 1623-1625.

il racheta par conséquent à son oncle Charles Bernard la charge d'« historiographe du pays » (1635).

Aux yeux de l'écrivain, il est important de connaître tout ce qui est « connaissable » et il se moque beaucoup de l'éducation de son époque. Ses réflexions sur l'univers sont empreintes de beaucoup de naïveté et il rejette, par exemple, l'héliocentrisme. L'homme parfait sera celui qui a la science universelle et peut écrire sur n'importe quel sujet²¹⁸. L'ouvrage cité par Borrichius est le *De la perfection de l'homme où les vrais biens sont considerez, principalement ceux de l'ame, avec les methodes des sciences*, dans lequel Charles Sorel développe son modèle de l'homme parfait. Dans son chapitre sur l'éducation, et plus précisément l'apprentissage du latin – qui est une « langue facile », car à l'origine des langues « vulgaires », – il rappelle le cas célèbre de Michel de Montaigne :

« Si l'on la vouloit apprendre aux Enfans auparavant mesme qu'ils essent cinq ou six ans accomplis on pourroit user de l'invention du Pere de Michel de Montagne, qui lors que son fils estoit encore en nourrice et dez qu'il pût former sa parole, lui donne un Maitre de Latin qui le tenoit continuellement entre ses bras, et ne lui parloit autre langage, tellement qu'il aprit plustost à parler Latin que Gascon ou François ; Car ny son Pere, ny sa Mere, ny serviteur, ny servante, ne luy parloient point autrement qu'en prononçant autant de mots Latins qu'ils en auoient appris pour jargonner avec luy »²¹⁹.

Sorel n'estime pas que cette méthode soit toujours à utiliser ; il la réserverait plutôt aux enfants qu'on destine à être régents de collège ; car elle a pour mauvaise conséquence que la langue du pays s'apprend tard et, d'autre part aussi, que l'apprentissage de cette nouvelle langue peut faire oublier la langue du berceau (le latin). Sorel va même plus loin dans la suite de son texte, en affirmant que l'expérience a été inutile : Montaigne a reconnu qu'il avait progressé dans ses études avec aisance, mais qu'il avait dû aborder des matières bien trop complexes pour son âge. Bref, pour Charles Sorel, cette éducation atypique ne correspond pas à l'idéal pédagogique recherché.

III. 3. 5. 3. Thomas Bang (chap. X)

Thomas Bang (1600-1661) est un théologien et orientaliste de Copenhague²²⁰. Après avoir étudié le latin, l'hébreu et la théologie à Franeker et à Wittenberg, il enseigna l'hébreu et la théologie à partir de 1631 à l'université de Copenhague. Persuadé que le latin devait rester la langue de l'éducation, Thomas Bang fut chargé par le roi de corriger la grammaire latine du professeur J. D. Jersin, en 1623. Il conquist le titre de docteur en théologie en 1653. En 1656, il fut nommé libraire de l'académie et mourut cinq ans plus tard, en 1661, d'une maladie subite.

Les *Observationum philologicarum libri duo* de 1640 que cite Borrichius sont l'ouvrage grammatical le plus connu de Bang. Il publia bien d'autres ouvrages philologiques, parmi

²¹⁸ CH. SOREL, *La science universelle. Tome premier, Contenant les avant-discours touchant les Erreurs des Sciences & leurs Remèdes. Avec le livre I. Livre de l'Etre et des Propriétés des Corps Principaux, qui sont la Terre, l'Eau, l'Air, le Ciel, & les Astres*, Paris, chez Jean Guignard, 1668, p. 36.

²¹⁹ CH. SOREL, *De la perfection de l'homme, où les vrais biens sont considerez, principalement ceux de l'ame, avec les methodes des sciences*, Paris, chez Robert de Nain, 1655, pp. 354-356.

²²⁰ A. CHALMER, « Thomas Bangius (1600–1661) », in *The General Biographical Dictionary*, t. 3, 1812-1817, p. 414 ; H. RAEDER, « Bang, Thomas », in *Dansk Biografisk Leksikon*, éd. P. ENGELSTOFT & S. DAHL, t. II, Copenhague, 1933, pp. 123-125.

lesquels on peut citer *Exercitationes philologico-philosophicae de ortu et progressu litterarum*, 1691. Thomas Bang ne croit pas que la langue des hommes vienne du paradis ou d'Adam ; mais dans ses écrits sur les langues orientales il affirme, comme les autres savants de son temps, que toutes les langues et tous les alphabets ont leur source dans l'hébreu²²¹.

III. 3. 6. La question des migrations et de l'origine des Américains

La question de l'origine des Américains (voir *infra*) étant, selon les érudits des XVI^e-XVII^e siècles, une histoire de migrations, nous avons décidé de regrouper les deux sujets, en commençant par les auteurs qui traitent de migrations sans pour autant se focaliser sur l'origine des Amériques.

III. 3. 6. 1. Wolfgang Laz (chap. XVI)

Wolfgang Laz (1514-1565), médecin autrichien, professeur à l'université de Vienne à partir de 1541, exerça huit fois le décanat de la faculté et deux fois le rectorat²²². Il connaissait les langues classiques et avait étudié la philosophie ; il avait également voyagé en Europe du nord. Diplômé en médecine à Ingolstadt, il commença à exercer à Vienne en 1530. Il était médecin personnel et historiographe de Ferdinand I^{er} et également conservateur des collections impériales. Savant universel, il est connu pour ses cartes de tous les territoires autrichiens. Il a également écrit un livre sur l'histoire de Vienne et de l'Autriche, un autre sur les guerres dans les provinces de l'Empire romain, un ouvrage sur les guerres contre les Turcs, un traité concernant certaines pièces de monnaie et diverses autres opuscules.

Borrichius mentionne W. Laz pour son ouvrage *De gentium aliquot migrationibus*, publié en 1557, dont les différentes sections sont évoquées dans le chapitre « causes sociales » (voir *infra*). Dans cet ouvrage sont présentés les déplacements de peuples parfois peu connus de l'histoire de l'Europe.

III. 3. 6. 2. Samuel Bochart (chap. XIV)

Samuel Bochart (1599-1667) est un érudit français, ayant écrit principalement en latin sur l'Ancien Testament²²³. Né à Rouen, il commença son éducation par le grec et le latin, à Paris, chez son oncle maternel ; ensuite, il étudia la philosophie à l'Académie de Sedan, la théologie et l'hébreu à Saumur, l'arabe, le syriaque et le chaldéen à Leyde, où il eut comme professeur Thomas Van Erpe. Il était très doué pour les langues et en étudia sans cesse de nouvelles. Il devint pasteur à Caen, selon son souhait. Il dut, en tant que ministre du culte réformé, se

²²¹ J. E. SANDYS, *A History of Classical Scholarship*, vol. III, Cambridge, 1908, p. 312.

²²² <https://www.wdl.org/fr/item/4317/> consulté pour la dernière fois le 08/07/2018 ; I. BULLART, *Académie des Sciences et des Arts*, t. I, Bruxelles, chez François Foppens, 1695, pp. 155-157 ; A. HOROWITZ, « Lazius, Wolfgang », in *Allgemeine Deutsche Biographie*, herausgegeben von der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Band 18 (1883), pp. 89-93 ; M. KRATOCHWILL, « Lazius, Wolfgang », in *Neue Deutsche Biographie*, 14 (1985), p. 14 <https://www.deutsche-biographie.de/pnd118726870.html#ndbcontent> consulté pour la dernière fois le 08/07/2018. — Voir aussi : M. MAYR, *Wolfgang Lazius als Geschichtsschreiber Österreichs: ein Beitrag zur Historiographie des 16. Jahrhunderts. Mit Nachträgen zur Biographie*, Innsbruck, 1894, pp. 72-82.

²²³ E.-H. SMITH, *Samuel Bochart : recherches sur la vie et les ouvrages de cet auteur illustre*, Caen, Chalopin, imprimeur de l'académie / Rouen, Frère / Paris, J. A. Mercklein, 1833 ; A. DE THEUX DE MEYLANDT ET MONTJARDIN, promoteur M. MUND-DOPCHIE, *Samuel Bochart, orientaliste du XVII^e siècle*, mémoire de licence, Louvain-la-Neuve, UCL, 1989.

livrer à un débat très virulent avec le père Véron, un jésuite, en 1628. En 1650, Christine de Suède l'invita à Stockholm ; d'abord réticent, il finit par accepter et voyagea par l'Allemagne, la Hollande et le Danemark avec son disciple et ami, Pierre-Daniel Huet (1630-1721). Lors de son retour à Caen, il reprit sa charge de pasteur et fut admis à l'Académie des Sciences, arts et Belles-Lettres, dont il devint un des membres les plus éminents. Durant les réunions de l'Académie, les membres diffusaient les dernières nouvelles, débattaient et lisaient ensemble des ouvrages. En 1663, Bochart publia un ouvrage sur tous les animaux mentionnés dans la Bible, qui est un livre foisonnant de curiosités. La même année, il écrivit un traité à propos de la venue d'Énée en Italie.

Samuel Bochart croit que l'hébreu est la langue originelle et ne doute pas que les langues de la Genèse aient survécu jusqu'à son époque. Il rapproche les grands noms de la Bible de ceux de la mythologie gréco-latine et veut prouver cette paternité de l'hébreu, en trouvant pour chaque site de la Méditerranée un nom issu de la langue phénicienne²²⁴. Il avait commencé à s'intéresser au phénicien, alors qu'il traduisait les premiers vers du *Poenulus* de Plaute : il remarqua que les six premiers vers étaient en phénicien, les six suivants en lycien, suivis de onze vers de traduction latine. À partir de cette découverte, il aura tendance à comparer toutes les langues à l'hébreu et au phénicien.

C'est en 1646 qu'il publia sa *Geographia sacra*, ouvrage divisé en deux parties (*Phaleg* et *Canaan*), qui eut grande renommée dans toute l'Europe savante. La première partie (*Geographiae sacrae pars prior : Phaleg, seu de dispersione gentium et terrarum diuisione facta in aedificatione turris Babel*) cherche à expliquer l'origine et la descendance des peuples de la Genèse ; la seconde (*Geographiae sacrae pars posterior : Canaan, seu de coloniis et sermone Phoenicum*) est consacrée au sujet qu'affectionne Bochart, les Phéniciens. L'auteur retrace l'histoire de leurs colonies et de leur langue, et c'est à ce titre qu'il est cité par Borrichius. Il parcourt mentalement l'ensemble de la Méditerranée pour prouver le passage des Phéniciens en différents endroits, notamment via la topographie²²⁵. De l'étude de la langue des Phéniciens, Bochart tira de nombreuses étymologies, jugées bien souvent risibles par la suite. Il mourut en 1664, frappé d'une crise d'apoplexie en pleine réunion de l'Académie.

III. 3. 6. 3. Edmund Dickinson (chap. XVI)

Edmund Dickinson ou Dickenson (1624-1707) est un médecin et alchimiste anglais, qui fut diplômé en médecine à Oxford en 1656²²⁶. Il exerça son art à Oxford et fut aussi chargé de cours pour quelques années. Le roi Charles II le nomma médecin du roi et fit construire pour lui un laboratoire.

En 1665 parut l'ouvrage *Delphi Phoenicizantes*, dont l'attribution à Dickinson n'est toutefois pas certaine²²⁷ ; l'auteur tente de prouver que les mythes grecs et hébreux sont réductibles au même schéma originel. En 1686, Dickinson publia un ouvrage alchimique, suivi, en 1702 du livre *Physica uetus et uera*, qui cherche les sources de la physique dans l'Antiquité.

En appendice aux *Delphi Phoenicizantes* se trouve la *Diatriba de Noe in Italiam aduentu, eiusque nominibus ethnicis*. À la sortie de l'arche, il fallut repeupler la terre : chacun des fils de

²²⁴ A. BORST, *op. cit.*, pp. 1278-1279.

²²⁵ A. DE THEUX DE MEYLANDT ET MONTJARDIN, mémoire cité, p. 63.

²²⁶ R. HARRISON, « Dickinson, Edmund », in *Dictionary of National Biography*, t. 15, London, 1885-1900, pp. 33-34.

²²⁷ J.-CH. BRUNET, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, t. II, Paris, chez Silvestre, 1842.

Noé s'en alla de son côté ; Noé accompagna son fils Japhet vers la « Palestine », qui selon Dickinson s'appelle aujourd'hui « Italie », ce qu'il s'efforce de prouver par l'analyse des noms dans les diverses traditions. Les Étrusques donnèrent à Noé le nom de Janus : Dickinson explique en quoi Janus est Noé²²⁸. Notre auteur continue, dans le même style, à repérer les traces des voyages de Noé en Europe et en Italie, en se réclamant chaque fois des traditions et de l'onomastique des dieux. Il affirme par tous ces développements que l'Italie avait très tôt été conquise, et c'est pour cette raison précisément qu'il est mentionné par Borrichius.

III. 3. 6. 4. L'origine des Américains

Les différents auteurs que cite Borrichius au chapitre XVI (Grotius, Hornius, Acosta)²²⁹ ont tous écrit sur l'origine des Indiens d'Amérique. Cette question trouvait différentes réponses en fonction des convictions et croyances de l'écrivain : parfois biblique (les Hébreux auraient découvert le continent les premiers), parfois nationaliste (les habitants de la péninsule ibérique auraient été les premiers à accomplir le voyage, par exemple), etc. Les théories sur l'origine chamito-sémitique des Américains se déclinent en cinq variantes, d'après les peuples mis en jeu : Juive, Cananéenne, Phénicienne, Carthaginoise et Égyptienne. D'autres origines sont également proposées, sur la base d'écrits antiques ou contemporains.

La dispute entre De Laet et Grotius²³⁰ avait été précédée d'autres écrits sur les Américains, notamment dus à des colons espagnols, tels Barthélemy de Las Cas ou José de Acosta. Grotius décrit comment les Norvégiens firent le trajet jusqu'en Amérique du nord et quelles traces ils laissèrent de leur passage. Il envoie son manuscrit à Jean De Laet, qui était considéré comme le meilleur spécialiste des Amériques depuis qu'il avait écrit le livre portant comme titre *Nieuwe Wereldt* en 1625. De Laet lui répond, en le corrigeant sur beaucoup de points et lui joint un exemplaire de *l'Historia natural y moral de las Indias* (1590) de José de Acosta. Mais Grotius n'en tient aucun compte et publie son ouvrage sans aucune correction. En 1643, De Laet fait paraître ses *Notes sur la dissertation de Grotius*, qui condamnent en bloc les vues de Grotius, notamment ses théories linguistiques. C'est dans ce débat que vient s'inscrire Georges Horn, qui prend plutôt le parti de De Laet, avec son ouvrage *De originibus Americanis libri quattuor* : dès l'introduction, l'auteur établit les critères pour établir l'origine des peuples, et la langue est le premier critère²³¹.

²²⁸ EDM. DICKINSON, *Delphi Phoenicizantes appenditur diatriba de Noe in Italiam aduentu*, Francfort, chez J. C. Emmerich, 1669, feuillet n°4 (M4), pp. 1-6.

²²⁹ Remarquons l'absence de l'illustre Jean De Laet.

²³⁰ Cf. CHR. LAES & T. VAN HOUT, « Taalkunde met een ranzig randje : wetenschap en ideologie in het debat tussen Grotius en De Laet over de Oorsprong en de status van de Indianen (1641-1644) », in T. VAN HAL, L. ISEBAERT & P. SWIGGERS (éd.), *De tuin der Talen. Taalstudie en taalcultuur in de Lage Landen (1450-1750)*, Leuven-Paris-Walpole, 2013, pp. 125-152 ; G. J. METCALF, *On Language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, Amsterdam/ Philadelphia, 2013, pp. 47-48.

²³¹ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, pp. 83-93 (Disponible sur www.arlfb.be) ; S. VANDEVELD, L. ISEBAERT promoteur, *De origine Americanarum : autour des Dissertationes d'Hugo Grotius (1642 et 1643)*, TFE, Louvain-la-Neuve, UCL, 2011, pp. 33-37.

III. 3. 6. 5. José de Acosta (chap. XVI)

José de Acosta (1540-1600) est un jésuite espagnol, né à Medina del Campo²³². Entré dans la Compagnie à l'âge de treize ans, il étudia les lettres classiques dans sa ville natale, resta en Espagne comme professeur de théologie jusqu'en 1569 (ou 1572, selon d'autres sources²³³), puis partit enseigner à Lima. On lui avait proposé une chaire de professeur de théologie à Rome, mais, sans l'avoir vue, de Acosta était déjà passionné par l'Amérique.

En 1572, il se rend à Cuzco (Pérou) pour visiter le nouveau collège jésuite. En 1576, il est nommé supérieur provincial jésuite et se donne la mission de convertir les Indiens ; pour ce faire, il doit apprendre les langues locales, qui comportent beaucoup de dialectes. En effet, il est important à ses yeux d'être en bonne entente avec les populations locales, car la fraternité est une valeur fondamentale du christianisme. C'est ainsi qu'à partir de 1585 il commence la rédaction d'un catéchisme dans deux des langues indigènes, le quechua et l'aymara. José de Acosta comprend, comme certains de ses prédécesseurs (Antonio de Montesinos, Barthélemy de Las Casas), que les Indiens ne sont ni des esclaves nés, ni des animaux ; ce sont des êtres humains à part entière, mais qui n'ont pas le même degré de civilisation que les Européens. Aux interrogations sur leurs origines, il répond en 1590 par l'ouvrage *Historia Natural y moral de las Indias*, qui inclut un petit traité *Origen de los indios y sus costumbres*. Les Indiens viennent d'Europe, selon lui, puisque c'est là que Dieu a envoyé tous les hommes, et ils ont pénétré en Amérique par voie terrestre ; ils ne se trouvent pas, toutefois, dans les branches familiales recensées par la Genèse.²³⁴

José de Acosta fut rappelé en Espagne en 1585. Retenu au Mexique, il y découvrit la culture aztèque et n'arriva dans l'Ancien Monde qu'en 1588. Après avoir fait son rapport à Rome en 1589, il fut envoyé visiter les provinces d'Aragon et d'Andalousie. Il se rendit de nouveau à Rome en 1594 comme professeur de théologie, avant de regagner finalement l'Espagne et d'enseigner à Salamanque jusqu'à la fin de sa vie.

Outre l'œuvre mentionnée par Borrichius au chapitre XVI, José de Acosta a écrit plusieurs traités sur les Indes, la botanique ou la théologie, ainsi par exemple le *De promulgatione Euangelii apud barbaros, siue De Procuranda Indorum salute*, qui est fort connu.

L'*Historia Natural y moral de las Indias* est divisée en sept livres, les quatre premiers traitant de l'histoire naturelle et les trois suivants de l'histoire morale. La seconde partie est centrée sur les Mexicains et Péruviens et aborde la religion, la politique et l'histoire préhispanique de Mexico. L'auteur justifie son entreprise en disant qu'il existe beaucoup de livres sur les curiosités de l'Amérique, mais peu d'intérêt réel pour l'histoire du pays et des peuples. Au livre VII, chap. III, de Acosta avance l'idée que les continents étaient jadis reliés par voie terrestre et qu'hommes comme bêtes sont arrivés en Amérique à pieds. Quant au passage auquel renvoie probablement Borrichius, voici une traduction française :

²³² A. FRANCIS & A. BANDELIER, « José de Acosta », in *Catholic Encyclopedia*, t. I, éd. CH. HERBERMANN, New York, 1913, pp. 108-109 ; M. DE MENDIBURU, *Diccionario Historico-Biografico del Peru*, partie I, t. I, Lima, 1874, pp. 58-59 ; G. CH. COULSTON, « José de Acosta », in *A Dictionary of Scientific Biography*, New York, 1970-1990, p. 48.

²³³ P.-D. FERMÍN « La Renaissance et le Nouveau Monde : José d'Acosta, jésuite anthropologue (1540-1600) », traduit de l'espagnol par C. BERNAND & S. GRUZINSKI, in *L'Homme*, t. 32, 1992, n°122-124 : *La Redécouverte de l'Amérique*, Paris, pp. 309-326.

²³⁴ A. BORST, *Der Turmbau von Babel*, Munich, 1995, p. 1157.

« Et l'on peut même remarquer une chose notable : à mesure que les seigneurs de Mexico et du Cuzco allaient conquérant des terres, ils introduisaient également leur langue. Car, bien qu'il y eût et qu'il y ait encore une très grande diversité de langues propres et particulières, la langue de la cour du Cuzco couvrit et couvre encore de nos jours plus de mille lieues, et celle de Mexico tout juste un peu moins »²³⁵.

III. 3. 6. 6. Hugo Grotius

Huig de Groot (1583-1655), fils de Jan de Groot (bourgmestre de Delft), était âgé de onze ans quand il entra à l'université de Leyde, où il fut notamment formé par Joseph Juste Scaliger²³⁶. Très jeune, il fit déjà montre de qualités intellectuelles impressionnantes et défendit deux thèses, simplement à titre d'exercice. Lors d'un voyage en France, il fit la connaissance du prince Henri et d'autres personnes importantes ; et, en 1598, il obtint à l'université d'Orléans le doctorat en droit. Il rentra en Hollande en 1599, exerça le métier d'avocat, mais continua ses travaux d'édition de textes antiques. Les autorités de Hollande le prièrent d'écrire une histoire de la révolte (révolte des Pays-Bas, qui commença en c. 1568), ce qu'il fit, mais l'œuvre ne fut publiée qu'à titre posthume.

En 1607, il fut nommé avocat de la Cour de Justice. Après avoir entrepris, en 1613, un voyage en Angleterre en tant qu'ambassadeur, il accepta le poste de pensionnaire de Rotterdam, c'est-à-dire fonctionnaire principal et secrétaire général de la ville. En 1618, il fut arrêté au motif qu'il était proche des remontrants, un courant du protestantisme : il fut condamné à la réclusion perpétuelle, ce qui ne l'empêcha pas d'étudier et d'écrire sur le droit néerlandais ou sur des sujets religieux, jusqu'à ce que, en 1621, il parvienne à s'échapper et se réfugier à Paris.

La situation s'apaisa peu à peu aux Pays-Bas et Grotius crut pouvoir y retourner en 1631, mais il fut chassé par les autorités : il partit donc deux ans en Allemagne, puis retourna à Paris et devint ambassadeur du royaume de Suède. En 1645, il démissionna de son poste et se rendit en Suède, dans l'espoir d'obtenir une autre proposition de la Reine. Cependant, comme son souhait ne trouva pas d'écho, il décida de gagner Lübeck, mais trouva la mort en chemin.

Outre ses nombreux ouvrages juridiques et historiques, nous devons nous intéresser surtout à ses idées linguistiques. Hugo Grotius est d'avis que la langue originelle n'existe plus nulle part, mais qu'il y a des résidus dans toutes les langues. L'hébreu n'est pas la langue originelle, bien qu'elle soit la langue des écritures : Moïse a simplement traduit en hébreu les mots de la langue originelle. Les conjectures sur le nombre de langues issues de Babel lui semblent très incertaines. Dans tous ses écrits, Grotius se montre « irénique », c'est-

²³⁵ J. DE ACOSTA, *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*. Version française établie par J. RÉMY-ZÉPHIR, Paris, 1979, p. 396.

²³⁶ T. VAN HAL *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, 2010, pp. 299-316 ; C. NATIVEL, *Centuriae Latinae*, Genève, 1997, pp. 399-402 ; J. MILLER, « Hugo Grotius », in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2014 Edition), éd. E. N. ZALTA, URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/grotius/> ; S. VANDEVELD, L. ISEBAERT promoteur, *De origine Americanarum : autour des Dissertationes d'Hugo Grotius (1642 et 1643)*, TFE, Louvain-la-Neuve, UCL, 2011, pp. 22-28 ; P. BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, t. VII, Paris, Desoer, 1820, pp. 270-286 ; T. VAN HAL, *op. cit.*, p. 299.

à-dire qu'il vise l'unité du genre humain et des différentes traditions religieuses. Il pense que nous sommes tous « frères », de la Chine aux Amériques.

Comme nous l'avons vu plus haut, Grotius émit en 1641 une théorie sur le peuplement des Amériques (*De origine Gentium Americanarum*) : le nord du continent aurait jadis été conquis par des Allemands venant de Norvège (comme le dit Borrichius, chapitre XVI), le centre par des Éthiopiens et le sud par des Asiatiques, venant de Java et de la Chine²³⁷. Vu qu'il était alors au service des Suédois, il se pourrait qu'il y ait eu de sa part une volonté de légitimer la colonisation suédoise. Jean De Laet (1581-1649), dans son livre *Nieuwe Wereldt* (1625) s'opposa fermement aux vues de Grotius, qu'il déclara infondées, alors que lui-même étudiait l'histoire de l'Amérique avec toute la patience requise, en ne recourant qu'aux sources de première main. Il fit valoir que les Indiens (d'Amérique) n'auraient pas pu oublier tout à fait les langues venues d'ailleurs et jugea ridicules les quelques comparaisons linguistiques avancées par Grotius²³⁸.

III. 3. 6. 7. Georges Horn (chap. XVI)

Georges Horn (1620-1670) fut un élève du célèbre Marcus Zuerius von Boxhorn (1612-1653) et lui succéda comme professeur d'histoire à l'université de Leyde²³⁹. Il étudia au collège de Nuremberg en 1637, puis s'immatricula à l'université d'Altdorf pour s'instruire en médecine et théologie. Il dispensa quelques cours privés, avant de se rendre à Leyde, puis de séjourner deux ans en Angleterre. Rentré en Hollande, il n'accepta pas les postes qu'on lui proposait en Allemagne ; mais il fut professeur et recteur (1652) à l'université de Harderwijk, avant de se fixer à Leyde jusqu'à sa mort.

Comme son maître Boxhorn, il adhéra à l'« hypothèse scythe » : le peuple scythe, regroupant les gens du Nord (Germanis, Huns, Slaves), serait à l'origine de tous les Européens. Il écrivit sur la guerre civile d'Angleterre (*De statu ecclesiae Britannicae hodierno commentarius*), s'intéressa à l'alchimie et envisagea l'histoire par nations. Il publia également un ouvrage sur l'Amérique, *De originibus Americanis* (1652), dans lequel il reprend l'œuvre de De Laet et la méthode d'Acosta.

Dans ce livre, il commence par évoquer toutes les origines que l'on a déjà cru devoir trouver à l'Amérique : il rejette l'opinion d'Arias Montanus, de Goropius Becanus et de tant d'autres qui considèrent que les Hébreux sont à l'origine des Indiens (ces savants se basent sur le livre des *Rois*, qui mentionne le royaume d'Opir, qui ne serait autre que le Pérou) ; l'auteur récusé également les théories celto-gauloise (cf. David Powell, 1552-1598) ou frisonne (de Abraham Van der Myle notamment), voire grecque, latine, ou chrétienne. Hornius invalide ces théories en insistant sur leurs points faibles, en premier lieu leurs absurdités physiques et culturelles. Une fois mises de côté les explications avancées par la recherche antérieure, Hornius peut proposer la sienne : il affirme d'abord l'unité des Amériques, qui ont été envahies par trois peuples : les Phéniciens à l'Ouest, les Scythes au

²³⁷ A. BORST, *Der Turmbau von Babel*, Munich, 1995, p. 1298.

²³⁸ D. DROIXHE, *op. cit.*, pp. 83-93.

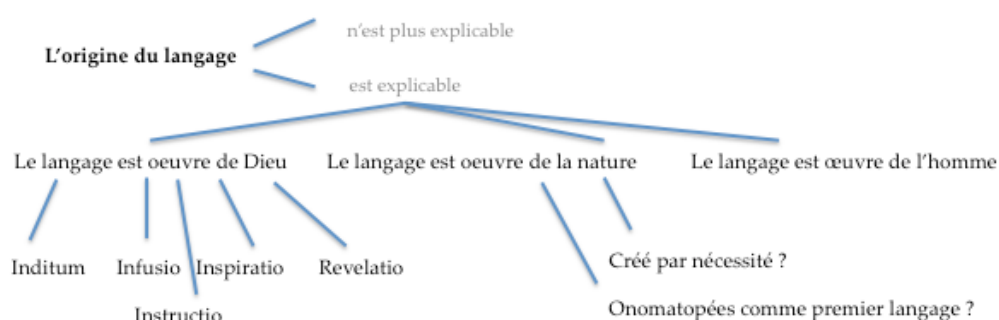
²³⁹ V. SCHMITZ-AURBACH, « Horn, Georg », in *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. 13, Leipzig, 1881, pp. 137-138. <https://hoogleraren.leidenuniv.nl/id/1171> consulté pour la dernière fois le 10/07/2018.

T. VAN HAL, *op. cit.*, pp. 399-401.

Nord, les Chinois à l'Est²⁴⁰. Quant à Borrichius, il ne se prononce ni en faveur ni en défaveur de la théorie de Hornius, mais indique simplement au lecteur le débat qui a fait rage.

III. 3. 7. Théories sur l'origine et l'évolution du langage

La question de l'origine du langage et de la langue primitive est une question qui a de tout temps suscité la curiosité des grands esprits, particulièrement aux XVI^e et XVII^e siècles²⁴¹ : il y aurait donc beaucoup de choses à en dire. Nous nous limiterons ici à quelques indications ayant pour but de situer certains auteurs cités par Borrichius dans un cadre plus large. Les théories antiques ont déjà été brièvement abordées dans le chapitre consacré aux « auteurs de l'Antiquité ». Depuis la Renaissance, il y a eu plusieurs théories sur l'origine du langage qui peuvent se résumer en un commode schéma :



Quant à la question de la langue originelle, qu'elle soit d'origine divine, naturelle ou humaine, elle a reçu elle aussi plusieurs réponses. Soit il s'agit de l'hébreu, ce qui fut longtemps la thèse la plus répandue, puisque l'hébreu était, selon une interprétation de la Bible, la langue parlée avant la confusion babélique. Soit il s'agit d'une autre langue sémitique que les Hébreux auraient adoptée durant l'exil. La langue originelle fut également identifiée avec le phrygien, selon l'histoire de Psammétique, ou avec l'une des trois langues sacrées (le grec, le latin et encore l'hébreu, qui se trouvent sur le *titulus* de la croix de Jésus-Christ). Mais il y eut d'autres théories encore pour reconnaître la langue originelle dans le scythique (Boxhorn), dans le cimbrique (Goropius Becanus), ou dans des langues plus exotiques (le chinois par exemple). Et bien sûr, à une époque où l'identité nationale se renforce, beaucoup de savants tentèrent de montrer que leur langue maternelle était la langue originelle, non corrompue par la confusion. D'autres chercheurs encore estimèrent que la langue originelle n'était pas une langue articulée, mais une compréhension des choses plus proche de celle qu'ont les animaux ou les jeunes enfants. Enfin, des penseurs comme Joseph Juste Scaliger reconstruisirent l'histoire des langues sur le modèle d'un système de matrices (sur lequel nous reviendrons), qui permet de dégager plusieurs souches susceptibles d'avoir donné naissance à toutes les langues du monde. Il est évident que ces quelques lignes

²⁴⁰ D. DROIXHE, « Séjours linguistiques au Nouveau Monde : Les origines américaines de Georg Horn (1652) », version revue (27.03.2018) de l'article paru dans *Langues imaginaires et imaginaire de la langue*, études réunies par O. POT, Genève, 2018, p. 283-298. <http://hdl.handle.net/2268/221264> consulté pour la dernière fois le 10/07/2018.

²⁴¹ Cf. G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, t. I, Berlin & New York, 2009, pp. 451-720 et surtout « Ursprache », pp. 485-513.

sont bien insuffisantes pour montrer l'ampleur du débat, du XV^e au XVII^e siècle, mais elles n'ont d'autre but que de situer les auteurs cités par Borrichius dans la grande discussion à laquelle ils prirent part²⁴².

III. 3. 7. 1. Abraham De Balmes (chap. III)

Le savant italien Abraham ben Meïr De Balmes, né en 1440 à Lecce et mort en 1523 à Venise, fut à la fois rabbin, traducteur et grammairien, ainsi que médecin²⁴³. Étant donné qu'il maîtrisait tant l'hébreu et l'arabe que le latin, il fut un des passeurs de la culture sémitique en Occident. À la fin de sa vie, il était médecin privé du cardinal de Padoue et probablement aussi professeur de philosophie dans cette même ville. Il traduisit notamment des traités d'Aristote et d'Averroès. À part ces quelques éléments, sa vie nous est peu connue. On peut tirer quelques informations supplémentaires de son œuvre : il fut diplômé en médecine et philosophie en 1492, à Naples, où il eut comme maître le grammairien Yehudah ben Yehi'el. Chassé de Naples pour son appartenance religieuse, il s'exila à Venise, où il eut des étudiants chrétiens qui le respectèrent beaucoup. L'auteur fut toujours pris entre deux feux : obligé de quitter Naples parce que juif, il essuya à Venise des critiques pour avoir publié ses travaux chez un imprimeur chrétien. Il eut deux fils qui tous deux moururent jeunes, ce qui causa beaucoup de peine à Abraham.

Outre un traité de logique, *Liber de demonstratione*, ainsi qu'un mélange de citations de la cabale, nous gardons de lui une *Grammaire hébraïque* (1523) intitulée en hébreu *Mikne Avraham* et en latin *Peculium Avrae*. Dans cette œuvre, version hébraïque et version latine se font face. Cet ouvrage connut peu de succès, pour plusieurs raisons : d'abord, il portait sur une matière difficile ; ensuite l'auteur visait à aborder la grammaire hébraïque d'une manière nouvelle et il allait parfois jusqu'à « imaginer » la grammaire d'un Nouveau Testament hébreu (qui n'existe pas) ; peu de savants se sont montrés réceptifs à cette idée.

La grammaire est divisée en huit chapitres :

- 1° Définition de la grammaire hébraïque et différences d'avec les grammaires des autres langues.
- 2° Graphie et phonétique.
- 3° Signes de vocalisation.
- 4° Division de la langue en éléments constitutifs et étude de ces éléments : le nom.
- 5° Le verbe.
- 6° Les *dictiones rationis* ou particules ; c'est-à-dire tout ce qui ne peut être abordé dans les chapitres 4 et 5.
- 7° Exposé systématique de la syntaxe hébraïque ; ce qui est nouveau pour une grammaire hébraïque (et plutôt conventionnel dans une étude de la langue latine).
- 8° Prosodie du texte biblique.

Comme on le voit, le traité est construit de manière très logique. Toutefois, si les catégories qu'utilise Abraham sont naturelles pour le latin et le grec, ce fut une nouveauté de les appliquer à l'hébreu.

²⁴² Cf. sur ces questions K. D. DUTZ, « Vorstellungen über den Ursprung von Sprachen im 16. und 17. Jahrhundert », in *History of the Language Sciences*, t. I, éd. S. AUROUX, E. F. K. KOERNER, H.-J. NIEDEREHE & K. VERSTEEGH, Berlin & New York, 2000, pp. 1071-1080.

²⁴³ <http://www.jewishencyclopedia.com/articles/397-abraham-de-balmes-ben-meir> consulté pour la dernière fois le 18/05/2018.

Abraham, tout comme Borrichius, cite le *Cratyle* de Platon. Pour le rabbin toutefois, la question de savoir si « la langue a été établie par nature ou par convention ? » n'a pas beaucoup d'importance, puisque c'est tout simplement Dieu qui a donné la langue à l'homme. Bien qu'il ne se réclame pas de cette tradition, Abraham cite également la cabale, notamment lorsqu'il traite de la combinaison des lettres (sujet analogue à certains chapitres de notre auteur danois). La langue hébraïque qu'étudie De Balme est essentielle, car elle est la clef de compréhension de la Torah – qui est elle-même la clef de compréhension de l'harmonie que Dieu a placée dans le monde, – et qu'elle reste, à son époque, largement incomprise²⁴⁴.

III. 3. 7. 2. Goropius Becanus (chap. XVII)

Johannes Goropius Becanus (1519-1572), historien et médecin anversois (notamment préposé aux soins des sœurs de Charles Quint), fut un dévot catholique qui étudia au *Collegium Trilingue* de Louvain, avant de voyager en Europe du sud et de l'ouest²⁴⁵. En 1554, il fut nommé professeur de chirurgie au collège d'Anvers. Après la rédaction de ses ouvrages principaux, il déménagea à Liège pour jouir de plus de tranquillité, et probablement aussi parce qu'on lui avait refusé les postes de médecin et historien de la ville d'Anvers. Il mourut d'avoir pris froid dans les eaux de la Meuse.

Ayant participé à l'édition de la bible polyglotte, il put observer les correspondances entre patriarches bibliques et héros antiques. Par exemple, il lui semblait que Japhet correspond à Japet et à Janus. Gomer, le fils aîné de Japhet, aurait été à l'origine des Goths et évoquerait, toujours selon Becanus, les Cimbres du Jutland²⁴⁶.

Dans ses ouvrages *Origines Antwerpianae* (1569) et *Hermathena* (1580), Becanus affirme précisément que le peuple des Pays-Bas correspond aux Cimbres, les fils de Japhet. Anvers aurait été fondée par les *Atualiken*, descendants de Noé. La langue néerlandaise serait ainsi plus proche de la langue originelle que les autres, voire serait la *lingua Adamica* elle-même, car les néerlandophones n'auraient pas pris part à la construction de la tour ; d'ailleurs, dit Becanus, Babel ressemble à *babelen* (« bavarder ») en néerlandais, ce qui montre la correspondance entre la langue originelle et le néerlandais. L'histoire de Psammétique prouve aussi l'antiquité du néerlandais : *bek* (« pain ») est resté *becker* (« boulanger »). Donc Babel est considéré comme un événement tardif, durant lequel le vent de Dieu a balayé la construction et la langue des autres peuples²⁴⁷. Enfin, c'est l'homme et non pas Dieu qui est à l'origine du langage (« una igitur prima lingua fuit et ea quidem ... a uiro facta »)²⁴⁸.

²⁴⁴ S. CAMPANINI, « *Peculum Abrae*. La grammatica ebraico-latina di Avraham De Balme » in *Annali di Ca' Foscari*, Serie orientale 28, XXXVI, 3, 1997, Venezia, pp. 5-91 ; *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, 1987, pp. 338-340.

²⁴⁵ T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, 2010, pp. 78-81 ; M. ADAM, « Ioannes Goropius Becanus », in *Vitae Germanorum Medicorum*, Heidelberg, chez J. G. Geyder, 1620, pp. 190-192. Voir aussi Éd. FREDERICKX & T. VAN HAL, *Johannes Goropius Becanus (1519-1573). Brabants arts en taalfanaat*, Hilversum, 2015 ; G. J. METCALF, *On Language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, Amsterdam/ Philadelphia, 2013, pp. 40-44.

²⁴⁶ D. DROIXHE, *op. cit.*, 2007, pp. 35 & 167.

²⁴⁷ A. BORST, *Der Turmbau von Babel*, Munich, 1995, p. 1215.

²⁴⁸ K. D. DUTZ, « Vorstellungen über den Ursprung von Sprachen im 16. und 17. Jahrhundert », in *History of the Language Sciences*, t. I, éd. S. AUROUX, E. F. K. KOERNER, H.-J. NIEDEREHE & K. VERSTEEGH, Berlin & New York, 2000, p. 1074.

La langue *Cimbrica* dont parle Borrichius dans ses *matrices* (n° IV) est peut-être, dit-il, la langue de la Frise dont Goropius Becanus fait la *lingua Adamica* ; mais Borrichius n'admet pas que cette langue fût la langue originelle. D'autres savants se sont, bien entendu, également prononcés sur la théorie de Becanus : certains y adhèrent (Ortelius par exemple), d'autres la rejettent (Grotius par exemple) ; et Scaliger dira même qu'il n'a jamais lu plus grande bêtise. Enfin Leibniz utilisera le terme « goropiser » pour désigner l'invention d'étymologies frauduleuses²⁴⁹.

III. 3. 7. 3. Benito Arias Montano (chap. XI)

L'Espagnol Benito Arias Montano (1527-1598) correspond au prototype de l'homme de la Renaissance ²⁵⁰. Né à Fregenal de la Sierra (dans le sud du pays), il étudia les Écritures saintes ainsi que les langues classiques et orientales à Alcalá (1550). Nous ne savons pas exactement ce que devint Montano après ses premières études ; il se rendit en Italie, puis à l'université de Salamanque, avant de rentrer probablement dans sa région natale. Bientôt, il éprouva le désir de mener une vie religieuse, selon le modèle de saint Jérôme. En 1560, il demanda à entrer comme prêtre dans l'ordre militaire de Saint-Jacques et, en 1562, il est choisi pour se rendre au concile de Trente comme membre de son ordre. Ensuite, il se retira en Andalousie en tant que chapelain du Roi (ce qui lui assurait une rente annuelle) jusqu'à ce que Philippe II l'engage pour superviser l'édition de la Bible polyglotte à Anvers. L'ouvrage intitulé *Biblia sacra Hebraice Chaldaice, Graece et Latine, Philippi II Regis catholici pietate et studio ad sacrosanctae Ecclesiae usum* sortit de presses en 1572 chez Plantin à Anvers et fut présenté au pape Grégoire XIII pour son approbation.

Préférant souvent la version hébraïque de la Bible au texte de la Vulgate, Montano fut accusé d'être hérétique par León de Castro et dut se rendre plusieurs fois à Rome avant d'être lavé de tout soupçon. Mais il était également inquiet pour les amis qu'il s'était faits en Flandre et écrivit à Philippe II pour lui demander plus de clémence vis-à-vis des Flamands ; Philippe II recommanda à son gouverneur de suivre l'avis de Montano. Durant les dix dernières années de sa vie, il se retira de la vie publique et vécut en ermite, s'adonnant à la prière et à l'étude. Il publia encore les *Humanae salutis monumenta* (des commentaires sur la Bible), de la poésie, les *Antiquitatum Judaicarum libri IX* (1593) et également des textes de médecine et d'histoire naturelle. Durant ses derniers jours, il se rendit chez un ami à Séville, et c'est là qu'il mourut. Un an plus tard, tous ses livres étaient mis à l'index²⁵¹.

Benito Arias Montano est mentionné par Borrichius une première fois au chapitre XI. Arias Montano aurait affirmé que les Hébreux ne parlaient plus hébreu après l'exil à Babylone : cette assertion doit se trouver dans le commentaire de la polyglotte ou dans ses commentaires sur la Bible. Au chapitre XII, Borrichius le cite une deuxième fois, lorsqu'il traite de l'évolution des prononciations d'Espagne ; mais la citation est tronquée, ce qui obscurcit l'argument. Le passage complet, tiré du commentaire sur le livre des *Juges* (XII, 6), est le suivant (nous signalons en caractères gras les passages omis par Borrichius) :

Nobis pueris Bethicorum in Hispania, atque Hispalensium maxime eadem cum Carpetanis et cum superioribus Castellanis pronuntiatio, similisque omnino sonus

²⁴⁹ M. A. JACQUES, *Œuvres de Leibniz*, nouvelle édition, première série, Paris, 1846, p. 294.

²⁵⁰ F.M. RUDGE, « Benedictus Arias Montanus », *The Catholic Encyclopedia*. t. 1. New York, 1907. 4 Jul. 2018 <<http://www.newadvent.org/cathen/01711c.htm>>

²⁵¹ B. REKERS, *Benito Arias Montano (1527-1598)*, Londres & Leyde, 1972, pp. 1-12.

erat, quorum intra uigesimum deinde annum tanta exstitit diuersitas, ut, nisi uerborum fortasse quorundam discrimen intersit, Hispalensem a Valentino plane non discernas, **cum utrisque pro S, ZZ ; et contra pro ZZ, siue pro Castellanorum Ç, S usurpetur ; ita ut, si a Bethico uerbum *siboleth* exigatur, nullum aliud quam Ephraitarum *Zziboleth* siue *çiboleth* audiatur.** Verum hoc non natura Bethici aeris, qui et purus et salubris est, sed gentis uel negligentia et incuria, uel uitio et matrum indulgentia natum, **ex eo facile arguitur, quod antiqua et communis pronuntiatio a grauiorum senum bona parte adhuc retinetur, et a nonnullis ex iuniorum numero melius monitis facile atque apte repetita instauratur** »²⁵².

« Du temps de mon enfance [= vers 1545], la prononciation des habitants de la Bétique en Espagne [Andalousie] et spécialement de Séville était la même que celle des habitants de Carpétanie [Tolède] et de la Vielle-Castille, et le son [s] était absolument semblable ; mais en l'espace de vingt ans [= vers 1565], il s'est produit un si grand changement qu'on ne peut plus distinguer les habitants de Séville et de Valence (sauf peut-être quand il y a une différence dans le vocabulaire), dans la mesure où les uns et les autres disent zz au lieu de s et, en revanche, s au lieu de zz (c'est-à-dire le ç des Castellans) ; tant et si bien que, si on invite un habitant de la Bétique à prononcer le mot *siboleth*, on n'entend rien d'autre que le *zziboleth* (ou *çiboleth*) des Ephraïmites. À la vérité, cela ne provient pas de la nature de l'air de la Bétique, qui est pur et sain, mais est dû à la négligence ou l'incurie du peuple, ou alors à un défaut des mères et à leur indulgence avec leurs enfants ; ceci est facile à prouver du fait que la prononciation ancienne et commune est encore aujourd'hui [= en 1588] maintenue par une bonne partie des dignes vieillards et qu'elle est facilement récupérée et remise à l'honneur par un bon nombre de jeunes, pour peu qu'ils soient bien avertis de la chose ».

On voit ainsi que la confusion dialectale des consonnes interdentes et sifflantes, telle que l'observe Montano dans son pays, est rapportée à la prononciation *schibboleth* du mot *siboleth* par les Ephraïmites (voir plus haut, dans notre section « La Bible »).

III. 3. 7. 4. Bernardo de Aldrete (chap. XI)

Bernardo de Aldrete (1560-1641)²⁵³ est un philologue espagnol sur la vie duquel on sait peu de choses²⁵⁴ : né à Malaga dans une famille connue de la ville, il y fit ses études avant de rejoindre l'université de Osuna à quinze ans. Il vécut dans plusieurs villes d'Espagne et mourut à Cordoue, où il est enterré dans la cathédrale ; il était en effet chanoine du chapitre de Cordoue auquel il a légué son héritage.

²⁵² B. ARIAS MONTANUS, *De uaria Republica, siue Commentaria in librum iudicum*, Anvers, chez Plantin, 1592, pp. 494-495. — Ce texte est introduit par la phrase « Gallicae mulieres, praecipue quae aulae delicias admirantur, recepta mollitudinis opinione, R in S commutant, ac pro *Mon pere*, *ma mere*, *Mon pese* et *ma mese* pronunciant », également citée par Borrichius (cf. *infra*).

²⁵³ Ces dates ne sont pas assurées.

²⁵⁴ N. JIMÉNEZ LIDIO, « *Nuevos documentos sobre Bernardo José de Aldrete* », *Anales de la Universidad de Murcia* 33 (1974-1975), pp. 237-276.

<https://www.bvfe.es/component/mtree/autor/9189-alldrete-bernardo-de.html> consulté pour la dernière fois le 05/07/2018 ; M. REDONDO, J. ANDRÉS DE, « Ideas lingüísticas de Bernardo de Aldrete », *Revista de Filología Española* 51 (1968), pp. 183-207 ; A. BORST, *op. cit.*, p. 1165 ; R. ARGUETA-PORTILLO, *Bernardo de Aldrete y el problema de la variación lingüística*, M.A. Hofstra University, 2009.

L'œuvre principale de de Aldrete est *Del origen y principio de la lengua castellana* (Rome, 1606) dans laquelle il identifie avec clairvoyance la langue castillane comme un dérivé du latin, corrompu par les invasions germaniques. Au chapitre XII, Borrichius invoque de Aldrete comme une autorité pour confirmer les dires d'Arias Montano sur la diversité dialectale de l'Espagne (voir ci-dessus). Au chapitre XVI, Aldrete est cité à l'appui quand Borrichius fait un relevé des différents peuples qui ont successivement envahi le territoire espagnol.

Un autre ouvrage de de Aldrete, mentionné par Borrichius au chapitre XI, est *Varias antigüedades de España, África y otras prouincias* (Anvers, 1614). La section XXXVII de ces *Varias antigüedades* s'intitule « *De la lengua Chaldeea, i diferencia entre ella i la Hebraea, i como perdieron esta los Hebreos, i aprendieron aquella en la captiuidad de Babylonia* »²⁵⁵. L'idée que les Hébreux, lors de l'exil, n'avaient pas conservé leur langue ne faisait pas l'unanimité. Il était écrit dans la Bible que les Hébreux seraient assujettis à l'antique race chaldéenne, et Dieu leur a aussi imposé la langue chaldéenne pour qu'ils se repentissent de leur erreur. Après un certain temps, seuls les lettrés connaissaient encore l'hébreu et le peuple parlait le chaldéen (ou syriaque) ; à l'époque de Jésus telles étaient les langues en vigueur. La section XXXVII est remplie d'une foule de sources antiques et récentes qui doivent justifier la thèse de Bernardo de Aldrete ; parmi ces autorités, on trouve notamment, comme chez Borrichius, Benito Arias Montano ; par ailleurs, Borrichius mentionne le même paragraphe du livre d'Esdras que de Aldrete.

Selon de Aldrete, le langage est un don divin. Au départ, Dieu donna aux hommes une unique langue, à savoir l'hébreu ; mais l'homme n'était pas reconnaissant, et Babel apporta la confusion et la division des langues, afin de punir l'orgueil humain. Aldrete considère la langue comme un organisme vivant, qui passe par les étapes traditionnelles de la naissance, de la croissance, de la déchéance et de la mort. Il a une grande conscience de l'instabilité et de l'altération des langues. D'autre part, la langue, à ses yeux, est très liée à la communauté et à la notion de peuple : c'est pourquoi il consacre une grande partie de son œuvre à étudier la colonisation romaine. La langue latine et l'unité linguistique sous l'Empire furent comme le pardon et la réparation de la confusion survenue à Babel. Mis à part l'exemple contraire des envahisseurs de l'Empire romain qui ont adopté le latin, un peuple conquis ou vaincu doit adopter la langue des vainqueurs : il est donc naturel et logique que les Hébreux, en allant à Babylone, aient dû changer de langue.

III. 3. 7. 5. Christian Schotanus (chap. IV)

Christian Schotanus, théologien et philologue, naquit en 1603 à Schingen (Frise)²⁵⁶. Après des études en lettres et en théologie à Franeker, il fut prédicateur d'abord à Franeker, puis à Cornjum en 1629. Dix ans plus tard, il fut nommé professeur de grec au collège de Franeker,

²⁵⁵ B. ALDRETE, *Antigüedades de España, África, y otras provincias*, Anvers, chez J. Hafrey, 1614, pp. 144-151.

²⁵⁶ F. J. VAN DEN BRANDEN & J. G. FREDERIKS, *Biographisch woordenboek der Noord- en Zuidnederlandsche letterkunde*, Amsterdam, 1891 ; P. J. BLOK & P.C. MOLHUYSEN, *Nieuw Nederlandsch biografisch woordenboek*, deel 5, Leiden, 1921, p. 700 ; A. J. VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, t. XVII, Haarlem, J.J. Van Brederode, 1874, pp. 435-436 ; B. GLASIUS, *Biographisch Woordenboek van Nederlandsche Godgeleerden*, t. III, 's Hertogenbosch, chez G. Muller, 1856, pp. 305-306 ; D. NAUTA, *Schotanus in Biografisch Lexicon voor Geschiedenis van het Nederlandse protestantisme*, t. I, Kampen, 1978, pp. 325-326.

à partir de 1644 aussi professeur d'histoire ecclésiastique. On lui proposa d'être recteur en 1644, poste qu'il n'accepta que pour une année. Toujours en 1644, il fut chargé d'écrire l'histoire de sa région natale, la Frise. Il était très intéressé par l'histoire de l'Église et la signification religieuse des événements, ainsi que par l'histoire des sectes, telle celle des mennonites. En 1657, il devint docteur en théologie. Il mourut en 1671 à Franeker, après une vie riche en recherches et publications, dans des domaines aussi divers que la théologie, l'histoire et la géographie de la Frise, la philologie classique (avec notamment un traité sur l'accentuation grecque) et l'histoire littéraire (e.a. sur Sulpice Sévère et son époque). Mentionnons spécialement, pour son rapport avec les sujets qui nous occupent, le traité intitulé *Diatriba de auctoritate uersionis Graecae, quae dicitur LXX Interpretum ; cui praemissa Defensio pro ueritate et calculo Hebraei hodierni codicis, aduersus Isaacum Vossium. Item Expositio sententiae Augustini de canonica auctoritate dictae uersionis* (1663).

C'est en 1660 que Schotanus publie *Tohu inane, id est, Bibliotheca historiae sacrae per duas aetates et duo annorum millia, ab Adam ad Abraham*, qui retrace l'histoire du monde depuis la Création jusqu'à Abraham et qui traite également de la confusion linguistique suite à la construction de la tour de Babel ; c'est à ce sujet que Borrichus le cite.

III. 3. 7. 6. John Webb (chap. XVII)

John Webb (1611-1672) fut un architecte londonien, assistant et successeur de l'architecte célèbre Inigo Jones²⁵⁷. À la mort de ce dernier, Webb hérita de sa fortune. Il épousa une femme de la famille de son maître, Ann Jones, et édita son ouvrage sur Stonehenge (*The most noble Antiquity called Stoneheng*) ; lui-même s'intéressa également au sujet (*Vindication of Stoneheng Restored*, 1655). Durant la guerre civile, John Webb était un espion au service du roi Charles I. En 1660, il fut chargé par Charles II de reconstruire Greenwich Palace. Jones et Webb furent les premiers à mettre des portiques de style classique sur une maison anglaise ; ensemble, ils construisirent plusieurs grands bâtiments et après la mort de Jones, Webb poursuivit seul leurs projets.

Pour John Webb, l'événement de Babel signifie simplement l'évolution normale des langues et le catalogue des peuples post-babéliques n'a pas de sens. De plus, il n'accepte pas l'hébreu comme langue originelle, antérieure à la confusion. Par contre, il soutient un autre candidat au statut de langue primitive, à savoir le chinois, plus ancien, plus concis et plus facile que l'hébreu : avant Babel, Adam et l'humanité parlaient chinois ; Noé aurait propagé la langue en Inde et chez les Sémites de Chine. Telle est donc la thèse de John Webb publiée en 1669 : *An Historical Essay Endeavoring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language*, et à laquelle s'oppose Borrichius²⁵⁸.

²⁵⁷ P. WATERHOUSE, « Webb, John », in *Dictionary of National Biography*, t. 60, pp. 98-99 ; cf. aussi P. CUNNINGHAM, *Inigo Jones. A life of the Architect*, Londres, Shakespeare Society, 1848, pp. 38-39.

²⁵⁸ A. BORST, *op. cit.*, p. 1331.

III. 3. 8. Le classement des langues

III. 3. 8. 1. Abraham Ortelius (chap. IV)

Abraham Ortelius (1527-1598) naquit à Anvers dans une famille catholique, adonnée depuis des générations au commerce d'antiquités²⁵⁹. Il apprit de nombreuses langues, dont le grec et le latin, et étudia les mathématiques. À la mort de son père, il fut en partie élevé par son oncle ; lui-même et ses sœurs devaient se charger de l'enluminure de cartes pour le magasin de leur mère. C'est ainsi qu'il fut admis dans une guilde de peintres en 1547 et qu'il put subvenir aux besoins de sa famille grâce à son intérêt pour l'histoire et la géographie. Les conditions de la ville étaient en fait difficiles à l'époque, et la famille orpheline s'était retrouvée dans une situation précaire.

Il entama alors un voyage à travers l'Europe et entreprit une abondante correspondance avec de nombreux savants de son époque, notamment avec Gérard Mercator (De Kremer), le célèbre cartographe. Ortelius, véritable amateur et collectionneur de cartes, créa le premier « atlas » avant la lettre. En 1570 en effet, il publia le *Theatrum Orbis Terrarum*, dédié au roi Philippe II d'Espagne, qui comportait cinquante-trois cartes. Cet ouvrage connut un grand succès du vivant même d'Ortelius et suscita un véritable engouement pour la cartographie. Benito Arias Montano, lorsqu'il vint à Anvers, rencontra Ortelius et lui communiqua le titre de « géographe du roi ».

En 1575, Ortelius se rendit en Italie, mû par sa passion pour la culture classique et la numismatique. En 1578, il ajouta à l'index de son atlas la liste alphabétique des lieux cités par les auteurs antiques : *Synonymia geographica siue populorum, regionum, insularum, orbium, appellationes et nomina*. En 1583, il voyagea dans les provinces des Pays-Bas et publia ensuite les récits de son voyage, *Itinerarium per nonnullas Galliae-Belgiae partes, Abrahami Ortelii et Joannis Viviani*. Devenu assez riche pour pouvoir se consacrer à sa passion de l'histoire antique, il fit paraître notamment, en 1593, *C. J. Caesaris omnia quae existant, iampridem opera et judicio uiri docti emendata et edita*. En 1596 il publia le *Thesaurus geographicus*, dans lequel il remarquait déjà que la côte de l'Afrique et celle de l'Amérique ont un tracé semblable : il émet l'hypothèse que les deux continents étaient jadis unis.

Sur le plan religieux, Ortelius fut soupçonné de protestantisme et il avait en effet intérêt à se montrer très prudent, car plusieurs de ses proches avaient été poursuivis. Son habileté et ses relations avec les autorités locales lui permirent d'éviter longtemps les problèmes. Malgré tout, il dut se réfugier en Angleterre, puis à Liège. Malheureusement, lorsqu'il mourut, personne ne reprit son activité, car il n'avait pas d'enfants et sa sœur mourut peu après lui. Ses neveux s'occupèrent pendant un temps des (ré-)éditions de ses œuvres, avant que le *Theatrum* ne soit remplacé par d'autres atlas.

Ortelius est cité par Borrichius dans son chapitre sur les *linguae matrices*, en particulier lorsqu'il mentionne, sur l'autorité du cartographe, la « lingua Chauciana » (le frison oriental). De fait, les cartes du *Theatrum* représentent diverses parties du monde et notamment les

²⁵⁹ C. NATIVEL, *Centuriae Latinae*, Genève, 1997, pp. 581-585 ; C. KOEMAN, *Abraham Ortelius. Sa vie et son Theatrum Orbis Terrarum*, Lausanne, 1964 ; R. W. KARROW Jr., « Abraham Ortelius : une introduction », in *Abraham Ortelius (1527-1598) cartographe et humaniste*, Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 1998, pp. 25-31 ; <https://www.encyclopedia.com/people/science-and-technology/geography-biographies/abraham-ortelius> consulté pour la dernière fois le 10/07/2018.

différentes régions de Hollande, dont la Frise. Dans l'une de ses nombreuses cartes du nord du continent doublées d'explications (cf. notamment *Synonymia geographica siue populorum, regionum, insularum, orbium, appellationes et nomina* susmentionné), Ortelius a probablement mentionné la lingua *cauciana* dans la Frise orientale. Du moins, on peut trouver sur sa carte *Belgii Veteris Typus*, au nord de la *Germania*, deux peuples appelés *Cauci minores* et *Cauci maiores*, les Chauques²⁶⁰, nom d'une tribu germanique antique, revendiqué par les Frisons.

III. 3. 8. 2. Joseph Juste Scaliger (chap. XVII)

Joseph Juste Scaliger (1540-1609) fut très tôt considéré comme un génie²⁶¹. Il avait une grande aisance dans les langues grecque et latine, et montrait la même facilité à traduire du grec en latin et vice-versa. Il naquit à Agen, fils de Jules César Scaliger, un savant catholique. Le jeune Scaliger eut ses premiers cours à Bordeaux, avant que son père ne prenne le relais et lui enseigne le latin, l'anatomie et la botanique. Joseph Juste étudia ensuite le grec à Paris, puis voyagea en Europe avec son ami Louis de Chasteigner, seigneur de la Roche-Posay. Il apprit également les langues orientales sous l'impulsion de Guillaume Postel (1510-1581). Il se fit huguenot au retour de son voyage, demeura en France pour un moment avant de partir à Valence étudier le droit. Après la Saint-Barthélemy, il dut fuir à Genève, où il fut professeur de philosophie pendant deux ans, avant de rentrer en France. Retourné dans la famille de son mécène de la Roche-Posay, il écrivit des livres qui soulevèrent de grands débats (sur la science mathématique, notamment). Après quelques pérégrinations en France, à cause des dissensions religieuses, il obtint à l'université de Leyde une chaire (1593), tout en étant dispensé de la charge effective de donner cours.

Scaliger eut beaucoup d'amis parmi les érudits de son époque, mais se fit également beaucoup d'adversaires, qu'il n'hésitait pas à critiquer durement. Lui-même se prétendait issu de l'aristocratie (sa famille aurait eu un lien, disait-il, avec les Della Scala de Vérone). Il travailla dans de nombreux domaines, allant de l'astronomie (et surtout la chronologie) à l'histoire, l'édition de textes et la philologie²⁶². Dans ce dernier domaine, il est connu pour son travail sur les *linguae matrices*, les « langues-souches » d'où proviennent les nombreuses langues historiques (cf. notre chapitre sur « Les matrices »). Il a également écrit sur la langue des Gètes et des Goths (1597). Scaliger a édité et commenté plusieurs grammairiens latins et projetait encore, à la fin de sa vie, un ouvrage de synthèse à ce sujet ; dans ces travaux, il a forcément parlé d'étymologie et c'est dans ce cadre qu'il a dû débattre des mots *lar* et *saxum*, pour lesquels Borrichius renvoie à Scaliger, sans plus de précision.

²⁶⁰ L. WELLENS-DE DONDER, « Un atlas historique : Le *Parergon* d'Ortelius », in *Abraham Ortelius (1527-1598) cartographe et humaniste*, Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, 1998, pp. 88-89.

²⁶¹ T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, 2010, p. 141-192 ; A. BORST, *op. cit.*, pp. 1221-1222 ; C. NATIVEL, *Centuriae Latinae*, Genève, 1997, pp. 739-744 ; E. & É. HAAG, « L'Escale (Joseph Juste de) », in *La France protestante, ou Vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire depuis les premiers temps de la réformation jusqu'à la reconnaissance du principe de la liberté des cultes par l'Assemblée nationale*, t. VII, Paris, 1857, pp. 1-14 ; D. DROIXHE, « Les conceptions du changement et de la parenté des langues européennes aux XVII^e et XVIII^e siècles », in *History of the Language Sciences*, t. I, éd. S. AUROUX, E. F. K. KOERNER, H.-J. NIEDEREHE, K. VERSTEEGH, Berlin & New York, 2000, p. 1058.

²⁶² Voir à ce propos A. GRAFTON, *Joseph Scaliger. A Study in the History of Classical Scholarship*, t. 1. *Textual Criticism and Exegesis*, Oxford, 1983.

III. 3. 8. 3. Edward Brerewood (chap. XIII)

Edward Brerewood (1565-1613)²⁶³ est un savant anglais, fils du maire de Chester, professeur d'astronomie à Gresham College. Il n'a jamais voyagé dans la partie orientale de l'Europe et pourtant il fut le premier Anglais à s'intéresser aux langues slaves.

Dans l'ouvrage célèbre intitulé *Enquiries touching the Diversity of Languages and Religions, through the Chief Parts of the World*, publié à titre posthume en 1614, consacré à l'évolution et la situation des langues et les religions, Brerewood compare la Réforme luthérienne à la confusion de Babel. Ce livre est dédié à l'archevêque de Canterbury et veut prouver que l'Église catholique romaine se trompe en prétendant que l'entièreté du monde est de foi catholique. Brerewood se fonde sur diverses sources connues pour décrire et expliquer la diversité linguistique dans l'histoire ; citons notamment les *Rerum Muscoviticarum Commentarii* de Siegmund von Herberstein (1549) et le célèbre *Mithridates* de Gesner (1555). En particulier, Brerewood est tributaire de Joseph Juste Scaliger, en reprenant le concept des *linguae matrices*.

Par ailleurs, l'auteur a également écrit sur des sujets variés tels que les poids et les mesures, la logique, Aristote, et même un traité contre le sabbat. À propos de l'origine des Américains, Brerewood conçoit qu'il pourrait s'agir d'une ancienne migration de Tatares ; mais il s'oppose formellement à l'idée qu'ils viendraient d'Israël comme le pense, notamment, Benito Arias Montano dont nous avons traité plus haut.

Borrichius cite une première fois Brerewood au chapitre XIII, lorsqu'il dit que les idiomes des peuples soumis par l'Empire romain n'ont pas entièrement disparu. Edward Brerewood s'attache à prouver que tout l'Empire ne parlait pas le latin avec autant d'aisance et que certaines contrées sont de ce fait restées plus attachées à leur langue maternelle. Brerewood analyse le moment de transition linguistique (les raisons pour lesquelles les peuples ont adopté le latin, quels sont les premiers peuples qui sont passés au latin, etc.) dans son chapitre sur la langue « romaine » : chap. III, « *Of the Ancient Largeness of the Roman Tongue in the Time of the Roman Empire* »²⁶⁴. Mais surtout, il consacre le chapitre suivant à expliquer que le latin n'a pas aboli les langues vulgaires dans les provinces éloignées : chap. IV, « *That the Roman Tongue Abolished not the Vulgar Languages, in the Forraign Provinces of the Roman Empire* »²⁶⁵.

Dans ce chapitre, Brerewood constate qu'il y a quatorze *linguae matrices* d'Europe qui n'ont pas été altérées par le latin : l'irlandais ; les deux types de breton (d'Écosse et de Bretagne en France) ; le « cantabrique » (exemple repris par Borrichius), près de l'Océan et des Pyrénées en France et en Espagne ; l'arabe près des montagnes de Grenade appelées Alpuxarras ; le finnois ; le germanique ; le « cauche » dans l'est de la Frise ; le slavons ;

²⁶³ A. BORST, *op. cit.*, pp. 1236-1237 ; TH. COOPER, « Brerewood, Edward », in *Dictionary of National Biography*, vol. 6, Londres, 1885-1900, p. 273 ; M. M. COLEMAN, « English Interest in the Slavonic and East European Languages, Edward Brerewood (1565-1613) and his Enquiries », in *Bulletin of the American Association of Teachers of Slavic and East European Languages*, vol. 7, n° 3 (March 15, 1950), Los Angeles, pp. 59-60.

²⁶⁴ E. BREREWOOD, *Enquiries Touching the Diversity of Languages and Religions through the Chief Parts of the World*, London, chez Walter Kettily, 1674, pp. 15-25

²⁶⁵ E. BREREWOOD, *Enquiries Touching the Diversity of Languages and Religions through the Chief Parts of the World*, London, chez Walter Kettily, 1674, pp. 25-36.

l'« illyrien » de l'île de Véglia ; le grec ; l'« épirote » ; le « hongrois » ; le « jazygue » et le tartare²⁶⁶. Or presque toutes ces langues existaient déjà du temps des Romains. Ceci prouve son propos : il est difficile pour les envahisseurs d'éradiquer complètement une langue lorsqu'ils sont inférieurs en nombre.

Toujours pour prouver que l'Empire romain n'a pas pu éradiquer toutes les langues « autochtones », l'auteur approfondit les exemples du punique, du gaulois, des langues hispaniques et de la langue pannonique. Brerewood conclut que l'Empire était trop vaste pour imposer partout le latin de manière égale, d'autant qu'il n'y avait pas de loi l'imposant et que pour certaines classes de la population, le latin n'aurait été d'aucune utilité ; celles-là ont continué à utiliser leur langue maternelle, quand bien même l'administration se faisait en latin. Il compare l'exemple des provinces romaines au cas des Juifs, qui ont adopté la langue chaldéenne lors de leur exil. Cette langue chaldéenne a elle-même dégénéré en syriaque, car tout le monde ne parlait pas le chaldéen parfaitement.

Comme Borrichius, Brerewood renvoie à saint Augustin (*Enarrationes in psalmos*, 123 et 138), qui dit que les Africains font des fautes de latin : voilà qui prouve que le latin n'était pas parlé parfaitement dans tout l'Empire.

III. 3. 8. 4. Adam Olearius (chap. XVII)

Adam Ölschläger (1603-1671), géographe et mathématicien allemand, fut secrétaire de l'ambassadeur allemand envoyé par Frédéric III en Perse ²⁶⁷. C'est à ce titre qu'il entreprit des voyages vers la Russie et la Perse, dont il publia les récits. Il avait étudié à Leipzig la théologie, les mathématiques, l'astronomie et la géographie. Lorsqu'il revint de ses ambassades, il fut nommé mathématicien et bibliothécaire du roi.

En 1647, il publia un livre fameux en allemand, intitulé *Offt beehrte Beschreibung der neuen orientalischen Rejse, so durch Gelegenheit einer Holsteinischen Legation an d. König in Persien geschehen*, dont il procura neuf ans plus tard une nouvelle version : *Vermehrte Neue Beschreibung der Muscowitischen und Persischen Reyse, so durch gelegenheit einer Holsteinischern Gesandschafft an den russischen Zaar und König in Persien geschehen*. L'ouvrage fut traduit en plusieurs langues, mais parfois uniquement la première partie, qui traite de l'Empire russe.

Le livre est divisé en six parties dont la cinquième est une description de la Perse ; elle comprend plusieurs citations en turc et en persan. Cette publication représente la première vraie étude historique et géographique de la Perse depuis l'Antiquité et elle sera suivie par beaucoup d'autres au XVII^e siècle. Remarquable aussi est la carte de l'Iran faite par Olearius : *Noua Delineatio Persiae et Confiniorum ueteri longe accuratior edita Anno 1655*. L'auteur, aidé d'un ambassadeur perse, traduisit aussi de la poésie perse en allemand, et contribua à l'édition de différentes œuvres d'autres membres de l'expédition.

Borrichius cite Olearius pour la *lingua ateutonica*, c'est-à-dire la langue « non teutonne » qu'il a observée dans les pays baltiques (voir notre chapitre sur « Les matrices »).

²⁶⁶ Pour un commentaire sur ces matrices et leur congruence avec celles de Borrichius, voir le chapitre suivant.

²⁶⁷ C. Werner, « Olearius, Adam », in *Encyclopaedia Iranica* <http://www.iranicaonline.org/articles/olearius-adam> consulté pour la dernière fois le 14/07/2018.

III. 4. Conclusion

La nature, la quantité et la variété des autorités invoquées par Borrichius permettent de tirer quelques conclusions sur sa culture scientifique et son souci de documentation. Premièrement, les trois types de sources que nous avons distingués – Bible, auteurs de l'Antiquité et savants contemporains – correspondent au profil du savant du XVII^e siècle abordé dans l'introduction historique. Borrichius a étudié les lettres classiques, il possède une solide connaissance biblique et il est parfaitement renseigné sur les ouvrages et découvertes de ses contemporains.

La Bible apparaît comme la source « fondamentale », à la fois la source qu'il cite en continu de manière parfois explicite, parfois implicite, et en même temps le *fondement* de sa culture et de sa réflexion, la couche la plus profonde. Il se permet d'ajouter des éléments à ce fonds essentiel, mais il ne lui viendrait même pas à l'esprit de le contredire : cette autorité de la Bible se verra également au niveau de son système étiologique (cf. chapitre suivant).

Au fonds biblique viennent s'ajouter les auteurs profanes et chrétiens de l'Antiquité (et du Moyen Âge). Borrichius ne cite pas que les plus grands noms de la littérature classique (certains sont même absents) et il mentionne souvent des auteurs de type compilateurs ou grammairiens, qui furent très utilisés dans l'enseignement. Les auteurs sont généralement cités de deux manières. Premièrement comme des autorités, apportant la preuve définitive que le raisonnement de Borrichius est recevable ; si Borrichius peut trouver une validation de ce qu'il avance dans les textes antiques, son propos sera inattaquable. D'autre part, il y a des garants que nous dirions « convoqués contre leur gré » : Borrichius utilise des textes de poésie ou d'histoire pour montrer que les auteurs antiques, sans avoir pour autant argumenté sur le sujet débattu, ont intuitivement prouvé son propos. Prenons l'exemple de Virgile, qui est cité pour le « *r irrité* » : Virgile a certainement utilisé l'allitération du *r* à dessein, mais n'a jamais formulé par écrit la théorie selon laquelle ce *r* suscitait la colère ; toutefois, selon Borrichius, le poète a utilisé instinctivement la « lettre » pour sa nature. Plus singuliers sont les exemples où Borrichius cite un texte antique en déformant la pensée de l'auteur.

Enfin, Borrichius n'a pas négligé ses contemporains ; les citations de ceux-ci appellent aussi plusieurs remarques. Comme pour les auteurs de l'Antiquité, Borrichius ne se limite pas aux plus grands noms de son époque, d'ailleurs on note l'absence de certains d'entre eux comme Boxhorn ou Saumaise. Il cite à nouveau des compilateurs et étymologistes (de la langue latine ou danoise). Les autres sources contemporaines correspondent à son profil scientifique et idéologique : il fait comparaître beaucoup de médecins, quelques savants danois (souvent peu connus par ailleurs) et quelques alchimistes (mais jamais pour leurs propos alchimiques). Au niveau des croyances, Borrichius se montre ouvert : aucun savant n'est exclu du seul fait qu'il est d'une confession différente de la sienne. Les diverses nationalités sont également bien représentées et clairement Borrichius lisait beaucoup de langues étrangères (français, anglais, allemand, espagnol). Toutefois, il traduit pratiquement tout en latin (même les titres d'ouvrages parus dans une langue vernaculaire). En plus des domaines et disciplines qui correspondent à son profil scientifique, Borrichius rapporte également les termes d'un débat qui fit couler beaucoup d'encre au XVII^e siècle, même si ce débat n'entre pas forcément dans son propos : l'origine des Américains. Animé d'une véritable *curiositas*, notre auteur se montre toujours intéressé par les grandes questions de

son temps, dans divers domaines, et aime mentionner des faits étonnants, qui frappent l'imagination.

Bref, les problématiques en jeu dans l'univers scientifique du XVII^e siècle se retrouvent dans le choix des sources de Borrichius. Les savants qu'il cite sont variés et forment un ensemble significatif des ressources d'érudition disponibles à l'époque. Par ailleurs, respectueux de l'autorité de la Bible et recourant volontiers à la tradition classique pour confirmer son argumentaire, Borrichius apparaît comme un des derniers « polymathes » du Danemark.

IV. Les causes de la diversité des langues selon Borrichius

Borrichius commence son traité en posant la base de son raisonnement sur la diversité des langues : la langue était au début unique et insufflée aux hommes par Dieu lui-même, puisque, seuls, les hommes sont incapables d'élaborer un langage. Puisque Dieu a donné aux hommes, lorsqu'ils le méritaient, cette langue pure et pleine de sagesse, c'est aussi lui qui l'a reprise aux hommes. Telle est donc la première cause, et la cause primordiale de la diversité des langues. Lorsque le langage était déjà morcelé en une demi-douzaine de dialectes, toute une série de causes secondaires ont pu expliquer que des langues jadis sœurs s'éloignent au point d'être presque méconnaissables. Le professeur danois respecte donc les dogmes religieux, et c'est dans les silences de la Bible que Borrichius va exprimer son esprit scientifique. Ces causes secondaires se divisent en causes « naturelles » et causes « sociales ». Nous aborderons successivement les trois types de causes. Mais la différenciation linguistique ne s'est pas faite de manière anarchique, car il y a un certain ordre dans le panorama des langues. Les diverses langues peuvent se réduire à une liste de langues-souches et c'est pourquoi nous clôturerons ce dernier chapitre par un appendice sur les *linguae matrices* d'Europe.

IV. 1. La cause divine ou surnaturelle : l'épisode de Babel

Olaus Borrichius croit, comme tant d'hommes avant et après lui, en une langue originelle, donnée par Dieu aux hommes. Les premiers chapitres de son ouvrage évoquent cette langue, sa force, et ce qu'il en reste, à savoir la faculté de langage. Selon lui, la langue primordiale subsista jusqu'à ce que l'orgueil des hommes s'élève trop haut, c'est-à-dire jusqu'à la construction de la tour de Babel, relatée dans la *Genèse*. Dieu envoya alors, à titre de punition, la confusion et la différenciation linguistiques. Cet épisode biblique est donc la première (et la plus importante) cause de la diversité des langues ; les causes naturelles et (davantage encore) les causes sociales ne sont que « secondes », dans la mesure où elles viennent seulement accentuer la variation d'idiomes déjà désunis par la cause divine.

Cette idée est loin d'être originale à Borrichius ; plusieurs siècles de réflexions théologiques et philosophiques sur le langage avant lui ont largement commenté cet épisode clef de la *Genèse*. Pour mieux contextualiser la cause surnaturelle de la différenciation linguistique telle qu'elle apparaît dans le traité de Borrichius, nous nous proposons de commencer par exposer l'épisode biblique, pour considérer ensuite les différentes interprétations qui en ont été faites à travers les siècles et les pays, avant de nous intéresser aux conséquences proprement linguistiques de l'épisode (la confusion, les langues en présence, l'histoire des peuples après Babel) — ce qui nous permettra de revenir au texte de Borrichius et de voir dans quelle mesure son analyse s'inscrit dans la tradition²⁶⁸.

²⁶⁸ Sur le thème de « Babel » dans l'historiographie linguistique, voir les six tomes de l'ouvrage monumental d'A. BORST, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, Stuttgart, 1957-1963 (édition de poche : Munich, 1995) ; cf. aussi U. ECO, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, 1994 ; — en particulier pour les XVI^e, XVII^e

IV. 1. 1. L'épisode de la *Genèse*

(chap. 11) ²⁶⁹ :

11.1-8 « Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Shinéar et ils s'y établirent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu ! » La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent : « Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre ! »

Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit :

« Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là confondons leur langage, pour qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres ».

Yahvé les dispersa de là sur toute la face de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la surface de la terre ».

Les premiers versets montrent l'humanité formant encore une seule communauté et parlant une langue unique, cette langue originelle dont parle Borrichius aux premiers chapitres de son ouvrage. Au fil des siècles, les érudits tentèrent d'identifier cette langue et émirent des spéculations variées, sur lesquelles nous reviendrons. Or la Bible nous apprend peu avant, au chapitre 10, que c'est Nemrod qui fut le premier souverain de la terre et que la première ville de son empire fut Babel :

8. « Kouch fut aussi le père de Nemrod qui a été le premier souverain de la terre. (...) 10. Les premières villes de son royaume furent Babel, Erech, Accad et Kalné, au pays de Shinéar ».

On peut donc déduire que ce peuple uni suivait Nemrod ; quant à Babel, de nombreux savants l'ont identifiée à Babylone ²⁷⁰ et ont voulu voir dans Babel un événement historique ²⁷¹ ; ce serait Nemrod qui aurait imposé ou suggéré la construction de cette première ville, Babel. Or Kouch est un fils de Cham, qui est le « mauvais » fils de Noé (voir lexicque) ; Nemrod fait donc partie de la descendance maudite et ses projets ne peuvent pas être bons : plusieurs théologiens imputeront la faute de Babel au seul Nemrod.

Au verset 3, on lit que les hommes entament la construction avec de la brique et du mortier. Pourquoi ne pas utiliser de la pierre ? Peut-être n'y en avait-il pas dans la plaine de Babel. Dans ce cas, l'information paraît superflue dans un récit aussi bref. Peut-être ces

et XVIII^e siècles : M.-L. DEMONET-LAUNAY, *Les voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)* Paris, 1992 ; G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, *passim*.

²⁶⁹ *La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem, Paris, 1956.

²⁷⁰ G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, pp. 529-530.

²⁷¹ Cf. J. VICARI, *La tour de Babel*, coll. "Que sais-je ?", Paris, PUF, 2000.

matériaux signifient-ils que la tour n'est pas pérenne : seul Dieu peut réunir le ciel et la terre. Ensuite, au verset 4, les hommes expriment leur crainte de dispersion. C'est cette crainte qui motive leur construction, et c'est précisément cette construction qui engendrera la dispersion.

La deuxième partie de l'histoire, à partir du verset 5, concerne la réaction de Dieu ; elle sera soumise à de plus nombreuses interprétations. Dieu constate la force de l'unité humaine et se décide à la dissoudre : a-t-il voulu punir l'orgueil humain ? Nous y reviendrons dans la seconde partie de ce chapitre. Le verset 8 indique que Dieu dispersa les hommes ou du moins les rendit différents, et qu'ils durent en conséquence arrêter leur construction.

Le verset 9 (« voilà pourquoi la tour porte le nom de Babel ») paraît, à première vue, peu clair : pourquoi cette relation de cause à effet entre la dispersion et le nom « Babel » ? En hébreu, Babel ou *babil* (d'où Babylone) vient du verbe *balal* qui signifie « mêler, brouiller » : Dieu mêle les langues, et ce trouble empêche les hommes d'accéder au sens vrai²⁷². À la fin du récit, les hommes sont passés de l'état d'unité à l'état d'entités séparées. La confusion fut subite et, si l'on en croit la version latine, eut lieu sur place : *ibi*²⁷³.

Cet épisode a ouvert la porte à de nombreuses interprétations, et toutes les traditions – cabalistes juifs, Pères de l'Église, historiens et philologues, scientifiques, alchimistes... - donneront leur avis pendant plus de vingt siècles. La tour de Babel figure parmi les trois punitions majeures de Dieu : la chute du jardin d'Eden, le déluge et la destruction de la tour. Brosset un tableau exhaustif des interprétations sur cet événement biblique serait présomptueux et hors de portée d'un mémoire ; c'est pourquoi nous nous limiterons à décrire les principales interprétations et les plus pertinentes pour la compréhension du texte de Borrichius.

IV. 1. 2. Interprétations de l'épisode biblique

De saint Augustin à Dante, les avis sur l'origine et le nombre de langues n'ont presque pas changé : on recherche la langue du paradis ; on considère l'hébreu comme langue originelle ; on considère que la confusion eut lieu à Babel (en aboutissant plus ou moins à soixante-douze langues), mais que l'unité fut récupérée à la Pentecôte. Au XIII^e siècle, le discours commence à changer : d'une part il y a la théologie officielle qui perpétue la tradition et part de la Bible pour trouver les réponses ; d'autre part, certains clercs cherchent, chacun dans sa nation et sa langue, des faits concrets susceptibles de modifier la perception de la langue d'origine. C'est à partir des temps modernes qu'on commence à réellement discuter l'historicité de l'épisode²⁷⁴.

On peut regrouper les interprétations présentées ci-dessous en différents courants principaux. Premièrement, il y a ceux qui considèrent que la tour de Babel est un événement

²⁷² Dans la cabale, *babel* sera également décomposé en *bab* + *El* c'est-à-dire la porte de Dieu, car la compréhension réside encore dans l'ouvrage non terminé de Babel ; cf. C. THUYSBAERT, « La tour de Babel », in *Le Fil d'Ariane, Écriture et Tradition*, Walhain-Saint-Paul, étés 2001-2002, n^{os} 69-70, pp. 105-106.

²⁷³ G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, pp. 529-530.

²⁷⁴ A. BORST, *Der Turmbau von Babel*, Munich, 1995, pp. 921-924 et 1963. Voir aussi D. DROIXHE, *op. cit.*, 2007, pp. 30-34.

historique qui provoqua la confusion des langues ; parmi ces tenants, les uns pensent que la confusion était un châtement divin ; d'autres estiment qu'il s'agissait d'une conséquence naturelle ou humaine ; les plus modernes enfin s'intéressent moins à la confusion elle-même qu'à l'historicité de l'événement. En deuxième lieu, il y a toute une tradition (principalement cabalistique) qui interprète le récit de la Bible de manière symbolique : ce qui compte c'est la confusion et ce qu'elle signifie pour l'homme, et pas tant l'histoire de la tour. Enfin, lorsque les savants, à partir du XVI^e s., commencent à s'affranchir de l'autorité biblique, ils vont mettre Babel de côté et considérer l'origine et l'évolution du langage indépendamment de l'histoire « divine » : citons par exemple Conrad Gessner (1516-1565), qui a pour ambition de recenser toutes les langues du monde dans son *Mithridate*, et qui d'emblée suggère de ne pas prêter attention à l'histoire de Babel²⁷⁵.

Considérons un peu plus en détail les différentes doctrines sur le sujet. Chez les savants chrétiens, l'interprétation la plus répandue est celle de la punition divine. Dieu a donné aux premiers hommes la langue parfaite, qui permet de tout comprendre ; c'est aussi Lui qui a amené la division²⁷⁶. Le fait de vouloir construire une tour qui relie ciel et terre est une rébellion, que Dieu punit en répartissant les fils de Noé sur toute la terre. L'histoire de la tour de Babel devient le modèle explicatif pour la perte de l'unité primitive du langage²⁷⁷. Selon d'autres, la faute ne réside pas dans le fait de vouloir élever une tour jusqu'au ciel, mais d'agir sans l'approbation de Dieu et de se complaire dans la vanité humaine²⁷⁸. Pour certains penseurs toutefois, comme l'oratorien Bernard Lamy (1640-1715), le but de la tour n'était pas de défier Dieu, mais de se protéger d'un nouveau déluge ; pourtant, Dieu avait promis à Noé qu'il n'y aurait plus de déluge sur terre²⁷⁹.

Or si langue et peuple sont intimement liés, cela signifie que Dieu, en brouillant les langues, a atteint les peuples qui agissaient sans son consentement. La *confusio linguarum* a provoqué la *diuisio populorum* et, selon Luther, la division des âmes²⁸⁰. La langue devient une manière de différencier sa propre identité de celle des autres.

La *faute* est bien celle de l'homme, mais l'*œuvre* de séparer est le fait de Dieu : la tour a été détruite par la volonté de Dieu. Reste à savoir comment cela s'est fait : Dieu a-t-il envoyé son ange, ou un vent céleste ? La plupart des savants chrétiens ne s'en préoccupent pas : ce qui compte, c'est le miracle de Dieu qui détruit et sépare ce qui est fait contre lui²⁸¹. La punition divine est-elle sans échappatoire, ou l'unité peut-elle être retrouvée ? Deux événements surnaturels font regagner l'unité perdue : la Pentecôte, qui permet à tous les hommes de se comprendre à nouveau, et la Fin des temps, qui unira un seul peuple avec une seule langue²⁸². Certains auteurs pensent également que l'unité dans la langue latine est une réparation des effets de Babel²⁸³ ; Borrichius se range à leurs côtés.

²⁷⁵ B. COLOMBAT, « L'accès aux langues pérégrines dans le Mithridate de Conrad Gessner (1555) », *Histoire Épistémologie Langage*, t. 30, fascicule 2 [Découverte des langues à la Renaissance] (2008), pp. 71-92.

²⁷⁶ A. BORST, *op. cit.*, p. 325.

²⁷⁷ G. HASSLER & C. NEIS, *op. cit.*, p. 534.

²⁷⁸ A. BORST, *op. cit.*, p. 118.

²⁷⁹ A. BORST, *op. cit.*, p. 1961.

²⁸⁰ G. HASSLER & C. NEIS, *op. cit.*, pp. 522-525.

²⁸¹ A. BORST, *op. cit.*, p. 119.

²⁸² A. BORST, *op. cit.*, p. 813.

²⁸³ Ainsi par ex. Bernardo de Aldrete, sur lequel voir notre chapitre sur les « Savants contemporains »

Cependant, la chute à partir de l'unité comme volonté de Dieu n'est pas la seule interprétation envisagée. Un autre courant de pensée a vu dans la division des langues un événement inévitable, indépendant de la volonté divine. Déjà, un historien chrétien du Moyen Âge, Jacques Van Maerlant (c. 1235- 1300), pense que la construction de la tour n'a rien à voir avec la diversité des langues. Seulement, il faut bien reconnaître qu'il est un des seuls à penser ainsi à son époque.

La foi luthérienne change encore la manière de considérer Babel. Selon Luther, la langue est le privilège de l'homme, car elle est le privilège d'Adam et que tout homme est Adam. Luther rejette les « mensonges » des trop nombreuses interprétations de la Bible : personne ne sait si la tour a été construite contre un nouveau déluge, ou comment les choses se sont passées. Selon lui, le problème de la tour est qu'elle a détruit l'unité et la concorde entre les hommes, en plaçant la confiance dans les réalisations humaines plutôt qu'en Dieu : Babel est l'origine de tous les maux²⁸⁴. Jusqu'au début du XVIII^e siècle, les luthériens continuent pour la plupart d'affirmer que l'hébreu était la langue originelle qui fut démantelée à Babel ; mais ils s'intéressent aussi aux causes naturelles, telles qu'on les retrouve chez Borrichius²⁸⁵.

Au XVIII^e siècle, le jésuite français Joseph-François Lafitau (1681-1746) et le théologien et savant anglais Joseph Priestley (1733-1804) pensent que la confusion et la dispersion se sont faites de manière naturelle : l'épisode de Babel n'entre plus en compte. Mieux encore, chez le père Lafitau, si l'épisode biblique signifie quelque chose, c'est que Dieu a donné la possibilité aux hommes de se grouper avec ceux qui les comprennent²⁸⁶.

On voit ainsi le rôle changeant attribué à l'épisode de Babel dans la question de l'origine et de la différenciation du langage à travers les âges, jusqu'à l'aube du XVIII^e siècle. Le plus souvent acte de punition divine, la tour de Babel n'est pour certains que le moment historique où la diversité de la nature a repris le dessus ; pour les plus modernes, Babel ne signifie plus rien et il faut rendre à l'histoire du langage son indépendance. Progressivement donc, l'explication théologique de la diversité des langues comme un châtement divin sera abandonnée au profit de théories et d'interprétations purement naturelles.

²⁸⁴ A. BORST, *op. cit.*, pp. 1062-1069.

²⁸⁵ *Ibidem*, p. 1457.

²⁸⁶ G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, pp. 525-529.

IV. 1. 3. Conséquences linguistiques

IV. 1. 3. 1. La confusion

La confusion des langues et la multiplication des peuples, pour les savants qui reprennent à leur compte l'histoire biblique, ont commencé à Babel. Ce qui n'interdit pas aux humanistes de la Renaissance de penser que les langues et les cultures ont continué d'évoluer au cours des siècles, et à la faveur des migrations, etc. Mais cette idée n'a pas le monopole absolu : à un moment surgit l'hypothèse que les langues se soient différenciées déjà avant Babel et l'on considère que c'est précisément le manque de compréhension qui a contraint les hommes à arrêter la construction de l'édifice. Le théologien J. Leclerc par exemple affirme que c'est la discordance entre les familles qui a provoqué la fragmentation des mots²⁸⁷. Toutefois, l'explication dominante jusqu'aux XVII^e-XVIII^e siècles reste celle d'une *diuisio linguarum* subite, sur le site même de la construction.²⁸⁸

Pour les Pères de l'Église, la différenciation de l'humanité provient de la confusion linguistique qui a mis une distance entre l'homme et Dieu. Désormais, l'homme n'est plus capable de comprendre le langage de Dieu : les mots ont perdu leur force²⁸⁹. Saint Augustin compare le développement de l'humanité et de son langage à celui de l'enfant : d'abord l'*infantia*, période durant laquelle l'homme est privé d'activité spirituelle (qui va jusqu'au déluge) ; ensuite la *pueritia* (le temps de Noé), au cours de laquelle l'homme apprend le langage ; puis, avec la force de l'âge vient la *confusio linguarum*, le véritable commencement du monde : les *signa* ne sont plus communs à tous, l'exercice du langage est désormais de l'ordre du consensus. Augustin accorde une grande importance à l'émergence du plurilinguisme qui découle de la confusion ; la *confusio* est dépassée par la *societas in linguis gentium*, et même si Augustin croit en la langue originelle, il trouve inutile de la chercher²⁹⁰.

La confusion n'est pas en soi négative : les théologiens protestants auront tendance à admirer les polyglottes parce que la langue est une manière de manifester le caractère proprement humain du langage ; la capacité d'apprendre plusieurs langues est un bénéfice de Babel²⁹¹.

Certains savants croient que la langue originelle a subsisté intacte ; d'autres sont d'avis que la confusion à Babel signifie la perte totale de la langue divine et originelle ; d'autres enfin supposent la perte partielle de cette langue originelle : les dialectes qui en sont issus conservent tous une part de sacré. Nous développons ces différentes possibilités dans le point suivant.

²⁸⁷ D. DROIXHE, *op cit.*, 2007, pp. 30-31.

²⁸⁸ A. BORST, *op. cit.*, pp. 1084 & 1956.

²⁸⁹ Voir, sur le thème de « Babel » dans la patrologie, l'ouvrage récent de T. DENECKER, *Ideas on Language in Early Latin Christianity. From Tertullian to Isidore of Seville*, Leiden, 2017, *passim* (Supplements to Vigiliae Christianae, t. 142).

²⁹⁰ *Ibidem*, p. 394.

²⁹¹ *Ibidem*, p. 1966 ; cf. aussi J. CÉARD, « De Babel à la Pentecôte : la transformation du mythe de la confusion des langues au XVI^e siècle », in *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, t. 42, n° 3, Genève, 1980, p. 391.

IV. 1. 3. 2. Langues en présence

La notion de « confusion linguistique » implique plusieurs questions. Premièrement, quelle était la langue avant la confusion à Babel ? Cette question, qui a déjà été brièvement abordée dans notre étude des « Savants contemporains », a fait l'objet de débats infinis ; nous n'en dirons ici que quelques mots. Deuxièmement, quelles langues sont apparues à Babel ? Chercher à identifier ces langues entraîne une troisième question : quel est le nombre de langues apparues à Babel ?

La langue que parlait le peuple de Babel a souvent été identifiée par la tradition comme l'hébreu, la langue sacrée, la langue des anges et aussi du peuple de Dieu, car Adam, Moïse et tous les saints parlaient hébreu. Dans cette optique, l'hébreu est d'essence éternelle et a été donné à l'homme au moment de la création.

Durant tout le Moyen Âge chrétien, l'hébreu conservera ce statut de langue sacrée, jusqu'à ce que s'insinue le doute chez les exégètes et les historiens : la Bible ne dit pas nommément que l'hébreu est la langue originelle. La Torah a été écrite en hébreu certes, mais cela prouve seulement que l'hébreu était la langue de Moïse. C'est à partir de ces remises en question que diverses théories nouvelles vont être avancées, donnant la primauté tantôt à des langues nationales (allemand, flamand), tantôt à des langues exotiques comme le chinois, tantôt encore à une « langue sans mots », permettant une compréhension instinctive des choses. Ces théories se veulent probantes par des jeux étymologiques ou par l'histoire des fils de Noé²⁹².

Si l'hébreu est la langue originelle, cela signifie que cette langue a été épargnée par la confusion : le peuple d'Eber sauvegarde la langue originelle, selon Philon d'Alexandrie, alors que d'autres étendent l'immunité à la famille de Phaleg, le fils d'Eber, qui mène sa propre tribu²⁹³. L'alternative est de considérer que tous les peuples n'ont pas participé à la construction de la tour et d'admettre que les Juifs (la famille d'Eber) se sont abstenus²⁹⁴.

Pour ceux qui considèrent que l'hébreu n'est pas la langue originelle et que, par ailleurs, aucune langue existant aujourd'hui n'est la langue originelle, il reste deux possibilités : soit la langue originelle est complètement perdue, soit il en reste des traces dans chaque idiome, ce qui est la théorie notamment du savant français Guillaume Postel (1510-1581) ; toutes les langues sont dans une certaine mesure des formes corrompues du langage sacré. Ce langage sacré était celui que Dieu avait donné à Adam et qui reflétait parfaitement la réalité qu'il désignait²⁹⁵.

Parmi les langues émergées à Babel, toutes ont-elles la même valeur ? Toutes contiennent-elles la même part de sacré ? Selon une grande partie des penseurs chrétiens, trois langues l'emportent sur les autres par leur caractère sacré ; ce sont les trois langues qui étaient inscrites sur la croix du Christ : l'hébreu, le grec et le latin. Selon saint Augustin, l'hébreu est

²⁹² A. BORST, *op. cit.*, pp. 1945-1947.

²⁹³ G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, pp. 523-527.

²⁹⁴ A. BORST, *op. cit.*, p. 1963.

²⁹⁵ W. P. KLEIN, *Am Anfang war das Wort*, Berlin, 1992, p. 87 ; W. J. BOUWSMA, « Postel and the Significance of the Renaissance Cabalism », *Journal of the History of Ideas*, vol. 15, n° 2 (1954), pp. 218-232 ; G. STEINER, *Après Babel, une poétique du dire et de la traduction*, Paris, 1975, p. 69.

la langue des lois du Seigneur ; le grec, la langue des *sapientes* et le latin, la langue d'un empire considérable : ces langues représentent la tripartition entre la religion, la culture et l'État²⁹⁶. Petit à petit, le latin prendra une place prépondérante, car il est au cœur de l'Église d'Occident²⁹⁷. Gessner reconnaît qu'aucune de ces langues n'est la langue originelle, mais que l'hébreu a été (et continue d'être) important comme langue de l'Ancien Testament, le grec comme langue du Nouveau Testament et le latin comme la langue de l'évangélisation²⁹⁸.

Une évidence unit généralement les penseurs qui s'intéressent à cette question : la séparation des langues est liée à la séparation des peuples et des races ; il y a donc autant de langues que de familles bibliques. Les discussions sur le nombre furent très fréquentes²⁹⁹. Soixante-dix et soixante-douze sont les chiffres le plus souvent avancés : soixante-dix dans la tradition juive (ce nombre apparaît souvent dans la Torah³⁰⁰ et représente la plénitude : 10 x 7, mais aussi l'altérité)³⁰¹, — soixante-douze dans la tradition chrétienne³⁰². Pourquoi ce dernier nombre ? Les Pères grecs retiennent le nombre soixante-douze, qui renvoie au nombre des traducteurs de la Bible à Alexandrie ou des psaumes de David³⁰³. Saint Augustin remarque que les soixante-douze peuples correspondent aux soixante-douze jeunes de la Pentecôte et aux soixante-douze évêques de la secte manichéenne. En même temps, il sait qu'à son époque les langues sont déjà bien plus nombreuses : elles ne sont pas restées inchangées depuis Babel³⁰⁴. Plusieurs humanistes trouvèrent le nombre de soixante-douze langues bien trop élevé ou au contraire trop peu conséquent ; et ils affirmèrent qu'il y avait sans doute beaucoup moins de langues après la confusion et beaucoup plus à leur époque, ne fut-ce qu'en comptant les dialectes de chaque langue³⁰⁵.

Cependant, à partir du XIV^e siècle en Italie comme aux Pays-Bas, les nombres perdent peu à peu leur caractère symbolique et la question se fait moins pressante³⁰⁶ ; Thomas d'Aquin considère le topos du chiffre de soixante-douze comme obsolète et dénué de pertinence³⁰⁷. On considère même que chercher le nombre est inutile³⁰⁸. Tel est aussi l'avis général des théologiens protestants ; Martin Luther, le premier, pense que le nombre est inconnu et que

²⁹⁶ A. BORST, *op. cit.*, p. 395.

²⁹⁷ A. BORST, *op. cit.*, p. 802.

²⁹⁸ G. J. METCALF, *op. cit.*, p. 38.

²⁹⁹ *Ibidem*, pp. 1970-1971.

³⁰⁰ Plusieurs exemples dans A. BORST, *op. cit.*, p. 127. Jacques Basnage en 1713 dit que ce nombre soixante-dix viendrait d'une fable hébraïque selon laquelle les juges de Sanhédrin parlaient soixante-dix langues (DROIXHE, 2007, p. 32).

³⁰¹ A. BORST, *op. cit.*, p. 379.

³⁰² G. J. METCALF, *op. cit.*, p. 27.

³⁰³ A. BORST, *op. cit.*, p. 112.

³⁰⁴ *Ibidem*, p. 400.

³⁰⁵ G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, pp. 526-528 & 532 ; T. VAN HAL "Moedertalen en taalmoeders". *Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, 2010, p. 433. Plusieurs savants voulurent réduire le nombre à cinq, six ou sept langues principales, comme Basnage, Scaliger, etc. (DROIXHE, 2007, p. 33).

³⁰⁶ A. BORST, *op. cit.*, p. 898.

³⁰⁷ *Ibidem*, p. 814.

³⁰⁸ G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, pp. 526-528.

l'épisode de la tour de Babel n'en mentionne aucun : il serait présomptueux de vouloir nommer ou dénombrer les langues issues de Babel, puisque même la Bible ne l'a pas fait³⁰⁹.

Néanmoins, comme le nombre de soixante-douze était assuré par la tradition, certains théologiens essayèrent de trouver l'identité précise de ces soixante-douze peuples. À Babel, Nemrod persuada soixante-douze familles de participer : vingt-cinq issues de Japhet, vingt-quatre de Sem et trente-trois de Cham³¹⁰. L'histoire ultérieure de ces familles fait l'objet de la section suivante.

IV. 1. 3. 3. Histoire des descendants de Noé après Babel

Ce sujet pourrait lui aussi remplir de nombreuses pages. Plusieurs questions suscitent le débat : combien y eut-il de descendants de Noé à la tête d'une famille, où migrèrent-ils, etc. L'histoire des fils de Noé est importante parce que, pour beaucoup de savants, les migrations sont elles aussi un facteur important dans la variation des langues apparues à Babel³¹¹. Nous nous contenterons ici d'envisager les principales directions attribuées aux descendants de Noé à travers les siècles.

Noé a trois fils : Japhet, Sem et Cham, qui se dirigent respectivement vers l'Europe, les pays « sémitiques » et l'Afrique (voir notre lexique, *s.u.* « Cham »). Chez saint Augustin, les trois fils de Noé représentent aussi les trois « religions » principales : les Juifs, les païens et les hérétiques (l'Église du Christ est au-dessus de toute race). Pour Georges Horn (1620-1670), cité par Borrichius, les fils de Noé sont liés à une couleur de peau : Japhet est l'ancêtre des blancs, Sem des « jaunes » et Cham des noirs³¹².

Saint Augustin a entrepris un vaste travail sur « la table des peuples ». Il cherche à savoir si les soixante-douze langues (et peuples) s'étaient séparées à Babel. En relisant la *Genèse* chap. 10, il considère que chaque nom de la table des peuples est le représentant d'une branche, d'une *gens*. En incluant Nemrod, le nombre devrait être soixante-treize si on sépare Eber et Phaleg (qui pourtant devaient avoir même langue et appartenir au même peuple) ; mais si on sépare ce père et ce fils, pourquoi ne pas en séparer d'autres, ce qui ferait encore augmenter le nombre de familles ? L'interprétation de la *Genèse* n'est donc pas complètement claire ; et pourtant, c'est le raisonnement de saint Augustin qui s'imposera pendant des siècles³¹³. De Japhet proviennent donc tous les Européens de tous les temps.

En Allemagne, au XIII^e siècle, on cherche à retrouver la Bible dans l'histoire, ou l'histoire dans la Bible. On identifie alors comme descendants de Japhet les Anglais, les Écossais, les Scandinaves, les Français, les Romains et les Allemands ; les Grecs et les Byzantins par contre sont, avec les Chaldéens, les Hébreux, les Mèdes et les Perses, issus de Sem³¹⁴. Parmi les fils de Japhet, Gomer et Magog connaîtront un grand succès en Europe et au-delà : Gomer est, selon Goropius Becanus (1519-1573), l'ancêtre des « Cimbres », et beaucoup de peuples s'attribuent Gog ou Magog comme ancêtre, notamment les Mongols³¹⁵. D'ailleurs, à partir du XIV^e siècle, chaque peuple se met en quête de ses origines, principalement à partir de la Bible

³⁰⁹ A. BORST, *op. cit.*, pp. 1062-1069.

³¹⁰ *Ibidem*, p. 848.

³¹¹ *Ibidem*, pp. 1959-1960.

³¹² *Ibidem*, p. 401.

³¹³ *Ibidem*, p. 399.

³¹⁴ *Ibidem*, p. 826.

³¹⁵ *Ibidem*, p. 857.

ou des mythes profanes : c'est pourquoi les théories sur les voyages des descendants de Noé sont à ce point foisonnantes³¹⁶. Au Danemark par exemple, en 1527, un savant explique que les Danois proviennent de Magog avec les Scythes, les Gètes et les Goths : Noé s'était rendu à Rome avec Japhet, et de là Magog, à la tête des Scythes, est remonté vers le nord ; les Scythes viennent donc de Rome et leur identité se cristallise autour des Scandinaves³¹⁷. Selon la Bible, Nemrod reste dans la plaine de Babylone à fonder d'autres villes, mais des Italiens en quête d'origines prestigieuses imagineront qu'il se transfère en Italie ; certains feront même mourir Noé lui-même dans la péninsule³¹⁸.

Cette quête d'origines mythiques et d'histoire biblique ne sera pas durable : tout comme les rêveries hébraïques et les discussions sur le nombre de peuples, elle s'essoufflera à la fin du XVII^e siècle. Les chercheurs critiqueront ces tables de peuples et insisteront sur le fait que, s'il est possible de remonter jusqu'aux origines, c'est via la recherche historique et non plus via la Bible³¹⁹.

IV. 1. 4. Babel dans l'ouvrage de Borrichius

Borrichius exprime sa croyance en une langue originelle (parfaite, car *cum natura conuenientissima*), donnée par Dieu aux premiers hommes et maintenue intacte jusqu'à la confusion. Il croit aussi que cette langue est l'hébreu biblique, comme il le sous-entend au chapitre III ; et pourtant, même les Juifs de son temps n'en comprennent plus toutes les subtilités. À Babel survint la confusion, et Borrichius s'inscrit parmi les penseurs qui considèrent cet événement comme une punition divine. Cette confusion fut soudaine et aboutit à plusieurs langues ou plusieurs dialectes.

Toutefois, doué d'un esprit plus moderne et en accord avec le courant d'idées protestant, Borrichius ne cherche pas à savoir comment cette confusion a eu lieu concrètement, dans la mesure où personne ne peut prouver quoi que ce soit. Il remarque cependant que les changements à partir de la langue originelle ont été si précis qu'ils ont pu opérer sur les plus petits éléments du langage, les « lettres ». Il est impossible de comprendre ces changements actuellement, puisque l'incompréhension est le propre de la confusion. Le père Lamy explique ces « changements de lettres » de la même manière que Borrichius :

« Cette confusion ne consistoit pas seulement en de nouveaux mots ; mais aussi dans le changement ou transposition, dans l'addition ou retranchement de quelques lettres de celles qui composoient les termes qui étoient en usage avant cette confusion ».³²⁰

Borrichius n'adhère pas non plus à la théorie selon laquelle la tour a été détruite par Dieu, chassant de force les constructeurs. Il pense plutôt que soudain les constructeurs ont cessé de se comprendre et n'ont donc plus été capables de coopérer pour construire la tour ; ils sont alors partis chacun de leur côté. Un mot toutefois a survécu à la confusion, tant il était utilisé, et il est resté presque inchangé dans toutes les langues, à savoir le mot *sac*. Cette affirmation de Borrichius nous paraît étrange, mais elle remonte à Goropius Becanus, qui avait déjà réuni

³¹⁶ *Ibidem*, p. 920.

³¹⁷ *Ibidem*, pp. 1200-1201.

³¹⁸ *Ibidem*, pp. 861-862.

³¹⁹ *Ibidem*, p. 1950.

³²⁰ Cf. G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009, p. 522.

les différentes formes d'attestation du mot *sac* dans plusieurs langues³²¹. Cette idée de Becanus a prêté à rire et a souvent été citée comme caractéristique de sa « méthode » étymologique, comme on le voit dans l'extrait suivant d'un article intitulé « Amusements de l'esprit » :

« *sakkos*, en grec ; *saccus*, en latin ; *sakk*, en goth ; *sac*, en anglo-saxon ; *sack*, en allemand, en anglais, en danois et en belge ; *sacco*, en italien ; *saco*, en espagnol ; *sac*, en français ; *sak*, en hébreu, en chaldéen et en turc ; *sac*, en celtique ; *sach*, en teuton. Donc, en conclut Goropius, dans la confusion des langues personne n'oublia son *sac* en quittant la tour de Babel »³²².

Néanmoins, s'il approuve ces coïncidences lexicales relevées par Becanus, Borrichius en donne une autre explication : le mot *sac* est resté identique dans toutes les langues, car lors de la construction, tous les matériaux étaient transportés dans des sacs ; et donc, ce mot fut sans doute le dernier prononcé dans la langue commune lors de la subite confusion, de sorte qu'il resta dans les oreilles de tous les bâtisseurs. Quelques années plus tard, Leibniz déplorait que l'exemple du mot *sac* fût si souvent utilisé³²³.

Quant au nombre de langues qui sont nées à Babel, Borrichius a visiblement connaissance de toutes les théories qui circulent, mais elles ne lui paraissent pas démontrables : il prend la même position que Luther (voir *supra*). Il pense, en fait, qu'aucune langue n'est sortie toute faite de la plaine de Babel : les hommes qui ne se comprenaient plus se sont dispersés et les langues se sont élaborées petit à petit. Il démontre son propos par la diversité de l'environnement : tous les mots concernant le milieu naturel spécifique à chaque langue n'ont pu être inventés que lorsque le peuple s'était durablement installé dans sa région. Sans préciser de qui il parle, Borrichius mentionne en effet les différents descendants de Noé qui constituèrent des têtes de familles et se dispersèrent sur la terre.

Borrichius suit ses prédécesseurs qui ont affirmé qu'Eber, le descendant de Sem, s'était abstenu de construire la tour et avait, par conséquent, conservé sa langue pure. Le peuple d'Eber a donc continué de s'exprimer en hébreu. Dès lors, plus les autres peuples étaient voisins et proches d'Eber, plus ils ont conservé des termes de la langue sainte dans leur propre langue. Mais ces restes de langue sacrée se sont noyés petit à petit dans les dialectes impurs ; ces « petits restes de langue » se sont mélangés les uns avec les autres, ce qui a été, pour Borrichius, une cause suffisante pour donner naissance à toutes les langues connues à son époque. Mais cette cause d'origine surnaturelle n'a pas été la seule opérante : ses effets se sont renforcés par les lois de la nature et la vie en société. L'originalité de Borrichius est d'avoir considéré les trois types de causes en une seule théorie.

³²¹ E. FREDERICKX & T. VAN HAL, *Johannes Goropius Becanus (1519-1573) : Brabants arts en taalfanaat*, Hilversum, 2015 ; G. J. METCALF, *op. cit.*, pp. 43-44.

³²² L. GOZLAN, art. « Amusements de l'esprit », in *Encyclopédie du dix-neuvième siècle, Répertoire Universel des sciences, des lettres et des arts*, t. II, vol. 4, Paris, 1843, p. 681.

³²³ D. DROIXHE, *op. cit.*, 2007, p. 105.

IV. 2. Les causes naturelles

IV. 2. 1. Introduction : la causalité du changement des langues dans la linguistique moderne

Après avoir bien cerné la thématique de la cause surnaturelle ou divine et avant d'entrer dans l'analyse des causes « naturelles », puis « sociales » que donne Borrichius à la diversité des langues, nous proposons d'envisager sommairement comment la question de la causalité est traitée dans la théorie linguistique moderne.

La pensée linguistique a connu un essor important au XIX^e siècle, grâce notamment au développement de la grammaire historique et comparée des langues indo-européennes ; cette discipline s'est constituée dans un esprit empreint de positivisme, c'est-à-dire marqué par le modèle des sciences naturelles. De ce point de vue, il faut signaler un courant linguistique propre à la France, qui est restée quelque peu à l'écart des avancées de la science en Allemagne, et qu'on a nommé le courant « naturaliste »³²⁴. Un des adeptes de ce courant est Antonio de La Calle (1843-1889), auteur de l'ouvrage *La Glossologie. Essai sur la science expérimentale du langage* (1881), dans lequel il applique à l'évolution des langues les principes darwiniens³²⁵. Ces principes sont doublés d'influences organiques, climatologiques, géographiques et historiques :

- Pour le facteur organique, La Calle met en avant le fait que chaque individu a sa propre langue, étant donné la configuration particulière des organes phonatoires, et des détails anatomico-physiologiques qui donnent lieu à des variations infinies du phénomène « physico-physiologique de la parole ».
- Le climat varie du nord au sud³²⁶.
- Le milieu influence aussi le langage comme un facteur différent du climat : les habitants des villes et ceux des montagnes ne communiquent pas de la même façon.
- L'auteur postule enfin une influence historique et culturelle via les migrations, les découvertes, les institutions, les religions, les arts et les lettres³²⁷.

On retrouve dans cette analyse des éléments très semblables à ceux que Borrichius a mis en avant.

Au cours du XX^e siècle, les différentes écoles appartenant au structuralisme vont accorder, dans l'évolution linguistique, la primauté aux facteurs « internes » ou « intrinsèques », c'est-à-dire conditionnés par la structure même des langues. Progressivement, les explications de type « naturaliste » seront abandonnées, même si on les trouve encore mentionnées chez Ferdinand de Saussure (1857-1913), le fondateur de la linguistique moderne, qui a posé les bases du structuralisme.

³²⁴ P. DESMET, *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et évolution du langage*, Leuven & Paris, 1996 (*Orbis supplementa*, vol. 6).

³²⁵ P. DESMET, *La linguistique naturaliste en France*, p. 262-288.

³²⁶ La Calle affirme, à titre d'exemple, que l'absence d'aspirées est typique des régions proches de l'équateur, tandis qu'un idiome avec beaucoup d'aspirées naît plutôt dans les régions tempérées ; de même, les articulations gutturales seraient caractéristiques des habitants des régions polaires.

³²⁷ P. DESMET, *La linguistique naturaliste en France*, p. 286.

Dans son célèbre *Cours de linguistique générale*, Saussure énumère (de façon critique) plusieurs explications, « dont aucune, dit-il, n'apporte une lumière complète » :

- 1° les prédispositions anthropologiques ;
- 2° l'influence des conditions du sol et du climat ;
- 3° la loi du moindre effort ;
- 4° l'éducation phonétique dans l'enfance ;
- 5° la stabilité politique et l'état général de la nation à un moment donné ;
- 6° le substrat linguistique ;
- 7° la mode et l'imitation³²⁸.

Selon de Saussure donc, les organes ne peuvent pas provoquer de variations entre les langues de différents peuples, car les organes sont les mêmes pour tout être humain. Quant au climat et aux conditions de vie, ils peuvent influencer sur la langue, mais analyser ce phénomène se révèle compliqué. Il en va de même pour l'influence des événements historiques et de l'inconstance politique³²⁹. Les migrations ont aussi une influence, et les changements de mode peut-être aussi, dans ce sens qu'ils sont liés à la psychologie de l'individu³³⁰.

En 1929, le comparatiste berlinois J. Pokorny affirmait de manière probable, mais non démontrable, une influence du climat sur les langues du monde. Le changement consonantique survenu dans les langues germaniques correspond à une période de chute des températures qui a frappé l'Europe au V^e siècle av. J.-C (âge de fer des pays nordiques) et qui aurait conditionné des modifications de l'articulation (renforcement expiratoire ; rétrécissement des passages de friction). Quelques années plus tard, il revient sur ce modèle explicatif qu'il maintient comme valable, mais dans lequel il voit désormais une implication psychologique³³¹.

En 1939, un linguiste comme H.L. Koppelman³³² distinguait trois types de langues, selon les degrés de l'audition conditionnés par le climat³³³ ; considération qui, il faut bien le dire, nous paraît aujourd'hui bien hasardeuse. Ce sont là les derniers soubresauts d'une herméneutique de plus en plus dépassée au fur et à mesure qu'on avance dans le XX^e siècle.

Dans le vaste courant structuraliste, c'est sans conteste le Français André Martinet qui est le théoricien le plus influent de la diachronie linguistique³³⁴. Accordant résolument le primat aux causes internes, c'est-à-dire conditionnées par le système même de la langue à un moment donné, il considère que bien souvent le recours à des causes externes est un aveu

³²⁸ F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, éd. critique R. ENDLER, Wiesbaden, 1968, pp. 202-208.

³²⁹ F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, éd. critique R. ENDLER, T. I, Wiesbaden, 1968, p. 336.

³³⁰ *Ibidem*, p. 341-343.

³³¹ J. POKORNY, « Substrattheorie und Urheimat der Indogermanen », *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 66, 1936, pp. 69-91 (article reproduit dans A. SCHERER, éd., *Die Urheimat der Indogermanen*, Darmstadt, 1968, p. 200).

³³² H.L. KOPPELMANN, *Ursachen des Sprachwandels*, Leiden, 1939.

³³³ Les langues « de discrétion », propres aux régions chaudes, où les murs sont peu épais ; les langues « d'intérieur », dans les régions au climat plus froid, où les murs sont épais ; les « langues d'appel », dans les régions qui sont très défavorables à la communication directe (par exemple, au bord de la mer, à cause du rugissement des vagues).

³³⁴ Notamment dans son ouvrage classique intitulé *Économie des changements phonétiques*, Berne, 1955. Une synthèse de la doctrine de l'auteur est donnée aux pp. 190-195.

d'échec ou d'impuissance³³⁵, « un ensemble de vues de l'esprit, parfois séduisantes, souvent comiques, mais toujours plus amusantes que convaincantes »³³⁶. Il est à noter néanmoins que, dans une optique méthodologique moins radicale, Martinet recommande d'épuiser toutes les causes internes avant de se tourner vers la causalité externe.

La primauté de la causalité interne n'est pas acceptée unilatéralement par les successeurs de Martinet ; un événement historique par exemple peut être une cause réelle de changement linguistique, et même une cause évidente, sans qu'il y ait besoin de passer auparavant par toutes sortes d'hypothèses « internes », puis de constater l'aporie de ces solutions³³⁷.

Avec un saut de quelques années, nous passons au début de notre XXI^e siècle et exposons ci-après les vues de Lyle Campbell sur l'explication du changement linguistique, dans son livre *Historical Linguistics : an Introduction* (ch. 11 : *Explaining Linguistic Change*). Comme Martinet, Campbell commence par déconsidérer les causes naturelles, qu'il était commun d'invoquer avant l'émergence de la linguistique structurale :

« Almost anything affecting humans and their language has at one time or another been assumed to be behind some change in language. Some of these today seem *hilarious* »³³⁸. (Nous mettons en évidence)

Parmi ces explications, Campbell classe plusieurs causes qu'on retrouve déjà chez des penseurs du XVI^e ou XVII^e siècle, et notamment chez Borrichius : certaines d'entre elles sont tout à fait exclues, comme le climat et la géographie (facteurs jugés insignifiants), le déterminisme racial ou anatomique (auquel n'est reconnue aucune pertinence) ; d'autres ne sont pas nécessairement fausses dans leur principe, mais il convient de ne pas en abuser, ainsi par ex. l'étiquette et les usages culturels (on ne peut le prouver), la paresse et la négligence, les contacts et les emprunts, le prestige reconnu à certaines variantes (volonté de la basse classe de parler comme les nobles ou au contraire de s'en distinguer, volonté des nobles de ne pas parler comme les paysans, etc.), migrations et conquêtes. Toutes ces causes font partie des causes « externes », or pour Campbell, l'objet de la linguistique est bien la causalité interne. Les causes internes sont celles qui dépendent de la réalité biologique qui influe la perception et la réalisation du langage.

Campbell conclut toutefois son chapitre en disant que, dans certains cas, la réponse « because of a certain causal factor *x* » est adéquate, même si ce facteur *x* est sous-tendu par un processus mécanique profond : les explications externes ne sont pas à rejeter en bloc³³⁹.

L'exposé synthétique qui précède ne se veut nullement exhaustif, mais vise à situer la compréhension des arguments de Borrichius dans une plus large perspective. Il est clair que Borrichius ne connaissait pas la causalité interne, qui est un acquis de la linguistique moderne. Mais il a le mérite de proposer une typologie plus ou moins systématique des causes que nous pouvons qualifier de « naturelles » et « sociales ». Et, pour ce qui est de la

³³⁵ Cf. S. VERLEYEN, « La phonologie diachronique de Martinet, et ses sources pragoises », *Dossiers d'HEL, SHESL*, 2013 (*Les structuralismes linguistiques: problèmes d'historiographie comparée*, 3, pp. 1-31). <<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/hel/dossiers/numero3>>. <hal-01311991>.

³³⁶ Cf. B. PEETERS, *Diachronie, phonologie et linguistique fonctionnelle*, Louvain-la-Neuve, 1992, pp. 87-105 (chap. intitulé : « L'explication du changement linguistique : facteurs internes et externes »).

³³⁷ S. VERLEYEN, art. cité.

³³⁸ L. CAMPBELL, *Historical Linguistics : an Introduction*, Edimbourg, 2004, p. 313.

³³⁹ L. CAMPBELL, *Historical Linguistics : an Introduction*, Edimbourg, 2004, pp. 312-329.

causalité naturelle en particulier, tant décriée par la plupart des savants tout au long du XX^e siècle, nous constatons qu'elle connaît ces dernières années un regain d'intérêt, comme on le voit d'après ces deux études que nous portons à la connaissance du lecteur :

- « Language Evolution and Climate : the Case of Desiccation and Tone », de 2016. Cette étude affirme que le système phonétique des langages humains est effectivement lié à l'environnement³⁴⁰.
- « Non-linguistic causes of linguistic diversity », de 2017. Cet article s'oppose au point de vue jugé traditionnel des causes uniquement internes et réaffirme que la variation linguistique peut être induite par des facteurs externes, comme le milieu, les éléments socioculturels et raciaux (gènes et évolution)³⁴¹.

Nous voyons ainsi que les causes externes largement déconsidérées pendant plusieurs décennies commencent à nouveau à intéresser les chercheurs, et qu'une partie des arguments se retrouve déjà sous une forme inchoative chez les savants du XVII^e siècle.

³⁴⁰ C. EVERETT, D. E. BLASI & S. G. ROBERTS, « Language Evolution and Climate : the Case of Desiccation and Tone », *Journal of Language Evolution*, 1, 2016, pp. 33-46. <https://doi.org/10.1093/jole/lzv004>

³⁴¹ D. DEDIU, S. MORAN & A. BENITEZ-BURRACO, « Non-linguistic Causes of Linguistic Diversity », 16 p. <http://sle2017.eu/downloads/workshops/Non%20linguistic%20causes.pdf> consulté pour la dernière fois le 04/07/2018.

IV. 2. 2. Le climat

Borrichius affirme, nous l'avons vu, que la langue universelle et originelle s'est divisée une première fois lors de la confusion de Babel, mais que les langues ne sont pas restées figées depuis et qu'elles ont continué à évoluer en fonction de différents facteurs « profanes », c'est-à-dire qui ne relèvent pas d'une intervention divine : des facteurs liés à l'environnement physique et à la « condition humaine » d'une part, et des facteurs liés à la vie en société d'autre part. Bien qu'importantes, ces causes sont secondaires dans l'optique de Borrichius : seules, elles n'auraient pu suffire à diviser l'unité primordiale.

La première cause, dite « naturelle » dans la mesure où elle agit de manière indépendante de la volonté humaine, est le climat.

La théorie du déterminisme climatique, car on peut effectivement parler d'une réelle théorie, est loin d'être nouvelle³⁴². Les Anciens croyaient fortement au déterminisme climatique ou principe mésologique (influence du « milieu ») ; ce sont les médecins de Cos et les philosophes d'Athènes qui, les premiers, ont posé les bases de cette théorie. Ils affirment la détermination par le lieu d'habitat des qualités physiques, psychologiques, morales et politiques des différents peuples. Avant que cette théorie ne soit fixée, le philosophe Démocrite s'était déjà posé la question d'un déterminisme mésologique, tandis qu'Homère et Hésiode avaient l'idée d'une terre divisée en plusieurs zones : dans leurs poèmes, les Éthiopiens, plus qu'un peuple précis, sont des hommes qui proviennent d'une certaine zone. Or la théorie mésologique d'une part divise la terre en plusieurs zones climatiques, d'autre part attribue à ces zones des caractéristiques, des *mores*, ce qui permet d'expliquer les différences culturelles. Cependant, bien que de nombreux clichés³⁴³ fussent attachés aux zones climatiques, la théorie à cette époque ne soutenait pas encore une supériorité raciale.

Hippocrate est considéré comme le premier à théoriser l'influence climatique dans son traité *De Aere, aquis et locis*. Il divise le monde habité en deux parties de part et d'autre de la mer Égée : l'Asie et l'Europe. Le reste du monde est réductible à cette division et aux qualités qu'elle entraîne : l'Afrique est une variante du modèle asiatique et la Scythie, considérée comme extrême nord, un condensé des défauts à la fois de l'Europe et de l'Asie. Voici les caractéristiques essentielles des deux zones :

³⁴² Cf. M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger, stéréotypes, idéologie et mentalités », *Cahiers de Clio*, 81 (printemps 1985), pp. 82-98 ; F. LESTRINGANT, « Europe et théorie des climats dans la seconde moitié du XVI^e siècle », in *La conscience européenne au XV^e et au XVI^e siècle, Actes du Colloque international organisé à l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 septembre – 3 octobre 1980)*, Paris, 1982, pp. 206-226 ; F. SPENCER, « Greco-Roman Anthropology », in *History of Physical Anthropology*, New York & London, 1997, pp. 446-451 ; cf. aussi T. VAN HAL, *Taalmoeders en moedertalen*, Bruxelles, 2010, pp. 34-37.

³⁴³ Pour un tableau détaillé des stéréotypes sur les différents peuples, consulter l'article de M. DUBUISSON, *op. cit.*, p. 86.

Asie	Europe
Douceur du climat	Rudesse du climat
Mansuétude des habitants	Peuples moins policés, mais plus robustes
Grandeur et beauté de ce qui y naît	Fruits moins bons
Quiétude => bon pour la réflexion, l'art, la philosophie et le respect religieux	<i>Motus</i> de l'âme et du corps => Ardeur, témérité (en bonne et mauvaise part)
Autonomie de l'âme par rapport au corps	<i>Motus</i> : adhérence étroite entre l'âme et le corps

La différence importante ne tient pas, en fait, à la chaleur ou au froid, mais à la constance ou l'inconstance du temps ; en Europe, c'est le grand contraste entre les saisons qui provoque l'agitation de l'âme et du corps. Cette théorie est aussi liée, et le restera, à celle des humeurs, mais nous n'entrons pas ici dans les détails. Ce tableau donne clairement à voir une opposition entre les Asiatiques calmes et philosophes et les Européens sauvages, mais courageux : Hippocrate, qui est voisin de l'Asie, se considère comme asiatique et estime que les conditions de ce continent sont plus favorables. De tout temps, cette théorie sera liée à un certain « nationalisme », comme nous le verrons.

Aristote reprend cette théorie, mais la modifie ; chez lui, le contraste se réduit à la différence chaud (climat qui engendre le *quies*) et froid (climat qui engendre le *motus*). Toutefois, l'opposition n'est plus simplement binaire, car apparaît chez lui un troisième terme entre l'Europe et l'Asie : l'Hellade égéenne, le juste milieu, la synthèse positive des deux espaces. Cette supériorité de la zone intermédiaire soutient chez Aristote la volonté d'hégémonie universelle des Hellènes et le rôle d'unification prétendu par Alexandre. C'est cette version plutôt que celle d'Hippocrate qui sera approfondie à partir du XVI^e siècle.

Cette vision grecque du monde laisse beaucoup plus de place au changement dans l'espace qu'à la variation diachronique, tandis que les Romains ont plus conscience d'une histoire et d'une évolution dans le temps, ce qui n'empêche pas les conceptions mésologiques de voyager jusqu'à Rome. Pour les Romains, la vaillance des peuples du Nord et de l'Ouest s'oppose à la mollesse ou la perfidie des Orientaux et des Africains, mais c'est Rome, et non plus la Grèce, qui hérite de la place centrale et du climat le mieux tempéré, et les Romains ont à la fois la force du corps et celle de l'esprit ; Rome, avec sa place centrale et ses qualités dans le mélange parfait, était destinée à être la capitale du monde (cf. Vitruve, *De l'architecture*, VI, 1).

Cette théorie des climats resta connue au Moyen Âge, même si les conceptions changèrent légèrement avec les Pères de l'Église. Elle fut ensuite étudiée lors du premier humanisme occidental, diffusée via Paris, Bâle, Anvers et Bologne où le médecin Girolamo Cardano (1501-1570) commenta le *De aere* d'Hippocrate. Enfin, elle connut une fortune sans précédent au XVI^e siècle (étude de Laurent Joubert [1529-1582] entre autres), à cette époque les facteurs géographiques et climatologiques sont considérés comme influents sur le déterminisme des humeurs, et donc sur les caractéristiques physiques et morales des peuples. L'intérêt se recentre sur l'Europe, dans laquelle on recense et divise les peuples, établit des frontières entre des zones inégalement favorisées ; on se sert de la théorie pour fournir une grille cohérente et globale de l'interprétation de l'univers et pour justifier des vues hégémoniques.

Les développements de Jean Bodin (1530-1596) vont marquer l'histoire de la mésologie dans l'Europe de la Renaissance.

Dans son ouvrage *Méthode de l'Histoire*, Jean Bodin utilise la théorie des climats pour analyser les faits historiques, dans *République*, pour accommoder le domaine juridique aux lois naturelles, et dans *Théâtre de la Nature Universelle*, il reprend tous les aspects du monde pour montrer la convergence entre macrocosme et microcosme de l'homme : dans cette optique, la théorie des climats revêt une grande importance. Ces trois textes permettent de comprendre le développement de la théorie au XVI^e siècle et après. Bodin reprend le système tripartite d'Aristote et des Romains, mais il adapte ce système à l'ensemble de la sphère, car la face du monde a changé ; il découpe le monde en fonction de trois données, latitude, longitude et altitude, qu'il reprend à la *Géographie* de Ptolémée. Il obtient trois zones (qu'on peut encore diviser pour plus de précision) : méridionale, tempérée et septentrionale ; la zone centrale reste la mieux située, elle seule peut maîtriser les deux autres et gouverner le monde. Selon Bodin, la France est le pays le plus au centre de la zone tempérée, donc évidemment le meilleur : on voit à quel point les prétentions nationalistes suivent de près la théorie dans toute son histoire.

En outre, cette tripartition correspond exactement au microcosme humain : le foie « nordique », la rate « méridionale » et le cœur « médian ». Par exemple, les Méridionaux sont travaillés par la bile noire en excès (provenant de la rate). C'est à cause de cela qu'ils sont mélancoliques ou violents, à l'image des habitants des Caraïbes dans le texte de Borrichius. Le professeur nous dit aussi que les Éthiopiens sont empressés, car ils sont travaillés par la bile jaune qui vient du foie, ce qui est étrange vu que le foie correspond normalement au nord ; les Anglais ont le foie gonflé par la bile, ce qui fait d'eux un peuple à la diction rapide.

C'est la théorie telle qu'exprimée par Bodin qui se répand en Europe, car elle est plus commode à ses contemporains que les versions antiques. Outre une volonté hégémonique, cette théorie donne lieu au XVI^e et aux siècles suivants à des excès et des prétentions raciales : le Nord par exemple, est le réservoir de tous les démons dans les écrits de Bodin (alors même qu'Olaus Magnus publie une histoire raisonnée des peuples septentrionaux). De l'interprétation que Montaigne fait de cette théorie, comme une preuve du changement perpétuel de l'univers, surgit une conscience du manque d'unité entre les hommes, et une certaine volonté de retrouver cette unité perdue ; ce qui correspond à la manière dont Borrichius perçoit la diversité linguistique.

L'étude de la mésologie sera aussi développée dans un volet médical, puisque M. Bertillon au XIX^e siècle par exemple, étudie les influences du milieu sur la physiologie, en se basant sur le traité d'Hippocrate. Cette théorie se rapproche de la vision de Borrichius qui explique que le climat joue sur les organes de la parole et les modifie. Pour appuyer sa théorie, il donne l'exemple des bêtes, que chacun peut observer, qui se modifient génétiquement en quelques générations lorsqu'elles changent d'environnement. Dans la science linguistique également, la théorie climatique fera son chemin encore bien après le XVI^e siècle (voir *supra* : IV. 2. 1.) : Jacob Grimm explique sa loi de la mutation consonantique par l'habitat des peuples concernés (les Alpes, selon lui) et l'essoufflement constant dû à la vie des montagnards³⁴⁴.

³⁴⁴ L. CAMPBELL, *Historical Linguistics : an Introduction*, Edimbourg, 2004, p. 313.

Borrichius également utilise la théorie climatique dans le domaine linguistique, il illustre sa croyance au déterminisme mésologique en prenant l'exemple de la langue latine : le climat et l'environnement l'ont défavorisée par rapport au grec, dont elle provient³⁴⁵ et l'ont abâtardie. Dans la conception du monde de Borrichius, Rome n'est plus dans le centre parfaitement tempéré, et le climat a plutôt favorisé la Grèce, ce qui prive le latin des sons les plus charmants de la langue grecque. De même, le savant danois affirme que plus on remonte vers le nord, plus les peuples manquent de finesse ; d'autre part, plus on descend vers le sud, plus ils sont empressés, mais si l'air est doux comme aux Caraïbes, les peuples sont lents et apprécient la douceur.

Dans la théorie antique, le type de climat produisait des aliments différents : chez notre auteur danois, la nourriture, l'air et la boisson varient aussi en fonction des régions et ont également une incidence sur les organes. Il n'est pas le premier à affirmer que l'air est plus épais au nord, et que pour cette raison la réflexion des Septentrionaux est plus lente et leur langue plus épaisse. Il donne ensuite l'exemple des colons de l'Archipel³⁴⁶ qui, à cause d'un changement d'alimentation, ont eu des problèmes oculaires ; c'est donc la preuve que l'alimentation joue sur les organes, et qu'elle est liée au lieu d'habitation.

Borrichius poursuit son argument en disant que certains défauts de prononciation sont communs à des villes entières, ce qui est bien la preuve que le lieu exerce une influence sur les capacités (donc les organes) phonatoires. De plus, les peuples voisins peuvent sembler avoir une langue tellement incompréhensible qu'elle ne paraît pas être une langue : il en donne des exemples issus des textes antiques (Pomponius Méla, Pline, Cicéron). Il cite ensuite un phénomène notable à l'aide de deux exemples : certains peuples sont incapables de prononcer correctement un mot en particulier, ce qui dénonce leur identité : il donne l'exemple du peuple d'Ephrata et *shibboleth* et des Anglais avec *Picquigny*. Le cas de *shibboleth* a été abordé dans le chapitre sur les sources (« sources : La Bible »). Le cas des Anglais et de *Picquigny* est fort similaire. Durant la guerre de Cent Ans, les Anglais présents sur le territoire français s'étaient si bien acclimatés qu'on ne pouvait plus les distinguer des Français. Lorsqu'ils étaient faits prisonniers, ils étaient souvent relâchés parce qu'on avait pensé qu'ils étaient des locaux. Les soldats français trouvèrent toutefois un stratagème pour différencier les Anglais des vrais Français : on faisait prononcer aux prisonniers le mot *Picquigny* (qui est une commune de Picardie). Les Anglais se révélaient incapables de le prononcer correctement et pouvaient seulement dire *Pigny* : ils étaient ainsi débusqués³⁴⁷.

Borrichius ajoute certains stéréotypes sur la manière de parler de telle ou telle nation, de son époque et de l'Antiquité (pour la « lourdeur » des Béotiens, consulter notamment le tableau de M. Dubuisson, *op. cit.*, p. 86). Pour les Anglais, Jakob Grimm dira encore au début du XIX^e siècle qu'ils ne veulent pas ouvrir grand la bouche et que leur prononciation est aussi influencée par l'air brumeux du nord.

Borrichius conclut son chapitre en expliquant en quoi les habitudes langagières des peuples, principalement d'Europe, sont tributaires du climat (les Indiens par exemple parlent la bouche grande ouverte à cause de la chaleur) ; et il affirme une dernière fois qu'il

³⁴⁵ Cette origine est un topos depuis l'Antiquité, comme nous l'avons déjà dit dans le chapitre sur les sources. Cette idée sera également abordée dans la section suivante, consacrée aux « causes sociales ».

³⁴⁶ Voir « Sources : une citation anonyme dans le domaine de la médecine tropicale ».

³⁴⁷ EUG. MULLER, *Curiosités historiques et littéraires*, Paris, 1897, p. 268.

s'inscrit dans la tradition de la théorie des climats en citant Quinte-Curce : *Ingenia hominum ubique locorum situs format*.

IV. 2. 3. L'environnement sonore

La deuxième cause naturelle de l'innovation linguistique reconnue par Borrichius est le milieu sonore dans lequel évolue l'homme. Certains mots sont créés par imitation (plus ou moins inconsciente) à partir de sons d'animaux ou de bruits divers présents dans l'environnement naturel, par exemple le grondement de la terre lors de séismes, le bruit des plantes agitées par le vent, etc. Pourtant les onomatopées ainsi formées ne sont pas les mêmes dans toutes les langues, et Borrichius avance deux justifications à cette constatation : premièrement, tous les hommes ne vivent pas dans le même environnement sonore ; deuxièmement, même pour un élément identique (le son produit par le chien par exemple), tous les hommes ne sont pas frappés par le même type de vocalisation de cet animal : certains traduiront l'aboiement, d'autres le jappement ou le glapisement, etc. Afin de prouver ce dernier point, Borrichius compare des onomatopées danoises, allemandes, grecques, latines et même françaises, qui sont de fait parfois très éloignées les unes des autres.

La documentation de notre savant contient aussi toute une liste de mots latins d'origine onomatopéique, pour lesquels il renvoie à d'autres ouvrages, antiques et contemporains, qui en traitent. Nous en rapprochons une phrase de Quintilien (VIII, 6, 31) :

Et sunt plurima ita posita ab iis qui sermonem primi fecerunt, aptantes adfectibus uocem : nam "mugitus" et "sibilus" et "murmur" inde uenerunt.

« Et les premiers qui créèrent le langage firent beaucoup de ces onomatopées, adaptant leur voix aux affects : de là proviennent *mugitus*, *sibilus* et *murmur* ».

Le point suivant que développe Borrichius est lié aux conceptions sur l'origine du langage. Une idée encore très répandue à son époque était que la langue originelle, donnée par Dieu aux hommes et manifestée dans les premiers mots d'Adam, était une langue qui était parfaitement adaptée à la nature des choses, exprimant en effet les qualités intrinsèques de la chose rien que par l'énoncé du nom. Cette idée est développée plus avant par Borrichius dans la seconde partie du traité, qui ne fait pas l'objet de ce mémoire. Pour notre auteur (comme pour d'autres de ses contemporains), plus les mots donnent à voir la chose par leur propre vertu (et non par convention), et plus ils sont dignes d'intérêt. Dans cette optique, les onomatopées ont une valeur primordiale ; tous les savants qui estiment que la langue est l'œuvre de la nature accordent une grande importance aux onomatopées, qui pourraient bien être les premiers mots émis par la race humaine, puisqu'elles expriment les *affects* ressentis par l'homme, les premières choses que la nature l'aurait poussé à exprimer³⁴⁸. Ici encore, Borrichius donne des exemples de mots mimétiques dans les langues classiques et danoise en insistant sur le fait que dès l'Antiquité cette force imitative était reconnue à certains mots.

³⁴⁸ K. D. DUTZ, « Vorstellungen über den Ursprung von Sprachen im 16. und 17. Jahrhundert », in *History of the Language Sciences*, éd. S. AUROUX, E. F. K. KOERNER, H.-J. NIEDEREHE & K. VERSTEEGH, t. 1, Berlin & New York, 2000, p. 1072.

Décomposant les mots en des entités plus petites, Borrichius aborde le topos antique de la signification intrinsèque de certaines lettres. Les idées de Platon et de Quintilien à ce sujet ont déjà été abordées dans le chapitre sur les « auteurs de l'Antiquité ». Toutefois, ce ne sont pas seulement les philosophes ou théoriciens du langage qui ont reconnu la force des lettres : les poètes, ici représentés par Virgile, l'ont eux aussi très bien compris, puisqu'ils utilisent ces lettres à dessein pour susciter ou représenter une émotion : voilà qui vient confirmer les affirmations de Borrichius, qui prend l'exemple de la répétition du *r* chez Virgile et appelle ce *r* la *littera canina*, car cette lettre évoque le grondement d'un chien ; l'image se retrouve chez Perse, I, 109-110 :

Limina frigescant : sonat hic de nare canina / littera ...

« Les portes ne sont pas accueillantes : là, la lettre du chien résonne dans leurs naseaux »³⁴⁹.

Après les productions sonores des chiens, Borrichius aborde la « musique des chats », faisant allusion à un étrange instrument inventé (ou plutôt redécouvert), selon Gaspard Schott, par Athanase Kircher (1602-1680) au XVII^e siècle : l'orgue à chats³⁵⁰. Cet auteur célèbre pour sa science universelle aurait imaginé cet instrument comme distraction pour un prince en dépression et aurait utilisé les chats, car à l'époque ces animaux étaient encore associés aux sorcières. Mais peut-être n'était-ce là qu'une invention littéraire, reprise plus tard par un psychiatre allemand³⁵¹ qui explique comment se servir de « l'orgue à chat » dans le cas de troubles de la concentration. L'instrument, qui parada lors de la venue de Philippe II d'Espagne à Bruxelles (ce qui indique qu'Athanase Kircher n'en est nullement l'inventeur), a été décrit par Jean-Baptiste Weckerlin :

« Quand le roi d'Espagne, Philippe II, vint à Bruxelles en 1549, pour visiter son père l'Empereur Charles-Quint, on vit entre autres réjouissances, une procession des plus singulières. (...) Le plus curieux était un chariot qui renfermait la plus singulière musique qu'on puisse imaginer. Il y avait là un ours qui jouait de l'orgue ; en guise de tuyaux, une vingtaine de boîtes assez étroites renfermaient chacune un chat ; les queues sortaient et étaient reliées aux touches du clavier par une ficelle, si bien que, quand on pressait l'une de ces touches, la queue correspondante se trouvait fortement tirée, et produisait chaque fois un miaulement lamentable. Le chroniqueur Juan Christoval Calvète, ajoute que les chats étaient rangés de façon à produire la succession de notes de la gamme ».

³⁴⁹ texte et traduction d'après Perse, *Satires*, éd. et trad. A. CARTAULT, Paris, 1960.

³⁵⁰ J. M. CHAMPFLEURY, *Les chats*, troisième édition, Paris, 1870, pp. 65-67 : il mentionne trois descriptions de l'orgue à chats : celle de Jean Christoval, celle de Kircher et celle de Gaspard Schott.

³⁵¹ J. CHRISTIAN-REIL, *Rhapsodien über die Anwendung der psychischen Curmethode auf Geisteszerrüttungen*, Curt, 1803 ; R. J. RICHARDS, *Rhapsodies on a Cat-Piano, or Johann Christian Reil and the Foundations of Romantic Psychiatry*, Chicago, 1998.

La description est accompagnée d'un étrange dessin :



fig. 4 : L'orgue à chats ³⁵²

Voilà une occasion que saisit Borrichius pour mentionner une curiosité de son temps. Il poursuit avec un raisonnement sur les cris des animaux qui donnent lieu à de nombreuses créations lexicales dans toutes les langues, citant divers exemples danois ainsi que tirés des Indes, orientales et occidentales (qui sont plus amplement décrits dans le lexique des *realia*). Enfin, son exemple ultime à ce propos est issu de l'Antiquité : les Troglodytes vivaient entourés de serpents, les mangeaient, au point qu'ils ont fini par sembler aux Romains communiquer par sifflements comme les serpents.

Au demeurant, ce ne sont pas seulement les animaux qui peuvent donner lieu à des créations lexicales, mais également les bruits de la mer, de la terre, des vents ou de la végétation : il donne à ce propos l'exemple de la « casse ». Les étrangers qui entendent le bruit de ces plantes lorsqu'elles s'entrechoquent, agitées par le vent, pensent que toute une armée livre une bataille. Pour mieux comprendre ce phénomène, on peut lire la description qui se trouve dans *l'Encyclopédie méthodique* de 1791³⁵³ :

« Ces gousses restent longtemps sur les arbres après leur maturité parfaite, et après leur entier dessèchement. Dans les pays où ces arbres sont abondants, comme dans les vastes forêts des Antilles, des Isles de la Sonde, des Isles Moluques, et c. lorsque ces nombreuses gousses sèches sont agitées par les vents violents, heurtées, choquées, frappées les unes contre les autres, elles font un tel cliquetis, un tel bruit, un tel tapage que tous les oiseaux, tous les animaux épouvantés prennent la fuite, que les hommes mêmes qui entendent ce fracas pour la première fois, quoique souvent de fort loin, sont saisis d'effroi, s'imaginent entendre un orage sur mer, ou l'approche d'une armée.

³⁵² J.-B. WECKERLIN, *Musiciana, extraits d'ouvrages rares ou bizarres*, Paris, 1877, pp. 348-349.

³⁵³ *Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières : Agriculture* 2, 2, Paris, 1791, pp. 777-778. Pour plus de renseignements sur la « casse », nous renvoyons à notre notice sur « l'écrivain érudit » des Antilles et au lexique *s.v.* casse.

Suivant Rumphius, à Java et à Baleya, ce bruit fait rassembler les singes de diverses espèce, qui habitent en grand nombre sur et parmi ces arbres ».

À vrai dire, en mentionnant cette curiosité, Borrichius ne signale pas quel mot a pu être formé sur ce bruit spectaculaire ; mais l'exemple, choisi pour son côté spectaculaire, doit suggérer une affinité entre la nature et le comportement humain. Quoi qu'il en soit, c'est sur ce trait d'exotisme que l'auteur clôt son chapitre – foisonnant de petits exemples plus que construit sur un long raisonnement – sur l'environnement sonore, avancé comme seconde cause naturelle à la variation des langues.

IV. 2. 4. La première éducation

La troisième cause du changement linguistique est, pour Borrichius, l'acquisition de la langue chez l'enfant, qui n'est jamais une reproduction parfaite de la langue de ses proches ; c'est sans doute parce qu'elle est inconsciente et inévitable que cette source d'altération ou de déformation trouve sa place parmi les causes que nous appelons « naturelles ». Assez étrangement, Borrichius adopte ici un point de vue essentiellement normatif, dans la mesure où il met en garde contre les risques d'une mauvaise éducation. En effet, si la personne chargée d'apprendre à l'enfant à parler (mère, nourrice ou pédagogue) est atteinte d'un défaut de prononciation, elle le communiquera inévitablement à l'enfant, puisque celui-ci ne peut apprendre que par imitation.

Cet avertissement est l'occasion pour Borrichius de citer divers passages de Quintilien et de mentionner divers défauts de prononciation. De tous ces défauts, le pire peut-être est l'imitation à mauvais escient chez des auditeurs mal disposés : car ceux qui pèchent dans cet excès recherchent la faute, et font consciemment varier le langage, alors que la variation est censée être inconsciente. Le phénomène de la *κακοζηλία* qui a trait à la parole, moqué dans un poème de Catulle que cite Borrichius, avait déjà été décrié par Lucien, *De la danse*, 82 :

Γίνεται δέ, ὥσπερ ἐν λόγοις, οὕτω δὲ καὶ ἐν ὀρχήσει ἡ πρὸς τῶν πολλῶν λεγομένη κακοζηλία ὑπερβαινόντων τὸ μέτρον τῆς μιμήσεως καὶ πέρα τοῦ δέοντος ἐπιτεινόντων, καὶ εἰ μέγα τι δεῖξαι δέοι, ὑπερμέγεθες ἐπιδεικνυμένων, καὶ εἰ ἀπαλόν, καθ' ὑπερβολὴν θηλυνομένων, καὶ τὰ ἀνδρώδη ἄχρη τοῦ ἀγρίου καὶ θηριώδους προαγόντων.

« Il peut arriver dans la danse le même défaut que dans les discours, qu'on appelle « l'imitation vicieuse » de ceux qui dépassent la juste mesure de l'imitation et qui s'y efforcent au-delà de ce qui convient, et s'il faut montrer quelque chose de grand, ils le montrent de manière bien exagérée, s'il faut exprimer quelque chose de délicat, ils l'efféminent à l'excès, et la virilité ils la poussent jusqu'à la sauvagerie et la bestialité ».

L'adjectif *κακόζηλος* au sens de « fort affecté » (dans le parler) se trouve également mentionné plus brièvement chez Diogène Laërce, I, 38, qui parle d'un rhéteur du nom de Thalès. L'imitation en mauvaise part donne lieu à des fautes de langage généralisées, et Borrichius donne quelques exemples, en s'inspirant de l'œuvre d'Erasmus. Ces défauts se propagent, à force d'imitations répétées, dans l'entière d'un peuple, si bien que même lorsqu'elles parlent latin, les diverses nations européennes ne se comprennent pas si facilement.

Plus loin dans son traité, en parlant des causes « sociales », Borrichius reviendra sur la grande force de l'éducation : selon notre auteur en effet, si on s'assurait de la qualité de tous

les pédagogues, en un siècle la terre entière pourrait communiquer en latin. Il donne l'exemple de Michel de Montaigne qui, enfant, n'entendait et ne parlait que latin. Si on se souvient de la thématique des sourds-muets abordée plus tôt par Borrichius (voir « sources »), on s'aperçoit qu'il avait déjà établi que la langue s'acquerrait par imitation : la nécessité du « bon langage » de ceux qui apprennent à un enfant à parler devient alors irréfutable. L'influence d'une institution scolaire forte (ou de son absence) sur le rythme d'évolution des langues est d'ailleurs reconnue par les linguistes modernes³⁵⁴.

IV. 2. 5. L'inconstance des choses

L'instabilité du monde, de l'homme, et l'impact de cette caractéristique existentielle sur les actions et les productions humaines ne sont certainement pas des idées originales de Borrichius. Cette notion traverse l'histoire de la philosophie et de la pensée, depuis Héraclite et son mouvement perpétuel jusqu'à, par exemple, Pierre de l'Ancre au XVII^e qui écrit un *Tableau de l'inconstance et instabilité de toute chose* (Paris, 1610). Cet auteur divise l'inconstance en trois types (qu'il décrit en s'appuyant sur des sources antiques), pointe le danger de l'inconstance et affirme qu'elle appartient au règne de la déchéance, puisque seul Dieu est immuable.

Pour Platon, le monde est soumis au changement, car les choses que nous percevons avec nos sens sont la version changeante des Idées parfaites émanant de l'Un immuable. Aristote pour sa part divise l'univers en deux parties : la région sublunaire, c'est-à-dire notre monde, et la région supra-lunaire, le monde des astres ; dans le monde sublunaire « règnent toutes les variétés du changement : génération, corruption, mouvements divers, passage d'un état à un autre, puis à un autre encore »³⁵⁵, tandis que le ciel donne à voir l'immuabilité du monde supra-lunaire.

Borrichius affirmait plutôt le contraire : il voit dans les astres un mouvement perpétuel ; mais il ne vit plus au siècle d'Aristote et la face de l'univers à changé. Toutefois, le savant danois dit que ces astres, jaloux, influent peut-être sur la langue des hommes. Aristote affirmait aussi une influence des sphères astrales sur la terre située en leur milieu.

Dans la pensée de saint Augustin et des Pères de l'Église en général, seul Dieu est immuable, seul lui *est* véritablement, car tout le créé est soumis au changement. Aux chapitres 9 et 10 du livre VIII des *Confessions*, Augustin montre l'inconstance de la volonté humaine : la volonté doit se commander à elle-même, mais comment pourrait-elle être totale alors que justement elle n'est pas ? Voilà qui montre le manque de perfection et le paradoxe de l'esprit humain. Boèce écrira lui aussi sur l'inconstance des choses humaines : la Philosophie (livre II) lui montre combien la Fortune est changeante. Chez Thomas d'Aquin, l'inconstance se teinte d'une notion de nonchalance ; petit à petit l'inconstance, qui pour Borrichius est une cause indépendante de la volonté humaine, devient également le fait des hommes.

Bref, de l'Antiquité à la Renaissance, de la philosophie à la poésie (voir le poème d'Horace cité dans le texte de Borrichius), l'inconstance est mise en avant comme une marque essentielle du monde créé, et, plus particulièrement, de la nature humaine. Les philosophes cités s'accordent sur un point : la dichotomie entre la condition de l'homme (et du monde où

³⁵⁴ Cf. E. BOURCIEZ, *Eléments de linguistique romane*, Paris, 1956, p. 16.

³⁵⁵ L. JERPHAGNON, *Histoire de la pensée d'Homère à Jeanne d'Arc*, Paris, 2009 (coll. Pluriel), pp. 158-162.

il vit), changeante et imparfaite, et l'immuabilité d'une entité parfaite (l'Un, Dieu...). La langue, selon Borrichius, est elle aussi déchue, dans la mesure où elle a perdu son statut surnaturel et divin et, dès lors, son unité parfaite : désormais, comme toutes les choses en ce bas monde, elle est sujette à la variation au fil du temps.

À notre époque, il est reconnu que l'immobilité en matière de langage n'existe pas et que le langage est par essence soumis à l'évolution ; il varie inéluctablement avec le temps (Ferdinand de Saussure). Pour la linguistique diachronique moderne, le fait même du changement linguistique ne constitue pas un problème ; ce sont les causes particulières, les modalités et les finalités du changement qui sont objet de recherche.

Pour Borrichius, si l'événement de Babel a instauré l'inconstance en tant que punition et donc éloignement de l'état divin, le rythme même des changements est allé en s'accélégrant : les hommes, au début de l'Ancien Testament, vivaient encore six-cents ans, de sorte que, même dans l'état corrompu du langage, ils étaient capables de maintenir leur langue avec plus de stabilité. D'autre part, si même les Juifs n'ont pas maintenu la langue primordiale, comment les hommes d'aujourd'hui pourraient-ils lutter contre l'inconstance de leur langue ?

Pour finir, Borrichius note, à côté de l'inconstance du monde créé (qui est désormais une fatalité aveugle, échappant donc au libre arbitre), le goût qu'a l'homme de la nouveauté et la volonté délibérée de se démarquer des règles et des lois. De cette manière aussi, tel un nouvel Adam qui revendique sa liberté, l'homme s'éloigne de plus en plus du projet divin et, en l'occurrence, de l'unité de la langue primordiale. Cette « nonchalance » volontaire nous amène ainsi à la dernière cause identifiée par Borrichius, l'incurie ou le « laisser-aller » dans la prononciation.

IV. 2. 6. L'incurie

L'incurie ou le « relâchement articulatoire » est, pour Borrichius, la cinquième et dernière cause naturelle du changement linguistique. Cette notion fait nécessairement penser au « principe du moindre effort » (appelé aussi « inertie ») qui, avec la « satisfaction des besoins communicatifs », constitue la base même de l'« économie des changements phonétiques », telle que définie par A. Martinet³⁵⁶. Il s'agit de deux moteurs qui gouvernent l'évolution linguistique : la tendance à réduire l'effort tout en visant au maximum d'efficacité dans la communication. Ainsi s'expliquent des phénomènes comme l'assimilation, la chute des voyelles finales ou atones, le voisement des consonnes intervocaliques, etc., changements très courants, pour autant qu'ils ne mettent pas en péril les distinctions nécessaires. Un exemple fameux d'incurie que rapporte Borrichius, la prononciation erronée de l'hébreu *shibboleth*, est précisément un cas qui entraîne la confusion lexicale (sur cet épisode, voir notre section sur les « sources bibliques »).

Dans ce même contexte, Borrichius cite aussi l'exemple d'une prononciation espagnole particulière, relatée par Arias Montano dans son commentaire sur le livre des Juges. L'histoire telle qu'elle est mentionnée chez Borrichius n'est pas très claire, car l'auteur danois saute un passage décisif. Pour mieux comprendre en quoi il s'agit d'un exemple d'incurie,

³⁵⁶ Cf. B. PEETERS, *Diachronie, phonologie et linguistique fonctionnelle*, Louvain-la-Neuve, 1992, p. 41-54 (chap. intitulé : « L'économie linguistique dans l'enseignement d'André Martinet »). — Pour une approche antérieure au structuralisme, cf. E. BOURCIEZ, *op. cit.*, p. 24.

nous renvoyons à notre notice sur Arias Montano (chapitre des « Savants contemporains »). À la suite de Montano, Bernardo de Aldrete dit pour sa part ceci :

« En Salamanca son conocidos en esto los Sevillanos, i Valencianos, i aun los dela costa de la Andaluzia, que truecan estas lestras, ç i S, i quando an de dezir çena, dicen sena, i por desierto, deçierto, i quando por cierto, por sierto, mas por descuido i inaduertencia, que por vicio de la tierra. Assi los Ephraitas pronunciauan Ciboleth, los Galaaditas Siboleth, i como los LXX dixerón, Dicitte iam, Spice compositio, et non dirigebant, ut loquerentur sic (...) Dicitte nunc tesseram, et dicebant spica, dixolo tambien Theodoreto. Pedian les el nombre, i no les davan otro que el que sabian, que avia de declarar si era Galaadita, o Ephraita »³⁵⁷.

Pour expliquer la mésaventure des Ephraïmites qui prononçaient mal le mot *shibboleth* – si mal qu’au lieu de dire « tessère », ils disaient « épi de blé », – de Aldrete reprend l’exemple espagnol d’Arias Montano. Ce dernier dit qu’à Salamanque les habitants de Séville et de Valence, ainsi que tous ceux de la côte de l’Andalousie, sont connus pour inverser les « lettres » ç et s qui ne se prononcent pas de la même façon. Aldrete donne plusieurs exemples de mots ainsi déformés. Ce qui nous intéresse ici c’est que Bernard de Aldrete dit qu’ils font cela par « négligence et inadvertance », et non pas parce que la terre les aurait défavorisés : il s’agit donc bien d’un cas d’incurie et non d’influence du climat.

Dans le texte de Montano était dénoncée aussi la prononciation *mon pèse, ma mèse*, au lieu de *mon père, ma mère* des dames de la Cour française. Dans un ouvrage déjà ancien de Ch.-L. Livet, consacré à *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle* (1859), nous trouvons une analyse commode des premières grammaires françaises. L’auteur s’attache notamment à la première véritable grammaire française, celle de Jacques Dubois dit Sylvius (1478-1555), parue en 1531. Voici ce que nous y lisons :

10. R. – S. Le changement de R en S et de S en R était fréquent chez les Grecs et les Latins. Nos femmelettes de Paris, et, à leur exemple, quelques hommes, affectent de mettre des R pour des S, et des S pour des R. Ils diront par exemple : *Jeru Masia, ma mesè, mon pesè, mon fresè*, et mille autres mots semblables, pour *Jesu Maria, merè, perè, frerè*, etc. ³⁵⁸

Ce changement est aussi mentionné par Jean Pillot (1515-1580), dans sa *Gallicae linguae institutio, Latino sermone conscripta* (Paris, 1561) ; voici le commentaire de Livet :

Lettre R. – Cette lettre canine, surtout à la fin des mots, a un son trop dur pour des oreilles françaises qui sont, dit ailleurs Pillot, très amoureuses de l’euphonie : aussi la remplacent-ils souvent par s. Ce changement, la délicatesse des mignardes Parisiennes le fait partout ; ainsi elles disent : *peze, meze*, pour *pere, mere*. Mais ceux qui parlent bien adoucissent la rudesse de r en lui donnant une sorte de son mixte ou en le prononçant si peu qu’on l’entend à peine : ce qui toutefois ne se fait jamais au milieu des mots³⁵⁹.

³⁵⁷ B. ALDRETE, *Varias Antigüedades de Esapna, Africa y otras provincias*, Anvers, chez Jan Hasrey, 1614, p. 152.

³⁵⁸ CH.-L. LIVET, *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*, Paris, 1859, p. 20.

³⁵⁹ CH.-L. LIVET, *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*, p. 281.

En 1684, Théodore de Bèze mentionne encore cet exemple dans *De Francicae Linguae recta pronuntiatione tractatus* comme un trait des locuteurs de sa région ou des Parisiens³⁶⁰.

Bien plus qu'un fait de négligence, il y a ici, à nos yeux, une question de goût, de recherche d'élégance, de volonté assumée d'innover, dont nous venons de parler dans la section sur l'inconstance. Remarquons à ce sujet que dans une introduction connue à la linguistique historique, l'auteur parle précisément de « fashion » (effet de mode), comme une cause de changement linguistique, car les êtres humains aiment changer leur langue, comme ils aiment changer de style vestimentaire³⁶¹.

Après avoir traité les cinq causes « naturelles » du changement linguistique (climat, environnement sonore, éducation, inconstance et incurie) qui, pour les trois dernières, relèvent davantage de la « condition humaine » ou de la « nature humaine » (avec ses déterminations psychologiques), Borrichius se dirige vers cinq autres causes qu'il aborde dès le chapitre suivant, et que nous qualifierons de « sociales ».

³⁶⁰ CH.-L. LIVET, *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*, p. 517.

³⁶¹ *Trask's Historical linguistics*, 3^e éd. par R. MC COLL MILLAR, Routledge, London & New York, 2015, p. 11 : « ... mere fashion. People like to change their speech in much the same way, and for the same reasons, as they change their hemlines or their neckties ... ».

IV. 3. Les causes sociales

IV. 3. 1. Introduction : les causes sociales dans la linguistique moderne

La recherche sur les « causes sociales » de la différenciation linguistique s'est essentiellement développée durant la première moitié du XX^e siècle grâce aux travaux du célèbre comparatiste Antoine Meillet (1866-1936), pour qui la langue est avant tout un « fait social ». L'école de pensée que ce disciple de F. de Saussure a inaugurée est antérieure à l'émergence du structuralisme. Dans *l'Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (dernière éd., 1937), Meillet offre une brève synthèse de ses conceptions sur l'influence des contacts sociaux dans l'évolution des langues. Les contacts entre deux peuples de langues différentes provoquent le phénomène de l'emprunt :

« Aussitôt que les membres d'un groupe social sont en rapports commerciaux, politiques, religieux, intellectuels avec les membres d'autres groupes, et que certains hommes acquièrent la connaissance d'une langue étrangère, apparaît la possibilité d'introduire dans le parler indigène des éléments nouveaux »³⁶².

D'autre part, Meillet a identifié avec précision les situations de contact qui provoquent la transformation d'une langue :

« quand une population apprend la langue de vainqueurs, de colons étrangers ou, d'une manière générale, de sujets plus civilisés dont la langue a un prestige supérieur »³⁶³.

Cette transformation peut aller jusqu'à provoquer la naissance de langues mixtes, comme des « patois créoles », quand

« une population apprend une langue profondément différente de la sienne »³⁶⁴.

Cette situation crée un cas de bilinguisme : la population susdite utilise fréquemment deux structures linguistiques différentes, ce qui crée dans l'esprit des bilingues une situation de contact que Martinet nomme *interférence linguistique*. Cette interférence linguistique est le reflet intérieur à l'individu d'une situation extérieure de contact entre deux peuples³⁶⁵.

D'autres auteurs modernes ont également étudié le cas du bilinguisme. Selon E. Béniak, la connaissance de deux langues entraîne en effet un « bilinguisme », c'est-à-dire la connaissance simultanée de deux structures linguistiques qui ne peuvent manquer de s'influencer l'une l'autre. Dans la plupart des cas, il y a une langue majoritaire et une langue minoritaire et les locuteurs de la langue minoritaire rapprochent la structure et le lexique de leur langue à celle de la langue majoritaire : l'usage de la langue minoritaire se restreint et cette langue en est simplifiée (voire disparaît)³⁶⁶. Loin d'aller toujours jusqu'à cette extrémité, le contact produit au moins des échanges, des emprunts linguistiques, et donc des variations, le plus souvent au niveau du lexique. Comme l'explique E. Bourciez, il y a en effet deux

³⁶² A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1937, p. 21.

³⁶³ A. MEILLET, *op. cit.*, p. 23.

³⁶⁴ A. MEILLET, *op. cit.*, p. 23-24.

³⁶⁵ A. MARTINET, *Économie des changements phonétiques*, Berne, 1955, p. 192.

³⁶⁶ E. BÉNIK, *Contact des langues et changement linguistique*, Québec, 1985, p. 45.

types de mots nouveaux dans une langue : ceux qu'on emprunte à un idiome voisin et ceux que la langue crée elle-même à partir de ses propres ressources³⁶⁷. Une large part de l'innovation lexicale tient donc aux emprunts, selon la théorie actuelle.

Dans le chapitre qui suit, nous verrons que plusieurs facteurs mis en avant par Meillet (et développés de manière plus générale par la « sociolinguistique historique » contemporaine) se trouvent déjà explicitement mentionnés dans la réflexion de Borrichius sur la diversité des langues.

IV. 3. 2. Les guerres

Parmi les facteurs humains qui provoquent un changement dans les langues, et donc participent de la diversité linguistique, la première place revient, selon Borrichius, aux guerres (surtout si elles sont de longue haleine), et plus particulièrement aux issues des guerres : les vaincus sont forcés de se soumettre à la langue du vainqueur. L'auteur mentionne d'abord des cas de guerres fort longues et, selon un schéma qu'il reprendra par la suite, commence par les exemples issus de l'Antiquité ; et premièrement les guerres de Psammétique II, pharaon de la XXVI^e dynastie.

Dans la campagne dite de Nubie du roi Psammétique II³⁶⁸, en 593-592 av. J.-C., les mercenaires grecs étaient nombreux. Comme nous l'apprend une inscription à Abou Simbel, l'armée était même divisée en deux unités : les *alloglôssoi* et les égyptophones ; un certain Pedôn s'était vu confier le gouvernement d'une ville égyptienne. Borrichius ne se trompe donc pas en disant que l'usage de l'ionien fut importé en Égypte. Cette situation provoqua un contact (forcé) entre les langues, phénomène analysé dans un chapitre ci-après. Pour mieux comprendre la présence des Ioniens dans cette campagne, il faut en rappeler les causes. Cette expédition contre les Kouchites fut motivée par la volonté d'expansion du roi d'Éthiopie : Psammétique II partit en expédition contre celui-ci et accompagna en personne son armée jusqu'à Éléphantine. Son armée vainquit le roi de Kouch et marcha vers Napata. Or, l'opération extérieure de Psammétique contre la Nubie servait probablement un objectif intérieur : celui de montrer sa force à la région thébaine, fortement indépendante. Dans cette optique, l'appui des mercenaires grecs était une bonne stratégie, car ils étaient étrangers aux tensions internes et fidèles au roi. De plus, leur présence atténuait aux yeux des Thébains le caractère bas égyptien de l'armée. Cette théorie de Damien Agut-Labordère³⁶⁹ explique la présence et l'importance des Grecs dans l'armée de Psammétique.

Le bilinguisme de l'Égypte sous les Ptolémées est chose bien connue : les Égyptiens et les Grecs étaient administrés dans leurs langues respectives et avaient le droit d'être jugés selon leurs lois propres. Alexandrie était devenue le nouveau centre de la culture grecque, fondée par Alexandre en 331 (et achevée par Ptolémée I). Cette cohabitation de langues et de peuples provient donc effectivement d'une guerre, ou plutôt ici d'une conquête, puisque c'est lors de son expédition en Égypte (332) qu'Alexandre commença à y imposer le gouvernement macédonien et la langue d'État, grecque.

³⁶⁷ E. BOURCIEZ, *Eléments de linguistique romane*, Paris, 1956, p. 21.

³⁶⁸ S. SAUNERON & J. YOYOTTE, « La campagne nubienne de Psammétique II et sa signification historique », *BIFAO* 50, 1952, p. 157-207, pl. I-IV.

³⁶⁹ D. AGUT-LABORDÈRE, « Plus que des mercenaires ! L'intégration des hommes de guerre grecs au service de la monarchie saïte », *Pallas* 89, 2012, pp. 293-306.

En progressant dans l'histoire de l'Antiquité, Borrichius s'attache à l'exemple de l'Empire romain (il y reviendra plus loin dans son chapitre) : les conquêtes romaines ont imposé le latin comme langue d'administration, mais aussi la culture latine, parfois de manière directe, moyennant un décret, parfois en offrant la citoyenneté. Selon E. Bourciez, plusieurs raisons favorisèrent, en Gaule du moins, l'implantation du latin : le manque d'une culture écrite préalable, l'ascendant de la langue des vainqueurs, les colonies peuplées par des vétérans, le commerce, les écoles et bien sûr le système d'administration romain³⁷⁰.

Pour avoir la citoyenneté romaine à l'époque de Claude, il fallait obligatoirement connaître le latin. Cette ordonnance formelle dépasse la logique que suppose Borrichius³⁷¹, c'est-à-dire que le noble qui souhaitait la citoyenneté romaine trouvait cela logique d'apprendre le latin. Le savant danois omet de noter que cette situation n'est pas totalement vraie pour l'ensemble de l'Empire, puisque l'Orient conserva largement la langue grecque comme moyen de communication, même dans les cas où l'administration se faisait en latin. De même, plus tard, quand les Francs envahirent la Gaule, ce sont eux qui adoptèrent le latin. Quoi qu'il en soit, il est exact de dire que les guerres mettent en contact des langues, ce qui provoque des changements, — *a fortiori* lorsqu'une langue majoritaire est aux prises avec une langue minoritaire (souvent celle des vaincus), qui au mieux se modifie, au pire disparaît, mais rarement sans laisser de résidus³⁷².

Borrichius donne d'ailleurs plusieurs exemples de résidus de langues dus à des guerres ou des invasions : les influences du latin sur la langue grecque de l'Ancien Testament, du gothique en Espagne et en Italie³⁷³, du normand, danois et saxon en Angleterre³⁷⁴.

Par guerriers danois, Borrichius entend les Vikings, qui firent des raids en Angleterre à partir du IX^e siècle ; ces Vikings étaient scandinaves, principalement danois et norvégiens. L'Angleterre qu'ils attaquèrent est encore un ensemble de royaumes divisés ; ces invasions sont essentielles pour l'histoire du pays. En 865, arrivent en Grande-Bretagne les milices scandinaves et surtout la grande armée danoise. Les Danois fondent le Danelaw, c'est-à-dire un ensemble de cinq provinces (Five Burroughs) ; ce Danelaw (*Dane* toutefois peut aussi désigner les Norvégiens) perdurera jusqu'à l'arrivée de Guillaume le Conquérant : les langues scandinaves laissent une trace indélébile en Angleterre, notamment, dans la toponymie, le vocabulaire juridique et législatif (*law* par exemple) et l'art³⁷⁵.

³⁷⁰ E. BOURCIEZ, *Eléments de linguistique romane*, Paris, 1956, pp. 27-30.

³⁷¹ A. REY, F. DUVAL ET G. SIOUFFI, *Mille ans de langue française, histoire d'une passion*, Paris, 2011, p. 21.

³⁷² Cf. E. BOURCIEZ, *Eléments de linguistique romane*, Paris, 1956, pp. 37-40 ; H. WALTER, *L'aventure des langues en Occident*, Paris, 1994, p. 273.

³⁷³ Les Wisigoths (ou Goths de l'Ouest) en effet, repoussés par les Francs en 507 se replièrent au delà des Pyrénées, en Espagne. Leur royaume subsistera jusqu'en 711 où ils seront défaits par les Arabes. Les Ostrogoths (Goths de l'Est), sous Théodoric, devinrent maîtres de l'Italie en 488, et établirent leur capitale à Ravenne (Bradley, 1890, pp. 145-151). Pour plus de détails sur les Goths et leurs incursions : H. WOLFRAM, *History of the Goths*, trad. de l'allemand TH. J. DUNLAP, Berkley-Los Angeles- Londres, 1979.

³⁷⁴ Pour un aperçu de l'histoire des trois invasions en Angleterre dont parle Borrichius, voir PH. CHASSAIGNE, *Histoire de l'Angleterre des origines à nos jours*, Paris, nouvelle édition : 2001, pp. 23-30.

³⁷⁵ Résumé de l'exposé du prof. R. Boyer, en novembre 2002 sur Clio https://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/les_vikings_en_grande_bretagne.asp consulté pour la dernière fois le 27/06/2018. R. BOYER, *Les Vikings, Histoire et civilisation*, 2^e édition, Paris, 2002. https://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/les_vikings_en_grande_bretagne.asp

Les invasions des Angles, Jutes et Saxons sont en fait bien antérieures à celles des Danois, que Borrichius cite en premier lieu, puisqu'ils arrivèrent par le sud de l'île au V^e siècle ; au départ mercenaires, ils s'imposèrent sur le territoire et reléguèrent les Bretons, fortement décimés, vers l'Armorique, ainsi que leur langue : l'anglais a pour fond principal l'anglo-saxon, le parler des Angles et des Saxons, qui se convertirent au VII^e siècle³⁷⁶.

Aux Saxons et aux Scandinaves succédèrent les Normands, à la tête desquels Guillaume, Duc de Normandie (1035-1087), qui souhaitait pour lui-même la couronne d'Angleterre ; son adversaire, le comte Harold, fut tué à la bataille d'Hastings en 1066. Guillaume, couronné roi, favorise largement les Normands au profit des Saxons ; il impose à la Grande-Bretagne un système féodal, ce qui irrite la majorité des nobles anglo-saxons, qui se rebellèrent et furent forcés à l'exil. Les conquérants, que Guillaume établissait sur le territoire, vinrent avec leur langue, ce qui donna naissance à l'anglo-normand, idiome qui eut une influence importante pendant au moins trois siècles : le vocabulaire germanique et scandinave s'est largement latinisé. Toutefois, les habitants d'Angleterre ont continué à parler anglo-saxon, et ce sont surtout les habitants en contact avec le pouvoir qui ont mis du zèle à latiniser leur langue³⁷⁷. C'est un mélange encore fort basé sur l'anglo-saxon ou vieil anglais qui triomphera en Angleterre.

C'est pourquoi Borrichius conclut en disant qu'il n'est pas aisé d'éradiquer totalement la langue des vaincus sans éradiquer tous les locuteurs eux-mêmes. Il imagine une solution qui serait de remplacer tous les nourrices et les instructeurs : au-delà des guerres, il rêve à une nouvelle Pentecôte, une unité sous la langue latine, possible selon lui en moins d'un siècle. D'autant plus possible si les vainqueurs, au lieu d'imposer leur propre langue à l'administration ou de tuer le peuple, utilisent leur pouvoir précisément pour remplacer toutes les nourrices par des pédagogues instruits. Et cette unité dans la langue latine aurait également comme conséquence la paix universelle et une plus grande stabilité du langage. Il cite l'exemple de deux enfants ayant été éduqués uniquement en latin et parlant cette langue avec une extrême facilité : un de ses compatriotes, que nous n'avons pu identifier, et Michel de Montaigne, représentant un exemple célèbre dans l'histoire.

Dans toutes les situations qu'il cite, Borrichius imagine un schéma commun à la transformation des langues : les nations soumises, qui doivent adopter la langue des vainqueurs, sont incapables de reproduire exactement cette langue étrangère et leur imitation débouche sur une langue fortement altérée. Cette nouvelle langue pourra subir à son tour le même sort plus tard, ce qui est particulièrement frappant dans l'exemple de l'Angleterre et des invasions successives. La vérité historique ne correspond pas toujours à la réunion harmonieuse et plus ou moins égalitaire de deux langues (sauf au niveau lexical), mais nous pensons que Borrichius avait saisi le principe de l'évolution du langage par contact, et donc par emprunts.

L'auteur poursuit en illustrant son propos par la diversification du latin dans les langues romanes ; il montre, grâce à des preuves tirées des textes de saint Augustin, que le latin

³⁷⁶ PH. CHASSAIGNE, *Histoire de l'Angleterre des origines à nos jours*, Paris, nouvelle édition : 2001, pp. 21-25 ; cf. également : F. STENTON, *Anglo-Saxon England*, Oxford, 3^e édition, 1971 ; S. CASSAGNES-BROUQUET, *Histoire de l'Angleterre médiévale*, Gap, 2000.

³⁷⁷ PH. CHASSAIGNE, *Histoire de l'Angleterre des origines à nos jours*, Paris, nouvelle édition : 2001, pp. 25-30.

s'était déjà abâtardi dans les colonies romaines avant la division en différents idiomes et avant l'influence des conquêtes dites « barbares » du V^e siècle.

Selon Borrichius, les guerres constituent donc la première des cinq causes sociales qui vont s'ajouter aux causes naturelles pour faire évoluer et varier les langues après la confusion de Babel. Les guerres tantôt mettent des peuples en contact, ce qui produit des échanges principalement lexicaux ; tantôt imposent aux vaincus la langue des vainqueurs, d'où finit par émerger, en passant par un stade de bilinguisme, un nouvel idiome. Selon Borrichius, la terre entière pourrait rapidement retrouver une unité linguistique dans le latin, si l'homme voulait bien se doter de bonnes méthodes d'éducation.

IV. 3. 3. Les relations commerciales (et, subsidiairement, religieuses)

Comme seconde cause sociale de la variation linguistique, Borrichius identifie le commerce ; car vendeurs et acheteurs cherchent à s'adapter les uns aux autres, au point de créer quelquefois une langue hybride. Comme premier exemple tiré de l'Antiquité, le savant danois mentionne le peuple de marchands maritimes par excellence, les Phéniciens³⁷⁸. Ceux-ci ont servi d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident, et leur culture a eu de l'influence dans toute la méditerranée. Leur aire de commerce s'étend, dès la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., de la Bretagne jusqu'à l'intérieur du Moyen-Orient. Au départ, ils avaient simplement des comptoirs commerciaux un peu partout, mais leurs activités se sont transformées en aspiration colonialiste. Selon Hérodote, l'alphabet grec vient des Phéniciens, alors que selon Tacite les Phéniciens n'ont fait que véhiculer une invention égyptienne ; quoi qu'il en soit, l'alphabet a probablement été véhiculé à des fins commerciales, et diffusé petit à petit par les Phéniciens : en Grèce, chez les Étrusques, en Espagne³⁷⁹...

Les Grecs ont eux aussi largement colonisé le monde méditerranéen en trois phases principales :

- 1) Durant les Ages Obscurs, en s'étendant vers l'Asie Mineure ;
- 2) Aux VIII^e-VI^e siècles, vers l'occident (Italie et Sicile) ;
- 3) Sous Alexandre le Grand et l'empire macédonien (l'orient).

Ils étaient poussés par la nécessité : leurs terres étaient peu propices à une agriculture capable de nourrir une population grandissante. Ce manque de ressources naturelles les engagea à faire fleurir leur commerce dans l'ensemble de la Méditerranée, en commençant par l'orient et les îles. Comme les cartes le donnent à voir, la colonisation et le commerce étendaient la présence et la langue grecques très largement. L'influence grecque sur l'étrusque ou le latin populaire par exemple fait l'objet d'études par ailleurs.³⁸⁰

³⁷⁸ V. BERARD, « Phéniciens » in *Revue Archéologique* 24, 1926, pp. 113–136.

³⁷⁹ A. LEMAIRE, « La diffusion des écritures alphabétiques (ca 1700-500 av. n.è.) » in *Diogenes* 218, n° 2, 2007, pp. 52-70 ; Pour ce qu'en dit Samuel Bochart, qui consacre une partie de sa *Géographie Sacrée (Canaan)* aux Phéniciens, voir la notice sur cet auteur.

³⁸⁰ F. BIVILLE, "L'emprunt lexical, un révélateur des structures vivantes des deux langues en contact : (le cas du grec et du latin)" in *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Ancienne*, 65 : 1 (1991), Paris, pp. 45-58.

J. KRAMER, "L'influence du grec sur le latin populaire. Quelques réflexions" in *Studii clasice*, XVII (1979), Bucarest, pp. 127-135.



fig. 5 : La colonisation grecque VIII-VI av. J.-C.

L. BONFANTE, « The Greeks in Etruria », in *The Greeks beyond the Aegean: from Marseilles to Bactria : papers presented at an international symposium held at the Onassis Cultural Center, New York, 12th October, 2002*, éd. V. Karageorghis, New York, 2003, pp. 43-58.

A. HUS, « Résistance et assimilation des Étrusques à la culture grecque » in *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^e Congrès international de la Fédération internationale des Associations d'études classiques, Madrid septembre 1974*. éd. Pippidi, Dionys M, Bucarest : 1976 ; Paris : 1976, pp. 151-159.

M. CRISTOFANI, 'I Greci in Etruria', in *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés antiques. Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981) organisé par la Scuola normale superiore et l'École française de Rome : avec la collaboration du centre de recherches d'histoire ancienne de l'Université de Besançon*, Coll. École franc. de Rome, LXVII, Pisa: Scuola Norm. Sup., 1983 ; Rome : École franç. de Rome, 1983, pp. 239-254.

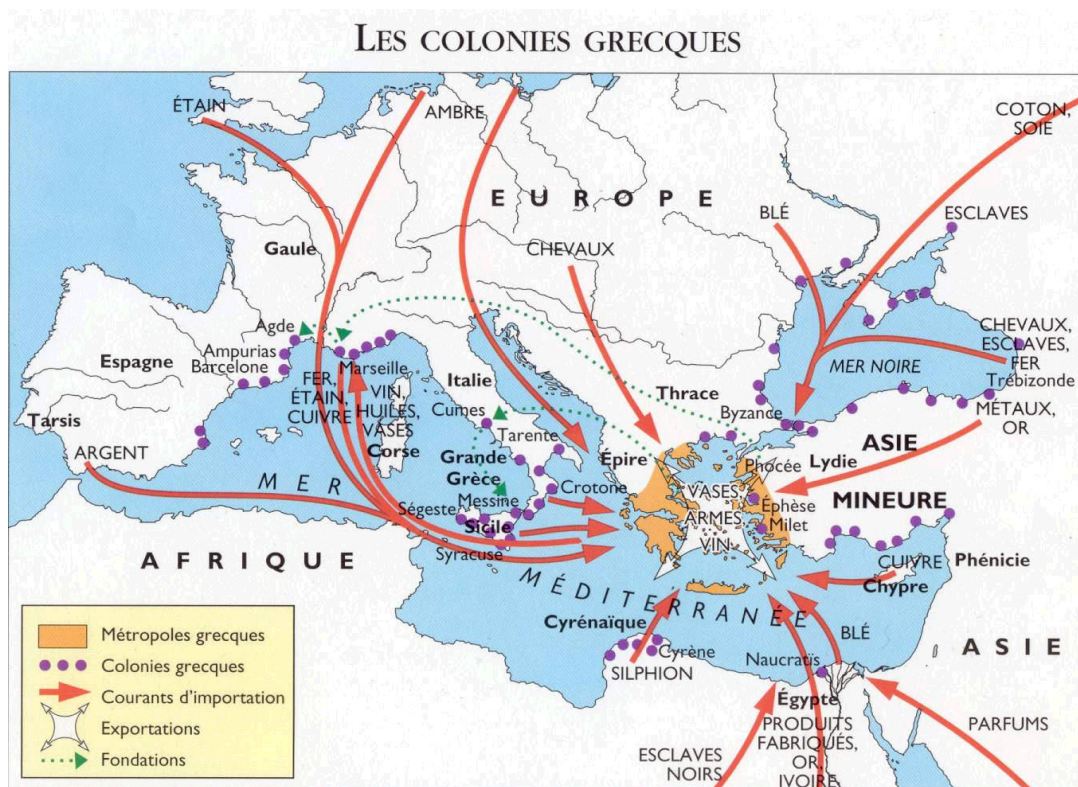


fig. 6. Les colonies grecques

Borrichius compare ce phénomène de commerce doublé de colonisation de l'Antiquité à celui qui a lieu à son époque vers l'Asie, l'Afrique et, avant tout, le « Nouveau Monde », dans lequel furent importées les langues et cultures européennes.

Le célèbre conquistador Francisco Pizarro González débarque au Pérou en 1531 (il avait découvert cette nouvelle terre en 1525) et envahit le territoire de la civilisation Inca à son apogée, engagée dans des luttes pour la succession au pouvoir. Pizzaro en profite pour ruser, tuer l'empereur Inca en place et s'emparer du pays. La Bolivie (ou Haut Pérou) fut conquise en 1538 par le même Pizzaro, qui y massacra les Incas³⁸¹.

Le Portugais Pedro Alvarez Cabral débarque pour sa part en 1500 sur les côtes de ce qui deviendra le Brésil. Il prend possession des terres inconnues au nom du roi. Au départ, les marchands portugais y établissent des comptoirs commerciaux ; la colonisation proprement dite commence dès 1532 et la première communauté jésuite ne s'installe qu'en 1549³⁸². Goa, situé en Inde, était un important port commercial qui fut attaqué par les Portugais en 1510, et qui passa sous leur coupe l'année suivante, après quelques revirements de situation. Les colons portugais furent encouragés à s'installer là-bas et à épouser des femmes indigènes pour se mêler à la population.

Après la redécouverte de l'île de Madagascar par les Portugais en 1500, les Français y installèrent leur première colonie en 1643 ; et c'est Louis XIV, en 1665, qui décide d'en faire

³⁸¹ M. LANGLOIS, "L'Amérique pré-colombienne et la conquête européenne" in *Histoire du monde*, dir. M. E. CAVAGNAC, t. IX, Paris, 1928, pp. 468-480.

³⁸² M. LANGLOIS, "L'Amérique pré-colombienne et la conquête européenne" in *Histoire du monde*, dir. M. E. CAVAGNAC, t. IX, Paris, 1928, p. 358.

une base avancée pour la Compagnie des Indes orientales³⁸³. Le Canada³⁸⁴ fut aussi une colonie française ; la « Nouvelle France » avait été fondée, pour ainsi dire, en 1534, lorsque Jacques Cartier découvrit le Québec ; mais c'est seulement en 1600 qu'il y eut un fort français permanent³⁸⁵.

En 1612, les Anglais établirent à Surat, ville indienne, un comptoir commercial et en 1614 ils obtinrent des autorités locales les droits de commerce dans l'est de l'Inde. Pour ce qui est du Nouveau Monde, la première colonie (Jamestown) de Virginie fut fondée en 1607. Le nom de Virginie lui fut donné en l'honneur d'Élisabeth I (the Virgin Queen) ; Virginie devint une colonie royale en 1624³⁸⁶.

Le terme de « Nouvelle Hollande » désigne les différentes colonies des Pays-Bas au Brésil, en Australie, en Acadie et en Amérique du Nord. Le siècle d'or néerlandais couvre la période de 1584 à 1702 et leur prospérité est basée sur le commerce maritime : les Pays-Bas ont des comptoirs marchands sur l'ensemble du globe ; et même le japonais, pour ne citer qu'un exemple, tire quelques mots du néerlandais. La fin de ce siècle d'or découle du début d'une vraie concurrence des autres pays³⁸⁷.

Bref, Borrichius explique que, dans le cas de relations commerciales (impliquant parfois des colonies), les deux partis (vendeurs et acheteurs) sont forcés de trouver un « terrain d'entente » linguistique : d'une manière ou d'une autre ils doivent communiquer ; et vendeurs comme acheteurs ont tout intérêt à le faire. Dans le chef de Borrichius, ils créent alors un idiome mixte. En vérité, les situations qui résultent en simples emprunts linguistiques sont plus fréquentes. Dans le cas de rapports de force évidents, comme dans une situation de victoire guerrière, les plus faibles adoptent la langue des plus forts. Borrichius cite plusieurs exemples de peuples américains qui ont dû adopter les langues européennes, même si quelques savants européens se sont intéressés aux langues indigènes et ont tenté de les apprendre³⁸⁸.

Aux échanges dus au commerce, Borrichius ajoute quelques mots sur le facteur religieux qui explique lui aussi les emprunts ou variations de langues. Comme H. Walter le rappelle, la conversion d'une religion à une autre peut avoir un effet important sur un peuple et sa langue. En effet, si la religion est pratiquée dans une certaine langue, les nouveaux adeptes qui s'y adonnent peuvent se mettre à parler cette langue, la transporter avec eux et la

³⁸³ Sur Madagascar, voir : P. VERIN, *Madagascar*, Paris, Karthala, 2000.

³⁸⁴ Sur l'histoire du Canada, voir : J.-M. LACROIX, *Histoire du Canada. Des origines à nos jours*, Paris, 2016.

³⁸⁵ R. CARTIER, *L'europe à la conquête de l'amérique*, Paris, 1956, pp. 71-95.

³⁸⁶ *Histoire de la Virginie, par un auteur natif et habitant du païs*, traduite de l'anglais, Amsterdam, chez Thomas Lombrail, 1707, pp. 2-70 ; <https://www.suratmunicipal.gov.in/TheCity/History> ; <http://xroads.virginia.edu/~HYPER/VAGuide/history.html> consultés pour la dernière fois le 02/08/2018 ; M. LANGLOIS, "L'Amérique pré-colombienne et la conquête européenne" in *Histoire du monde*, dir. M. E. CAVAIGNAC, t. IX, Paris, 1928, p. 502 ; R. CARTIER, *L'europe à la conquête de l'amérique*, Paris, 1956, pp. 219-238.

³⁸⁷ J. PICQ, « Chapitre 14. Le siècle d'or hollandais. Les Provinces-Unies, terre des libertés », in *Une histoire de l'État en Europe. Pouvoir, justice et droit du Moyen Âge à nos jours*, sous la direction de J. PICQ, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.), 2009, p. 337-351 (« Les Manuels de Sciences Po »). URL : <https://www.cairn.info/une-histoire-de-l-etat-en-europe--9782724611038-page-337.htm>

³⁸⁸ Pour l'exemple de José de Acosta, voir notre chapitre sur les "Savants contemporains".

modifier avec l'usage³⁸⁹. Borrichius donne des exemples de son parler danois maternel, qui a adopté certains mots hébreux et grecs issus du vocabulaire religieux. Il donne aussi l'exemple de l'expansion de l'arabe grâce à (ou plutôt à *cause de*, dans l'esprit de Borrichius) l'islam, en citant des langues d'Afrique et d'Asie qui accueillent nombre de mots arabes. Comme ses contemporains, Borrichius n'avait pas une bonne opinion de l'islam, puisque les régions influencées par l'arabe sont dites « infelices » et Mahomet est qualifié d'« impostor ».

Borrichius, passant en revue des exemples plus ou moins pertinents depuis l'Antiquité jusqu'à son époque, identifie le commerce comme une cause d'échanges entre les langues, d'emprunts et de diffusion de langues. La colonisation peut entraîner des conversions religieuses collectives, qui ont, elles aussi, un impact majeur sur l'évolution des langues.

IV. 3. 4. Les mariages

Au quinzième chapitre de son ouvrage, Borrichius identifie, toujours dans l'ordre social, une troisième cause de changements linguistiques, à savoir les mariages entre étrangers, phénomène auquel il attribue « une très grande incidence ». Les époux désirant s'adapter l'un à l'autre créent souvent un nouveau parler, qui sera ensuite utilisé comme langue « maternelle » par leurs enfants. D'une telle langue mixte, le savant danois cite deux exemples fameux : un témoignage contenu dans le livre biblique d'Esdras et le cas du mariage du Romain Pietro Della Valle.

Esdras est le nom d'un livre de l'Ancien Testament, qui était jadis regroupé avec le livre de Néhémie dans les textes massorétiques ; au XV^e siècle, les treize chapitres de Néhémie furent détachés de cet ensemble. Esdras est un saint, traditionnellement considéré comme l'auteur de son propre livre. Il l'aurait composé au V^e siècle ; en réalité, la mise par écrit de son histoire serait plus récente, datant du IV^e ou III^e siècle³⁹⁰. Le début du livre d'Esdras ne concerne pas, en fait, Esdras lui-même : Cyrus, roi des Perses, permet aux Juifs de reconstruire leur temple à Jérusalem ; nombre d'entre eux, exilés à Babylone, retournent en terre promise, mais l'autorisation royale est sujette à des contestations ; elle sera finalement confirmée par Darius.

Esdras, descendant d'Aaron, apparaît au chapitre 7 : c'est un prêtre juif, envoyé par Artaxerxès pour réformer la vie religieuse de Jérusalem, il donne à la foi et à la pureté une place centrale. C'est avec lui que s'élabore le judaïsme tel que le connaîtra encore Jésus. Pour son grand respect de la loi divine, il était considéré comme « béni de Dieu ».

Au chapitre 9, Esdras découvre que de nombreux Juifs ont épousé des femmes étrangères. Ces mariages sont vus comme une grande faute ; les étrangers en effet sont impurs :

« Ceci réglé, les chefs m'abordèrent en disant : « Le peuple d'Israël, les prêtres et les lévites n'ont point rompu avec les gens du pays plongés dans leurs abominations, Cananéens, Hittites, Perizzites, Jébuséens, Ammonites, Moabites, Égyptiens et Amorites, - mais, pour eux et pour leurs fils, ils ont pris femmes parmi leurs filles : la

³⁸⁹ H. WALTER, *L'aventure des langues en Occident*, Paris, 1994, pp. 136 et 277.

³⁹⁰ P. M. BOGAERT, « Les livres d'Esdras et leur numérotation dans l'histoire du canon de la Bible latine », *Revue Bénédictine* 110, 2000, pp. 5-26 : voir Brepols Online <https://www.brepolsonline.net/doi/citedby/10.1484/J.RB.5.100750> (consulté pour la dernière fois le 22/06/2018).

race sainte s'est mêlée aux gens du pays : chefs et conseillers, les premiers, ont participé à cette trahison ! » À cette nouvelle, je déchirai mon vêtement et mon manteau, m'arrachai les cheveux et les poils de barbe et m'assis accablé. Tous ceux qui tremblaient aux paroles du Dieu d'Israël se rassemblèrent autour de moi, devant cette trahison des exilés. Quant à moi je restai assis, accablé, jusqu'à l'oblation du soir. À l'oblation du soir, je sortis de ma prostration et, vêtement et manteau déchirés, tombai à genoux, étendis les mains vers Yahvé, mon Dieu, et dis : « Mon Dieu, j'ai trop de honte et de confusion pour lever mon visage vers toi, mon Dieu. Car nos crimes se sont multipliés jusqu'à dépasser nos têtes, et notre péché s'est amoncelé jusqu'au ciel. Depuis les jours de nos pères jusqu'à ce jour, nous sommes grandement coupables : pour nos crimes nous fûmes livrés, nous, nos rois et nos prêtres, aux mains des rois étrangers, à l'épée, à la captivité, au pillage et à la honte comme c'est le cas aujourd'hui. Mais à présent, tout à coup, Yahvé notre Dieu nous a fait grâce en nous laissant un Reste et en nous accordant un asile dans son lieu saint : ainsi notre Dieu a-t-il illuminé nos yeux et nous a-t-il donné quelque répit en notre servitude. Car nous sommes esclaves ; mais dans notre servitude notre Dieu ne nous a point abandonnés : il nous concilia la faveur du roi de Perse, nous accordant du répit, pour que nous relevions le temple de notre Dieu et restaurions ses ruines, et nous procurant un abri sûr en Juda et à Jérusalem. Mais maintenant, que pourrions-nous dire mon Dieu, si, après ces faveurs, nous avons abandonné tes commandements, que, par tes serviteurs les prophètes, tu avais prescrits en ces termes : *Le pays où vous entrez pour en prendre possession est un pays souillé par la souillure des gens du pays, par les abominations dont ils l'ont infesté d'un bout à l'autre avec leurs impuretés. Eh bien ! ne donnez pas vos filles à leurs fils et ne prenez pas leurs filles pour vos fils ; ne vous souciez jamais de leur paix ni de leur bonheur, afin que vous deveniez forts, mangiez les meilleurs fruits du pays et le laissiez en patrimoine à vos fils pour toujours.* Or après tout ce qui nous est advenu par nos actions mauvaises et notre grande faute – bien que, ô notre Dieu, tu aies compté nos crimes au-dessous de leur malice et nous aies laissé le Reste que voici ! – pourrions-nous encore violer tes commandements et nous allier à ces gens abominables ? Ne t'irriterais-tu pas jusqu'à nous détruire, sans que subsiste le moindre Reste ? Yahvé, Dieu d'Israël, c'est par ta justice que nous sommes demeurés un Reste, comme c'est le cas aujourd'hui : nous voici devant toi avec notre péché ! Oui, il est impossible à cause de lui de subsister en ta présence ! »³⁹¹

Au chapitre 10, les hommes proposent de racheter leur faute en répudiant leurs femmes et leurs enfants :

« Comme Esdras, tout en pleurs, et prosterné devant le temple de Dieu, faisait prière et confession, une immense assemblée d'Israël, hommes, femmes et enfants, s'était réunie autour de lui : et ce peuple pleurait abondamment. Alors Shekanya, fils de Yehiel, l'un des fils d'Elam, prenant la parole, dit à Esdras : « Nous avons trahi notre Dieu en épousant des femmes étrangères, prises parmi les gens du pays. Eh bien ! malgré cela, il y a encore un espoir pour Israël. Nous allons prendre devant notre Dieu l'engagement solennel de renvoyer nos femmes étrangères et les enfants qui en sont nés, nous conformant au conseil de Monseigneur et de ceux qui tremblent au commandement de notre Dieu. Que l'on agisse selon la Loi ! Lève-toi ! cette affaire te

³⁹¹ *La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem, Paris, 1956.

regarde, mais nous serons à tes côtés. Courage et à l'œuvre ! » Alors Esdras se leva et fit jurer aux chefs des prêtres et des lévites et à tout Israël qu'ils agiraient comme il avait été dit. On jura. Esdras s'en fut de devant le temple de Dieu et se rendit à la salle de Yohanân, fils d'Elyashib, où il passa la nuit sans manger de pain ni boire d'eau, car il était dans le deuil à cause de la trahison des exilés.

On fit publier en Juda et à Jérusalem, à l'adresse de tous les exilés, qu'ils eussent à se réunir à Jérusalem : quiconque n'y viendrait pas dans les trois jours – tel fut l'avis des chefs et des anciens – verrait tout son bien confisqué et serait lui-même exclu de la communauté des exilés. Tous les hommes de Juda et de Benjamin s'assemblèrent donc à Jérusalem dans les trois jours : ce fut le neuvième mois, au vingtième jour du mois ; tout le peuple s'installa sur la place du temple de Dieu, tremblant pour cette affaire et parce qu'il pleuvait à verse. Alors le prêtre Esdras se leva et leur déclara : « Vous avez commis une trahison en épousant des femmes étrangères : ainsi avez-vous ajouté au péché d'Israël ! Mais à présent, rendez grâces à Yahvé, le Dieu de vos pères, et accomplissez sa volonté en vous séparant des gens du pays et des femmes étrangères ». Toute l'assemblée répondit à forte voix : « Oui, notre devoir est d'agir suivant tes consignes ! Mais le peuple est nombreux et c'est la saison des pluies : il n'y a pas moyen de rester dehors ; de plus ce n'est pas une entreprise d'un jour ou deux, car nous sommes nombreux à avoir péché en cette matière. Nos chefs pourraient représenter l'assemblée plénière : tous ceux qui dans nos villes ont épousé des femmes étrangères viendraient aux dates assignées, accompagnés des anciens et des juges de chaque ville, jusqu'à ce que nous ayons détourné la fureur de notre Dieu, motivée par cette affaire ».

Le livre se termine par une liste de tous les Juifs qui ont commis cette faute.

La citation de Borrichius n'est donc pas tout à fait pertinente : Esdras s'était fort peu préoccupé du problème de la langue, mais davantage de la faute que représentent ces mariages. Les Juifs en effet ont épousé des femmes issues de peuples impurs. Borrichius cite trois régions d'où viennent les femmes impures :

- Azot, région de la Macédoine actuelle : selon les anciens commentateurs, les femmes d'Azot sont des Philistines. La langue des Philistins n'est pas identifiée³⁹².

- Ammon, royaume situé à l'est de la mer Morte. Les Ammonites sont presque toujours les ennemis des Hébreux dans la Bible. Leur ancêtre fondateur est Ben Ammi, fils de Loth. Moab est lui aussi fils de Loth. Loth est le neveu d'Abraham, celui qui fuit la destruction de Sodome, prévenu par les anges. Mais comme ses fils sont issus de l'union incestueuse de Loth (inconscient de son acte) et de ses filles, leur descendance est impure.

- Moab, également à l'est de la mer Morte. Les Hébreux eurent des conflits incessants avec les Moabites, qui pourtant parlaient eux aussi une langue cananéenne : l'exemple de Borrichius est peut-être mal choisi.

Le second exemple de « mélange linguistique » dû à un mariage est celui de Pietro della Valle, époux de Sitti Maani Gioerida³⁹³. Pietro della Valle (1586-1652) fut une figure

³⁹² A. CALMET, *Commentaire littéral de tous les livres de l'ancien et du nouveau testament, les deux livres d'Esdras, Tobie, Judith, et Esther*, Paris, chez Pierre Emery, 1713, p. 189.

importante de son époque : à la fois poète-musicien et explorateur, il composa aussi bien des morceaux de musique que des récits de voyage abondamment documentés. Il identifia le site de Babylone lors de ses expéditions et redécouvrit l'existence de l'écriture cunéiforme. Il commença ses voyages de manière atypique : à Rome, il était un trublion, et le pape l'envoya en Tunisie, avec pour mission de libérer des prisonniers chrétiens. Sauf que ces « prisonniers » étaient en fait convertis à l'Islam et bien heureux de leur nouvelle vie. Pietro della Valle ne rentra pas bredouille pour autant, puisqu'il ramena de son voyage un trésor suffisant à assurer sa subsistance. De retour à Rome, il apprend l'arabe, puis entreprend un pèlerinage jusqu'à Jérusalem en passant par Constantinople. Son voyage toutefois ne s'arrête pas, une fois son pèlerinage accompli : il continue sa route vers Alep puis Bagdad. Durant cette dernière étape, un homme raconte à Pietro son amour malheureux pour une jeune fille de Bagdad, Sitta Maani. Della Valle souhaitait que son nom soit connu en dehors de l'Italie, et épouser la fille d'une riche famille lui semblait un bon expédient. Pris lui-même d'amour pour cette jeune femme étant donné les vertus qu'on lui avait contées, il se rendit à Bagdad pour convaincre les parents de Maani de lui donner sa main (1517). La jeune fille, qui avait bien d'autres prétendants vu le rang de sa famille et le montant de sa dot, choisit d'épouser l'étranger. Elle suivit ensuite son nouvel époux dans ses pérégrinations, mais, sur le chemin du retour vers l'Italie, le couple est atteint de malaria : Maani, enceinte, meurt. Le mariage aura duré cinq ans, avant que Pietro n'épouse la suivante de sa femme décédée, qui, elle, lui donnera quatorze enfants.

Nonobstant plusieurs difficultés, Pietro réussit à ramener le corps de son épouse à Rome, embaumé selon ses dernières volontés. Cinq ans après la mort de Maani, en 1527, il lui fit des funérailles grandioses, dont il nous reste une description³⁹⁴. Sur sa tombe étaient gravées des inscriptions en de nombreuses langues différentes, orientales et européennes (notamment : arabe, turc, persan, italien, français...). Le portrait qui accompagne le texte sur la sépulture de Maani lui donne un côté exotique et représente une beauté typique de son pays. Il est basé sur une image que Pietro avait fait réaliser pour satisfaire la curiosité de sa famille : son épouse y est représentée en habits syriens traditionnels ; en effet, Pietro lui-même accordait beaucoup d'importance aux détails vestimentaires et adoptait les coutumes du pays où il se trouvait.

Issue d'une riche famille marchande nommée Gioerida, Sitti Maani était une femme particulière, capable de communiquer dans plusieurs langues (elle était née à Mardin, ville principale de la Mésopotamie, mais avait déménagé à Bagdad à cause des guerres). Cette épouse atypique, cette femme capable de parler plus d'une langue, avait de quoi intriguer les hommes curieux du XVI^e siècle. Son nom même, Maani (Ma'ani Juwayri en arabe), signifie « l'intelligence » ou « les choses bien dites ». Sitti est un titre d'honneur pour les grandes dames.

³⁹³ I. CIAMPI, *Della vita e dell'opera di Pietro della Valle, il Pellegrino*, Rome, 1880 ; R. R. HOLZER, « Della Valle, Pietro », Grove Music Online. oxfordmusiconline.com, October 2010 ; C. BASKINS, « Lost in Translation : Portraits of Sitti Maani Gioerida delle Valle in Baroque Rome », in *Early Modern Women* 7, 2012, pp. 241-260 ; W. BLUNT, *Pietro's Pilgrimage. A Journey to India and Back at the Beginning of the Seventeenth Century*, London, 1953 ; P. DELLA VALLE, *Voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales, et autres lieux*, traducteur anonyme, Nouvelle édition, Rouen, chez Robert Machuel, 1745.

³⁹⁴ [G. ROCCHI] *Funerale della Signora Sitti Maani Gioerida Della Valle, celebrato in Roma l'anno 1627 e descritto dal Signor Girolamo Rocchi*, Roma, da Zannetti, 1627.

Pietro Della Valle avait appris le turc et l'arabe : c'était probablement lui qui communiquait dans la langue de ses épouses. Toutefois, Sitti Maani, dans l'idéal de Pietro en tout cas (la tombe qu'il lui réalisa en est la preuve), était elle aussi polyglotte. Il est donc possible que les époux aient parfois « mélangé » des langues pour communiquer. Par ailleurs, la supposition de Borrichius sur l'idiome des enfants d'un tel couple s'applique plus véritablement aux enfants que Della Valle a réellement eus, c'est-à-dire ceux de Maria Tinatin. Borrichius semble ici saisir une occasion de mentionner une curiosité de son temps plutôt que réellement vouloir étudier la situation linguistique des enfants de Della Valle, car le couple mentionné n'avait pas d'enfants, et rien n'indique dans leur histoire la création d'un idiome mixte ; il s'agit d'une pure supposition de Borrichius.

Cependant, un couple si atypique et si différent linguistiquement ne pouvait manquer de piquer la curiosité de notre professeur danois. De plus, l'exemple fameux de leurs aventures romanesques devait spécialement frapper l'imagination des lecteurs et retenir leur attention. Selon Cristelle Baskins³⁹⁵, le mariage de Pietro della Valle et de Sitti Maani Gioerida est un bon exemple de « transculturation » ; par ce terme, elle entend le fait que des personnes différentes entrent en contact étroit, au point d'en être transformées. C'est exactement ce que Borrichius suppose pour les langues de deux époux d'origines différentes.

IV. 3. 5. Les migrations

Comme quatrième cause sociale à la diversification des langues, Borrichius identifie les migrations de peuples entiers. Il mentionne tout d'abord l'étude de Wolfgang Laz comme référence : *De aliquot gentium migrationis sedibus fixis, reliquiis linguarumque initiis et immutationibus ac dialectis libri XII* (1572). Dans cet ouvrage de plus de huit-cents pages, on trouve principalement l'histoire détaillée des :

- 1) « Aborigènes »
- 2) « Gallogrecs »
- 3) « Cimmères » (correspondant plus ou moins aux Tartares)
- 4) « Pannoniens » (plus ou moins les Hongrois)
- 5) « Celtes »
- 6) « Taurisques » (peuple de la Norique) et « Carnes »
- 7) « Boïens » (peuple celtique)
- 8) « Suèves »
- 9) « Marcomans » (peuple de Germanie)
- 10) « Goths » et « Wisigoths »
- 11) « Vandales » et « Gépides » (peuple scythe)
- 12) « Hérules » (Scythes du marais méotide) et « Ruges » (peuple germanique de bords de la Baltique septentrionale).

Selon Borrichius, les nouveaux arrivants n'exterminent jamais entièrement les anciens habitants ni leur langue, si bien qu'un mélange se produit entre les deux langues. Prenons l'exemple du français, qu'il cite brièvement dans son exposé, pour illustrer ce propos (nous simplifions bien évidemment pour nous limiter aux éléments ici pertinents). Quand les Romains envahirent et latinisèrent la Gaule, plusieurs éléments de vocabulaire ou traits de

³⁹⁵ C. BASKINS, « Lost in Translation : Portraits of Sitti Maani Gioerida Della Valle in Baroque Rome », in *Early Modern Women* 7, 2012, pp. 241-260.

prononciation celtes se mélangèrent à la nouvelle langue du pouvoir (« substrat gaulois »). À l'inverse, il peut se produire que la langue des nouveaux arrivants soit abandonnée au profit de celle des habitants en place, tout en lui imprimant une marque particulière : ainsi, au V^e siècle, les Francs conquièrent le territoire, mais adoptèrent le gallo-romain, tout en enrichissant le lexique de cette langue et modifiant sa prononciation (« superstrat germanique »)³⁹⁶.

Ensuite, Borrichius mentionne le *topos* de Soles de Cilicie (à distinguer de Soles à Chypre), colonie grecque fondée au V^e siècle, dont les habitants étaient réputés parler très mal le grec. Le satiriste Lucien s'en était moqué, en mettant par exemple le terme « solécisme » (au départ faire une faute de grec) dans la bouche du philosophe Chrysippe, originaire de Soles justement, dans la pièce *Vitarum auctio* (« les Philosophes à l'encan », 23) :

πρότερον δὲ ἀνάγκη πολλὰ προπονήσαι λεπτογράφοις βιβλίους παραθήγοντα τὴν ὄψιν καὶ σχόλια συναγείροντα καὶ σολουκισμῶν ἐμπιπλάμενον καὶ ἀτόπων ῥημάτων.

« Mais d'abord il me faut peiner sur bien des travaux, à m'aiguiser la vue sur des livres écrits menu, à rassembler des scholies, à me gorger de solécismes, et de termes bizarres »³⁹⁷.

et également dans un dialogue complet : le *Soléciste* (ou le *Pseudosophiste*).

Le bref récit de la fondation de Soles par Solon, ainsi que l'anecdote sur la manière de parler des habitants, se trouvent chez Diogène Laërce, I, 51 :

ἐγένετο ἐν Κιλικίᾳ, καὶ πόλιν συνώκισεν ἦν ἀφ' ἑαυτοῦ Σόλους ἐκάλεσεν· ὀλίγους τέ τινας τῶν Ἀθηναίων ἐγκατώκισεν, οἱ τῷ χρόνῳ τὴν φωνὴν ἀποξενωθέντες σολουκίζειν ἐλέχθησαν. Καὶ εἰσιν οἱ μὲν ἔνθεν Σολεῖς, οἱ δ' ἀπὸ Κύπρου Σόλιοι.

« Il se rendit en Cilicie, et il y bâtit une ville qu'il appela Soles de son nom ; il la peupla de quelques Athéniens, qui, avec le temps, ayant corrompu leur langue, furent dits faire des solécismes. Eux sont les Σολεῖς (habitants de Soles), et ceux de Chypre les Σόλιοι (Soliens) ».

La fondation de Soles n'est pas du fait de Solon chez Strabon, 14e 8 :

Μετὰ δὲ Λάμον Σόλοι πόλις ἀξιόλογος, τῆς ἄλλης Κιλικίας ἀρχὴ τῆς περὶ τὸν Ἰσσόν, Ἀχαιῶν καὶ Ῥοδίων κτίσμα τῶν ἐκ Λίνδου·

« Soles, qui après Lamus est digne de mention, est le début de l'autre Cilicie, celle autour d'Issos ; c'est une colonie d'Achéens et de Rhodiens de Lindos »

Pour l'histoire de la fondation d'Athènes par les Égyptiens, il faut se rapporter à Diodore de Sicile, I, 28 :

λέγουσι δὲ καὶ τοὺς περὶ τὸν Δαναὸν ὀρμηθέντας ὁμοίως ἐκεῖθεν συνοικίσαι τὴν ἀρχαιοτάτην σχεδὸν τῶν παρ' Ἑλλησι πόλεων Ἀργος, τό τε τῶν Κόλχων ἔθνος ἐν τῷ Πόντῳ καὶ τὸ τῶν Ἰουδαίων ἀνὰ μέσον Ἀραβίας καὶ Συρίας οἰκίσαι τινὰς ὀρμηθέντας παρ' ἑαυτῶν· διὸ καὶ παρὰ τοῖς γένεσι τούτοις ἐκ παλαιοῦ

³⁹⁶ Cf. à ce sujet H. WALTER, *L'aventure des langues en Occident*, Paris, 1994, pp. 284-285 ; A. REY & F. DUVAL & G. SIOUFFI, *Mille ans de langue française, histoire d'une passion*, Paris, 2011, pp. 46-47.

³⁹⁷ texte et traduction de Lucien, *Les philosophes à l'encan*, éd. et trad. TH. BEAUPÈRE, Paris, 1967.

παραδεδοσθαι τὸ περιτέμνειν τοὺς γεννωμένους παῖδας, ἐξ Αἰγύπτου μετενηνεγμένου τοῦ νομίμου. καὶ τοὺς Ἀθηναίους δὲ φασιν ἀποίκους εἶναι Σαῖτων τῶν ἐξ Αἰγύπτου, καὶ πειρῶνται τῆς οἰκειότητος ταύτης φέρειν ἀποδείξεις· παρὰ μόνοις γὰρ τῶν Ἑλλήνων τὴν πόλιν ἄστν καλεῖσθαι, μετενηνεγμένης τῆς προσηγορίας ἀπὸ τοῦ παρ' αὐτοῖς Ἄστεος. ἔτι δὲ τὴν πολιτείαν τὴν αὐτὴν ἐσχηκέναι τάξιν καὶ διαίρεσιν τῇ παρ' Αἰγυπτίοις, εἰς τρία μέρη διανεμηθείση·

« Ils disent aussi que c'est Danaos, parti également de cette contrée, qui fonda la ville d'Argos, la plus ancienne peut-être de la Grèce. Quant aux peuples des Colques, qui vivent au bord du Pont-Euxin, et des Juifs, placés entre l'Arabie et la Syrie, ils devraient également leur origine à des colons venus de chez eux. C'est ce qui expliquerait que chez ces deux peuples une tradition fort ancienne établit la circoncision des jeunes garçons, usage qui vient d'Égypte. Même les Athéniens, à les entendre, seraient une colonie de Saïs en Égypte, et de cette parenté, ils tentent de fournir les preuves suivantes : ce sont les seuls des Grecs qui nomment leur ville *asty*, vocable qui vient du mot *asty* en usage en Égypte. En outre, leur organisation politique est fondée sur un système de répartition des citoyens, analogue à celui des Égyptiens, lequel divise la population en trois classes ».

Cette légende n'est pas celle traditionnellement racontée, selon laquelle Athènes fut fondée par le héros Thésée, et ne correspond pas à la vérité historique, mais Diodore était fasciné par l'Égypte et les traditions s'y rattachant³⁹⁸.

À propos du thème suivant abordé par Borrichius, c'est-à-dire l'origine arcadienne des Latins, nous avons déjà largement cité les textes antiques dans la section « auteurs de l'Antiquité ». Une étude déjà ancienne de J. Bayet permet de mieux comprendre les enjeux et les raisons de cette origine arcadienne³⁹⁹. Au départ, il cite différentes étapes traditionnelles de l'habitation du site de Rome :

- 1) Par les Sicules, d'abord considérés comme des indigènes ;
- 2) Par les Aborigènes, qui sont soit grecs, soit indigènes ;
- 3) Par les Oenotriens, c'est-à-dire des Arcadiens ;
- 4) Par les Pélasges de Thessalie, mais qui sont plus lointainement originaires d'Arcadie ;
- 5) Par Évandre et sa troupe d'Arcadiens ;
- 6) Par Héraklès avec quelques Grecs dont des Arcadiens ;
- 7) Par Énée et les Troyens, en sachant que les origines d'Anchise remontent à l'Arcadie.

Selon l'étude de J. Bayet, tout peut donc remonter à une origine arcadienne. Il met en garde cependant : les données anciennes sur l'histoire de l'Italie primitive sont nombreuses et contradictoires, pas forcément véridiques (même chez des historiens comme Thucydide), et elles sont sujettes à des évolutions qui vont provoquer une assimilation des différentes origines.

³⁹⁸ Voir à ce sujet l'article de F. CHAMOUX, « L'Égypte d'après Diodore de Sicile », in *Entre Égypte et Grèce. Actes du 5^e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer du 6 au 9 octobre 1994*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1995. pp. 37-50 (*Cahiers de la Villa Kérylos*, 5).

³⁹⁹ J. BAYET, « Les origines de l'arcadisme romain », in : *Idéologie et plastique*, Rome, 1947, pp. 43-123 (*Publications de l'École Française de Rome*, 21).

Même les Étrusques, qui sont généralement considérés comme des Tyrrhéniens, tirent dans certaines légendes leur origine de Télèphe, roi célèbre en Arcadie (mais plus célèbre encore en Lycie, à vrai dire, ce qui ramène les Étrusques à leur origine lycienne supposée). Dans tous les cas, les rapports entre Rome et l’Arcadie et leurs légendes respectives semblaient trop importants pour être fortuits : on va jusqu’à trouver un équivalent arcadien au mythe de Romulus et Remus.

Quant à la raison de l’introduction d’une telle tradition sur l’origine des Latins, J. Bayet pense que ce sont les Grecs de Grande Grèce, suite à leurs contacts historiques avec les Arcadiens, qui ont créé à la fin du V^e une théorie mythologique unifiée sur les peuples du nord de l’Italie. L’introduction des légendes arcadiennes s’est faite par diverses voies, et les légendes se sont peu à peu fixées autour d’une identification des Latins aux Oenotriens.⁴⁰⁰

Pour en revenir aux migrations, Borrichius, en identifiant avec beaucoup de bon sens les migrations comme un facteur de variation linguistique, apporte comme preuve des textes qui traitent principalement de migrations (et non de langues), en raisonnant lui-même sur l’impact linguistique que ce phénomène a eu. Il commence par les exemples tirés de l’Antiquité, l’origine des Romains et l’évolution de la langue latine elle-même, débouchant sur cette constatation tout évidente : cette langue n’a cessé de varier au cours des siècles. L’auteur se livre à l’exercice usuel des jeux étymologiques et ses constatations sont plutôt pertinentes.

En continuant sa recherche sur l’évolution de la langue latine, Borrichius en vient à mentionner les régions que les Romains ont latinisées et qui sont aujourd’hui encore de langue romane ; il note pour l’espagnol les mêmes étapes que celles que nous avons résumées plus haut pour le français : le latin modifié d’abord par un substrat local, puis par l’apport de migrations ultérieures : l’histoire de la langue est ainsi faite de différentes strates qui correspondent à différentes invasions.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, la réflexion sur les peuples indigènes d’Amérique, leurs langues et leur origine, était courante ; et les savants concluaient souvent à une origine eurasiennne. Borrichius, bien au fait de ces débats, utilise évidemment cette question pour appuyer son propos. Quant aux théories plus précises qu’il cite (celles de Grotius, Horn, Acosta), elles ont pu être expliquées dans les notices sur ces auteurs.

Partant de l’histoire de l’Amérique, Borrichius amène une idée intéressante : l’oralité d’une langue (c’est-à-dire l’absence d’une norme écrite) facilite et augmente son caractère changeant. L’opposition « médiale » est toujours d’actualité dans les recherches sur le langage : la langue parlée change plus vite que la langue fixée à l’écrit ; et l’enseignement formel d’une langue freine encore son inconstance, c’est-à-dire sa tendance naturelle au changement. L’imprimerie devrait, selon Borrichius, être en usage partout pour assurer plus de constance aux langues humaines.

En bref, pour Borrichius, les migrations ont une incidence majeure sur le développement des langues : les peuples se mélangent et la langue du peuple dominé laisse des traces dans la langue du peuple nouvellement arrivé, culturellement dominant. L’auteur argumente à partir de l’histoire antique, avec l’exemple plus précis du latin évoluant au fil des siècles, et

⁴⁰⁰ J. BAYET, “Les origines de l’arcadisme romain”, in : *Idéologie et plastique*, Rome, 1947, pp. 43-123. (*Publications de l’École Française de Rome*, 21).

en aboutissant sur une discussion qui fait rage à son époque : l'origine des Indiens d'Amérique et de leurs langues. Il aurait pu reprendre d'autres arguments de son temps, puisqu'il assiste à la montée en puissance de la veine nationaliste, lorsque les savants de chaque nation tentent de trouver leur origine dans un peuple antique, au prestige assuré : nombreuses sont les migrations dont on parle, et nombreuses les discussions sur les changements linguistiques qui accompagnent ces migrations ; mais Borrichius se garde bien d'aborder ces reconstructions nationalistes. Il clôt cette section par une dernière curiosité : la ville de Dioscuriade, largement polyglotte selon la tradition.

IV. 3. 6. La « cohabitation »

La dernière cause sociale qu'envisage Borrichius dans son traité, avant de passer aux *linguae matrices* d'Europe (qui résultent du vaste processus de la diversification linguistique) et à la fabuleuse langue d'Adam, ce sont les contacts entre les locuteurs de langues différentes, vivant à proximité les uns des autres (*conuersatio*). Cela a pour conséquence soit la création de plusieurs dialectes au sein d'une même langue, soit la création d'une nouvelle langue. Les régions concernées sont les régions frontalières, et Borrichius en cite de nombreux exemples.

Outre les régions frontalières, d'autres situations se prêtent encore à des changements qui relèvent de la *conuersatio* : les relations amicales et les rapports de soumission. Le savant danois envisage la question à petite échelle : si une personne souhaite plaire à son maître, elle s'adaptera à son langage, avec pour conséquence des variations de plus en plus importantes qui contamineront aussi les générations suivantes. On peut analyser cette relation dominant-dominé également à plus grande échelle : d'une part, la langue de l'administration est la langue du pouvoir, à laquelle essaient de se conformer les sujets ; d'autre part, pour prendre l'exemple de la Cour française aux XV^e-XVI^e siècles, la langue évoluait plus vite qu'en province et à la campagne, et les régions rurales étaient considérées par les riches comme le lieu des mœurs et du langage vieillis ; car les nobles, suivant les modes du Roi et de sa Cour et mus par le désir de plaire, adaptaient rapidement leur langue⁴⁰¹. D'ailleurs Borrichius choisit précisément cet exemple dans la suite de son raisonnement.

Du fait qu'à partir d'une seule langue se développent de nombreux dialectes, Borrichius donne l'exemple de l'Italie et de tous ses parlers locaux ; exemple qui n'est pas le mieux choisi, puisque les dialectes d'Italie étaient antérieurs à l'apparition d'une langue italienne unifiée à base du toscan⁴⁰².

Par les autres exemples qu'il fournit, Borrichius montre que, sur un même territoire à la langue censément homogène, les variations sont en fait importantes d'un bout à l'autre. Cette constatation est une transition vers le point qu'il aborde ensuite : l'existence de dix-sept *linguae matrices* en Europe.

⁴⁰¹ A. REY, F. DUVAL & G. SIOUFFI, *Mille ans de langue française, histoire d'une passion*, Paris, 2011, pp. 363, 386, 533, 536.

⁴⁰² E. BOURCIEZ, *Eléments de linguistique romane*, Paris, 5^e édition, 1967, pp. 478-479.

IV. 4. Appendice : les *linguae matrices* d'Europe

Au chapitre XVII de son traité, Borrichius présente une liste de dix-sept *linguae matrices*, « langues-souches » dont descendent les différentes langues d'Europe. Cette description généalogique qui est proche de notre science moderne et de sa classification en familles n'est pas originale à Borrichius. Nous nous limiterons dans ce chapitre à présenter brièvement les listes de deux des prédécesseurs de Borrichius dont il s'est servi pour réaliser son propre schéma.

En 1605, Joseph Juste Scaliger (1540-1609) publie sa *Diatriba de Europaeorum linguis* : ce texte présente une classification des langues d'Europe en onze matrices, quatre majeures et sept mineures. Les *matrices*, ou « langues-mères », désignent des langues sans aucun rapport génétique entre elles, mais qui se trouvent à la tête d'une famille linguistique. Cette affirmation de matrices indépendantes va de pair avec le refus de Scaliger de voir en l'hébreu la langue primitive. L'hébreu n'est pas la mère de toutes les langues ; il s'agit simplement d'un dialecte du phénicien ou du cananéen, abâtardi par les Juifs⁴⁰³. Scaliger va également à l'encontre des humanistes qui ont repéré des liens évidents entre les langues latine, grecque et germanique. En cela, la liste des matrices de Scaliger innove ; par contre la méthode des listes de langues n'est pas nouvelle : depuis plusieurs siècles déjà circulent des listes de toutes les langues principales du monde (généralement soixante-douze, suivant le modèle biblique)⁴⁰⁴.

Cette entreprise sera suivie par d'autres savants⁴⁰⁵, notamment John Wilkins (1614-1672) dans *An Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language* (1678)⁴⁰⁶, et auparavant par l'auteur qui nous intéresse plus particulièrement parce que Borrichius l'a utilisé pour composer sa propre table de matrices, Edward Brerewood (1556-1613), dans ses *Enquiries Touching the Diversity of Languages and Religions through the Chief Parts of the World* (1614)⁴⁰⁷, ouvrage plusieurs fois réédité à Londres et traduit en latin sous le titre : *Scrutinium religionum et linguarum* (1659), Francfort, chez Th.-M. Götz.

⁴⁰³ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel, La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* (en ligne), Bruxelles, 2007, p. 13. — Voir sur les *linguae matrices* de Scaliger l'étude détaillée de T. VAN HAL, *Moedertalen en taalmoeders. Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, 2010, pp. 149-157 ; G. J. METCALF, *op. cit.*, p. 38.

⁴⁰⁴ Cf. notamment A. BORST, *Der Turmbau von Babel*, Munich, 1995, pp. 929-952.

⁴⁰⁵ J. S. SLOTKIN, *Readings in Early Anthropology*, Londres, 2011, pp. 102-105.

⁴⁰⁶ Cf. D. DROIXHE, « Wilkins et les langues européennes », in D. DROIXHE & CH. GRELL (éd.), *La linguistique entre mythe et histoire. Actes des journées d'étude organisées les 4 et 5 juin 1991 à la Sorbonne en l'honneur de Hans Aarsleff*, Münster, 1993, pp. 41-54 ; U. ECO, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, 1994, p. 273-296.

⁴⁰⁷ D. DROIXHE, *op. cit.*, p. 112. — Sur les travaux linguistiques de Brerewood, cf. encore J.A. REA, « Linguistic Speculations of Edward Brerewood (1566-1613) », in M.A. JAZAYERI, E.C. POLOMÉ & W. WINTER (éd.), *Linguistic and Literary Studies in Honour of Archibald H. Hill*, Lisse, 1976, pp. 257-261 ; J. LE BRUN & J.D. WOODBRIDGE (éd.), *Additions aux Recherches curieuses sur la diversité des langues et religions d'Edward Brerewood*, Paris, 1983.

Les quatre matrices majeures de Scaliger sont basées sur leurs mots pour dire « Dieu », et sont : le slave (*bog*), le latin (*deus*), le grec (θεός) et le germanique (*god*). Ces *matrices* se divisent à leur tour en *propagines* :

- Famille slave : russe, illyrien, dalmate, bohémien, illyrien, windique.
- Famille germanique : langues teutones, langues saxonnes (anglais, frison, langues du nord), danois.
- Famille latine : langues romanes.
- Famille grecque : grec ancien et ses dialectes, grec « moderne ».

Brerewood reprend le système de Scaliger et notamment ses quatre *matrices maiores* ; mais il retire l'illyrien de la famille slave pour en faire une matrice mineure indépendante ; de fait il s'agit d'une langue romane parlée sur la côte dalmate⁴⁰⁸ (voir *infra*). La famille latine n'a pas droit à une entrée propre dans son schéma, qui ne veut recenser que les « langues vulgaires des provinces étrangères de l'Empire romain ».

Les matrices mineures d'Europe, d'après Scaliger, sont les langues indépendantes qui n'ont pas de *propagines* : l'albanais (= nommé « épirote »)⁴⁰⁹, le tartare, le hongrois, le finnois, l'irlandais, l'ancien et le nouveau breton et le cantabrien (= le basque). Brerewood reprend les matrices mineures de Scaliger, mais il en ajoute quatre : l'illyrien (que nous venons de mentionner) ; le « chauque » ou frison – s'autorisant du géographe Ortelius, qui avait « prouvé » qu'il ne s'agissait pas d'un dialecte bas-allemand ou hollandais ; le jazyge de Hongrie et le dialecte arabe parlé en Espagne⁴¹⁰.

Les quatorze « *Mother Tongues* » (« *linguae maternae seu magistrae* », dans la traduction latine) d'Europe selon Brerewood sont les suivantes (nous les citons d'après le texte anglais) :

And those are
the 1 IRISH, spoken in *Ireland*, and a good part of *Scotland* ;
the 2 BRITISH in *Wales*, *Cornwaile*, and *Britain* of *France* ;
the 3 CANTABRIAN near the Ocean, about the *Pyrene* Hills, both in *France* and *Spain* [note: Scalig. in *Diatrib. de ling. Europae*] ;
the 4 ARABICK, in the steepy mountains of *Granata*, named *Alpuxarras* [note: Merul. *Cosm. part. 2. L. 2. C. 8*] ;
the 5 FINNIQUE, in *Finland* and *Lapland* [note: Scalig. loco citato] ;
the 6 DUTCH, in *Germany*, *Belgia*, *Denmark*, *Norway*, and *Suedia* ;
the old 7 CAUCHIAN (I take it to be that, for in that part the *Cauchi* inhabited) in East *Friesland*, for although to strangers they speak Dutch, yet among themselves they use a peculiar Language of their own [note: Ortel. in *tab. Fris. Oriental.*] ;
the 8 SLAVONISH in *Polonia*, *Bohemia*, *Moscovia*, *Russia*, and many other Regions (whereof I will after intreat in due place) although with notable difference of dialect, as also *Brittish* and *Dutch*, in the Countries mentioned have ;
the old 9 ILLYRIAN in the Isle of *Veggia*, on the East side of *Istria* in the bay [sic pour *day*] of *Liburnia* ;
the 10 GREEK, in *Greece* and the Islands about it, and part of *Macedon*, and of *Thrace* ;
the old 11 EPIROTIQUE in the Mountain of *Epirus* [note: Scalig. loco citato] ;

⁴⁰⁸ D. DROIXHE, *op. cit.*, p. 114.

⁴⁰⁹ J.J. Scaliger fut le premier à reconnaître l'unicité de l'albanais.

⁴¹⁰ D. DROIXHE, *op. cit.*, pp. 113-118.

the 12 HUNGARIAN in the greatest part of that Kingdom ;
the 13 JAZYGIAN in the North side of *Hungaria*, betwixt *Danubius* and *Tibiscus*, utterly differing from the *Hungarian* Language [note: Bert. in Descrip. Hungar.] ;
and lastly the 14 TARTURIAN, of the *Precopenses*, between the Rivers of *Tanais* and *Borysthenes*, near *Maeotis* and the *Euxine* Sea, for, of the *English*, *Italian*, *Spanish*, and *French*, as being derivations, or rather degenerations, the first of the *Dutch*, and the other three of the *Latin*⁴¹¹.

Borrichius s'inspire largement du travail de Scaliger et des modifications apportées par Brerewood. Le tableau suivant nous permettra de mettre en évidence les correspondances.

BORRICHIVS	BREREWOOD	SCALIGER
I. Le grec	10. Greek	Le grec (<i>Matrix θεός</i>)
II. Le latin	[<i>Latin</i>]	Le latin (<i>Matrix deus</i>)
III. L'allemand	6. Dutch	Le germanique (<i>Matrix Godt</i>)
IV. Le chauque	7. Cauchian	
V. Le danois	-> <i>Dutch</i>	-> germanique
VI. L'irlandais	1. Irish	L'irlandais (<i>Hirlandica</i>)
VII. Le breton	2. Brittish and britain	Britannica lingua uetus et wallica lingua
VIII. Le basque	3. Cantabrian	Le basque (<i>Lingua Cantabrorum</i>)
IX. L'arabe	4. Arabick	
X. Le finnois	5. Finnique	Le finnois (<i>Finnonica</i>)
XI. L'ateutonique		
XII. L'illyrien ancien	9. Illyrian	-> slave
XIII. L'illyrien moderne	8. Slavonish	Le slave (<i>Matrix bog</i>)
XIV. L'épirote	11. Epirotique	L'albanais (<i>Albana</i>)
XV. Langue des Iazyges	13. Iazygian	
XVI. Le hongrois actuel	12. Hungarian	Le hongrois (<i>Hungarica</i>)
XVII. Le tartare	14. Tarturian	Le tartare (<i>Tartarica</i>)

Borrichius a au total deux matrices en plus que Brerewood : le danois, qu'il isole par patriotisme, et le curieux *ateutonique* d'Olearius. Pour le reste, il suit fidèlement son modèle, en ne différenciant plus les *matrices maiores* et les *matrices minores* de Scaliger ; il adopte un ordre de présentation qui lui est propre. Il reprend notamment la mention de l'arabe en

⁴¹¹ EDW. BREREWOOD, *Enquiries touching the Diversity of Languages ...* (1674), p. 25-27.

Espagne, que Wilkins, lui, exclut parce qu'il est clair que c'est une langue sémitique importée en Europe⁴¹². Borrichius appelle la famille slave « illyrien moderne », selon une confusion fréquente : Gessner par exemple nomme « illyriens » tous les parlers slaves les plus connus ainsi que le lituanien ; d'autres donnent ce nom uniquement au dalmate ou à l'albanais⁴¹³.

Nous proposons maintenant de commenter brièvement les matrices de Borrichius qui ne sont pas claires par elles-mêmes ou pas suffisamment expliquées par les indications de l'auteur et de Brerewood.

La langue des Chauques (IV). – Il s'agit du frison oriental (langue de la Frise de l'est comme le dit Brerewood), où habitaient jadis les Chauques (*Chauci*, chez certains auteurs *Cauchi*)*. Le terme latin utilisé par Borrichius, à savoir *Cauchiana*, ainsi que son renvoi à Ortelius, montre bien sa dépendance par rapport à Brerewood qui parle de « Cauchian ». Les parlers appartiennent en réalité à un sous-groupe de la famille germanique. Selon Brerewood, il s'agit de la langue que les habitants de Frise de l'est utilisent uniquement entre eux⁴¹⁴.

L'ateutonique (XI). – Pour comprendre quelle est cette *lingua Ateutonica*, il faut décomposer le mot en *a-teutonica*, traduction littérale de « un-deutsche sprache », expression qui se retrouve dans les récits de voyage d'Olearius⁴¹⁵. Nous pouvons en déduire que la *lingua ateutonica* est celle qui ne dit pas « Dieu » avec le terme *godt*. Or, dans les voyages d'Olearius, qui l'ont conduit notamment dans les pays baltes, les Lettons et les Estoniens sont désignés comme étant « non-allemands ». Nous citons quelques passages du livre d'Olearius en allemand et quelques passages de la « traduction » française, qui n'est pas tant une traduction qu'une adaptation :

« Tout le plat pays des deux provinces de *Letthie* et d'*Esthonie* est encore présentement peuplé de ces Barbares, qui ne possèdent rien en propre, mais ils sont esclaves et servent la Noblesse à la campagne et les Bourgeois à la ville. On les appelle *Unteutsche*, c'est-à-dire, *Non-Allemans* ; parce que leur langue n'est pas intelligible aux *Allemands*, qui sont venus s'établir dans ces quartiers-là ; bien que celle de *Letthie* n'ait rien de commun avec celle d'*Esthonie*, non plus que leurs habits et leur façon de vivre »⁴¹⁶.

„Hat des Lutheri kleinen Catechismus, die Evangelia mit einer Ausslegung und viel andere nutzbare Dinge mehr in die *undeutsche Sprache* versetzt (...). Heinricum Stahl, Regii Consistorii ibidem Praesidem, einen Wolgelarten und mit andern herrlichen Gaben von Gott aussgerüsteten Mann, welcher der *Esthonischen* und sonderlich der *undeutschen* Kirchen viel gutes gethan. (...) Heinricus Brockman (...), welcher viel Lutheri Kirchengesänge und Psalmen gar zierlich in die *undeutsche Sprache* und rythmos gesetzt“⁴¹⁷.

⁴¹² D. DROIXHE, *op. cit.*, p. 117.

⁴¹³ *Ibidem*, p. 114.

⁴¹⁴ J. CONSIDINE, *Small Dictionaries and Curiosity. Lexicography and Fieldwork in Post-Medieval Europe*, Oxford, 2017, p. 250.

⁴¹⁵ Nous remercions M. H. Seldeslachts pour ses éclaircissements à ce sujet.

⁴¹⁶ *Voyages très-curieux et très-renommez faits en Moscovie, Tartarie et Perse par le Sr. Adam Olearius*, traduits de l'original et augmentez par le Sr. DE WICQUEFORT, t. I, Amsterdam, chez Michel Charles de la Cène, 1727, p. 106.

⁴¹⁷ A. OLEARIUS, *Offt beehrte Beschreibung der Newen Orientalischen Reise*, Schleswig, chez Jacob zur Sloden, 1647, p. 92.

Une anecdote qui se trouve à la fois dans la version allemande et la version française nous permet de dire que les habitants de Livonie* sont aussi appelés Undeutsch :

„Zauberey bey den Undeutschen gemeine – Sie machen ihnen zum theil wunderliche Einbildung vom ewigen Leben. Ein Priester auff einem Dorffe bey Riga berichtete dass ein Lettisch Weib zu der Leiche ihres Mannes als der hätte begraben werden Natel und Zwirn ins Sarck geleet als man die ursache dessen von ihr zu wissen begehret hat sie geantwortet : Sie thäte es darumb dass ihr Mann in jenem Leben seine Kleider wenn die etwa zerrissen wieder flicken konnte, damit er nicht von andern Leuten mit Schimpff gehen möchte“⁴¹⁸.

« Ils croient bien en une autre vie après celle-ci, mais ils ont sur cela des pensées fort extravagantes ; jusque-là qu’un jour une femme *Livonienne*, qui se trouvoit à l’enterrement de son mari, mit du fil et une aiguille dans le cercueil, alleguant pour raison, qu’elle auroit honte de sçavoir, que son mari devant se trouver en l’autre monde dans la compagnie de quantité d’honnêtes gens, y auroit été vû avec des habits déchirez »⁴¹⁹.

L’appellation de langue ateutonique recouvre donc deux significations très différentes, comme le dit lui-même le traducteur français : d’une part la langue des Lettons, qui est une langue de la famille baltique, non reconnue par Brerewood⁴²⁰ ; d’autre part la langue des Estoniens, qui est, elle, une langue non indo-européenne et a donc plus de raisons de former une matrice linguistique mineure.

L’illyrien ancien (XII). – Il s’agit d’une langue romane que Brerewood isola à bon droit de la branche slave, appelée actuellement le « dalmate » ; ce parler a survécu sur l’île de Véglija (ou « Krk », une île de Croatie) près de l’ancienne région d’Illyrie, située dans les Balkans⁴²¹. Gessner mentionne également le « végliote » ; il dit qu’il a entendu que les habitants parlaient « une langue illyrienne et italienne ». Le dernier locuteur de cette langue est mort à la fin du XIX^e siècle⁴²².

L’épirote (XIV). – Scaliger fut le premier à isoler la langue des montagnes d’Épire comme une matrice mineure et il l’appelle *Epirotica quam Albanam uocamus*. L’albanais forme une branche indo-européenne à lui tout seul⁴²³.

La langue des Jazyges (XV). – Cette langue-souche que Borrichius reprend à Brerewood, située « entre le Danube et le Tibiscus » est une langue iranienne parlée par une communauté linguistique isolée en Hongrie⁴²⁴. Un livre du XVIII^e siècle intitulé *Observations historiques et*

⁴¹⁸ A. OLEARIUS, *Offt beehrte Beschreibung der Newen Orientalischen Reise*, Schleswig, chez Jacob zur Sloden, 1647, p. 93.

⁴¹⁹ *Voyages très-curieux et très renommez faits en Moscovie, Tartarie et Perse par le Sr. Adam Olearius*, traduits de l’original et augmentez par le Sr. DE WICQUEFORT, t. I, Amsterdam, chez Michel Charles de la Cène, 1727, p. 109.

⁴²⁰ Cf. P.U. DINI, « Die Nichtbeachtung des Baltischen im E. Brerewoods Enquiries Touching the Diversity of Languages, and religions ... (1614) », in *Baltistica*, 31 (1996), p. 235-239.

⁴²¹ J. CONSIDINE, *Small Dictionaries and Curiosity*, Oxford, 2017, p. 247.

⁴²² B. COLOMBAT, « L’accès aux langues pérégrines dans le *Mithridate* de Conrad Gessner (1555) », in *Histoire Epistémologie Langage*, t. 30, fascicule 2 [Découverte des langues à la Renaissance] (2008), p. 84.

⁴²³ J. CONSIDINE, *op. cit.*, p. 243.

⁴²⁴ *Ibidem*, p. 263.

géographiques sur les peuples barbares, qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin mentionne la langue des « Iaziges Métanastes », le « iazige », comme quatrième langue de Hongrie. L'auteur conjecture que c'était la langue des Jazyges du marais Méotis et que les Jazyges Métanastes l'auraient apportée en Pannonie⁴²⁵. Le jazyge est une langue de la branche ossétique des langues iraniennes⁴²⁶, plus particulièrement la langue des Iasses, une tribu d'Alains (*Alani*) qui habitait la Hongrie au XIII^e siècle⁴²⁷.

Le tartare (XVII). – Également identifié par Conrad Gessner dans son *Mithridates* (*Tartarica / Scythica lingua*), le tartare est la langue de la Crimée⁴²⁸. Brerewood et Borrichius le situent à l'isthme de Pérécop ; un livre français de 1798 fera de même :

« Du Dniepre à la mer d'Azow, et des lignes d'Ukraine en Crimée, est la Tartarie Nogais ; plaine immense où l'on n'aperçoit pas la moindre élévation ni le moindre buisson : le terrain en est excellent, et couvert d'herbes et de fleurs. Les Tartares Nogais et de Crimée y campoient avec de nombreux troupeaux de bestiaux ; on y en voit très-peu, me disoit le commandant de Pérécop, depuis que les Russes se sont emparés de ce pays »⁴²⁹.

Pérécop est aussi mentionné dans le *Guide du voyageur en Crimée* de 1834 :

« Pérécop, appelé aussi Or-Capi, chef-lieu du district de ce nom, fait partie du gouvernement de Tauride [c'est-à-dire la Crimée] (...) »⁴³⁰

Brerewood et Borrichius se réfèrent ici à la langue des Tatars de Crimée, un peuple à la fois autochtone et composé de Turcs venus d'Asie, qui fut maître de la presque-île de Crimée jusqu'à la conquête russe de 1783. La langue dite « tatar de Crimée » fait partie de la famille des langues turques.

Comme le prouve l'exemple de la langue « ateutonique », Borrichius n'hésite pas à ajouter à ses sources érudites une curiosité qu'il a découverte au fil de ses lectures. Comme de nombreux savants de son temps, il pêche également par patriotisme et ne reconnaît pas sa langue maternelle pour ce qu'elle est : un rejeton de la famille germanique. À part ces écarts, il suit fidèlement les recherches de Brerewood (on parlerait presque, aujourd'hui, de plagiat), qui lui-même s'était inspiré du système de Scaliger, l'initiateur des listes de matrices. Ces trois auteurs ne sont pas les seuls à regrouper les langues en matrices : les essais de classement connaissent une réelle vogue au XVII^e siècle, à mi-chemin entre les tables de langues basées sur la Bible, qui se révèlent insatisfaisantes, et les nouvelles découvertes du XVIII^e siècle. Le comparatisme émergent obligera à remettre en question un système de matrices *indépendantes* pour développer une nouvelle étude linguistique basée sur les liens qu'entretiennent les langues entre elles.

⁴²⁵ M. DE PEYSSONNEL, *Observations historiques et géographiques, sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, chez N. M. Tilliard, 1765, pp. 12-13.

⁴²⁶ <http://glottolog.org/resource/languoid/id/jass1238> consulté pour la dernière fois le 19/07/2018.

⁴²⁷ Voir notamment : N. KÁLNOKY, « Des princes scythes aux capitaines des Iasses », *Droit et cultures*, 52, (2006), pp. 65-84. <https://journals.openedition.org/droitcultures/615#quotation> consulté pour la dernière fois le 19/07/2018.

⁴²⁸ J. CONSIDINE, *Small Dictionaries and Curiosity*, Oxford, 2017, p. 263.

⁴²⁹ *Voyages historiques et géographiques dans les pays situées entre la mer noire et la mer caspienne*, Paris, chez Deterville, 1798, p. 17.

⁴³⁰ C. H. MONTANDON, *Guide du voyageur en Crimée*, Odessa, 1834, p. 11.

Conclusions

Au fil de nos travaux, nous avons pu constater dans quelle mesure les recherches linguistiques d'Olaus Borrichius, médecin, chimiste (alchimiste) et philologue danois, s'inscrivent dans le cadre des grands questionnements historiques et linguistiques des XVI^e-XVII^e siècles sur l'évolution des langues, les causes de la diversité linguistique et le classement des langues du monde.

En suivant l'argumentaire de la *Dissertatio de causis diuersitatis linguarum* parue en 1675 à Copenhague, nous avons vu que la diversité linguistique selon Borrichius résulte d'abord d'une cause divine, relatée par la Bible (la confusion babélique envoyée par Dieu comme une punition) ; puis de deux séries de causes « secondes », qui en elles-mêmes n'auraient pas suffi à créer une si grande variété : cinq causes que nous avons appelées « naturelles » (climat, environnement sonore, éducation, *inconstantia rerum*, *incuria*), et cinq causes plus proprement « sociales » (guerres, commerce, mariages, migrations, *conuersatio*). La volonté divine a divisé une première fois la langue originelle et parfaite, et les causes secondes ont continué de modifier les idiomes premiers-nés. L'originalité du traité de Borrichius est d'avoir proposé une étiologie à la fois organisée et hiérarchisée, issue de la tradition antique et humaniste et opportunément enrichie d'observations et de considérations personnelles.

Nous voulions montrer l'utilité de l'étude du *De causis diuersitatis linguarum* ainsi que l'interprétation originale que fait Borrichius de la tradition, et nous pensons que cela est évident à présent. Dans ce traité réimprimé *ob praestantiam* trente ans après sa première publication, Borrichius a fixé de manière nettement articulée une liste des causes non religieuses du changement linguistique⁴³¹. Plusieurs auteurs vont se servir de sa *Diatriba* et commenter ses idées. Néanmoins, l'ouvrage relève davantage de la synthèse et de la vulgarisation que de l'intuition révolutionnaire ; et nous constatons que la postérité scientifique de Borrichius est plus remarquable dans le domaine des sciences naturelles et de la médecine que dans celui des sciences du langage. Cité parcimonieusement dans les grandes histoires de la linguistique, son nom reste célèbre dans son pays natal, ne fût-ce que par le collège qu'il a fondé et financé par disposition testamentaire, le « Borchs Kollegium » ou *Collegium Mediceum*, qui continue à ce jour d'accueillir des étudiants boursiers.

Issue essentiellement d'un dialogue avec ses prédécesseurs et avec les savants de son siècle, la réflexion de Borrichius sur l'émergence, l'histoire et le classement des langues offre plusieurs traits originaux.

Tout d'abord, Borrichius a eu le génie de faire du « tout-en-un » : il ne s'est pas interdit de réfléchir sur les causes naturelles ou sociales parce qu'il croyait à la cause surnaturelle ; il n'a pas non plus abandonné cette cause divine qui trouvait encore bien des adeptes à son époque ; il a réussi à rassembler les théories qui lui paraissaient pertinentes en une dissertation cohérente. D'où au total un système étiologique cohérent et ingénieux, fondé sur des connaissances solides, illustré par de nombreux exemples et agrémenté d'anecdotes qui frappent l'imagination du lecteur.

⁴³¹ D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007, p. 167.

En outre, dans son traité *De causis diuersitatis linguarum*, Borrichius présente un profil scientifique aux multiples facettes : de confession luthérienne, il fonde ses réflexions sur l'autorité de la Bible et sur la tradition exégétique ; il revendique avec fierté la nationalité danoise et aime sa langue maternelle ; il apparaît comme un authentique humaniste, écrivant dans un latin fluide et précis (quoi qu'en dise le Journal de Trévoux) et maniant les sources classiques avec aisance ; enfin, peut-être même avant tout, Borrichius est un médecin.

Nous voyons tout au long de son traité un intérêt marqué pour des questions médicales et pour l'anatomie, notamment de l'appareil phonatoire ; il connaît les publications médicales de son temps, y compris sur le traitement de maladies particulières comme la surdité, le mutisme et autres troubles de la parole ; il est bien informé des propriétés thérapeutiques ou au contraire nocives des plantes exotiques ; il est également ouvert à l'expérimentation en ces matières. Plus fondamentalement, le fait même d'entamer une recherche sur les causes trahit le médecin : même s'il ne le dit pas explicitement, Borrichius considère la différenciation linguistique comme une *pathologie*, ce que nous pouvons déduire de l'emploi constant de termes comme « déformation », « dégénérescence », « corruption », « défauts », etc. L'étiologie apparaît ainsi comme une attitude naturelle du philologue-médecin vis-à-vis de l'organisme qu'il doit examiner ; et dans les causes « secondes » qu'il envisage, il accorde une grande importance au *déterminisme* de l'environnement, à la manière des médecins grecs qui ont inauguré la « mésologie », ainsi qu'à la *contagion* des sujets entre eux.

L'analyse pour ainsi dire « clinique » des changements révèle trois types de causes : la cause théologique qui représente une faute morale, les causes naturelles, contaminations par le milieu ambiant, troisièmement les causes sociales, découlant immanquablement des activités et interactions humaines. Comme toute maladie insidieuse, le changement qui se produit est invisible au moment où il advient et inconscient.

Quant à l'état primordial de l'humanité, il est décrit comme un état de *pureté*. Est-il possible alors d'imaginer une *guérison* ? Plutôt timidement et en passant, Borrichius suggère le recours au latin comme nouvelle langue universelle : *si unam tantum linguam, uerbi gratia, Latinam totae classes fari incipientium audirent, fieri uidetur posse, uti accedente nationum consensu ante unius saeculi lapsum uniuersus orbis loqueretur duntaxat Latine* (chap. XIII, *in fine*) ; mais il est sans doute conscient que cela restera une utopie.

Au terme de notre recherche, nous espérons avoir mis en évidence la marque propre de Borrichius et son ancrage dans la tradition scientifique. D'autres travaux seraient assurément envisageables, de nombreuses autres petites pierres de ce vaste édifice mériteraient encore une étude détaillée. En ce qui concerne notre savant danois, il pourrait être intéressant d'étudier de plus près le vocabulaire qu'il mobilise pour décrire les langues et leur évolution et de le comparer à la terminologie d'autres chercheurs dans ce domaine. Par ailleurs, plusieurs de ses ouvrages, boudés par les traducteurs et les commentateurs, attendent à leur tour d'être sortis des réserves des bibliothèques. Peut-être qu'un jour nous nous y attellerons.

Bibliographie

I. Auteurs de l'Antiquité

Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, t. I, éd. et trad. A.M. DESROUSSEAUX et CH. ASTRUC, Paris, 1956.

Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, t. X, éd. et trad. R. MARACHE, Paris, 1978.

Cicéron, *La République*, éd. et trad. E. BRÉGUET, t. II, livres II-VI, Paris, 1980.

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romains*, t. I, éd. et trad. V. FROMENTIN, Paris, 1998.

Élien, *Histoires Diverses*, éd. B.-J. DACIER, Paris, 1827.

Élien, *Histoire variée*, trad. et comm. par A. LUKINOVICH et A.-F. MORAND, Paris, 1991.

Eschyle, *Les suppliantes ; Les Perses ; Les sept contre Thèbes ; Prométhée enchaîné*, éd. et trad. P. MAZON, Paris, 1920.

D. GAURIER, *Les 50 Livres du Digeste de l'empereur Justinien*, t. II, Paris, 2017.

Hérodote, *Euterpe*, éd. PH.-E. LEGRAND, Paris, 1936.

Hérodote, *Histoire*, t. V : *Terpsichore*, éd. et trad. PH.-E. LEGRAND, Paris, 1946.

Hesychii Alexandrini Lexicon post Ioannem Albertum recensuit Mauricius Schmidt, t. II : E-K, Amsterdam, 1965.

Juvénal, *Satires*, éd. P. DE LABRIOLLE, Paris, 1971.

La doctrine chrétienne, texte critique du CCL, revu et corrigé, introd. et trad. M. MOREAU (Coll. « Bibliothèque augustinienne »), Paris, 1997.

Les cinquante livres du Digeste, trad. M. HULOT et M. BERTHELOT (sur l'édition de CONTIUS), t. VI, Metz et Paris, 1804.

Lucien, *Les philosophes à l'encan*, éd. et trad. TH. BEAUPÈRE, Paris, 1967.

Perse, *Satires*, éd. et trad. A. CARTAULT, Paris, 1960.

Platon, *Cratyle*, éd. et trad. L. MERIDIER, Paris, 1931.

Pline, *Histoire Naturelle*, éd. et trad. A. ERNOUT et R. PÉPIN, Paris, 1957.

Pomponius Méla, *Chorographia*, éd. et trad. A. SILBERMAN, Paris, 1988.

Quintilien, *Institution oratoire*, éd. et trad. J. COUSIN, Paris, 1979.

Strabon, *Géographie*, t. I, éd. et trad. AUJAC et F. LASSERRE, Paris, 1968.

Strabon, *Géographie*, t. II, éd. et trad. F. LASSERRE, Paris, 1966.

Strabon, *Géographie*, t. V, éd. et trad. F. LASSERRE, Paris, 1966.

Tacite, *Histoires*, éd. et trad. H. GOELZER, Paris, 1946.

Théocrite, *Idylles*, éd. et trad. PH.-E. LEGRAND, Paris, , 1925.

Varron, *De lingua latina*, éd. et trad. J. COLLART, Paris, 1954.

Virgile, *Énéide*, éd. et trad. J. PERRET, Paris, 1978.

II. Auteurs des XVI^e - XVII^e siècles

[An.] *Histoire naturelle et morale des Iles Antilles de l'Amérique, enrichie de plusieurs belles figures des Raretez les plus considérables qui y sont d'écrites, avec un vocabulaire Caraïbe*, Rotterdam, chez Arnould Leers, 1658.

J. DE ACOSTA, *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*. Version française établie par J. RÉMY-ZÉPHIR, Paris, 1979.

M. ADAM, « Ioannes Goropius Becanus », in *Vitae Germanorum Medicorum*, Heidelberg, chez J. G. Geyder, 1620.

B. ALDRETE, *Varias Antigüedades de España, Africa y otras provincias*, Anvers, chez Jan Hasrey, 1614.

B. ARIAS MONTANUS, *De varia Republica, siue Commentaria in librum iudicum*, Anvers, chez Plantin, 1592.

[O. BORCH] *Olaii Borrichii De causis diuersitatis linguarum dissertatio*, Copenhague, chez Daniel Paull, 1675.

O. BORCH, *De caussis diuersitatis linguarum dissertatio*, éd. Joanne-Giorgio Josh, Iéna, chez Tobias Oehrlingius, 1704.

O. BORRICHIIUS, *Diatriba de causis diuersitatis linguarum*, Quedlinbourg, chez Ernest Gottlob, 1704.

Olai Borrichii Dissertationum academicarum, t. I, cui praemittitur Pauli Vindingii Oratio Parentalis in excessum P. D. Olai Borrichii, Copenhague, chez Jean Sébastien Martin, 1714.

E. BREREWOOD, *Enquiries Touching the Diversity of Languages and Religions through the Chief Parts of the World*, London, chez Walter Kettilby, 1674.

I. BULLART, *Académie des Sciences et des Arts*, t. I, Bruxelles, chez François Foppens, 1695.

[W. BURTON] *Guilielmi Burtoni Angli Leipsana veteris linguae Persicae, quae apud priscos scriptores, Graecos et Latinos, reperiri potuerunt. Accedit Marci Zuerii Boxhornii Epistola de Persicis Curtio memoratis uocabulis, eorumque cum Germanicis cognatione edita a Jo. Henr. von Seelen*, Lübeck, chez P. Boeckmann, 1720.

A. DU CHESNE, *Histoire Générale d'Angleterre, d'Escoce et d'Irlande*, Paris, chez Jean Petit-Pas, 1614.

[J. DAVIES] *The History of Caribby Islands*, t. 1, rendered into English by J. DAVIES, London, 1666.

EDM. DICKINSON, *Delphi Phoenicizantes appenditur diatriba de Noe in Italiam adventu*, Francfort, chez J. C. Emmerich, 1669.

D. C. I. I. MEDIOLANENSIS, *Biblioteca Latino-Hebraica*, Rome, 1694.

A. OLEARIUS, *Offt beehrte Beschreibung der Newen Orientalischen Reise*, Schleswig, chez Jacob zur Sloden, 1647.

[G. ROCCHI] *Funerale della Signora Sitti Maani Gioerida Della Valle, celebrato in Roma l'anno 1627 e descritto dal Signor Girolamo Rocchi*, Roma, da Zannetti, 1627.

[Fr. ROSTGAARD] *Deliciae quorundam Poetarum Danorum collectae et in II tomos diuisae a FR. ROSTGAARD*, Leipzig, chez Jordanus Luchtmans, 1693.

[D. SENNERT] *D. Sennerti Paralipomena, Quibus praemittitur Methodus Discendi Medicinam. Tractatus posthumus ab haeredibus nunc primum publicatus*, Leyde, chez J. A. Huguetan, 1643.

CH. SOREL, *De la perfection de l'homme, où les vrais biens sont considerez, principalement ceux de l'ame, avec les methodes des sciences*, Paris, chez Robert de Nain, 1655.

CH. SOREL, *La science universelle. Tome premier, Contenant les avant-discours touchant les Erreurs des Sciences & leurs Remèdes. Avec le livre I. Livre de l'Etre et des Propriétés des Corps Principaux, qui sont la Terre, l'Eau, l'Air, le Ciel, & les Astres*, Paris, chez Jean Guignard, 1668.

CH. SOREL, *La vraie histoire comique de Francion*, nouvelle édition avec avant-propos de E. COLOMBEY, Paris, 1858.

[N. TULP] *Nicolai Tulpii Obseruationes Medicae*, Amsterdam, chez Daniel Elzevir, 1672.

F. VALLES, *De iis, quae scripta sunt physice in libris sacris, siue de sacra Philosophia*, Turin, chez Nicolas Bevilacqua, 1687.

F. VAN HELMONT, *De Chymicorum cum Aristotelicis et cum Galenicis consensu ac dissensu liber 1* (Wittenberg, 1619, 1629 ; Paris, 1633 ; Frankfurt & Wittenberg, 1655).

[G.J. VOSSIUS] *G. J. Vossii Etymologicon Linguae Latinae, praefigitur eiusdem de literarum permutatione tractatus*, Amsterdam, chez P. & I. Blaev, 1695.

III. Auteurs des XVIII^e - XIX^e siècles

[An.] *Histoire de la Virginie, par un auteur natif et habitant du païs*, traduite de l'anglois, Amsterdam, chez Thomas Lombrail, 1707.

P. BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, 5^e édition, Amsterdam, 1740.

P. BERGERON, *Histoire analytique et critique de la littérature romaine*, t. I, Bruxelles, 1840.

J. F. BUDDEUS, *Allgemeines Historisches Lexicon*, vol. I, Leipzig, 1709.

J.-CH. BRUNET, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, t. II, Paris, chez Silvestre, 1842.

A. CALMET, *Commentaire littéral de tous les livres de l'ancien et du nouveau testament, les deux livres d'Esdras, Tobie, Judith, et Esther*, Paris, chez Pierre Emery, 1713.

A. CHALMER, « Thomas Bangius (1600–1661) », in *The General Biographical Dictionary*, t. III, 1812-1817.

J. M. CHAMPFLEURY, *Les chats*, 3^e édition, Paris, 1870.

J. G. DE CHAUFFEPIÉ, *Nouveau dictionnaire historique et critique, pour servir de supplément ou de continuation au dictionnaire historique et critique de Monsieur Pierre Bayle*, t. IV, Amsterdam, La Haye et Leyde, 1761.

M. CHEVREAU, *Histoire du Monde*, t. VII, Paris, chez Michel David, 1717.

J. CHRISTIAN-REIL, *Rhapsodien über die Anwendung der psychischen Curmethode auf Geisteszerrüttungen*, Curt, 1803.

I. CIAMPI, *Della vita e dell'opera di Pietro della Valle, il Pellegrino*, Rome, 1880.

TH. COOPER, « Burton, William (1609-1657) », in *Dictionary of National Biography*, London, 1885-1900.

P. CUNNINGHAM, *Inigo Jones. A life of the Architect*, Londres, 1848.

[B. CUVIER] *The Animal Kingdom*, trad. de l'œuvre de B. CUVIER, Londres, 1834.

M.A.G. DESMAREST, *Mammalogie ou description des espèces mammifères*, seconde partie, Paris, chez Mme Veuve Agasse, 1822.

N. F. J. ELOY, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, t. I, 1778.

Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières : Agriculture 2, 2, Paris, 1791.

B. GLASIUS, *Biographisch Woordenboek van Nederlandsche Godgeleerden*, t. III, 's Hertogenbosch, chez G. Muller, 1856.

J. GORTON, *A General Biographical Dictionary*, London, chez Whittaker and Co., 1847.

L. GOZLAN, art. « Amusements de l'esprit », in *Encyclopédie du dix-neuvième siècle. Répertoire Universel des sciences, des lettres et des arts*, t. II, vol. 4, Paris, 1843.

Mr. l'Abbé GUYON, *Histoire des Indes orientales anciennes et modernes*, t. II, Paris, chez Jean Dessaint et Charles Saillant, 1744.

EU. & É. HAAG, « L'Escale (Joseph Juste de) », in *La France protestante, ou Vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire depuis les premiers temps de la réformation jusqu'à la*

reconnaissance du principe de la liberté des cultes par l'Assemblée nationale, t. VII, Paris, 1857, pp. 1-14.

R. HARRISON, « Dickinson, Edmund », in *Dictionary of National Biography*, t. XV, London, 1885-1900.

[HOEFER] *Nouvelle bibliographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, publiée par MM. FIRMIN DIDOT frères sous la direction du Dr HOEFER, t. VI, Paris, 1857.

A. HOROWITZ, « Lazius, Wolfgang », in *Allgemeine Deutsche Biographie*, herausgegeben von der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, t. XVIII (1883).

M. A. JACQUES, *Œuvres de Leibniz*, nouvelle édition, première série, Paris, 1846.

J. JOUBERT, *Dictionnaire françois et latin*, Paris, chez les frères Barbou, 1725.

J. P. KNOX, *A Historical Account of St Thomas*, New York, 1852.

E. F. KOCH, *Oluf Borch*, 1866.

J.-B. de LAMARCK, *Encyclopédie méthodique : botanique*, t. I, Paris, Panckoucke, 1783.

LENGLET DU FRESNOY, *Histoire de la philosophie hermétique*, La Haye, 1742.

CH.-L. LIVET, *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*, Paris, 1859.

M. MAYR, *Wolfgang Lazius als Geschichtsschreiber Österreichs: ein Beitrag zur Historiographie des 16. Jahrhunderts. Mit Nachträgen zur Biographie*, Innsbruck, 1894.

M. DE MENDIBURU, *Diccionario Historico-Biografico del Peru*, partie I, t. I, Lima, 1874.

M. MENTELLE, *Encyclopédie méthodique, Géographie ancienne*, t. I, Paris, chez Panckoucke, 1787.

L.-G. MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne : histoire par ordre alphabétique de la vie publique et privée de tous les hommes avec la collaboration de plus de 300 savants et littérateurs français ou étrangers*, t. XII, Paris, chez L.G. Michaud, 1815.

C. H. MONTANDON, *Guide du voyageur en Crimée*, Odessa, 1834.

L. MORÉRI, *Le grand dictionnaire historique, ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, t. IV, Paris, chez les libraires associés, 1759.

EUG. MULLER, *Curiosités historiques et littéraires*, Paris, 1897.

[A. OLEARIUS] *Voyages historiques et géographiques dans les pays situées entre la mer noire et la mer caspienne*, Paris, chez Deterville, 1798.

M. PATTISON, *Isaac Casaubon*, Cambridge, 1875.

M. DE PEYSSONNEL, *Observations historiques et géographiques, sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, chez N. M. Tilliard, 1765.

A. REES, *The Cyclopaedia*, t. V, Londres, 1819.

E. ROY, *La vie et les œuvres de Charles Sorel*, Paris, 1891 (Slatkine reprints, Genève, 1970).

F. SCHOELL, *Histoire abrégée de la littérature latine*, t. I, Paris, 1815.

E.-H. SMITH, *Samuel Bochart : Recherches sur la vie et les ouvrages de cet auteur illustre*, Caen, Chalopin, imprimeur de l'académie / Rouen, Frère / Paris, J. A. Mercklein, 1833.

F. J. VAN DEN BRANDEN & J. G. FREDERIKS, *Biographisch woordenboek der Noord- en Zuidnederlandsche letterkunde*, Amsterdam, 1891.

A. J. VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, t. XVII, Haarlem, 1874.

[DE WICQUEFORT] *Voyages très-curieux et très renommez faits en Moscovie, Tartarie et Perse par le Sr. Adam Olearius*, traduits de l'original et augmentez par le Sr. DE WICQUEFORT, t. I, Amsterdam, chez Michel Charles de la Cène, 1727.

J.-B. WECKERLIN, *Musicians, extraits d'ouvrages rares ou bizarres*, Paris, 1877.

CH. WINTHER, *En aftenscene*, Copenhagen, 1844.

J. H. ZEDLER, *Universal Lexicon*, t. 3, Leipzig, 1733.

IV. Monographies et articles modernes

- D. AGUT-LABORDÈRE, « Plus que des mercenaires ! L'intégration des hommes de guerre grecs au service de la monarchie saïte », *Pallas* 89, 2012, pp. 293-306.
- F. ADEMOLLO, *The Cratylus of Plato. A Commentary*, Cambridge, 2011.
- M. ALET, *Le Monde de Charles Sorel*, Paris, 2014.
- CH. T. AMBROSE, « Observationes Medicae, 1685 », *Microbiology, Immunology, and Molecular Genetics Faculty Publications*, 41 (2008), pp. 4-5.
- R. ARGUETA-PORTILLO, *Bernardo de Aldrete y el problema de la variación lingüística*, M.A. Hofstra University, 2009.
- O. BANDLE, *The Nordic Languages. An International Handbook of the History of the North Germanic Languages*, t. I, Berlin, 2002-2005.
- C. BASKINS, « Lost in Translation : Portraits of Sitti Maani Gioerida delle Valle in Baroque Rome », in *Early Modern Women* 7, 2012, pp. 241-260.
- J. BAYET, « Les origines de l'arcadisme romain », in : *Idéologie et plastique*, Rome, 1947, pp. 43-123 (*Publications de l'École Française de Rome*, 21).
- H. D. BÉCHADE, *Les Romans comiques de Charles Sorel : fiction narrative, langue et langages*, Genève, 1981.
- E. BÉNIAC, *Contact des langues et changement linguistique*, Québec, 1985.
- V. BÉRARD, « Phéniciens », *Revue Archéologique* 24, 1926, pp. 113-136.
- F. BIVILLE, « L'emprunt lexical, un révélateur des structures vivantes des deux langues en contact (le cas du grec et du latin) », *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Ancienne*, 65 (1991), pp. 45-58.
- P. J. BLOK & P.C. MOLHUYSEN, *Nieuw Nederlandsch biografisch woordenboek*, deel 5, Leiden, 1921.
- W. BLUNT, *Pietro's Pilgrimage. A Journey to India and Back at the Beginning of the Seventeenth Century*, London, 1953.
- P. M. BOGAERT, « Les livres d'Esdras et leur numérotation dans l'histoire du canon de la Bible latine », *Revue Bénédictine* 110, 2000, pp. 5-26 : voir Brepols Online <https://www.brepolsonline.net/doi/citedby/10.1484/J.RB.5.100750> (consulté pour la dernière fois le 22/06/2018).
- L. BONFANTE, « The Greeks in Etruria », in *The Greeks beyond the Aegean: from Marseille to Bactria : Papers presented at an International Symposium held at the Onassis Cultural Center, New York, 12th October, 2002*, éd. V. KARAGEORGHIS, New York, 2003, pp. 43-58.
- A. BORST, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, Stuttgart, 1957-1963 (édition de poche : Munich, 1995).
- E. BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane*, Paris, 1956.
- W. J. BOUWSMA, « Postel and the Significance of the Renaissance Cabalism », *Journal of the History of Ideas*, vol. 15, n° 2, 1954, pp. 218-232.

- R. BOYER, *Les Vikings, Histoire et civilisation*, 2^e édition, Paris, 2002.
- J. C. BRAMBLE, *Persius and the programmatic satire*, Cambridge, 1974.
- A. BRAUN, *William Holder – A Pioneer of Phonetics*, First International Workshop on the History of Speech Communication Research, Dresden, Germany, 2015, https://www.isca-speech.org/archive/hscr_2015/papers/hs15_106.pdf consulté pour la dernière fois le 13/07/2018.
- FR. BRUNHÖLZL, *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge*, t. I, vol. I, trad. en français par H. ROCHAIS, Louvain-la-Neuve, 1990.
- W. BUCHWALD, A. HOHLWEG, O. PRINZ, *Dictionnaire des auteurs grecs et latins de l'Antiquité et du Moyen Âge*, trad. J. D. BERGER ET J. BILLEN, Brepols, 1991.
- Bulletin of the History of Medicine*, t. 45 (American Association for the History of Medicine. Johns Hopkins Institute of the History of Medicine), Baltimore, 1971.
- W. E. BURNS, *The Scientific Revolution : an Encyclopaedia*, Denver, 2001.
- M. BURTON et R. BURTON, *Le Royaume des animaux*, dir. P. SCHAUENBERG, Genève, 1972.
- E. BURY et E. VAN DER SCHUEREN, *Charles Sorel Polygraphe*, Québec, 2006.
- Butler's Lives of the Saints*, Collegeville, 2000.
- S. CAMPANINI, « *Peculum Abrae. La grammatica ebraico-latina di Avraham De Balmes* », in *Annali di Ca' Foscari. Serie orientale* 28, XXXVI, 3, 1997, Venezia, pp. 5-91.
- L. CAMPBELL, *Historical Linguistics : an Introduction*, Edimbourg, 2004.
- R. CARTIER, *L'europe à la conquête de l'amérique*, Paris, 1956.
- E. CASAUBON, « Early Teachers Of The Deaf », *American Annals of the Deaf*, 62, n° 2, 1917, pp. 174-177.
- S. CASSAGNES-BROUQUET, *Histoire de l'Angleterre médiévale*, Gap, 2000.
- J. CÉARD, « De Babel à la Pentecôte : la transformation du mythe de la confusion des langues au XVI^e siècle », in *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, t. 42, n° 3, 1980, pp. 577-594.
- F. CHAMOUX, « L'Égypte d'après Diodore de Sicile », in *Entre Égypte et Grèce. Actes du 5^e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer du 6 au 9 octobre 1994*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1995, pp. 37-50 (*Cahiers de la Villa Kérylos*, 5).
- PH. CHASSAIGNE, *Histoire de l'Angleterre des origines à nos jours*, Paris, nouvelle édition : 2001.
- J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, 2 vol., Paris, 1981.
- J. CHOMARAT, « La prononciation du grec et du latin », dans *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, vol. 1, pp. 345-394.
- R. CHRISTIANSON, *On Tycho's Island*, Cambridge, 2003.
- M. M. COLEMAN, « English Interest in the Slavonic and East European Languages, Edward Brerewood (1565-1613) and his Enquiries », in *Bulletin of the American Association of Teachers of Slavic and East European Languages*, vol. 7, n° 3, Los Angeles, pp. 59-60.

- B. COLOMBAT, « L'accès aux langues pérégrines dans le Mithridate de Conrad Gessner (1555) », *Histoire Épistémologie Langage*, t. 30, fasc. 2 [Découverte des langues à la Renaissance] (2008), pp. 71-92.
- PH. CONRAD, *Histoire de la Reconquista*, coll. "Que sais-je ?" Paris, 1998.
- J. CONSIDINE, *Small Dictionaries and Curiosity*, Oxford, 2017.
- A. P. COUDERT, *The Impact of the Kabbalah in the 17th Century. The Life and Thought of Francis Mercury van Helmont*, Leiden, 1999.
- A.P. COUDERT, *Dictionary of Gnosis and Western Esotericism*, éd. W. J. HANEGRAAFF, Leiden, 2006.
- G. CH. COULSTON, « José de Acosta », in *A Dictionary of Scientific Biography*, New York, 1970-1990, p. 48.
- E. COURTNEY, *A Commentary on the Satires of Juvenal*, London, 1980.
- P. CRESSIER, « L'Alpujarra médiévale : une approche archéologique », in *Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 19, Madrid, 1983, pp. 89-124.
- M. CRISTOFANI, « I Greci in Etruria », in *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés antiques. Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981) organisé par la Scuola normale superiore et l'École française de Rome : avec la collaboration du centre de recherches d'histoire ancienne de l'Université de Besançon, Pisa / Rome, 1983*, pp. 239-254. (Coll. École française de Rome, LXVII).
- S. DAHL, C.F. BRICKA, P. ENGELSTOFT, *Dansk biografisk leksikon*, Copenhagen, 1933-1944.
- A. G. DEBUS, « Olai Borrichii Itinerarium 1660-65 : the Journal of the Danish Polyhistor Ole Borch », *Medical History*, 28 (4), 1984, pp. 440-441.
- D. DEDIU, S. MORAN & A. BENITEZ-BURRACO, « Non-Linguistic Causes of Linguistic Diversity », 16 p. <http://sle2017.eu/downloads/workshops/Non%20linguistic%20causes.pdf> consulté pour la dernière fois le 04/07/2018.
- M.-L. DEMONET, « Les "incunables des langues", ou la place de l'onomatopée dans l'étymologie à la Renaissance, de Jean Chéradame à Etienne Pasquier », in *Lexique 14, L'étymologie, de l'antiquité à la renaissance* (éd. C. BURIDANT), Lille, 1998, pp. 204-205.
- M.-L. DEMONET-LAUNAY, *Les voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)* Paris, 1992.
- T. DENECKER, *Ideas on Language in Early Latin Christianity. From Tertullian to Isidore of Seville*, Leiden, 2017 (Supplements to Vigiliae Christianae, t. 142).
- P. DESMET, *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et évolution du langage*, Leuven & Paris, 1996 (Orbis Supplementa, vol. 6).
- H. DIDIER, « Nieremberg y Otín, Juan Eusebio », in *Diccionario Biográfico Español*, t. XXXVII, Madrid, 2009, pp. 666-667.
- P.U. DINI, « Die Nichtbeachtung des Baltischen in E. Brerewoods Enquiries Touching the Diversity of Languages, and religions (1614) », in *Baltistica*, 31 (1996), pp. 235-239.
- Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, 1987.

- D. DROIXHE, *La linguistique et l'appel de l'histoire*, Genève, 1978.
- D. DROIXHE, *De l'origine du langage aux langues du monde*, Tübingen, 1987.
- D. DROIXHE, « Wilkins et les langues européennes », in D. DROIXHE & CH. GRELL (éd.), *La linguistique entre mythe et histoire. Actes des journées d'étude organisées les 4 et 5 juin 1991 à la Sorbonne en l'honneur de Hans Aarsleff*, Münster, 1993, pp. 41-54.
- D. DROIXHE, « Les conceptions du changement et de la parenté des langues européennes aux XVIIe et XVIIIe siècles », in *History of the Language Sciences*, éd. S. AUROUX, E. F. K. KOERNER & H.-S. NIEDEREHE, Berlin/ New York, 2000, pp. 1057-1071.
- D. DROIXHE, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, 2007.
- D. DROIXHE, « Séjours linguistiques au Nouveau Monde : Les origines américaines de Georg Horn (1652) », version revue (27.03.2018) de l'article paru dans *Langues imaginaires et imaginaire de la langue*, études réunies par O. POT, Genève, 2018, p. 283-298. <http://hdl.handle.net/2268/221264> consulté pour la dernière fois le 10/07/2018.
- M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger, stéréotypes, idéologie et mentalités », *Cahiers de Clío*, 81 (1985), pp. 82-98.
- K. D. DUTZ, « Vorstellungen über den Ursprung von Sprachen im 16. und 17. Jahrhundert », in *History of the Language Sciences*, t. I, éd. S. AUROUX, E. F. K. KOERNER, H.-J. NIEDEREHE & K. VERSTEEGH, Berlin & New York, 2000, pp. 1071-1080.
- U. ECO, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, 1994.
- C. EVERETT, D. E. BLASI & S. G. ROBERTS, « Language Evolution and Climate : the Case of Desiccation and Tone », *Journal of Language Evolution*, 1, 2016, pp. 33-46. <https://doi.org/10.1093/jole/lzv004>
- M. FINK-JENSEN, « Ole Borch mellem naturlig magi og moderne videnskab », *Historisk Tidsskrift*, t. 100, n° 1, 2000, pp. 35-68.
- P.-D. FERMÍN « La Renaissance et le Nouveau Monde : José d'Acosta, jésuite anthropologue (1540-1600) », traduit de l'espagnol par C. BERNAND & S. GRUZINSKI, in *L'Homme*, t. 32, 1992, n°122-124 : *La Redécouverte de l'Amérique*, Paris, pp. 309-326.
- F. FLECK. « Les trois fautes de goût de Quintus Arrius (Catulle, 84) », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, vol. 85, n° 1, 2011, pp. 25-41.
- A. FRANCIS & A. BANDELIER, « José de Acosta », in *Catholic Encyclopedia*, t. I, éd. CH. HERBERMANN, New York, 1913, pp. 108-109.
- E. FREDERICKX & T. VAN HAL, *Johannes Goropius Becanus (1519-1573) : Brabants arts en taalfanaat*, Hilversum, 2015.
- J. GAILLARD, *Approche de la littérature latine*, Domont, 2012.
- D. L. GERA, *Ancient Greek Ideas on Speech, Language, and Civilization*, Oxford, 2003.
- CH. C. GILLESPIE, *Dictionary of Scientific Biography*, t. XII, New York, 1976.
- A. P. GOYENA, « Juan Eusebio Nieremberg y Otín », in *Catholic Encyclopedia*, t. 11, 1913, 7 Aug. 2018 <<http://www.newadvent.org/cathen/11072c.htm>>.

- A. GRAFTON, *Joseph Scaliger. A Study in the History of Classical Scholarship*, t. 1. *Textual Criticism and Exegesis*, Oxford, 1983.
- CL. GUILLOT, « La politique vivrière de Sultan Ageng (1651-1682) », in *Archipel*, 50, 1995 (*Banten. Histoire d'une région*), Paris, p. 96.
- C. HAMANS, « De gehele aarde nu was één van taal en één van spraak », *Spektator*, 1975, 4/6, pp. 321-340.
- C. HAMANS, *The Natural Hebrew Alphabet according to Francis Mercury Van Helmont*, Dossiers d'HEL, SHESL, 2016 : Écriture(s) et représentations du langage et des langues, 9, pp. 267-278. <<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/hel/dossiers/numero9>>. <hal-01305384>
- G. HASSLER & C. NEIS, *Lexikon sprachtheoretischer Grundbegriffe des 17. und 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2009.
- H. A. HENS, « Bertel Knudsen Aquilonius », in *Dansk Biografisk Leksikon*, 3. udg., Gyldendal 1979-1984, <http://denstoredanske.dk/index.php?sideId=286163>. consulté pour la dernière fois le 13/07/2018.
- R. HINGLEY, *The Recovery of Roman Britain 1586-1906*, Oxford, 2008.
- J. H. HOTTINGER, *Arabic and Islamic studies in the Seventeenth Century*, Oxford, 2013.
- E. HOVDHAUGEN, F. KARLSSON, C. HENRIKSEN & B. SIGURD, *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, Helsinki, 2000.
- R. R. HOLZER, « Della Valle, Pietro », Grove Music Online. oxfordmusiconline.com, October 2010.
- A. HUS, « Résistance et assimilation des Etrusques à la culture grecque » in *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^e Congrès international de la Fédération internationale des Associations d'études classiques, Madrid septembre 1974* (éd. D.M. PIPPIDI), București / Paris, 1976, pp. 151-159.
- V. HUYGHUES-BELROSE, « The Early Colonization of Tobago : Bibliographical and Archival Material in Martinique and France », *Études caribéennes*, 8 | Décembre 2007, mis en ligne le 15 décembre 2007, consulté le 01 juillet 2018. URL : <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/1032> ; DOI:10.4000/etudescaribeennes.1032.
- L. JERPHAGNON, *Histoire de la pensée d'Homère à Jeanne d'Arc*, Paris, 2009.
- N. JIMÉNEZ LIDIO, « Nuevos documentos sobre Bernardo José de Aldrete », *Anales de la Universidad de Murcia* 33, 1974-1975 pp. 237-276.
- N. KÁLNOKY, « Des princes scythes aux capitaines des lasses », *Droit et cultures*, 52, 2006, pp. 65-84. <https://journals.openedition.org/droitcultures/615#quotation> consulté pour la dernière fois le 19/07/2018.
- R. W. KARROW Jr., « Abraham Ortelius : une introduction », in *Abraham Ortelius (1527-1598). Cartographe et humaniste*, Bruxelles, 1998, pp. 25-31.
- W. P. KLEIN, *Am Anfang war das Wort*, Berlin, 1992.
- C. KOEMAN, *Abraham Ortelius. Sa vie et son Theatrum Orbis Terrarum*, Lausanne, 1964.

- H.L. KOPPELMANN, *Ursachen des Sprachwandels*, Leiden, 1939.
- J. KRAMER, « L'influence du grec sur le latin populaire. Quelques réflexions », in *Studii clasice*, 17 (1979), pp. 127-135.
- J.-M. LACROIX, *Histoire du Canada. Des origines à nos jours*, Paris, 2016.
- CHR. LAES & T. VAN HOUDT, « Taalkunde met een ranzig randje : wetenschap en ideologie in het debat tussen Grotius en De Laet over de Oorsprong en de status van de Indianen (1641-1644) », in T. VAN HAL, L. ISEBAERT & P. SWIGGERS (éd.), *De tuin der Talen. Taalstudie en taalcultuur in de Lage Landen (1450-1750)*, Leuven-Paris-Walpole, 2013, pp. 125-152.
- M. LANGLOIS, "L'Amérique pré-colombienne et la conquête européenne" in *Histoire du monde*, dir. M. E. CAVAGNAC, t. IX, Paris, 1928.
- B. R. LARSEN, *Ole Borch (1626-1690) : en Dansk renæssancekemiker*, Copenhague, 2006.
- J. Le BRUN & J.D. WOODBRIDGE (éd.), *Additions aux Recherches curieuses sur la diversité des langues et religions d'Edward Brerewood*, Paris, 1983.
- A. LEMAIRE, « La diffusion des écritures alphabétiques (ca 1700-500 av. n.è.) », *Diogenes* 218, n° 2, 2007, pp. 52-70.
- F. LESTRINGANT, « Europe et théorie des climats dans la seconde moitié du XVI^e siècle », in *La conscience européenne au XV^e et au XVI^e siècle. Actes du Colloque international organisé à l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 septembre – 3 octobre 1980)*, Paris, 1982, pp. 206-226.
- A. MARTINET, *Économie des changements phonétiques*, Berne, 1955.
- A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1937.
- G. J. METCALF, *On Language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, Amsterdam / Philadelphia, 2013.
- E. MICHAEL, « Daniel Sennert on Matter and Form: At the Juncture of the Old and the New », *Early Science and Medicine*, vol. 2, n° 3 : *The Fate of Hylomorphism. "Matter" and "Form" in Early Modern Science* (1997), pp. 272-299.
- J. MILLER, « Hugo Grotius », in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2014 Edition), éd. E. N. ZALTA, URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/grotius/>
- A. MOLINIÉ-BERTRAND, « Les Hidalgos dans le royaume de Castille à la fin du XVI^e siècle », *Revue d'Histoire économique et sociale*, 52, 1974, pp. 51-82. JSTOR, www.jstor.org/stable/24083918.
- A. MOSS, *Les Recueils de lieux communs : méthode pour apprendre à penser à la renaissance*, Genève, 2002.
- C. NATIVEL, *Centuriae Latinae*, Genève, 1997.
- D. NAUTA, « Schotanus », in *Biografisch Lexicon voor Geschiedenis van het Nederlandse protestantisme*, t. I, Kampen, 1978, pp. 325-326.
- C. NEIS, *Anthropologie im Sprachdenken des 18. Jahrhunderts*, Berlin & New York, 2003.
- Cf. H. PARENTY, *Isaac Casaubon helléniste : des studia humanitatis à la philologie* (coll. Travaux d'humanisme et Renaissance), Genève, 2009.
- B. PEETERS, *Diachronie, phonologie et linguistique fonctionnelle*, Louvain-la-Neuve, 1992.

C. S. PETERSEN, « Worm, Ole », in *Biografisk Dansk Leksikon*, éd. P. ENGELSTOFT & S. DAHL, t. XXVI, Copenhague, 1933, pp. 279-289.

J. PICQ, « Chapitre 14. Le siècle d'or hollandais. Les Provinces-Unies, terre des libertés », in *Une histoire de l'État en Europe. Pouvoir, justice et droit du Moyen Âge à nos jours*, Paris, 2009, p. 337-351 (« Les Manuels de Sciences Po »). URL : <https://www.cairn.info/une-histoire-de-l-etat-en-europe--9782724611038-page-337.htm>

J. POKORNY, « Substrattheorie und Urheimat der Indogermanen », *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 66, 1936, pp. 69–91 (article reproduit dans A. SCHERER, éd., *Die Urheimat der Indogermanen*, Darmstadt, 1968).

C.S.M. RADEMAKER, *Gerardus Joannes Vossius*, Zwolle, 1967.

H. RAEDER, « Bang, Thomas », in *Dansk Biografisk Leksikon*, éd. P. ENGELSTOFT & S. DAHL, t. II, Copenhague, 1933, pp. 123-125.

J.A. REA, « Linguistic Speculations of Edward Brerewood (1566-1613) », in M.A. JAZAYERY, E.C. POLOMÉ & W. WINTER (éd.), *Linguistic and Literary Studies in Honour of Archibald H. Hill*, Lisse, 1976, pp. 257-261.

M. REDONDO, J. ANDRÉS DE, « Ideas lingüísticas de Bernardo de Aldrete », *Revista de Filología Española* 51, 1968, pp. 183-207.

B. REKERS, *Benito Arias Montano (1527-1598)*, London & Leyde, 1972.

A. RENAUDET, « Erasme et la prononciation des langues antiques », in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 18, n° 2, 1956, pp. 190-196.

R. J. RICHARDS, *Rhapsodies on a Cat-Piano, or Johann Christian Reil and the Foundations of Romantic Psychiatry*, Chicago, 1998.

J. DE ROMILLY, *Précis de littérature grecque*, Paris, 1980 (coll. « Quadrige »).

J.-P. ROUX, *Tamerlan*, Paris, 1991.

D. SACRÉ, « Juste Lipse et la prononciation du latin », in Chr. MOUCHEL (éd.), *Juste Lipse (1547-1606) en son temps. Actes du colloque de Strasbourg*, Paris, 1994, pp. 114-135.

La Sainte Bible, traduite en français sous le direction de l'école biblique de Jérusalem, Paris, 1956.

J. E. SANDYS, *A History of Classical Scholarship*, vol. III, Cambridge, 1908.

S. SAUNERON & J. YOYOTTE, « La campagne nubienne de Psammétique II et sa signification historique », *BIFAO* 50, 1952, p. 157-207, pl. I-IV.

F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, éd. critique par R. ENDLER, Wiesbaden, 1968.

B. SCOCOZZA, « Professor, dr. med. Ole Worm », in Ol. OLSEN (éd.), *Gyldendals og Politikens Danmarkshistorie*, Copenhague, 2002-2005, consulté le 3 juillet 2018 : <http://denstoredanske.dk/index.php?sideId=307593>.

J. S. SLOTKIN, *Readings in Early Anthropology*, Londres, 2011.

W. SMITH & H. WACE (éd.), *A Dictionary of Christian Biography, Literature, Sects and Doctrines*, t. IV, New York, 1974.

- F. SPENCER, « Greco-Roman Anthropology », in *History of Physical Anthropology*, New York & London, 1997, pp. 446-451.
- G. STEINER, *Après Babel, une poétique du dire et de la traduction*, Paris, 1975.
- F. STENTON, *Anglo-Saxon England*, 3^e édition, Oxford, 1971.
- P. SWIGGERS, « Intuition, Exploration, and Assertion of the Indo-European Language Relationship », in J. KLEIN, Br. JOSEPH & M. FRITZ (éd.), *Handbook of Comparative and Historical Indo-European Linguistics*, t. I, Berlin / Boston, 2017, pp. 138-170.
- M. TARDELLA, « Sordità e oralismo : Da John Wallis a Johann Konrad Amman », in *Linguaggio, Filosofia, Fisiologia nell'età moderna*, a cura di C. MARRAS e A. L. SCHINO (Atti del Convegno Roma, 23-25 gennaio 2014), Iliesi, 2015, pp. 87-92.
- A. DE THEUX DE MEYLANDT ET MONTJARDIN, promoteur M. MUND-DOPCHIE, *Samuel Bochart, orientaliste du XVII^e siècle*, mémoire de licence, Louvain-la-Neuve, UCL, 1989.
- M. THOMAS, « The Evergreen Story of Psammetichus. Inquiry into the Origin of Language », in *Historiographia linguistica*, 34 :1, 2007, pp. 37-62.
- L. THORNDIKE, *A History of Magic and Experimental Science*, 7-8. *The Seventeenth Century*, New York, 1964.
- C. THUYSBAERT, « La tour de Babel », in *Le Fil d'Ariane, Écriture et Tradition*, étés 2001-2002, n^{os} 69-70, pp. 105-106.
- Trask's Historical linguistics*, 3^e éd. par R. MC COLL MILLAR, London & New York, 2015.
- S. VANDEVELD, L. ISEBAERT promoteur, *De origine Americanarum : autour des Dissertationes d'Hugo Grotius (1642 et 1643)*, TFE, Louvain-la-Neuve, UCL, 2011.
- T. VAN HAL "Moedertalen en taalmoeders". *Het vroegmoderne taalvergelijkende onderzoek in de Lage Landen*, Bruxelles, 2010.
- T. VAN HAL, « Linguistics 'ante litteram' », in R. BOD e. a. (éd.), *The Making of the Humanities*, t. II, Amsterdam, 2012, pp. 37-54.
- R. VAN ROOY, *Through the vast labyrinth of languages and dialects*, Leuven, 2017.
- A. VAUCHEZ (dir.), *Histoire des saints et de la sainteté chrétienne*, t. VI, dir. Hachette, Paris, 1986.
- P. VÉRIN, *Madagascar*, Paris, 2000.
- S. VERLEYEN, « La phonologie diachronique de Martinet, et ses sources pragoises », *Dossiers d'HEL, SHESL*, 2013 (*Les structuralismes linguistiques: problèmes d'historiographie comparée*, 3, pp. 1-31). <<http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/hel/dossiers/numero3>>. <hal-01311991>.
- Cf. J. VICARI, *La tour de Babel*, coll. "Que sais-je ?", Paris, 2000.
- H. WALTER, *L'aventure des langues en Occident*, Paris, 1994.
- F. WAQUET, « Parler latin dans l'Europe moderne. L'épreuve de la prononciation », in *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 108, 1996, pp. 265-279.
- L. WELLENS-DE DONDER, « Un atlas historique : Le *Parergon* d'Ortelius », in *Abraham Ortelius (1527-1598). Cartographe et humaniste*, Bruxelles, 1998, pp. 88-89.
- M. A. WINZER, *The History of Special Education*, Washington, 1993.

H. WOLFRAM, *History of the Goths*, trad. TH. J. DUNLAP, Berkley-Los Angeles- Londres, 1979.

H. ZEHACKER et J.-C. FREDOUILLE, *Littérature latine*, Paris, 1993 (coll. « Quadrige »).

S. ZWEIG, *Montaigne*, traduit de l'allemand par J.-J. LAFAYE ET F. BRUGIER, Paris, 1960 (coll. « Quadrige »).

V. Sites internet

F.M. RUDGE, « Benedictus Arias Montanus », *The Catholic Encyclopedia*. t. 1. New York, 1907. 4 Jul. 2018 <<http://www.newadvent.org/cathen/01711c.htm>>

S. ALLAGUI « Danemark : la petite Sirène et l'héritage colonial » in *La Libre Belgique*, 4 mars 2017 <http://www.lalibre.be/actu/international/danemark-la-petite-sirene-et-l-heritage-colonial-58b9b795cd708ea6c0f67503>

Art. « Isaac Casaubon », publié en février 2018 sur <https://www.britannica.com/biography/Isaac-Casaubon> consulté pour la dernière fois le 02/06/2018.

C. WERNER, « Olearius, Adam », in *Encyclopaedia Iranica* <http://www.iranicaonline.org/articles/olearius-adam> consulté pour la dernière fois le 14/07/2018.

Résumé de l'exposé du prof. R. Boyer, en novembre 2002 sur Clio https://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/les_vikings_en_grande_bretagne.asp consulté pour la dernière fois le 27/06/2018.

Wilson & Reeder's Mammal species of the World, Third Edition, Bucknell University, <https://www.departments.bucknell.edu/biology/resources/msw3/browse.asp?s=y&id=13400224> consulté pour la dernière fois le 12/04/2018.

M. S. RENOU dans l'Encyclopaedia Universalis, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/akbar/> consulté pour la dernière fois le 11/04/2018.

<http://borchen.dk/wordpress/> consulté pour la dernière fois le 27/07/2018.

<http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=2371> consulté pour la dernière fois le 31/07/2018.

<http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amsudant/vierges-americaaines.htm> consulté pour la dernière fois le 31/07/2018

<https://www.suratmunicipal.gov.in/TheCity/History> ; <http://xroads.virginia.edu/~HYPER/VAGuide/history.html> consultés pour la dernière fois le 02/08/2018.

<http://www.radio.cz/fr/rubrique/histoire/la-silesie-au-xviiie-siecle> consulté pour la dernière fois le 12/04/2018.

<http://www.bibliomonde.com/livre/tamerlan-1372.html> consulté pour la dernière fois le 21/07/2018.

<http://glottolog.org/resource/languoid/id/jass1238> consulté pour la dernière fois le 19/07/2018.

<https://www.thefreedictionary.com/agouty> consulté pour la dernière fois le 12/04/2018.

<http://www.larousse.fr/encyclopedie/autre-region/Alpujarras/179349> consulté pour la dernière fois le 20/07/2018.

https://inpn.mnhn.fr/espece/cd_nom/447035/tab/taxo consulté pour la dernière fois le 31/07/2018.

<https://www.wdl.org/fr/item/2571/> consulté pour la dernière fois le 31/07/2018.

<http://galileo.rice.edu/Catalog/NewFiles/borrichs.html> consulté pour la dernière fois le 23/03/2018 ;

« *Borrichius (or Borch), Olaus* », in *Complete Dictionary of Scientific Biography* : <<http://www.encyclopedia.com>>, consulté pour la dernière fois le 28/07/2018.

<https://thesaurus.cerl.org/record/cnp01329767> consulté pour la dernière fois le 01/05/2018.

<http://www.cultura-sorda.org/juan-pablo-bonet/> consulté pour la dernière fois le 01/05/2018.

<https://compossivel.wordpress.com/2007/12/25/franciscus-mercurius-van-helmont/> consulté pour la dernière fois le 14/05/2018.

<http://www.jewishencyclopedia.com/articles/397-abraham-de-balmes-ben-meir> consulté pour la dernière fois le 18/05/2018.

<https://www.bvfe.es/component/mtree/autor/9189-aldrete-bernardo-de.html> consulté pour la dernière fois le 05/07/2018.

<https://www.encyclopedia.com/people/science-and-technology/geography-biographies/abraham-ortelius> consulté pour la dernière fois le 10/07/2018.

Dictionnaire de la Real Academia Española <http://dle.rae.es/?id=KIqVMrl> consulté pour la dernière fois le 21/07/2018.

